



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

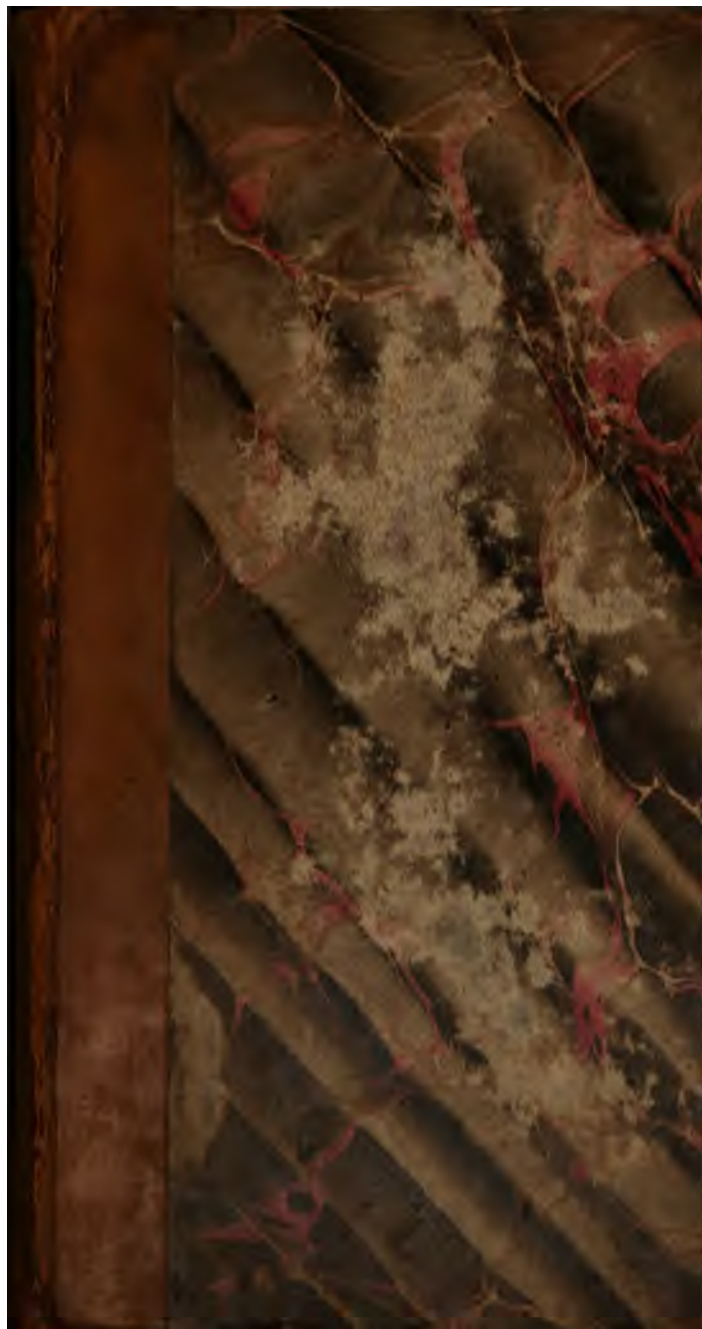
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

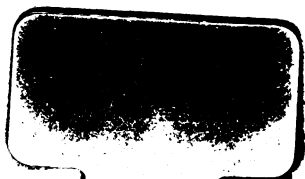
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



~~81617~~



Vet. Fr. II. A. 435





COMMENTAIRES

DE MESSIRE

BLAISE DE MONTLVC,

Maréchal de France.

Où sont décrits tous les Combats, Rencontres, Escarmouches, Batailles, Sièges, Assauts, Escalades, Prises ou Surprises de Villes & Places fortes : Défenses des assaillies & assiégées ; Avecque plusieurs autres faits de guerre signalez & remarquables, esquels ce grand & renommé Guetrier s'est trouué durant cinquante ou soixante ans, qu'il a porté les Armes.

Ensemble diuerses instructions, qui ne doivent estre ignorées de ceux qui veulent paruenir par les Armes à quelque honneur, & sagement conduire tous exploits de Guerre.

TOME TROISIÈME.

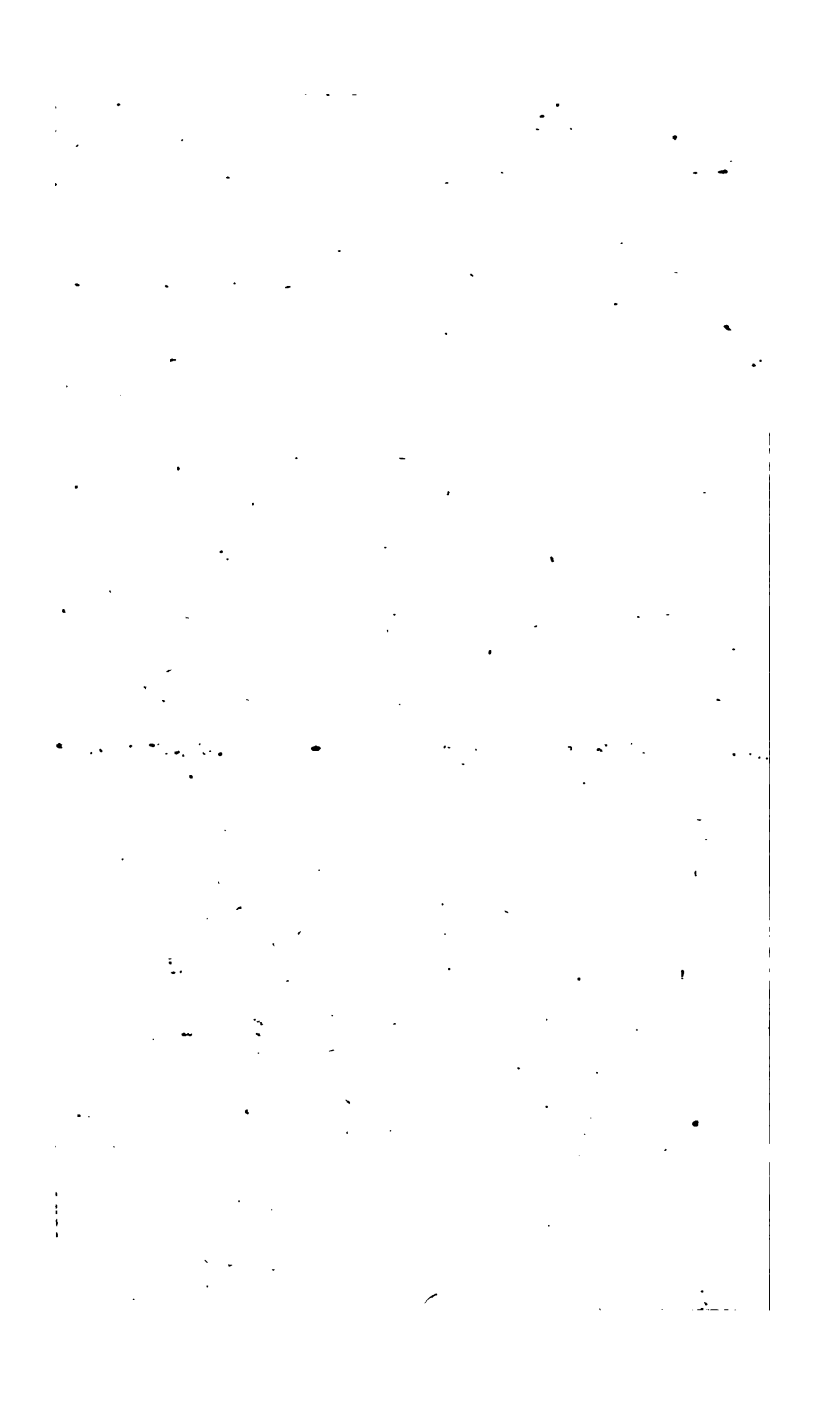


A PARIS,

Chez D'ESPILLY, rue Saint Jacques, Cour
de la vieille Poste.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Permission.





COMMENTAIRES
DE MESSIRE
BLAISE DE MONTLUC,
Mareschal de France.

LIVRE CINQUIÈME.



LE R o y François Second ^{Mort}
estant mort à Orléans, où ^{du Roy}
j'estois, j'allay trouver la ^{François}
^{second.}
Royne, mere du Roy. Et
encore qu'elle fust bien malade, elle
me fist cet honneur de commander
qu'on me laissast entrer. J'auois co-
gneu les menées qui se faisoient, les-
quelles ne me plaisoient guerre : &
mesmement sur les estats, qui se tin-
drent. Si que ie cogneus bien que
nous ne demeurerions pas long-temps
en paix. Ce qui me fist resoudre de
me retirer de la Cour : afin de n'estre

Tome III.

A

2 *Comm. de M. B. de Montluc*,

embrassé parmi les vns ou les autres. Car on m'y auoit ja trouué contre toute raison , ainsi que ie veus , que Dieu m'aide. Qui fut cause , que prenant congé de sa Majesté , ie luy dis ces mots , ne la voulant entretenir longuement à cause de son mal : Madame , ie m'en vois en Gascogne , avec deliberation de vous faire toute ma vie tres-humble seruice. Ie supplie tres-humblement vostre Majesté croire , que s'il aduient quelque chose , qui merite , que vous ayez affaire de vos seruiteurs , ie vous promets & vous donne ma foy , que ie ne tiendray iamais autre party , que le vostre , & celuy de Messieurs vos enfans : & seray si soudain à cheual , que vous me le commanderez. Le iour propre , que le Roy François estoit mort , la nuict ie lui en auois donné toute telle assurance. Alors elle me fit cet honneur de me remercier. Madame de Cursol , qui estoit au cheuet de son lit , luy dit , Madame , vous ne l'en deuriez pas laisser aller : car vous n'avez point de plus fidelles seruiteurs , que ceux de Montluc. Alors ie respondis , Madame , vous ne demeurerez iamais sans auoir des Montlucs : car il

*Propos du
seigneur de
Montluc
à la
Reyne.*

vous en demeure encores trois , qui sont mes deux freres & mon fils. Nous mourrons tous à vos pieds pour vostre seruice. Sa Maiefté me remercia fort. Elle qui auoit beaucoup d'entendement , & l'a bien monftre , voyoit bien qu'ayant tant d'affaires sur les bras , parmy la ieunefſe de ſes enfans , qu'elle auroit affaire des perſonnes. Elle ſe reſouuiendra de ce qu'elle me dit : & ſi j'ay manqué d'exccuter ce qu'elle me commanda : ce ſont lettres cloſes. Et ainſi ie prins congé d'elle , Madame du Curſol vint apres moy iuſques à demy chambre : & là me dit adieu : & Madame de Courton pareillement. Et ainſi m'en vins à ma maiſon.

Quelques mois apres mon retour i'entendois de toutes parts de terribles langages , & d'audacieuſes paroles , que les miniſtres , qui portoient vne nouvelle foy , tenoient , meſmement contre l'auctorité Royale. I'oyois dire qu'ils impoſoient deniers , d'autre part qu'ils faiſoient des capitaines, enrollemens de ſoldats , aſſemblées aux maiſons des Seigneurs de ce païs , qui eſtoient de cette Religion nouvelle. Ce qu'a cauſé tant de maux , & maſſa-

*Parolet
auda-
cieuſes
des Mi-
niſtres.*

4 *Comm. de M. B. de Montluc,*

cres qui se sont faits les vns sur les autres. Je voyois croistre de iour à autre le mal, & ne voyois personne, qui se monstast pour le Roy. I'oyois dire aussi que la plus part de tous ceux, qui se mesloient des finances estoient de cette Religion : car le naturel de l'homme est d'aimer les nouveautez : Et le pis, d'où est procedé tout le malheur, que les gens de iustice aux Parlemens, Senechaucées, & autres Iuges abandonnoient la religion ancienne, & du Roy, pour prendre la nouvelle. Voyois aussi des noms estranges, de Surueillans, Diacres, Consistoires, Sinodes, Colloques, n'ayant iamais esté desicuné de telles viandes. I'oyois dire que les Surueillans auoient des nerfs de bœuf, qu'ils appelloient *Iohanots*, desquels ils maltraittoient & battoient rudement les pauvres païsans, s'ils n'alloient à la Presche: le peuple abandonné de la iustice, car comme ils s'alloient plaindre, ils n'estoient payez que d'injures : & n'y auoit sergent qui osast entreprendre de faire executions pour les Catholiques, sinon pour les Huguenots seulement : (car ainsi les appella-on, ie ne sçay pourquoy) demeu-

*Misera-
ble estat
de la Gu-
yenne.*

roient le reste des Iuges & Officiers du Roy , qui estoient Catholiques , si intimidés , qu'ils n'eussent osé commander faire vne information, à peine de leurs vies. Tout cecy ne me presageoit autre chose , que ce que i'en ay veu aduenir depuis. Et m'en reuenant d'une maison mienne à celle de Stillac , ie trouuay la ville de la Plume assigée de trois ou quatre cens hommes. I'auois le capitaine Montluc mon fils avec moy , & luy dis qu'il allast avec toutes gracieuses paroles parler à eux : car ie n'auois que dix ou douze chevaux. Il fit tant , qu'il gaigna les Brimonts , principaux chefs de cette entreprise , estant faite pour oster deux prisonniers de leur religion que ceux de la Iustice de la Plume tenoient. Mon fils leur promit , que s'ils se vouloient retirer , que ie les ferois rendre , ce qu'ils firent. Et le lendemain i'allay parler avec les Officiers de ladite ville , ausquels remonstray , que pour ces deux prisonniers , ils ne deuoient pas permettre, que l'on commençast vne sedition : de sorte qu'ils me les amenerent , & les laisserent aller.

Monseigneur de Burie , qui comman-

6 *Comm. de M. B. de Montluc ,*

*Le fleur
de Burie
Lieute-
nant de
Roy en
Guyen-
ne.*

doit en ce temps en absence du Roy de Nauarre en Guyenne , estoit à Bourdeaux , où il y auoit autant de commencement de besongne , qu'en autre lieu du país. Le n'oyois point dire qu'il se remuast beaucoup : & croy qu'il estoit bien estonné. De ma part ie n'auois charge de rien , que de ma compagnie , & m'en estois voulu vne fois mesler , à la requeste de la Cour Prisiuale d'Agen , & Consuls , pour vn ministre , que la iustice tenoit prisonnier , dont toute la ville estoit esmené les vns contre les autres. Et me vindrent les Consuls prier de venir iusques à Agen , car autrement les habitans s'alloient couper la gorge les vns aux autres. Ce que ie fis. Et à mon arriuée la peur print aux Huguenois d'eux mesmes : de sorte que les vns se cachoiert dans les caues , & les autres fautoient par dessus les murailles , non que ie leur en donnasse occasion , car encor ie ne leur auois fait iamais mal. Le ne fis qu'aller prendre le Ministre en vne maison pour le liurer entre les mains de la iustice , & apres m'en retournay : mais ces gens ont tousiours eu peur de mon nom en Guyenne , comme ils ont en France de celui de

*Les Hu-
guenots
ont en
peur du
nom de
Montluc.*

Guise. Le Roy de Nauarre me sentit si mauuais gré de ce que ie fis , qu'il m'en voulut mal mortel : & escriuit au Roy , que ie l'auois depossédé de l'estat de Lieutenant de Roy , le priant de lui mander , s'il m'en auoit donné la charge. Dequoy il deliberoit de se venger à quelque prix que ce fut. Cecy aduint , viuant encores le Roy François (car dès ce temps là ces nouvelles gens commencerent à remuer besogne. M. de Guise me manda par mon fils le capiraine Montluc , que ie recherchasse tous les moyens , que ie pourrois , pour me remettre en sa bonne grace : & qu'encores que le Roy eust trouué bon , ce que i'auois fait : neantmoins il ne le vouloit monstrier , & qu'il falloit qu'il en vlast ainsi. Cette lettre cuida estre cause de ma ruine : car sans cela ie ne m'y fusse iamais racointé : car i'aimois mieux me tenir sur mes gardes & en ma deffence , que non me trouuer meslé en aucune chose , qu'en ce que le Roy me commanderoit. Mais il me sembloit , que ie ne pouuois faillir , suiuant le conseil de monsieur de Guise : car il gouuernoit entierement tout à la Cour.

Or pour retourner à mon principal, ayant veu & entendu toutes ces besongnes, & ces nouvelles choses, qui se dressioient encores beaucoup plus, depuis mon retour, & apres la mort du Roy (car lors on parloit ouvertement) ie delibray m'en retourner à la Cour, pour ne bouger d'apres de la Royne & de ses enfans, & là mourir à leurs pieds contre tous ceux qui se presenteroient pour leur estre contraires, tout ainsi que i'auois promis à la Royne : & me mis en chemin. La Cour estoit pour lors à saint Germain en l'Aye. Ie ne demeuray que deux iours à Paris : & ne trouuay personne de la maison de Guise, ny autres, que la Royne, le Roy de Nauarre, monsieur le Prince de Condé, & monsieur le Cardinal de Ferrare, là où ie fus le bien venu de sa Majesté, & de tous. La Royne, & le Roy de Nauarre me tirèrent à part, & me demanderent comment les affaires se portoit en Gascogne. Ie leur dis, qu'ils ne se portoit pas encores trop mal : mais que ie me craignois qu'ils iroient de mal en pis. Et leur dis les raisons, pour lesquelles il me sembloit auoir connu que l'on ne demeu-

Les Huguenots s'esleuent en Guyenne.

reroit pas long-temps sans venir aux prinſes. Il n'y demeuray que cinq iours , dans leſquels arriua la nouuelle , que les Huguenots s'eſtoient eſleuez à Marmande : & auoient tué les Religieux de ſainct François , brulé le Monaftere. Tout à coup d'autres nouuelles du maſſacre , que les Catholiques auoient fait à Cahors ſur les Huguenots , & celui de Grenade près de Toulouſe. Puis apres arriua la nouuelle de la mort de monſieur de Fumel , qui fut maſſacré fort cruellement par ſes propres ſujets , qui eſtoient Huguenots. Cela donna plus de travail à l'eſprit de la Royne , que tout le demeurant : & conneût bien ſa Maieſté , que ce que ie luy auois predit , qu'on ne demeureroit gueres ſans venir aux prinſes, eſtoit veritable. On demeura deux iours ſans ſe pouuoir reſoudre , par quel bout on pourroit commencer à eſteindre ce feu. Le Roy de Nauarre vouloit que la Royne eſcriuit des lettres à M. de Burie , pour y donner ordre. La Royne diſoit , que ſi autre que lui n'y mettoit la main , qu'il ne s'y en donneroit point. La Royne monſtroit qu'elle auoit quelque ſoupçon de lui. Et ſçay bien qu'el-

*Maſſacre
du ſieur
de Fumel.*

le m'en dist. Il faut peu de chose pour nous rendre suspects. le connu aussi que le Roy de Nauarre ne me faisoit pas si grande chere , comme auparavant. Et croy que cela venoit de ce que ie ne me rendois pas si subiet à lui , & ne bougeois d'aupres de la Royne. A la fin ils se resolurent de m'enuoyer en Guyenne avec patentes & permission de leuer gens à pied & à cheual , pour courir sus aux vns & aux autres , qui prendroient les armes. *Pouvoir
des sieur
de Mont-
luc.* le reiettay , tant que ie peus , cette charge , connoissant bien que ce n'estoit pas œuvre acheuée : mais œuvre qui s'alloit commencer : & qu'il faudroit bien vn bon maistre pour y donner ordre : & demeuray pour ce coup là constant à ne la prendre point. Le lendemain matin la Royne & le Roy de Nauarre m'enuoyerent querir : & commanda la Royne à M. de Valence mon frere de me conuertir à prendre cette charge. Et comme ie fus deuant eux , apres plusieurs remonstrances qu'ils me firent , ie fus contraint de l'accepter , pourueu que monsieur de Burie fust comprins en la commission. Je voulois qu'il eust part au gasteau. La Roine ne le vouloit iamais , ne di-

sant que trop de choses. Tout leur est permis. Mais ie lui dis que si elle ne l'y comprenoit , que lui estant Lieutenant de Roy , comme il estoit , qu'il me donneroit toutes les trauerses , qu'il pourroit par dessous main , pour me garder , que ie ne fisse rien qui valut ce qu'à la fin ils trouuerent bon. Et la mesme charge qu'ils me baillerent, ils en baillèrent autant à M. de *Le fleur de Cursol en Languedoc.* Cursol , pour la prouince de Languedoc : & nous commanderent à tous deux , que celui qui auroit fait le premier , allast secourir son compagnon , s'il en auoit besoin. Monsieur de Cursol n'estoit non plus que moy de cette Religion nouuelle : & croi qu'il s'en fit plutôt pour quelque mal-contentement que par deuotion : car il n'estoit pas grand Theologien non plus que moi. Mais i'en ay veu plusieurs par despit se faire de cette Religion , & apres il leur tomboit dessus , & s'en sont bien repentis. Nous prîmes congé de la Roine & du Roy de Nauarre tous deux ensemble , & allâmes à Paris , & monsieur de Valence avec nous. Ie demanday deux Conseillers de ce pais-là de France , pour faire les procez , me craignant , que ceux du

païs ne feroient rien qui vaille : à cause que les vns voudroient soustenir les Catholiques , & les autres les Huguenots. Et me fut baillé les deux plus meschans hommes du Royaume de France , qui estoit vn Compain Conseiller du grand Conseil , & vn Gerard , Lieutenant du Preuost d'Hôtel , qui depuis n'ont pas acquis meilleure reputation , qu'ils auoient auparavant. Je me repentis d'en auoir demandé : mais ie pensois bien faire. Ainsi ie m'en vins en Gascogne en diligence.

Or ie trouuay monsieur de Burie à Bourdeaux , & lui baillay la patente. Toute la ville estoit bandée les vns contre les autres , & le Parlement aussi. Pource que les Huguenots vouloient que l'on preschast ouuertement dedans , disant que par le Colloque de Poissi , il leur estoit permis , les Catholiques tout au contraire : de sorte que monsieur de Burie & moy demeurâmes tout vn iour à les garder de venir aux mains , & arrestâmes , que nous leuerions quelques gens. Et que comme les Commissaires seroient venus , nous marcherions droit à Fumel : car nostre patente portoit , que

nous commençons par là. Or i'auois la puissance de leuer des gens, & les commander. Et arrestasmes de leuer deux cens arquebuziers, & cent argoulets, desquels ie baillai la charge au ieune Tilladet, qui est aujourdhui Seigneur de Saintorens. A peine eus-
ie demeuré quatre ou cinq iours en ma maison d'Estillac, qu'un Ministre nommé la Barelle, me vint trouuer de la part de leurs Eglises, me disant que les Eglises auoient esté fort aises de ma venuë, & de la charge que la Roine m'auoit baillé, & qu'ils s'asseuroient d'auoir iustice de ceux qui les auoient ainsi massacrez. Le luy respondis, qu'il se pouuoit tenir pour certain, que ceux qui auroient tort, seroient chastiez. Apres il me dit, qu'il auoit charge des Eglises de me presenter vn bon present, duquel i'aurois occasion de me contenter. Le luy dis, qu'il n'estoit pas besoin d'vser de presens en mon endroit: car avec tous les presens du monde, on ne me scauroit faire faire chose contre mon deuoir. Alors il me dit que les Catholiques disoient, qu'ils n'endureroient pas que l'on fist iustice d'eux, & qu'il auoit charge de me presenter

*Barelle
Ministre
veut gai-
gner le
seigneur de
Monluc.*

14 *Comm. de M. B. de Montluc,*

de par toutes les ~~mes~~ ^{mes} quatre mille hommes de pied payez. Ceste parole me commença à mettre en furie : & luy dis , Et quelles gens , & de quelle nation seront ces quatre mil hommes.

*Offres des
Eglises.*

Alors il me respondit , De ce pais ici , & des Eglises. Surquoi ie luy demanday s'il auoit puissance de presenter les subiets du Roy , & les mettre aux champs sans commandement du Roy ou de la Roine , qui gouuerne aujourd'hui le Royaume , selon les estats qui ont esté tenus à Orleans ? O meschans , luy dis- ie , ie vois bien là où vous voulez venir : c'est de mettre le Royaume en diuision. Vous autres messieurs les Ministres faites tout ceci sous couleur de l'Euangile. Ie commence à iurer , & l'empoignay au collet , luy disant ces paroles , Ie ne sçai qui me tient , que ie ne te pend moi-mesmes à ceste fenestre , pail- lard : car i'en ai estranglé de mes mains vne vingtaines de plus gens de bien que toi. Alors il me dit tout tremblant , Monsieur , ie vous supplie , laissez-moi aller trouuer monsieur de Burie : car i'ay charge de par les Eglises d'aller parler à luy , & ne vous en prenez pas à moi , qui porte la pa-

role : nous ne le faisons que pour nous deffendre. Je luy dis qu'il allast à tous les diables , luy & tant de Ministres qu'ils estoient. Et ainsi se départit de moi , ayant eü aussi belle peur qu'il eut iamais. Cela me décria fort parmi ces Ministres : car c'estoit crime de leze Maiesté d'en toucher vn.

Toutesfois quelque temps après arriua vn autre ministre appellé Boënormant , autrement la Pierre , enuoyé de la part de leurs Eglises , comme il disoit , pour me prier que ie voulusse accepter le present & l'offre que Barelle m'auoit fait , disant que ce n'estoit pas pour l'intention que i'auois pensé , & que sans qu'il coûtast au Roy vn seul liard , ie pouuois rendre iustice à l'vne partie & à l'autre. Alors ie cuiday du tout perdre patience : & luy reprochay la leuée des deniers qu'ils faisoient , & les enrollemens de gens : lequel me nia tout. Sur quoy ie luy dis , Et si ie vous prouue que hier mesme vous enrolliez des gens à la Plume , que direz vous ? Il me respondit , que cela n'estoit pas de son sceu. Or il auoit vn soldat avec luy , qui auoit esté de ma compagnie en Piedmont ;

nommé Antraigues, ie tournai visage à luy, luy disant, Voulez vous nier capitaine Antraigues; que vous n'enrollissiez hier des hommes à la Plume?

Les Eglises font les capitaines.

Alors il se vid prins: & me dit, que l'Eglise de Nerac l'auoit fait leur capitaine. Sur quoy ie luy commençay à dire, Et quel diable d'Eglises sont-ce ci, qui font les capitaines? le luy reprochay le bon traitement, que ie luy auois fait, estant de ma compagnie: & leur deffendis de ne venir plus deuant moy, pour me tenir le langage qu'ils m'auoient tenu, & que s'ils le faisoient, ie n'auois plus la patience, que ie ne misse les mains

Sedition d'Agen.

sur eux: & ainsi s'en allerent. Ils commencerent apres à s'esleuer à Agen, & à se faire maistres de la ville, où estoient les Seigneurs de Memi, & Castet-Segrat, monsieur le Seneschal d'Agenois, Poton y estoit aussi, qui faisoit tout ce qu'il pouuoit à pacifier les choses: & vindrent deuers moy, me priant d'aller à Agen, & qu'on me presteroit toute obéissance. il y auoit vn Ministre avec eux, qui en respondoit sur son honneur, sur lequel ie ne faisois pas grand fondement. Monsieur le Seneschal y alloit

à

à la bonne foy , & croy qu'il luy eust cousté la vie , aussi bien qu'à moy , si i'y fust allé : car il m'eust voulu deffendre. Or ils firent tant que ie leur promis d'y estre le lendemain matin. Les sieurs de la Lande & de Nort me despescherent vn homme secrettement , pour m'aduerter que ie n'y allasse point , sur tout tant que ie pouuois desirer sauuer ma vie : car si i'y allois , i'estois mort. Qui fut cause , que ie leur manday que ie ne voulois point passer la riuere : mais que s'ils vouloient venir en vne maison au passage , que i'estois content de m'y trouuer. Et comme ils virent , qu'ils ne m'y pouuoient auoir , ils accorderent de se trouuer au Passage , là où i'allay avec vingt-cinq soldats , qui se tenoient tousiours sur le Passage : & dinasmes là ensemble. Et apres disputames de ce qui estoit besoin de faire. Je leurs dis que auant toute œeuure , il falloit qu'ils se contentassent de l'Eglise , que monsieur de Burie leur auoit baillé , pour leur presche , qui estoit vne parroisse : & qu'ils abandonnassent les iacobins , & y laissassent rentrer les Religieux dire leurs offices , mettant bas les ar-

18 *Comm. de M. B. de Montluc,*

mes , & qu'ils acceptassent la moitié de la compagnie du Roy de Nauarre en garnison dans la ville , & l'autre moitié demeureroit à Condom. Jamais ie ne les sceus faire condescendre à cela. Ie tiray le Seneschal d'Agen à part ; & luy dis : Ne connoissez vous pas bien qu'ils veulent faire vne subversion , & se faire maistres des villes ? Ie ne vous conseilleray pas de demeurer avec ces gens : car il faudra que vous les laissiez faire , ou qu'ils vous couppent la gorge. Nous auons bon exemple de monsieur de Fumel : à Dieu vous conment. Et soudain me despartis d'eux , sans vouloir plus contester : & m'en reuins à Stillac , où ie trouuay vn mien fermier de Puch de Goutaut , nommé Labat , qui me vint dire de la part de leurs Eglises , que ie n'auois pas voulu auoir la patience de bien entendre ce que les Ministres Bavelle & Boënormant me vouloient dire & presenter : & que i'estois trop colere , qui estoit que les Eglises m'offroient trente mil escus , pourueu que ne prisse point les armes contr'eux , & que ie les laissasse faire , ne voulant aucunement que pour cela ie changeasse de religion :

*Pratiques
pour gaigner le
sieur de
Montluc.*

& que dans quinze iours au plus tard, ils m'apporteroient l'argent chez moy. le luy dis, que si ce n'estoit l'amitié que ie luy portois, & aussi qu'il estoit mon fermier, ie le traiterois autrement que ie n'auois fait Barelle & Boënormant, & que ie luy donneroie d'une dague dans le sein : qu'il scauoit bien que ie scauois iouer des mains. Et que luy ni autre ne fussent plus si hardis à me tenir tels propos : car ie les ferois mourir. Et quant & quant bien estonné, il me laissa pour s'en retourner à Nerac, pour leur rendre responce.

Il ne tarda pas huit iours que le capitaine Sendat m'en vint encores parler, haussant le cheuet : car il m'offrit quarante mil escus : lequel leur auoit donné parole d'estre avec eux, si ie ne prenois point les armes contr'eux, & luy donnoient à luy deux mil escus. Et comme le capitaine Sendat vid qu'il ne me pouuoit conuertir à les prendre, il me dit & conseilla que ie les pris, & que ie les presterois au Roy, pour leur faire la guerre. Alors ie luy respondis, que ie cognoissois bien, qu'il ne scauoit pas que c'est, que de mettre l'hon-

Le capitaine Sendat marchand le sieur de Montluc.

neur d'un homme de bien en dispute. Premièrement ils ne me les bail-
leroient pas sans me faire faire ser-
ment , que ie ne prendray pas les
armes contr'eux : & faudra qu'il ap-
paroisse par escrit , pour le monstrier
à leurs Eglises : afin qu'elles leuent &
baillent l'argent. Or il faudra , que
cela se sçache : car le feu n'est iamais
si profond , que la fumée n'en sorte.
La Roine trouuera estrange , que ie
demeure à ma maison sans rien faire.
Elle me sollicitera de prendre les ar-
mes. Si ie ne les prens , ne voulez-
vous pas qu'elle & tout le monde
croye que j'ay prins argent , & que ie
suis vn corrompu ? Or quand ie le
bailleray au Roy , son conseil regar-
dera que j'ay fait serment de ne pren-
dre point les armes : & neantmoins
ie l'ai fait au Roy prenant l'ordre ,
Qu'enuers tous & contre tous ie def-
fendray sa personne & sa couronne.
Comment voulez-vous que la Roine
ni le Roy , quand il sera grand , me
tiennent en reputation d'homme de
bien , veu que j'auray fait deux ser-
mens l'un contre l'autre ? Les vns
diront que j'ay pris l'argent volon-
tairement , mais qu'apres ie m'en

*Confide-
rations
du sieur
de Mont-
luc.*

fuis repentí , & que ie voulois cou-
 urir ma meschanceté en baillant l'ar-
 gent au Roy. Les autres diront que
 la Roïne ne se deuoit iamais plus fier
 de moy , puis que i'auois fait deux
 sermens contraires l'un à l'autre : &
 que puis que i'auois trompé avec ser-
 ment les Huguenots , ie tromperois
 bien le Roy. Et voilà mon honneur
 en dispute , & condamné avec iuste
 raison , de iamais estre plus digne
 d'estre au rang des gens de bien , &
 loyaux subjets & seruiteurs du Roy.
 Que deuiendray-ie puis apres , que
 j'auray perdu mon honneur , moy qui
 n'ay iamais combattu , que pour en
 acquerir ? Le ne veux pas dire seule-
 ment que les gentils-hommes ne me
 voudront voir aupres d'eux : mais les
 vilains propres ne me voudroient voir
 en leur compagnie. Or voilà capitaine
 Sendat , ce que ie deuiendrois , si ie
 suiuius vostre conseil. Le vous prie ,
 ne les hantez plus. Vous vous estes
 tousiours nourri , & porté les armes
 avec les Montlucs. Le vous prie resol-
 uez vous de les prendre à present pour
 le seruice du Roy. Et ne vous mettez
 point en ceste Religion là. Nos peres
 estoient plus gens de bien qu'eux , &

*Le fleur
 de Mont-
 luc retire
 le fleur
 de Sen-
 dat.*

ne puis croire que le Saint Esprit se soit mis parmi ces gens, qui s'effluent contre leur Roy. Voilà vn beau commencement. Ce qu'il me promist faire.

Par là i'ay bien monstté à vn chacun, que pour l'auarice ie n'ay pas voulu abandonner mon honneur ni ma conscience à fausser le serment, que i'ai fait au Roy deuant Dieu, de le seruir fidellement & loyaument, & m'employer à deffendre sa personne & sa couronne. Et neantmoins l'on m'a voulu accuser, que i'ai pillé les finances du Roy, & que i'ai mis impositions sur le pais, pour m'enrichir. Dieu & la verité est avec moi, & le tesmoignage de tous les trois estats de la Guyenne, qui feront cognoistre, que ie n'ai iamais fait tels actes, à tous ceux qui ont fait ces rapport à leurs Maiestez. Mais pour laisser ce propos, ie veux retourner à la iustice, que fistmes monsieur de Burie & moi, & nos bons Commisaires Compain & Girard, qui demeurerent assez de temps sans paroistre en lieu du monde. Je sollicitois monsieur de Burie de venir promptement, & que puis que les Com-

missaires ne venoient , nous prendrions des Conseillers d'Agén: Ceci alloit tousiours dilayant : & i'entendois de iour à autre que les Huguenots continuoient leurs damnables conspirations. Il y auoit pour lors vn *Du Franc* Lieutenant au siege de Condom nom: *desconure la conspiration* mé du Franc , fort homme de bien & bon seruiteur du Roy , qui s'estoit euidé vne fois laisser aller à vouloir prendre ceste religion nouuelle (il n'estoit pas fils de bonne mere qui n'en vouloit gouter.) Il fut appelé en vn conseil , là où il y auoit de grands personages : & là il entendit vne proposition fort malheureuse & détestable. Et comme il entendit ceci, il n'osa dire , quand se vint à oppiner , sinon comme les autres , craignant que s'il disoit le contraire , on le fust mourir , pour crainte qu'il descelast le conseil : & fut contraint de passer outre , comme les autres: Or ie ne descrirai point où le conseil fut tenu , ni moins veux nommer les personnes : car le conseil & la proposition n'en vaut rien : & en y a depuis qui se sont faits gens de bien. Il m'enuoya prier qu'il me parlast secrettement entre le Sampoy & Condom : & m'assigna

24 *Comm. de M. B. de Montluc,*

l'heure. Je ne menai avec moi qu'un
lacquais, & lui un autre : car ainsi
l'auions arresté. Et nous trouuâmes
au dessous de la maison de monsieur
de Saintorens dans un pré, où il me
dit tous les propos qui auoient esté
tenus au conseil, & la conclusion qui
en auoit esté faite. Que comme ie
veux que Dieu m'aide, le poil me
dressoit en la teste d'ouïr tels langa-
gages. Et me fist une remonstrance
d'homme de bien, me disant qu'il se
presentoit une occasion, pour m'hon-
orer, & tout ce qui descendroit de
moi à iamais : c'est de prendre les
armes de cœur hardi & magnanime,
& exposer ma vie à tous perils pour
soutenir ces pauvres enfans, qui
estoient fils d'un si bon Roy, & qu'ils
estoient encores en tel âge pour se
deffendre, comme s'ils estoient dans
les berceaux : & que Dieu m'assiste-
roit, voyant que ie deffendois les
innocens. Et me fit ce bon homme
de si grandes remonstrances, que
comme ie veux que Dieu me sauue,
les larmes me venoient aux yeux,
& me pria de ne le descler point :
car si ie le faisois, il estoit mort. Et
me dit que pour le regard de ma per-
sonne,

*Dessein
de tuer
monsieur
de Mont-
luc.*

sonne , ils auoient tenu vn conseil deliberé de me surprendre en quelque lieu : & s'ils pouuoient venir au dessus de moi , faire pis qu'ils n'auoient fait de monsieur de Fumel. Rien n'estoit celé à cedit Lieutenant , pource qu'ils pensoient le tenir pour assuré de leur costé , faisant bonne mine : mais apres il leur monstra le contraire. Car il exposa plusieurs fois sa vie dans la ville de Condom les armes en la main pour deffendre l'autorité du Roy. Et quoiqu'il soit , il est mort de poison ou d'autre chose pour cela. Je pensois qu'il ne se fust iamais descouuert qu'à moy : mais ie trouuay qu'il en auoit autant dit à monsieur de Gondrin , qui luy estoit fort ami , & & à monsieur de Maillac Receueur de Guienne : car tous deux estoient comme freres. Je ne le dis iamais qu'à la Royne à Toulouse , contre la cheminée de sa chambre , de quoi la Maicsté s'esmerueilla fort. Aussi c'estoient des entreprinſes endiablées , & des plus grands y estoient meslez.

Ayant entendu toutes ces meschantes conspirations , ie m'en retournay à ma maison au Sampoy : & là ie me resolus de mettre en arriere

26. *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Dessain
du sieur
de Mont-
luc.*

toute peur & toute crainte, delibéré de leur vendre bien ma peau : car ie sçauois bien que si ie rombois entre leurs mains & à leur discretion, la plus grande piece de mon corps n'eust pas esté plus grande qu'un des doigts de ma main. Es me delibérai d'vser de toutes les cruautés que ie pourrois, & mesmement sur ceux-là, qui parloient contre la Maisté Royale. Car ie voyois bien que la douceur ne gagneroit pas ces méchans cœurs. Monsieur de Burie partit de Bourdeaux, & me manda le iour qu'il se rendroit à Clairac : afin que nous regardissions où est-ce que nous deuons le plustost aller commencer. Il m'enuoya des lettres, que les Commissaires luy auoient escrit, là où ils nous assignoient à Cahours pour là commencer contre les Catholiques. Je luy escriuis, qu'il regardast bien la parente : & que là il trouueroit que la Royne nous commandoit d'aller commencer à Fumel. Les lettres estoient bien si audacieuses, que par icelles ils faisoient cognoistre, qu'ils estoient les principaux Commissaires, & que nous n'auions autorité aucune, sinon de leur tenir main forte à l'exécution de leurs ordonnances.

Or il y auoit vn village à deux lieues d'Estillac, qui se nommè saint Mezard, dont la plus grande partie est au sieur de Rouillac, Gentilhomme de huiët ou dix mille liures de rente. Quatre ou cinq iours auant que i'y allasse, les Huguenots de sa terre s'estoient eleuez contre luy, pource qu'il les vouloit empelcher de rompre l'Eglise & prendre les calices: & le tindrent assiegé vingt-quatre heures dans sa maison. Et sans vn sien frere nommé monsieur de Saintaignan, & des Gentilshommes voisins, qui l'allerent secourir, ils luy eussent couppe la gorge: & autant en auoient fait ceux d'Astefort aux sieurs du Cuq & de la Morioye, & desia commençoient la guerre descouuerte contrè la Noblesse. Je recourrai secrettement deux bourreaux, lesquels on appella depuis mes laquais, parce qu'ils estoient souuent apres moi: & mandai à monsieur de Fontenille, mon beau fils, qui portoit mon guidon, & estoit à Beaumont de Lomagne avec toute ma compagnie, estant là en garnison, qu'il partist le ieudy à l'entrée de la nuit, & qu'à la pointe du iour il fust audit Saint Mezard, & qu'il print

*Les La-
quais du
sieur de
Montluc.*

28 *Comte. de M. B. de Montlac,*

ceux-là, que ie luy enuoyois par écrit, dont il y en auoit vn, & le principal qui estoit neveu de l'aduocat du Roy & Royne de Nauarre à Lectoure nommé Verdery. Or ledit aduocat estoit celui qui entretenoit toute la sédition : & m'auoit-on mandé secrettement qu'il s'en venoit le ieudy mesmes à saint Mezard, car il y a du bien. l'auois deliberé de commencer par sa teste, pource que i'auois aduertit le Roy de Nauarre en Cour, que cedit Verdery & autres officiers, qu'il auoit audit Lectoure, estoient les principaux auteurs des rebellions, & en auois autant écrit à la Royne, des officiers du Roy, laquelle m'auoit respondu, que ie m'attaquasse à ceux-là les premiers. Et le Roy de Nauarre m'auoit écrit par sa lettre, que si ie faisois pendre aux basses branches d'un arbre les officiers du Roy, que ie fisse pendre les siens aux plus hautes. Or Verdery n'y vint pas, dont bien lui print : car ie l'eusse fait brancher. Monsieur de Fontenilles fit vne grande couruée, & fut au point du iour à saint Mezard : & de prime arriuée il print le neveu de Verdery & deux autres, & vn diacre, les autres

se sauuerent , pource qu'il n'y auoit
 personne qui sceust les maisons , car
 il n'y auoit homme d'armes ni archer,
 qui eust connoissance du lieu. Vn
 gentil-homme nommé monsieur de
 Corde qui se tient audit lieu , m'auoit
 mandé , que comme il leur auoit re-
 monsté en la compagnie des Con-
 suls qu'ils faisoient mal , & que le
 Roy le trouueroit mauuais : qu'alors
 ils lui respondirent , quel Roy ? nous
 sommes les Rois. Celui-là que vous
 dites , est vn petit reyt de merde :
 nous luy donnerons des verges , &
 luy donnerons mestier , pour luy faire
 apprendre à gagner sa vie , comme
 les autres. Ce n'estoit pas seulement
 là qu'ils tenoient ce langage : car *Arrogance des Ho-
guenois.*
 c'estoit par tout. le creuois de despit ,
 & voyois bien que tous ces langages
 tendoient aux propos , que m'auoit
 tenu le Lieutenant du Franc , qui
 estoit en somme de faire vn autre
 Roy. le m'accordai avec monsieur de
 Sainctorens , qu'il m'en print cinq ou
 six d'Astefort , & surtout vn capitaine
 Morallet chef des autres , sous couleur
 qu'il leur vouloit donner leur ensei-
 gne , & que s'il le pouuoit prendre ,
 luy & ceux que ie luy nommois ,

30 *Comm. de M. B. de Montluc,*

avec belles paroles , il les amenaſt à ſaint Mezard , en meſme iour que ie faiſois l'exécution , qui eſtoit vn iour de vendredy , lequel ne le peut faire ce iour-là : mais il les attrapa le dimanche enſuiuant , & les amena priſonniers à Villeneuve. Et comme ie fus arriué à ſaint Mezard , monsieur de Fontenilles me preſenta les trois & le diacre , tous attachez dans le cimetiere , dans lequel y auoit encores le bas d'une croix de pierre , qu'ils auoient rompuë , qui pouuoit eſtre de deux pieds de haut. le fis venir monsieur de Corde & les Conſuls , & leur dis , qu'ils me diſſent la verité à peine de la vie , quel propos ils leur auoient ouï tenir contre le Roy. Les Conſuls craignoient , & n'oſoient parler. le dis audit ſieur de Corde , qu'il touchoit à luy de parler le premier , & qu'il parlaſt. Il leur maintint qu'ils auoient tenu les propos ici deſſus eſcrits. Alors les Conſuls dirent la verité , comme ledit ſieur de Corde. I'auois les deux bourreaux derriere moi , bien equippez de leurs armes ,

*Prompte
iſſiſſe du
ſieur de
Montluc.*

& ſur tout d'un marraffau bien trenchant. De rage ie ſautai au collet de ce Verdier , & luy dis , O meſchant

paillard , as-tu bien osé sotiller ta meschante langue contre la Majesté de ton Roy ? Il me respondit , Ha Monsieur , à pécheur misericorde. Alors la rage me print plus que iamais, & luy dis , Meschant , veux-tu que i'aye misericorde de toi : & tu n'as pas respecté ton Roy ? le le pouffai rudement en terre , & son col alla iustement sur ce morceau de croix. Et dis au bourreau , frappe vilain , ma parole & son coup fut aussi-tost l'un que l'autre : & encore emporta plus de demi pied de la pierre de la croix. le fis pendre les deux autres à vn orme , qui estoit tout contre. Et pource que le diacre n'auoit que dix-huict ans , ie ne le youlus faire mourir , afin aussi qu'il portast les nouvelles à ses freres : mais bien lui fis - ie bailler tant de coups de sotiet aux bourreaux , qu'il me fut dit , qu'il en estoit mort au bout de dix ou douze iours apres. Et voilà la premiere execution , que ie fis au sortir de ma maison sans sentence ni escriture , car en ces choses i'ay ouï dire qu'il faut commencer par l'execution. Si tous eussent fait de mesme , ayant charge és Prouinces , on eust assoupi le feu , qui a depuis

bruslé tout. Cela ferma la bouche à plusieurs seditieux , qui n'osoient parler du Roy qu'avec respect , mais en secret ils faisoient leurs menées.

Le lendemain ie partis d'Estillac , & m'en allai trouver monsieur de Burie à Clairac : & là debattismes du lieu , là où nous deuions commencer , ou bien à Fumel ou à Cahours. Je le trouuai gaigné pour aller à Cahours trouver les Commissaires , qui estoient arriuez : & auoient commencé à faire le procez des Catholiques , sans vouloir prendre quelque raison en payement. Je fis porter la patente , & lui montrai que l'intention de la Royne estoit d'aller commencer à Fumel. Alors il ne peut plus contrarier : & lui montrai comme sa Majesté entendoit , que nous fussions les vrais Commissaires , & que Girard & Compain estoient tenus de venir à nous , & non point nous à eux. D'autre part , que i'auois esté aduertit depuis que i'estois parti de la Cour , que c'estoient les deux plus grands Huguenots du royaume de France , & qu'il falloit bien que nous prissions garde à eux , & pareillement à nostre reputation : afin que l'on ne nous bail-

last point vne trouffe , nous declarant estre Huguenots : car de moi ie ne voulois point qu'on me marquast de ceste marque. Et pour dire la verité , il me sembla cognoistre quand i'arri-uay à Bourdeaux , que monsieur de Burie pendoit quelque peu du costé de ceste Religion , & aussi par autres aduertissemens qu'on m'en auoit donné. Nous nous rendismes le lundy à Villeneuve , où monsieur de Sainctorens nous vint trouuer avec sa troupe d'argoulets & deux cents arquebuziers : & m'amena le capitaine Morallet avec autres quatre & deux autres , que des gentils-hommes auoient prins dans sainte Lirade , lesquels ie fis pendre le mardy , sans tant languir. Ce qui commença à mettre vne grande peur & frayeur parmi eux , disans , Comment il nous fait mourir sans nous faire aucun procez ? Or leur opinion estoit , que s'ils estoient pris , il faudroit venir par tesmoins , & qu'il ne s'en trouueroit pas vn , qui olast dire la verité à peine d'estre tuez : & aussi qu'il n'y auoit iudicature grande ni petite , qu'il n'y eust de leur Religion : & que ceux-là ne feroient coucher rien par escrit , sinon ce qui seroit

*Justice
estrom-
gai.*

à leur aduantage , pour leur justification. Et ainsi passoit la iustice , sans qu'il fut iamais fait aucune punition d'eux : & comme ils auoient tué quelqu'un ou rompu les Eglises , soudain ces meschans officiers (ainsi les doit-on nommer avec iuste raison) se presentent promptement à faire les informations : & icelles faites on trouuoit tousiours que les Catholiques auoient commencé , & que les batrus auoient tort , & qu'iceux mesmes rompoient les Eglises de nuit : afin que l'on dist que c'estoient les Huguenots. Je ne euide , que l'on trouue en aucuns liures , que iamais telles piperies , ruses & finesstes fussent inuentées en Royaume , qui iamais aye esté. Et si la Royne eust encores plus tardé à m'enuoyer avec ceste patente seulement trois mois , tout le peuple estoit contraint de se mettre de ceste Religion-là , où ils estoient morts. Car chacun estoit tant intimidé de la iustice , qui se faisoit contre les Catholiques , qu'ils n'auoient autre remede , que d'abandonner leurs maisons , ou mourir , ou se mettre de leur parti. Les Ministres prêchoient publiquement , que s'ils se mettoient

de leur Religion , ils ne payeroient aucun deuoir aux gentils-hommes , ni au Roy aucunes tailles , que ce qui luy seroit ordonné par eux. Autres preschoient , que les Rois ne pouuoient auoir aucune puissance , que celle qui plairoit au peuple. Autres preschoient , que la noblesse n'estoit rien plus qu'eux. Et de fait , quand les procureurs des gentils-hommes demandoient les rentes à leurs renanciers , ils leur respondoient qu'ils leur montraissent en la Bible , s'ils le deuoient payer ou non , & que si leurs prédecesseurs auoient esté sots & bestes , ils n'en vouloient point estre.

Quelques uns de la Noblesse commençoient à se laisser aller , de telle sorte qu'ils entroient en composition avec eux , les priant de les laisser viure en seureté en leurs maisons avec leurs labourages : & quant aux rentes & fiefs , ils ne leur en demandoient rien. D'aller à la chasse il n'y auoit homme si hardy , qui y osast aller : car ils venoient tuer les leuriers & les chiens au milieu de la campagne. Et n'osoit-on dire mot , à peine de la vie , & si on touchoit vn d'entr'eux , toutes leurs Eglises incontinent estoient mandées ;

36 *Comm. de M. B. de Montluc ,*

*Misera-
ble estat
de la
Guyenne.*

& dans quatre ou cinq heures vous estiez mort : ou bien falloit fuire vous cacher dans quelque maison de ceux-là , qui auoient pactisé avec eux , ou dans Thoulouse : car en autre lieu ne pouuiez estre asséuré. Et voylà l'estat auquel la Guyenne estoit reduite. Je suis contraint d'escrire toutes ces particularités , pour vous monstrier , si c'est à tort , que le Roy m'ait honoré de ce beau nom de Conseruateur de la Guyenne : & s'il a esté necessaire d'y mettre la main à bon escient. Que si i'eusse fait le doux , comme monsieur de Burie , nous estions perdu. Il leur promettoit prou : & ie ne tenois rien , scachant bien , que ce n'estoit que pour nous tromper ; & peu à peu se rendre maistres des places. Bref ces nouueaux venus nous vouloient donner la loy ; & n'y auoit petit Ministre qui ne fist le monsieur , comme s'il eust esté vn Euesque. Voilà les beaux commencemens de ceste belle Religion ; & comme elle apprenoit à viure.

Au partir dudit Villeneuve , nous allasmes à Fumel , où nous trouuâmes , que madame de Fumel , monsieur de Cancon son frere , & autres

gentils hommes parens de la maison s'estoient mis aux champs , quand ils entendirent , que nous y estions , ayant pris vingt cinq ou trente de ceux qui auoient massacré le sieur de Fumel. Monsieur de Burie manda aux commissaires de venir proceder à la commission ; lesquels luy firent response qu'ils n'en feroient rien : mais que nous allassions là. On me manda qu'ils auoient dit , que puisque ie faisois iustice sans procedure , qu'ils me feroient à moy-mesme le procez , apres l'auoir fait aux autres. Je connus bien qu'il falloit venir aux prises , & aux mains avec eux. Car autrement nous tombions au plus grand malheur , que gens pouuoient faire. Et que si nous ne tenions les gens & le peuple en crainte de nous , sans qu'ils eussent frayeur de ces commissaires , tout s'en alloit en ceste Religion. Il ne tenoit pas à le remonstrer à monsieur de Burie : mais ie connoissois bien à ses responses , qu'il estoit en quelque crainte de faillir , ou comme i'ay dit , qu'il pendoit quelque peu du costé de ladite Religion. Sa fin nous en a donné la connoissance. Et comme nous vismes , que nous ne pouuions auoir les commissaires : nous

38 *Comm. de M. B. de Montluc,*

mandasmes venir des Conseillers du sie-
ge du Seneschal d'Agen lesquels com-
mencerent à faire le procéz à ces gens;
& les trouuerent si coupables, qu'ils
confesserent qu'eux-mesmes auoient

Massacre esté au massacre de leur Seigneur, car
du sieur c'estoient les propres subjects, qui
de Fumel auoient commencé, & envoyé querir
la inf- leurs Eglises voisines pour faire ce
tice qui beau exploit, massacrant d'une infi-
an sus nité de coup ce Seigneur. Encore de-
faits. my mort, ils le mirent contre un car-
reau sur le lietz; & tiroient à la butte
contre son cœur, pillant & saccageant
tout. Et apres, ces bonnes gens
crioient, Viue l'Euangile, bref vn
iour il en fut pendu, ou mis sur la rouë
trente ou quarante; & de là nous
nous en allasmes à Cahours, où nous
trouuasmes ces venerables seigneurs,
qui auoient commencé; & estoient
desia bien auant à faire le procesz aux
Catholiques, & tenoient prisonnier

Viole
chanoine,
prisonnier
à Ca-
hours.

monsieur de Viole, Chanoine & Ar-
chidiacre de Cahours, & Chancelier
de l'vniuersité, gentil-homme de mai-
son de sept ou huit mille liures de
rente, appartenant à messieurs de
Terride, Nogrepelice, & à d'autres
seigneurs du pays. Le sieur de Caumont

des Mirandes auoit marié sa sœur en ceste maison : & estoit là sollicitant pour ledit de Viole son beau frere , avec ses enfans , neveux dedit de Viole , madame de Bugua sœur dudit de Viole , monsieur d'Aussun y vint aussi , pource qu'il estoit parent de la femme. Toute la ville estoit pleine de Noblesse , pour solliciter pour ledit sieur de Viole. Ils auoient si bien fait , qu'ils auoient appelé neuf iuges ou lieutenans des sieges , dont les six estoient Huguenots , & les trois ils les auoient si fort intimidéz de leur grande puissance & autorité , qu'ils disoient auoir en leur charge , que nul d'eux n'osoit dire sinon comme les autres. Et mesme le iuge Mage propre , qui est personne timide , n'osoit rien dire , sinon ce qu'ils vouloient. Ils iugerent quatorze ou quinze hommes. Il n'y en auoit pas trois , qui fussent au massacre : mais pour vengeance de la iustice , que nous auons

*Iustice
faite à
Cahours.*

faite à Fumel , ils en vouloient faire mourir tant qu'ils pourroient iustement ou iniustement : & les firent executer à la place de la ville. La iustice & l'Eglise entrerent en si grande peur , qu'ils se tenoient tous pour

perdus , voyant que l'on faisoit le
 procez à monsieur de Viole , & à plu-
 sieurs autres , qui ne s'y estoient point
 trouuez. Toutes ces dames estoient
 tousiours apres moy , & ne pouuoient
 pas auoir responce de monsieur de
 Burie , qui les contentast. Monsieur
 de Caumont qui est aujourd'hui , vint
 parler à monsieur de Burie : & croy
 que c'estoit plus pour auoir querelle
 avec moy , qu'autre chose , pource
 que i'auois dit qu'il endureoit qu'un
 Ministre parloit en pleine chaire con-
 tre la personne du Roy & son au-
 thorité à Clairac dont il est abbé : &
 le me demanda en pleine salle deuant
 monsieur de Burie. Le luy dis que ie
 l'auois dit , & qu'il estoit tant obligé
 au Roy des biens qu'il en auoit reçus ,
 qu'il ne le deuoit point endurer : Il
 me respondit qu'il n'auoit pas presché
 deuant luy , & quand bien il l'auroit
 fait , ce n'estoit pas à moy à qui il en
 deuoit rendre compte. Le luy cuidai
 sauter dessus , la dague en la main. Il
 mit la main sur son espée , & tout à
 vn coup luy sauterent au col quinze
 ou vingt gentils-hommes des miens ,
 & eus assez affaire à garder que l'on
 ne le tuaist. Monsieur de Burie fut de
 mon

*Attaque
 du sieur
 de Mont-
 luc avec
 le sieur de
 Caumont.*

mon costé & le braua fort , de sorte qu'aucuns le poufferent hors de la salle , pour le sauuer : car tout le monde auoit la main aux espées , & luy n'auoit pas force pour respondre pour lors aux miennes. Et voilà l'occasion de la haine qu'on dit qu'il me porte , car auparauant nous estions bons amis : mais c'est le moindre de mes soucis.

Or pour retourner à la iustice , madame la Comtesse d'Arcin , qui estoit à Affier , m'écriuit vne lettre par vn sien gentil-homme nommé le Brun , par laquelle me prioit vouloir tenir la main , que iustice se fist. Le luy respondis que ie ne l'empescherois point, où ie connoistrais que la raison le permettroit : & que monsieur de Burie & moy n'estions là pour autre chose. Le lendemain il tourna à moy , & en secret me dit & me pria que ie tinssé la main à ce que le iugement des Commissaires sortist à effect : & que dix mille francs ne me faudroient point. Ce fut deuant vn marchand qui vendoit des pistolets , & luy mesmes me les choisit , & me dit qu'il s'y entendoit , & qu'il les vouloit démonter. Il me fit grand plaisir : & les

*Offre fait
se au sieur
de Bilom-
inc.*

42 *Comm. de M. B. de Montluc,*

luy laissai entre ses mains, m'en allant soupper avec monsieur de Burie. Son logis estoit bien pres de là. Et en allant ie commençay à discourir en moy-mesmes, d'où pourroient sortir ces dix mille francs : & ne peut entrer en mon esprit, d'où cest argent pourroit venir, bien pensois ie, qu'il y deuoit auoir de la malice & cautelle. Le soir ie me retiray à mon logis chez l'Archidiacre Redoul : & me retirant, mes dames du Longua & de Viole me rencontrèrent pres du logis, lesquelles ie trouuay pleurantes : & me dirent ces mots, Monsieur, monsieur de Viole s'en va mort, si vous ne luy aidez, car la sentence est arrestée : & ceste nuit le doiuent estrangler dans la prison, & au matin le doiuent mettre mort sur l'eschafaut.

*Viole
& autres
condam-
nez à
mort.*

Tous ces Seigneurs auoient enuoyé en poste deuers le Roy : mais le mesfager estoit arriué trop tard, si ie n'y eusse mis la main. Je les renuoyai avec esperance, que ie l'en garderois. Et toute la nuit ie fis promener des gens d'armes de ma compagnie au deuant de la prison, & deuant le logis des Commissaires : & moy-mesmes ne me depouillay de ceste nuit là. Il fut

fort tard quand l'Archidiacre Redoul
reuint au logis. Et comme ie sceus
qu'il fust dans sa chambre, ie le man-
day. Il estoit allé secrettement descou-
rir les affaires de monsieur de Viole,
& des autres prisonniers, qui estoient
gens de maison & de qualité : & me
porta la resolution, qu'ils estoient tous
condamnez à mourir, & que pour
erainte de scandale, & qu'il n'y vint
esmotion, ils deuoient estre deffaits
secrettement en prison avec les tor-
ches. Et que par leur procez & iuge-
ment ils auoient departy la ville en
trois corps : c'est à sçauoir l'Eglise en
vn, la iustice en vn autre, & le tiers
Estat en l'autre, & que tous ces trois
corps estoient condamnez en six vingts
mille francs. Alors il me va au cœur,
que ces dix mil francs, dont le Brun
m'auoit parlé, deuoient venir de là.
Et pleuroit ledit Archidiacre me disant
que la ville de Cahours estoit destruite
à iamais : & que quand on auroit
vendu tous les biens de la ville, meu-
bles & immenbles, il ne s'en sçauoit
trouuer cette somme. Alors ie lui dis,
ne vous donnez point de melancholie :
laisse faire à moy : Car pour
l'amour de monsieur de Viole & des

44. *Comm. de M. B. de Montluc.*

autres, i'y feray faire si bon guet que ie les attraperay auant qu'ils facent leur execution; & quant à ces amendes, que vous dites, le Roy ne vouldra iamais, que vostre ville soit ruinée: car elle est à lui: & assurez vous, qu'il la vous donnera. Alors il me dit, Monsieur, si les amendes alloient en la bourse du Roy, nous aurions esperance que sa Majesté ne nous vouldroit pas voir détruits: mais il n'en tire pas vn fol. Et qui donc, lui dis-je: c'est le Comte Reingraue, qui a presté au Roy cinquante mil francs sur la Comté: & nous auons eu procez avec ledit Comte pour les amendes à Toulouse, & l'auons perdu. Et a esté dit, qu'il tireroit les amendes aussi bien que l'autre reuenue. Voilà pourquoy nous n'auons autre remede, que d'abandonner la ville, aller habiter ailleurs, & lui laisser tous nos biens. Et comme i'entendis eecy, ie pensay enrager de ce que ie voyois, que ces deux meschans destruisoient vne cité, qui estoit au Roy, pour vn particulier. Je passay toute cette nuict en colere: & au matin monsieur de Burie m'enuoya querir, pour entendre le iugement des pro-

cez. Et m'en allant ie pensay à les garder de prononcer leur sentence : car si elle estoit prononcée vne fois , il n'y auoit plus d'ordre de sauuer la ville que le comte Reingraue n'en eust les amendes , & qu'il estoit estranger , dont le Roy auoit tousiours affaire de lui. Et en cette colere i'arriuay à la chambre de monsieur de Burie : & trouuay qu'ils estoient desia tous assis , les sacs sur la table. Ils virent bien à ma mine ce que ie portois sur le cœur. Je prins vne petite escabelle, & me mis au bout de la table : car ils tenoient tout l'environ d'icelle , & là commença ledit Compain à faire de grandes remonstrances de ce forfait , qui estoit aduenü en la ville : & que tant de femmes & enfans y auoient perdu leurs maris & leurs peres : & que le Roi & la Royne nous auoient enuoyez là , pour faire certe iustice iuste & raisonnable (sa harangue dura pour le moins demi heure) & que ce n'estoit rien de ceux , qu'ils auoient fait mourir , si les principaux auteurs ne perdaient la vie , qui seruiroit d'exemple à tout le Royaume de France , & qu'ils vouloient lire leur sentence deuant nous , pour puis après faire l'exécution.

*Trait du
sieur de
Montluc.*

en la prison , nous priant de leur prester la main forte. Et commença de tirer la sentence du sac. le regarday monsieur de Burie , s'il diroit rien : car il touchoit à lui de parler premier qu'à moi. Et comme ie vis , qu'il se laissoit aller sans respondre , & que l'autre commençoit à ouvrir la sentence, pour en faire lecture , ie lui dis , hola monsieur de Compain , ne passez pas plus outre , que vous ne m'avez respondu sur ce , que ie vous veux demander. Alors il me dit qu'apres qu'il auroit lue la sentence , il respondroit à ce que ie lui demanderois : & qu'il la vouloit lire , avant que faire autre chose. Surquoy ie dis à monsieur de Burie , en jurant , Monsieur ; dès le premier mot qu'il ouvrira la bouche , ie le tuëray , si premierement ne me rend raison de ce que ie lui demanderay en vostre presence. Alors monsieur de Burie lui dit. Monsieur de Compain , il faut que vous entendiez ce qu'il vous veut dire : car , peut-estre , qu'il a entendu des choses , que ie n'ay pas entendu. Alors ie vis mon homme pallir : il avoit raison. Je lui dis , A qui est la ville de Cahours : il me respondit , Elle est au Roy. A qui

est la iustice ? Elle est au Roi. A qui est l'Eglise ? il me respondit qu'il n'en sçauoit rien. Alors ie lui dis , Niez vous , que l'Eglise ne soit au Roi , aussi bien que le demeurant. Il me respondit , qu'il ne se soucioit point de cela. Alors ie lui dis , auez vous departy la ville en trois corps , c'est à sçauoir l'Eglise , la iustice , & la Ville separement , & sur chacune déclaré les amendes ? Il me dit lors que l'escoutasse leur sentence : & alors ie le sçauois. Surquoy ie lui commence à donner du tu , lui disant , Tu declareras icy deuant M. de Burie & deuant moy ce que ie te demande , où ie te pendray moi-mesmes de mes mains : car i'en ay pendu vne vaigntaine de plus gens de bien que toy , ni que ceux qui ont assisté à ta Sentence : & me leue de dessus l'escabelle, Monsieur de Burie lui dit , Parlez M. de Compain , & dittes li vous l'auetz fait. Il respondit , Ouy monsieur. Alors ie lui dis , O meschant paillard , traistre à ton Roy , tu veux ruiner vne ville , qui est au Roi , pour le profit d'un particulier. Si ce n'estoit la presence de M. de Burie , qui est ici lieutenant du Roi , ie te pendrois toy & tes compagnons aux

fenestres de cette maison. Et dis à M. de Burie , He monsieur , laissez-moi tuer tous ces meschans traistres au Roi , pour le profit d'autrui , & le leur. Surquoy ie tiray la moitié de mon espée. le les eusse bien gardez de faire iamais sentence ni arrest : mais M. de Burie me futa au bras , & me pria de ne le faire point. Et alors tous gaignerent la porte , & se mirent en fuite crians , si estonnez qu'ils sauterent les degrez sans conter. le voulois aller apres , les tuer : mais monsieur de Burie & monsieur du Courré son neveu me tindrent , que ie ne peus eschaper. La colere où i'estois , ne me permettoit estre maistre de moi. Il ne faut pas donc trouuer estrange , si ie les appelle meschans dans cet escrit. Monsieur de Burie , M. du Courré & moi entraîmes dans vn iardin. Ledit sieur de Burie me dit , qu'outre que i'auois gardé que cette ville ne fust ruinée , ie lui auois sauué son honneur : car le Roi , la Royne , & tout le monde eussent touîours dit , qu'il auoit prins argent : & que iamais il n'auoit rien entendu de tout cecy. Et alors ie lui dis , comme ie l'auois descouuert , & ai opinion qu'il n'y auoit nulle intelligence

telligence du costé de monsieur de Burie. le disnay avec lui : & croi qu'il ne mangea iamais quatre morceaux. Et tout ce iour-là ie vis triste & en colere : & leur manda de ne proceder aucunement en chose que ce fust , iusques à ce que le Roi seroit aduerti du tout. Et manda au iuge Mage & aux autres que s'ils assistoient en aucune chose de ce que Compain & Girard feroient , il leur iroit de la vie. L'un apres l'autre le soir ils venoient s'excuser à lui , i'entens ceux qui auoient assisté , confessant audit sieur , qu'ils n'auoient iamais pensé en la ruine , que portoit le iugement de ce procez : que c'estoit la ruine d'eux-mesmes & de leurs enfans. Ils n'osoient parler à moi , ni se trouuer là où j'estois. Monsieur de Burie me disoit le tout : mais quoi que ce fust , pas vn n'osoit se trouuer deuant moi. Je croi que i'en eusse estranglé quelqu'un. Au bout de cinq ou six iours arriva le courier , que les parens & parentes de monsieur de Viole auoient enuoyé deuers le Roi , qui porta interdiction aux commissaires de ne tirer plus outre en aucune maniere que ce fust au fait dudit sieur de Viole , ni de

*Delivrance du
sieur de
Viole.*

ce qui despendoit de cette sedition :
commandant d'élargir ledit sieur de
Viole & autres prisonniers , avec plei-
ges de se presenter toutes fois & quan-
tes qu'il en seroit ordonné. Il ne faut
pas trouuer estrange , si la ville de Ca-
hours m'aime. Car il semble , qu'ils
voyent à la bonne chere qu'ils me font,
le Roy , ou vn de mes seigneurs ses
freres.

Voila là deuxiesme fois qu'on m'a
voulu corrompre par argent : mais
l'on ne me trouuera iamais par escrit
au liure de telles meschancetez : &
n'en crains personne du monde , non
seulement en Guyenne , mais en Ita-
lie , là où i'ai eu de grandes & hono-
rables charges , où ie pouuois gagner
deux cens mil francs pour le moins , si
i'eusse voulu , comme ont bien fait
d'autres , qui ne s'en font pas mal
trouuez. Et en eusse esté bien mieux
connu , que ie n'ay esté. Mais ie puis
dire & à la verité , que iamais ne
m'en suis reuenu de charge aucune,
qu'il ne m'ait fallu emprunter de l'ar-
gent pour venir à ma maison : & me
suis voulu ruiner & patir tous les
iours pour espargner la bourse du Roi ,
& non pour m'enrichir , non seule-

ment moi, mais encore ceux qui estoient sous ma charge, & y en a prom qui sont en vie, comme le tresorier Beaucler, le Controlleur la Molliere, & autres qui en porteront bon tesmoignage, qui s'en sont reuenus aussi coquins que moi. Si quelque ville m'a fait quelque present pendant ces troubles, ça esté pour soustenir la grande dépense qu'il me conuenoit faire pour entretenir les gens, & les Seigneurs de ce pays. C'estoit ouuertement & non en cachette. Voilà la fin de la procedure de Cahours.

Or ayant M. de Burie mesme conneu, que ces deux braues commissaires, n'alloient point franchement en besongne, & qu'ils ne tiroient qu'à faire iustice des Catholiques, & non des Huguenots, il enuoya en diligence à Bourdeaux faire venir messieurs d'Alesme le vieux, & Ferron Conseillers en la Cour de Parlement, afin de bailler à ces commissaires, pour contre carre, gens qui entendoient bien le chemin, qu'il faudroit prendre: & nous acheminasmes droit à Villefranche de Rouergue, entendans de toutes parts que les Huguenots s'assembloient. Monsieur de Burie fit venir les compa-

gnies de monsieur le Marechal de Termes, de messieurs de Randan, de la Vauguyon, & de Iarnac: car nous n'auons que les nostres deux. Et trouuâmes à Villefranche monsieur le Cardinal d'Armagnac, qui nous y attendoit pour se plaindre des Eglises que l'on lui auoit rompuës, & mesmement à Villefranche, qui est de son Euesché de Rhodes. Et comme ils nous sentirent approcher, les Consuls se faisièrent de quatre ou cinq des principaux seditieux: & les trouuâmes prisonniers. Et le lendemain que nous fusmes arriuez vindrent les susdits sieurs d'Alesme & de Ferron, lesquels les Commissaires ne vouloient approuuer disant, qu'ils n'auoient point de patentes du Roi: mais à la fin nous nous en fîmes accroire. Monsieur de Burie m'auoit prié de ne leur faire point de mal au depart de Cahours: car ils ne desiroient que s'en aller. Ils commencerent à faire le procez de ces quatre ou cinq, que monsieur le Cardinal d'Armagnac auoit fait prendre: & ne fust possible de faire condescendre les deux Compain & Girard à faire iustice, nonobstant qu'on prouuoit par les plus grands de la ville,

une infinité de raptz & volemens ,
outre la rupture des Eglises. Ils de-
meurèrent huit ou dix iours en cette
dispute : & concludoient tousiours ,
qu'ils deuoient estre relachez. Et en-
cores que monsieur de Ferron eust sa
femme & famille de la Religion , ne-
antmoins il concludoit tousiours com-
me monsieur d'Alesme , qu'ils de-
uoient mourir. Monsieur le Cardinal
d'Armagnac & tous les officiers se
desesperoient de ce que iustice ne se
faisoit point , & qu'ils n'attendoient
que tous malheurs , apres que nous en
serions allez , s'il ne se faisoit quelque
iustice. A la fin messieurs d'Alesme &
de Ferron vindrent à mon logis me
dire , qu'il ne falloit point esperer que
ces gens fissent iamaïs iustice contre
ceux de leur religion , & qu'ils ne fe-
roient rien qui vaille avec eux , &
qu'ils s'en vouloient retourner. Je les
priay de ne nous laisser point. Alors
M. d'Alesme me dit, voulez vous faire
vn tour digne de vous , enuoyez les
faire pendre aux fenestres de la mai-
son de ville ; là où ils sont prisonniers :
& vous nous ietterez de debat , car
autrement il ne faut point esperer que
iustice s'en face. Estes vous tous deux

54 *Comm. de M. B. de Montluc,*

de cette opinion , dis-je ? Ils me respondirent qu'ouy. Ce fut assez dit. l'appellay le sergent de monsieur de Saintorens , & lui dis en leur presence , Sergent , va moi faire venir le geolier , ce qu'il fist , auquel ie dis , Baille lui ces prisonniers que tu tiens. Et vous sergent , prenez mes deux bourreaux , & les allez faire pendre aux fenestres de la maison de ville. Et incontinent partit , & en moins d'un quart d'heure nous les vismes attachez aux fenestres. Lescdits Commissaires cuiderent enrager , & le vouloient faire trouuer mauuais à M. de Burie. Et le lendemain ie leur reprochay , & leur dis , present ledit sieur de Burie , monsieur de Burie & moi serons d'accord , & m'asseure que ie vous feray pendre vous mesme , auant que le ieu se departe , & que nous sortions de cette commission. L'on fait bruit que M. le Prince de Condé a pris les armes , & s'est saisi d'Orleans : & si cela est vrai n'esperez autre chose , si non que ie vous tiendray ce que ie vous ai promis. Il ne tarda pas deux heures , que Rance secretaire du Roi de Navarre arriua : & porta les nouuelles à M. de Burie , que monsieur le Prince

de Condé auoit pris les armes , & s'estoit faisi d'Orleans : & contoit merueilles des grandes forces qu'auoit le-
dit sieur le Prince , eu esgard à celles
du Roi : & que le Roi de Nauarre ,
monfieur le Conneftable , monfieur de
Guife , monfieur le Marefchal de fain-
t André estoient ensemble qui ne pou-
uoient pas trouuer vn homme , &
mille menfonges. Ledit sieur de Bu-
rie lui defendit de me tenir ce langage,
& qu'il ne lui alloit que de la vie, si i'en
entendois aucune chose. Et manda se-
crettement ledit sieur aux commis-
faires , qu'ils se sauuaſſent auant que
ce bruit fuſt publié , car autrement il
ne pourroit garder que ie ne les fiſſe
mourir , comme i'euffe fait. Ils ne le ſe-
firent pas dire deux fois : car ils ſ'ache-
minerent ſecrettement. Et ne ſceus
leur partement iuſques au lendemain.
Ie faiſois chercher Rance , que ſi alors
il me fuſt tombé entre les mains , ie
lui euſſe appris de porter telles nou-
uelles , qu'il auoit porté. Or nous fuſ-
mes d'opinion de nous en aller droit à
Montauban , & nous ietter dans la
ville , auant qu'elle ſe reuoltast , car
nous entendions que la ville d'Agen
eſtoit reuolté & auoient pris les offi-

56 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Agen &
Montau-
ban re-
voltez.*

ciers & consuls Catholiques, & les Chanoines: & allasmes à saint Antony pensant entrer le lendemain à Montauban: mais avant que nous fussions à moitié chemin, on nous dit, que la ville estoit reuoltée. Et nous acheminasmes droit à Villeneuve d'Aginois: & trouuasmes le tout reuolté. Puis vinsmes à vn village nommé Gallapian pres du Port sainte Marie, & trouuasmes aussi le Port sainte Marie reuolté; car ces gens auoient fait leur entreprise de longue main. Ils estoient fort secrets. Et là arrestasmes que monsieur de Burie s'en iroit ietter dans Bourdeaux avec les quatre compagnies de gens d'armes, & moi avec celle du Roi de Nauarre qui estoit demeurée à Condom, de monsieur le Marechal de Termes, & la mienne passerois la Garonne vers la Gascogne, & me tiendrois dans le plat pays vers Thoulouse, & Beaumont de Lomagne. Et ainsi que nous nous voulions departir, arriva le capitaine Sainte Geme, qui m'apporta lettres du Roi, lesquelles estoient de cette teneur;

*Lettres Monsieur de Montluc, ie vous prie si vous
du Roy. desirez iamaiz me faire seruice, qu'inconti-
nent & en diligence vous me veniez trouuer
avec la compagnie du Marechal de Termes.*

& la vostre, & avec six compagnies de gens
 de pied, dont ie vous enuoye les Commissions,
 laissant les noms des capitaines en blanc : car
 nous connoissons mieux ceux qui le meritent
 que moy. Et laissant toutes choses, ie vous prie
 vous esbannir. Car il faut sauuer le corps
 de l'arbre : parce que le corps sauué les
 branches se recouureront tousjours. Voila le
 contenu de ma lettre. Celle de mon-
 sieur de Burie faisoit mention de ce
 qu'il m'escriuoit : & lui mandoit,
 qu'il donnast le meilleur ordre qu'il
 pourroit en la Guyenne n'estant point
 encore aduertie sa Majesté de la re-
 uolte d'icelle. Monsieur de Burie prit
 son chemin droit à Thonens, où il
 trouua messieurs de Caumont, & de
 Duras. Lequel sieur de Caumont
 estoit pressé de leurs Eglises d'estre
 chef : mais il n'en voulut oncques pren-
 dre charge. Aussi ne faisoit pas mon-
 sieur de Duras : mais à la fin fut con-
 traint de la prendre à la persuasion
 d'un personnage plus grand que lui :
 lesquels firent grande chere à mon-
 sieur de Burie & ne lui demanderent
 rien, car ils raschoient tousjours à le
 gaigner : mais il estoit homme de bien.
 Il s'en alla droit à Bourdeaux. Et le mal
 fut qu'il en enuoya toutes les quatre

Le sieur
 de Cau-
 mont re-
 fuse d'es-
 tre chef
 des Hu-
 guenots.

58 *Comm. de M. B. de Montluc,*

compagnies vers la Xaintonge : & lui demeura seul dans Bourdeaux , n'ayant que vingt cinq arquebuziers de garde , & le mesme iour , que nous nous departismes , ie me vins camper à la maison de monsieur de Beaumont pres d'Agen , & aux villages voisins , où ie departis les six commissions , que le Roi m'auoit enuoyé , sçauoir au capitaine Charry deux , au capitaine Bazordan autres deux , vne au Baron de Clermon mon nepueu , & l'autre au capitaine Aorne. Les sieurs de Canon , de Monferran , toute la Noblesse d'Agenois Catholique s'estoient rendus aupres de moi. Et en la salle commencerent à murmurer les vns & les autres, que si ie les abandonnois, ils estoient perdus , & leurs femmes , enfans & leurs maisons en ruine & perdition. Lectoure place forte estoit aussi reuoltée : de sorte que la noblesse de Gascogne n'auoit où se retirer : & tous se rendoient à moi. Lesquels entr'eux firent vne conclusion , que si ie prenois deliberation de m'en aller trouuer le Roi , comme il me mandoit, ils demeureroient sans chef , & qu'il me falloit prendre comme prisonnier , & ne me laisser partir. Sur le tard j'af-

La noblesse revient le sieur de Montluc.

semblay tous ces seigneurs , & leur remonstray , qu'il falloit que ie despeschasse en diligence deuers le Roi , pour l'aduertir de la reuolte de toute la Guyenne , sauf Toulouse & Bourdeaux , & que si celles-là n'estoient secouruës , qu'elles estoient en bransle d'estre perdues , aussi bien que le reste. Et le trouuerent tous bon. Et ie despeschay incontinent le capitaine Coufeil pour donner aduis au Roi & à la Royne de tout. Et apres sa depesche faite , monsieur du Masses , qui est dernièrement mort à Limoges , qui pour lors portoit la cornette de monsieur le Mareschal de Termes , me dit en présence de tous que i'auois fort bien fait de prendre cette resolution : car ils auoient fait vn arrest entre eux , de me retenir par force. Le matin nous passasmes la riuere à deux ou trois ports mal aisément : car Leyrac estoit reuolté , comme estoit aussi tout le pays de Bazadois , sauf la Reolle , & iusques aux portes de Toulouse , sauf Auuillar & Condom , où le capitaine Aorne estoit avec la compagnie du Roi de Nauarre , & auant qu'elle y fut , ladite ville s'estoit reuoltée par deux fois : mais le lieutenant general.

60. *Comm. de M. B. de Montluc ,*

nommé du Franc , que i'ay cy dessus
nommé , auoit pris les armes , pour
deffendre l'autorité du Roi , & en
estoit demeuré maistre. Toutesfois à
la fin il n'eust pas esté le plus fort , sans
ladite compagnie que i'enuoyay de-
dans. Je mis ma compagnie à la Sauue-
tat de Gaure. Monsieur de Terride
auoit la sienne aux environs de sa mai-
son , en ses terres propres. Car Beau-
mon estoit aussi reuoké. Monsieur de
Gondrin & moi parlâmes ensemble
à ma maison , au Sampoy en Gaure ,
là où ie l'auois assigné : & là conclus-
mes de faire amis tous les gentils hom-
mes Catholiques : afin que nous fus-
sions tous vnz ensemble. Et pource
que les seigneurs de Firmarcon & de
Terride , tous deux sont sortis d'une
maison , ne s'entraimoient point ,
nous arrestâmes de les faire amis , &
les assignâmes à se trouuer à Fauo-
uas : où il trouua vne bonne compa-
gnie de noblesse , & comme nous y
fûmes , les fîmes bons amis. Le capi-
taine Charry partist en diligence , pour
s'aller ietter dans Puymirel , pource
que ie fus aduerty , que les ennemis
l'auoient abandonnée , & pria l'artil-
lerie , qu'y estoit pour porter à Agen.

*Vnion
des Ca-
tholiques.*

Ledit capitaine Charry alla passer la riuere à la Magistère : & fust au poinct du iour , dans la ville : car les bonnes gens l'ouurirent : & n'y auoit que dix soldats au chasteau , lesquels se rendirent. Soudain chascun des autres capitaines print incontinent son party , pour aller dresser leurs compagnies. Et comme nous eusmes dîné vint vn homme à cheual qui estoit parti en poste de Cahours , ayant cheminé toute la nuit & pris vn cheual de louage à la Magistère , là où il lui fut dit que i'étois à Faudouas , & me porta vne lettre de M. de la Rocque des Ars , près Cahours , vn mien parent , laquelle lettre se trouuera enregistrée au registre du Parlement de Toulouse , dont la teneur estoit telle , *Monsieur , auourd'huy enuiron midy est arriué icy vn gentil-homme venant de la Cour à grandes journées , lequel ayant demandé à l'hostellerie : s'il y auoit homme , qui vous connoist. L'hoste luy a dit , que i'étois à la ville , & que ie vous apartenois de parenté. Surquoy il m'a enuoyé soudain querir par l'hoste. Et comme i'ay esté deuant le logis , il a dit audis hoste , qu'il rentrast dans sa maison. Je l'ay voulu embrasser : mais il m'a fait signe , que ie ne le touchasse point. Et estans luy & moy*

seuls , il m'a dit , qu'il estoit de la Comté de Foix , & au Roy de Nauarre. Et qu'à Or-
Admis au
sieur de
Montluc
de l'entre-
prise de
Toulouse.
leans luy estoit mort vn medecin de peste à son costé , dont il estoit encores pestiferé. M'ayant dit en outre que i'allasse inconti-
nent chercher de l'ancre & du papier. Ce que promptement i'ay fait , & deuant le logis mesmes m'a fait escrire cette lettre , & m'a prié de la vous enuoyer en poste. Ladite lettre disoit ainsi , Monsieur , m'en reuenant de la Cour , ie suis passé à Orleans , où i'ay laissé monsieur le Prince de Condé , qui assemble de grandes forces , & desia en a beaucoup. Il y a vn Capitoul de Toulouse , qui s'en vient à grandes iournées apres : & pense qu'il passera cette nuit icy : lequel a promis audit Seigneur Prince , de luy rendre à sa deuotion , dans le xvij. de ce mois (qui estoit en May) la ville de Toulouse. Leddit Capitoul s'est descouuert à moy. Je vous en ay voulu aduertir en extrême diligence : afin que vous y pouruoyez , s'il vous est possible. Et pour les raisons , que vous escriira M. de la Rocque , ie n'ay point voulu signer cette lettre : mais ie l'ay faite signer audit sieur de la Rocque. Voila le contenu des deux lettres , lesquelles ayant veuës , ie tiray à part les suds Seigneurs , & leur ayant communiqué lesdites lettres , ie les enuoïay incontinent

par homme expres en poste à monsieur le premier President Mansencal , & fis promptement trois dépesches aux capitaines Bazordan , Baron de Clermon , & Aorne , leur mandant par icelles , Que iour & nuict ils fissent diligence d'assembler leurs compagnies de gens de pied , que ie leur auois baillées ; & qu'ils s'approchassent le plus pres de Toulouse qu'ils pourroient. Monsieur de Terride s'en retourna en diligence , pour tenir preste la sienne de gens d'armes. Les Sieurs de Gondrin , de Fimarcon , & moy nous en retournames en diligence , pour assembler de la noblesse. Or le messager ne peut arriuer à Toulouse de cette journée-là , qu'il ne fust trois heures de nuict. Et monsieur le President se trouua couché , & ne luy peut bailler les lettres iusques au lendemain matin , qui estoit le xij de May. En quoy monsieur le President fit vn ~~erreur~~ , d'autant que le

*Erreur
du pre-
mier Pre-
sident de
Toulouse.*

matin il alla assembler toutes les chambres , & là en presence de tous , lesdites lettres furent lues. Et moy i'en fis vne autre , n'ayant été si aduisé de luy mander , qu'il les communicast à peu de gens. Cela fut cause , que ceux de leur compagnie , qui estoient de la Re-

ligion nouuelle, & de l'entreprinse, au sortir du Palais, aduertirent tous les autres de leur intelligence, pour les faire hastier de se saisir de la maison de uille, & de l'artillerie, & n'attendre point iusques au dix-huictiesme dudit mois. Car i'escriuois aussi par madite lettre, que ie mandois en diligence aux capitaines Bazordan, & Baron de Clermon, qu'en faisant les compagnies, ils marchassent deuers ladite ville de Toulouse, laquelle plus de huiet iours auparauant estoit entrée en grand soupçon, pource que ceux de dedans y voyoient arriuer de iour à autre beaucoup de gens estrangers & inconnus de leur dite ville. Et lescdites lettres arriuerent sur cette peur. L'auois, ne scachant encore rien de cecy, enuoyé ma compagnie à la Monioye pres la Plume. Et le lendemain mesmes, qui fut le xvij. m'en estant retourné au Sampoy, ie receus deux lettres tout à vn coup: l'une de monsieur de Terride, & deux autres d'aduertissemens, que l'on luy donnoit. En l'une y auoit, *Monsieur, quatre enseignes de gens de pied sont arriuez dans Montauban, qui viennent deuers les Seuenes & sont entrez à la pointe du iour, ayans cheminé tou-*

re la nuit. En l'autre lettre y auoit, *Escharpe*
 qu'il estoit passé vne enseigne noire sur *blanche.*
 le pont de Buzet au delà de Toulouse,
 portant vne escharpe blanche, qui te-
 noit le chemin de Montauban. Mon-
 sieur de Terride me mandoit que ie
 tinssse l'aduertissement pour tout seur.
 En mesme instant i'auois receu vne
 autre lettre du Vicaire d'Auch, &
 des Consuls de ladite ville, lesquels
 me prioient de vouloir aller à toute di-
 ligence audit Auch: ou autrement que
 tous se mettoient en pieces les vns les
 autres. I'escris en la ruë mesmes en
 haste quatre lignes à monsieur de Ter-
 ride, le priant tenir sa compagnie
 preste, & assembler le plus de gens,
 qu'il pourroit. Et apres ie montay à
 cheual, ayant monsieur de Fontenilles
 avec moy, & m'en allay en toute di-
 ligence droit à Auch, combien que ie
 n'estois Lieutenant du Roy, ny n'a-
 uois aucune puissance de commander:
 mais tout ce que i'en faisois, n'estoit
 que pour l'affection & volonté parti-
 culiere, que ie portois au seruice du
 Roy. l'estois bien asseuré, que faisant
 bien, tout seroit trouué bon de ceux,
 qui tenoient le party du Roy. Pour
 les autres, ie ne m'en suis pas fort sou-

cié. Je les ay tousiours mieux aimé
auoir pour ennemis, que pour amis.

*Toulouse
saisie par
les Hu-
guenots.*

Arriuant à Sezan, vne lieuë du Sant-
poy, il m'arriua vn homme de Tou-
louse, que monsieur le President Man-
fencal m'enuoyoit, par lequel il me
mandoit qu'il auoit reçu mes lettres,
me priant d'aller secourir ladite ville
de Toulouse: parce que les Huguenots
s'estoient saisis de la maison commune
d'icelle, & de l'artillerie qui estoit de-
dans. Je descendis deuant le village
sous vn orme, & là dépeschay vers
monsieur le President, qu'il aduertist
en diligence les capitaines sus-nom-
mez, qu'ils s'allassent ietter dans Tou-
louse: & que i'allois faire marcher la
compagnie de monsieur le Marechal
de Termes qui estoit à Pessan, pres
d'Auch: afin qu'elle se rendist au point
du iour à Toulouse, & qu'ils eussent
courage seulement: car ie serois bien-
tost à eux. Et baillay quatre ou cinq
blancs signez à mon secretaire pour
dresser lettres à monsieur de Gondrin
& autres, afin de les faire partir &
acheminer deuers Toulouse. Puis m'en
allay courant à Auch apres auoir man-
dé à ma compagnie, qu'elle s'en re-
tournast en diligence à la Sauuerat. Et

estant arriué tout à ieun à vne heure apres midy à Auch , i'escrui en disant deux lettres : l'une à monsieur de Bellegarde , n'y ayant que deux lieus iusques à sa maison , & l'autre au capitaine Masses, qui en estoit à demi lieuë, mandant à monsieur de Bellegarde , qu'il partist incontinent en poste , & qu'il s'allast ietter dans Toulouse pour commander aux armes , faisant aller apres luy iour & nuict ses armes & grands cheuaux. Monsieur du Masses partit dès qu'il eust parlé à moy ; & n'arresta qu'il ne fust dans Toulouse le lendemain matin au poinct du iour.

Et M. de Bellegarde y estoit arriué deux heures apres minuiet. Le Baron de Clermont entra le mesme matin. Et à l'instant que les soldats entroient ils alloient au combat , qui estoit depuis la place S. George , iusques aux deux portes de la ville, qui tirent vers Montauban , lesquelles portes les ennemis tenoient. Le capitaine Aorne entra enuiron deux heures apres midy , comme fit aussi en mesme temps le capitaine Bazordan. Et comme i'eus pacifié Auch, il me souuint des lettres de M. de Terride : & pensai que ces enseignes qui estoient arriuées à Montauban ;

*Diligence
du sieur
de Mont-
luc pour
secourir
Toulouse*

n'estoient là, sinon pour secourir leurs gens qui combattoient à Toulouse. Sur quoi ie dépeschai soudain vn soldat sur vn bon cheual, luy commandant qu'il print le chemin droit à Caudecoste, & qu'il passast la riuiere à las Peyres. L'escriuis au capitaine Charry, qu'incontinent ma lettre receuë il s'acheminast iour & nuict droit à Toulouse, & qu'il fist halte à Fronton. De mesme i'en dépeschay vn autre deuers monsieur de Terride, pour faire passer sa compagnie à Borret, luy mandant aussi qu'elle gaignast Fronton, & qu'ils demeurassent nuict & iour à cheual; & en attendant le capitaine Charry, qu'ils gardassent, que ceux qui viendroient de Montauban, ne pussent gagner Toulouse. Vne heure apres ces deux dépesches, il me print vne opinion, que si le soldat ne pouuoit passer à las Peyres, ou qu'il fust prins, le capitaine Charry ne pourroit estre aduertty: & la ville demeureroit en danger d'estre perduë. Qui fut cause qu'incontinent i'en dépeschay vn autre, qui print le chemin vers la Magistère. Et estoit le lendemain midy auant qu'il peust arriuer: car le premier auoit esté chassé plus de trois lieues. Le capitai-

ne Charry partit incontinent, se fai-
 sant porter pain & vin, comme ie luy
 auois écrit, & comme il auoit appris
 sous moy : afin que les soldats n'en-
 traissent en aucune maison. Il enten-
 doit aussi bien qu'homme de France,
 comme il falloit exécuter ces diligen-
 ces. Et arriva avec deux ou trois cens
 hommes environ deux heures apres
 minuit à Fronton, où il trouua la
 compagnie de monsieur de Terride :
 tellement qu'auant se reconnoistre, ils
 se euidèrent battre. Et comme le ca-
 pitaine Charry fut à une lieue de Fron-
 ton, deux ou trois chevaux Hugue-
 nots, qui estoient des gens du Vicomte
 de Bourniquel, se meslerent la nuit
 parmy eux. Es-entendans que c'es-
 toient des nostres, ils prindrent le che-
 min droit à Montauban, & trouue-
 rent les cinq enseignes, qui estoient
 desia à moitié du chemin de Fronton
 à Montauban : & ne pouuant nom-
 brer nos gens à cause de l'obscurité
 de la nuit, ils leur dirent, que
 les nostres estoient trois fois plus de
 gens qu'eux, & que c'estoit le ca-
 pitaine Charry qui les menoit. Qui
 fut cause, qu'ils s'en retournerent en
 arriere, & moy ie m'acheminay avec

*Lettre
de Char-*
7.

70 *Comm. de M. B. de Montluc,*

ma compagnie. Monsieur de Gondrin me vint trouver auprès de Faudoas : & le lendemain matin nous en allâmes à deux lieux de Toulouse , & en un village nommé Daux , attendans toujours des gentils-hommes qui nous suivoient en poste. Ledit sieur de Terride s'y rendit le soir seulement , à cause qu'il n'auoit peu passer avec sa compagnie. J'aduertis monsieur le premier President , & monsieur de Bellegarde de nostre arriuée , & que le matin au soleil leuant nous serions avec eux : mais que cependant ils me gardassent la porte saint Subran libre , & qu'ils ne se feroient d'autre chose , sinon que ie pusse entrer. La haste que j'auois , fut cause que j'oubliai de leur escrire , que j'auois enuoyé à Fronton sur le chemin de Montauban , pour combattre le secours , qui pourroit venir de ce quartier-là. Et eux ayant entendu , aussi bien que nous , l'arriuée de cinq enseignes qui estoient à Montauban , craignans que ceste nuit-là ils entraissent par les deux portes qu'ils tenoient , furent d'opinion d'entrer en composition. A quoy Rapin estoit député pour les ennemis & monsieur du Massé pour la ville. Cependant les

escarmouches cessèrent trois ou quatre heures : & en ces entrefaites arrivèrent à messieurs le Président & de Bellegarde , les lettres que ie leur escrivois d'Auch. Mais par fortune monsieur le President enuoya la sienne à monsieur du Masses , afin qu'il la leur monstroit , pour leur donner plus d'envie de faire paix. Contre le sceu de monsieur de Bellegarde , ledit sieur du Masses , qui desia s'estoit départi de Rapin , ayant veüe ma lettre , tourna deuers luy pour monstrier ladite lettre. Lequel l'ayant veüe fut fort triste , disant au capitaine Masses , qu'ils se tenoient pour perdus , puis que r'estois si pres. Ils auoient entendu , que leur secours s'en estoit retourné à Montauban : mais les nostres n'en auoient rien sceu. A la fin ils se resolurent , que le lendemain matin ils en parleroient encores. Et en mesme instant s'allèrent préparer , sans que ceux de la ville en entendissent rien , en sorte qu'ainsi que la nuit se fermoit , ils commencerent à abandonner les rampars , qu'ils auoient fait par les cantons des ruës. Nos capitaines s'en aperçurent , & commencerent à charger de ruë en ruë : mais la nuit les

72 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Ordre de-
igné pour
le com-
bat.*

empescha qu'ils ne peurent cognoistre la sortie des portes : & gaignerent les vignes en fuite & route. Ils y perdirent cinq enseignes. Nous auions fait nostre ordre de combattre en ceste maniere , que messieurs de Terride & de Gondrin deuoient passer outre sans s'arrester dans la ville , menant ma compagnie & la noblesse avec eux , & se ietter au deuant des portes qu'ils tenoient hors la ville. Et moy ie descendrois à pied combattre avec la compagnie de monsieur de Termes , laquelle ie voulois faire descendre , ayant nos gens de pied , & de ceux de la ville. Et voulois arriuer & combattre de iour. Or le matin vne heure deuant le iour , comme nous commençons à marcher , nous arriua vn Capitoul de Toulouse , nommé monsieur de Durdes , qui m'apporta lettre de monsieur le President , & de monsieur de Bellegarde , nous mandant la sortie & fuite des ennemis. De quoy ie fus bien marry : car s'ils m'eussent attendu , il ne s'en fust pas sauué vn couillon. Et Dieu scait si i'auois enuie d'en faire belle depesche , & si ie les eusse espargnez. Ceux qui estoient venus de Foix s'en retournerent

*Route des
Hugue-
nots.*

retournerent vers ledit païs de Foix en desordre & en route , car les païsans mesmes en tuerent beaucoup : & les autres s'en allerent chacun du costé d'où ils estoient venus. Et voilà comment la ville fut secourüe , où le combat dura trois iours & trois nuits , pendant lequel se bruslerent plus de cinquante maisons , les vnes sur les autres : & y mourut beaucoup de gens de tous costez. Entre autres deux freres de monsieur de Saignac de Comenge. A nostre arriuée nous allassmes descendre deuant le Palais tout armez , mon enseigne & guidon deployez. Et pour cent cinquante , ou deux cens gentils-hommes que nous pouuions estre ensemble , avec ma compagnie , c'estoit vne belle troupe. Il la faisoit fort beau voir. Nous trouuassmes toute la Cour assemblée , laissant penser à vn chacun si nous fusmes les bien receus. le leur dis , qu'encore que ie ne fusse pas Lieutenant de Roy , si est-ce que le seruice , que i'auois de long - temps voüé à leur ville , & particulièrement à la Cour de Parlement , estoit cause , qu'apres l'aduerfissement receu , i'auois assemblé le plus d'amis que i'auois peu , pour la

conseruation de leur ville , seconde
de la France : & que ie fusse venu

*Propos du
sieur de
Montluc
à la Cour
de Parle-
ment.*

moy-mesme deslors : mais Messieurs
(dis-je) au long-temps que i'ay porté
les armes , i'ay appris qu'en tels affai-
res , il vaut mieux se tenir au dehors ,
pour y faire acheminer le secours ,
sçachant bien que ceste canaille n'es-
toit pas pour forcer si tost vostre ville :
que s'ils m'eussent attendu , iamais
entrepreneurs n'eussent esté mieux ac-
commodez. Puis que Dieu vous a
déliurez , c'est à present à vous , à
faire des vostres : & faire puyr les
cantons des charongnes de ces mes-
chans traistres à Dieu , au Roy & à
leur patrie. Monsieur le President
Mansencal me fit vne remonstrance
fort honorable , & me remercia bien
fort , & toute la compagnie. Messieurs
les Capitouls nous baillerent incon-
tinent logis. Et à mesme instant se
mirent à informer contre ceux , qui
estoiient demeurez dans la ville , &
ceux qui auoient esté prins à la sortie :
& dès le lendemain commencerent à
faire iustice. Et ne vis iamais tant de
testes voler que là. l'estois cependant
assez occupé ailleurs : car il ne s'en fal-
loit gueres que la ville ne fust saccagée

*Iustice à
Toulouse.*

des nostres mesmes : parce que comme ceux des environs entendirent , que ladite ville estoit secouruë , ils vindrent courant tous au pillage , païsans & autres. Et ne leur bastoit de saccager les maisons des Huguenots : car ils commençoient à s'attaquer à celles des Catholiques. Et la maison de monsieur le President de Paulo mesme cuida estre saccagée : à laquelle moy-mesme courus , à cause que quelqu'un sema vn bruit , qu'il y auoit dedans vn escollier sien parent , qui estoit Huguenot. Toutefois il ne se trouua point , & fus contraint pour rompre le desordre , de faire monter à cheual la compagnie de monsieur de Termes & la mienne : dont la moitié marchoit de six heures en six heures dans la ville , armez & montez de six en six par les ruës.

Le troisième jour on me vint dire , que monsieur de S. Paul de la Comté de Foix arriuoit venant dudit Foix avec trois ou quatre mille hommes , & monsieur de Lamezan de Comenge avec sept ou huit cens , lesquels s'ils fussent entrez , il ne m'eust esté possible , ne à tous ceux qui estoient dedans , de garder que la ville n'eust

esté saccagée. Au moyen de quoy ie manday en diligence aux Capitouls fermer les portes. Et toute la nuit nous demeurâmes à cheual par les ruës : & toutes les compagnies de gens de pied toutes en garde aux portes , ensemble toute la ville en armes tout ainsi comme quand ils estoient au combat. Le capitaine Charry & la compagnie de monsieur de Terride ne bougeoient des deux villages qui sont entre Fronton & Toulouse. Monsieur de saint Paul se logea avec ses gens aux fauxbourgs , & monsieur de Lamezan aussi , bien marris de ce que l'on ne les laissoit entrer , menassant qu'une autre fois ils ne viendroient pas secourir la ville. Toutefois leur secours n'apportoit que malheur , veu qu'ils n'estoient arriuez au temps qu'il falloit arriuer. Je fis sortir monsieur de Bellegarde le lendemain , pour leur dire qu'ils perdoient temps , car ils n'y entreroient point. Monsieur de saint Paul s'en retourna avec ses gens , & monsieur de Lamezan en renuoya les siens entrant dedans avec ses seruiteurs seulement. Messieurs les Capitouls & moy nous accordâmes de chasser tous ceux qui estoient venus

des environs : & avec les trompettes de la ville & nos tambours les criées furent faites : de sorte qu'enfin nous demeurâmes maîtres. Neantmoins il ne fut possible que tousiours quelque chose ne s'y remuast , qui fut cause que ie fis sortir tous nos gens de pied , & gens de cheual dehors la ville , & remis le tout entre les mains des Capitouls. Je donnay vne compagnie au capitaine Masses frere de l'aîné , pour demeurer dans la ville , & à monsieur de Grepjat , fils de monsieur le premier President Mansencal , vne autre , lequel l'auoit desia presque faite. Et ainsi fis vider la ville , en laquelle ne demeura sinon les citoyens , & ces deux compagnies.

Capitaines mes compagnons , con-
siderez combien peu s'en fallut , que
ceste opulente cité , la seconde de
France , ne fust destruite & ruinée
pour jamais. Il y a vn gentil-homme
aux portes de Montauban , qui s'ap-
pelle monsieur de la Serre , auquel
les Huguenots bruslerent sa maison ,
qui me dit auoir veu vn Sinode , où
il fut arresté que s'ils pouuoient venir
à bout de leur entreprinse , qu'ils vou-
loient entierement destruire ladite vil-

*Remon-
trée aux
capitai-
nes sur la
deliuran-
ce de Tou-
louse.*

*Deſſein
des Hu-
guenots.*

le, & prendre les ruines qui leur ſeroient néceſſaire, pour les porter à Montauban : afin d'agrandir leur ville plus qu'elle n'eſt, y comprenant les faux-bourgs : & vouloient mettre dedans vn ruiſſeau qui fait moudre le moulin dudit ſieur de la Serre : afin qu'il ne fuſt iamais memoire de Toulouſe. Outre le teſmoignage du gentilhomme, cent autres me l'ont confirmé dans Toulouſe. Ce ſont des diſcours des Surueillans : car les grands qui tenoient la queue de la poile, ſe fuſſent bien gardez de détruire vne telle ville, laquelle le Roy n'eut iamais recouuert à mon aduis. Doncques vous pouuez noter la grande & extreme diligence que ie fis, commençant à l'aduertiſſement du Capitoul, qui auoit promis à monſieur le Prince de Condé de luy liurer la ville : puis la diligence que ie fis faire aux compagnies qui n'eſtoient pas à demi complètes, pour retirer dedans : apres la diligence de monſieur de Bellegarde & celle du capitaine Maſſes, avec ſa compagnie. D'ailleurs la diligence que ie fis d'aduertir le capitaine Charry, & la preuoyance d'enuoyer vn autre meſſager apres le premier,

pour mander la compagnie de monsieur de Terride passer à Borret : en outre la diligence d'aduertir monsieur de Gondrin & autres. Toute laquelle conduite se fist en trois iours & trois nuits. Partant si vous voulez prendre cet exemple & le retenir, il vous seruira à ce que vous ne perdiez point vne heure de temps. Et encores que i'aye escrit au commencement de mon liure, que mes diligences & preuoyances promptes estoient cause de la reputation que Dieu m'a donnée en ce fait comme aux autres, l'on le peut ici cognoistre. Car si i'eusse failli d'une minute, la Cité estoit entierement perduë. Vous ne deuez doncques vous desdaigner d'apprendre quelque chose de moy, qui suis aujourd'huy le plus vieux capitaine de France : & à qui Dieu a autant enuoyé de bonne fortune qu'à tout autre. Mais vous deuez ce me semble fuir d'apprendre de ceux qui ont esté battus, & qui ont fui la pluspart du temps par tout où ils se sont trouuez. D'autant que si vous apprenez aux escolles de ceux-là, à grande peine deuiendrez-vous iamaïs gueres bons docteurs en armes. Si i'eusse considéré & que ie me fusse

arresté en consultations , pour sçauoir si auant rien entreprendre , ie deuois enuoyer deuers monsieur de Burie , qui estoit Lieutenant du Roy , ie vous laisse à penser si les Huguenots eussent eu le loisir de faire leurs affaires. Il sembloit quand ils oyoient parler de moy , qu'ils auoient le bourreau à la queue : aussi m'appelloient-ils ordinairement le tyran. Quand vous vous trouuerez en quelque lieu pour faire vn seruice notable , n'attendez le commandement , si c'est chose pressée : car cependant vous perdrez tout. Et perdu pour perdu , tentez fortune , apres on trouue que tout est bien fait. Je sçay qu'il y a beaucoup de gens , qui trouuent estrange que la ville de Toulouse m'aime tant. S'ils faisoient autrement , ils degenereroient de toute bonne nature : car ils vous confesseront que ie sauuay la cité , ensemble leurs vies & leurs biens , avec l'honneur de leurs femmes : car sans mon prompt secours & de mes amis , plusieurs eussent peu estre pris d'effroy. Au moyen de quoy i'espere qu'ils ne me seront iamais ingrats du bon office qu'ils ont receus de moy en ceste occasion. Et si aucun vouloit

*Iniures
des Huguenots
contre le
seigneur de
Montluc.*

dire que tout ce que i'en fis , estoit pour le seruice du Roy , ie respondray à cela que pour lors ie n'auois charge aucune de sa Majesté , sinon ma compagnie d'hommes d'armes. Car monsieur de Burie estoit Lieutenant de sadite Majesté , comme i'ay dit , en Guyenné : & monsieur le Connestable en Languedoc. le ne veux pas nier aussi que ie ne le fisse , pour l'enuie que i'ay de faire seruice à mon Roy : non seulement pour l'obligation , à cause de l'estat , mais aussi pour l'affection que i'ay tousiours porté au seruice de sa Majesté , & encores pour l'amitié que ie portois , & porte à cette cité. Car le desespoir auquel ^{Toulouze} i'estois de la voir en bransle d'estre ^{ennemie} ruinée , me fist prendre la peine que ^{des Hu-} i'y pris. Et ne faut pas donc trouuer ^{guenots.} estrange , si ceste cité veut mal à ceux de ceste religion nouuelle : & si elle leur est ennemie. Car il n'y a ville en France qui aye couru vn si grand peril que ceste ville-là , ni qui se soit tousiours monstrée plus affectionnée au Roy , ni à son seruice , ni qui plus aye combattu , pour se conseruer sous son obéissance. Rouen se laissa prendre sans combattre , Lyon , Bourges ,

Poitiers. Paris ne s'est pas trouué en ceste extremité estant aussi autre chose que les autres. Bourdeaux ne se defendit pas : car ce ne fut qu'une surprise qu'ils vouloient faire au chasteau Trompette le tenant pour tout asseuré : d'autant que monsieur de Duras le iour mesme estoit aux portes de Bourdeaux. Doncques nous pouuons tous confesser avec la verité , qu'il n'y a ville qui aye combattu, & couru fortune comme celle-là , ayant vertueusement repoussé les Huguenots qui s'estoient saisis de la maison de ville , & tenoient des portes par lesquelles ils pouuoient faire venir secours de Montauban.

*Entre-
prise de
Montau-
ban.* le fus conseillé d'aller deuant Montauban , plus pour tirer les soldats des enuiron de Toulouse & de dedans la ville , & manger le pays ennemi , que pour esperance que i'eusse de la prendre : car ie sçauois bien qu'il y auoit dedans beaucoup de gens qui s'y estoient assemblez pour l'entreprise de Toulouse. Et m'y acheminay , n'ayant que six enseignes de pieds , qui estoient celles de monsieur de Saintorens , de Bazordan , Baron de Clermon , Aorne & Charry : &

me baillèrent ceux de Toulouse deux canons & vne couleurine : & firent vne honnesteté aux soldats , car ils leur donnerent vne paye. Et comme ie fus deuant Montauban , ie trouuay qu'il y auoit deux mille & deux cens soldats estrangers , & mille ou douze cens hommes de la ville , tous bien armez. Et i'en pouuois auoir huit ou neuf cens , la pluspart desquels n'auoient iamais porté armes : car tous les bons soldats s'estoient retirez avec les Huguenots , apres la malheureuse paix & ce par contrainte. Car ils ne sçauoient mestier aucun , ayant duré les guerres longuement , & ayant esté entretenus en Italie & aux autres conquestes du Roy. Les bons Ministres leur promettoient non seulement des richesses , mais à ce que i'oyois dire , Paradis : comme s'ils en eussent eu la clef. Voila encore vn autre malheur que nous amena ceste paix d'auoir demeuré long-temps sans pouuoir dresser de bons soldats. Et comme ie fus deuant Montauban , ie fus contraint de tenir tous mes gens de pied au bout de l'Euesché : car de les separer , ils me faisoient de si grandes sorties , qu'ils me ramenoient les

nostres sur les bras de la gendarmerie ; sans laquelle ils estoient plus forts que moy , & m'eussent taillé en pieces. Et pour vn que les nostres estoient , il en fortoit dix : tellement que le deuxiême iour ie fus contraint partir de l'Euesché , pour aller secourir monsieur de Terride que i'auois laissé aux fauxbourgs , qui tirent vers Moissac , auquel i'auois baillé la compagnie de monsieur de Bazordan : & trouuay que les ennemis les auoient iettez hors du bourg pres d'une tuilerie : & parlay aux soldats ausquels ie fis baisser la teste pour regagner le bourg , leur faisant la cargue. Et pource que i'estois venu là en courant , & que tout à coup ie donnay la cargue , ie ne trouuay pres de moy , que le capitaine Cabarret qui est en vie , monsieur de Clermon qui est de la maison de Faudouas , monsieur de Beaucaire qui est mort , & trois ou quatre de ceux de monsieur de Terride , sans plus , & donnasmes de telle sorte , que nous les ramenasmes battans dans le guischet de la porte de la ville : la plupart desquels ne peurent rentrer : car ils prindrent à main gauche droit au pont , les autres à main droite. Et

Si la grande porte eust esté ouuerte , nous eussions peu entrer dedans : car le cheual de monsieur de Beaucaire fut tué sur la porte pres le guichet , & le mien blessé tout aupres. Et ainsi nous retirâmes , car toute la muraille estoit bordée d'arquebuziers : & furent blesez deux chevaux en nous retirant , de ceux de la compagnie de monsieur de Terride , qui nous auoient fuius. Le troisiéme iour ie pris resolution de nous retirer , car la gendarmerie ne pouuoit plus tenir escorte aux gens de pied. Et d'autre part , quand bien i'eusse fait batterie , ie n'eusse osé donner l'assaut , au nombre qu'ils estoient dedans , & au peu que i'en auois dehors. Et renuoyay l'artillerie à Toulouse , & les capitaines aux lieux qu'ils me demanderent , pour paracheuer de faire leurs compagnies. Monsieur de Terride s'en alla à Beaumont de Lomaigne , & aux enuirs de sa maison : car les ennemis auoient abandonné Beaumont , quand ils nous sentirent approcher. Je repassay la riuiera à la pointe de Moissac avec la compagnie de monsieur le Marechal de Termes & la mienne , & la compagnie de mon-

86 *Comm. de M. B. de Montuc*,
sieur de Saintorens d'arquebuziers
à cheual & à pied, que ie tenois tou-
siours pres de moy pour ma garde.
l'enuoyay le capitaine Charry à Puy-
mirol, pour acheuer de faire ces deux
compagnies, pour faire la guerre à
ceux qui tenoient Agen. Et comme
i'eus passé la riuere du costé de la
Gascogne, ie renuoyay la compagnie
de monsieur le Mareschal de Termes
vers Auch, afin de tenir en crainte
tout ce quartier-là, monsieur de Gon-
drin en Armagnac avec la noblesse,
qu'il auoir amené, pour garder que
rien ne se reuolast. Or i'auois laissé
le capitaine Arne à Condom, pour
tenir ce pays-là en crainte, lequel
pouuoit auoir quatre-vingts salades.
I'eus aduis que messieurs de Duras &
de Caumont tenoient vn conseil à
Agen, & que monsieur de Caumont
venoit le soir coucher au Passage.
Sçachant cela i'enuoyay vn homme
au capitaine Arne, afin qu'il se rendist
deux heures apres minuit à Astafort,
& qu'il n'entraist point dans la ville,
mais qu'il m'attendist là en bataille,
ce qu'il fit. Et comme ie voulois partir
à l'entrée de la nuit, monsieur de
saint Paul, où ie m'estois retiré tout

aupres de Donzac , me demanda où ie voulois aller. Alors ie luy dis en secret , que i'allois porter vne chemise blanche à monsieur de Caumont au Passage. Il me dit & assëura qu'il s'en estoit parti le iour deuant apres les conclusions faites : & baillay les charges à des capitaines pour leuer d'autres gens. Qui fut cause que ie m'arrestay ; laissant reposer nos cheuaux & la compagnie de monsieur de Saint-torens. Et comme ceste entreprinse me faillloit , vne autre se presenta : parce que ce mesme matin que i'allois donner la camifade à monsieur de Caumont , il estoit sorti six cens hommes de Nerac pour aller donner vne autre camifade au capitaine Molia , qui s'estoit ietté dans Franciscas avec soixante ou quatre-vingts hommes , & les gens de la ville. Et auoient prins ceux de Nerac quatre cens corselets du magasin du Roy de Nauarre : & donnerent trois assauts sur la pointe du iour , queuë sur queuë , mais ils furent tousiours repoussez. Par malheur i'arrestay là iusques à la nuict , car si ie fusse parti le soir , comme i'eusse fait , sans ce que me dit monsieur de saint Paul , ayant failli mon-

88 *Comm. de M. B. de Montluc,*

sieur de Caumont, ie venois assez à temps pour combattre les six cens hommes de Nerac. Ma diligence me faillit à ce coup. Et à la pointe du iour nous fusmes ensemble le capitaine Arne & moy, & marchasmes droit à Moiracs, pource que le capitaine Arne me dit qu'il auoit esté aduertie que ce matin mesme ceux de Nerac sortoient, & qu'ils auoient prins toutes les armes du chasteau : mais il ne sçauoit où ils deuoient aller. Et encóres les eussions-nous rencontrer, si ce n'eust esté que monsieur de Saintorens s'alla amuser à vne escarmouche contre ceux de Layrac, qui estoient sorti bien auant vers les vignes : & me cousta plus d'une heure auant que ie le peusse faire retirer, à cause qu'il leur vouloit faire vne cargue iusques à la porte de la ville, s'il les eust peu tirer des vignes. Et comme nous fusmes pres Moiracs, eusmes aduis que les ennemis estoient deuant Franciscas, ce qui nous fit mettre au trot sans cesser, iusques à ce que nous fusmes aupres dudit Franciscas. Et enuoyay six cheuaux pour recognoistre là où ils seroient. Lesquels me manderent, qu'il y auoit
pres

pres d'une heure , qu'ils estoient retirez devers Nerac , pour auoir entendu le partement du capitaine Arne la nuit , de Condom , car ils ne sçauoient aucunes nouvelles de moy. Je manday aux courreurs qu'ils s'acheminassent tousiours apres eux , & que ie les suiuis comme ils firent , & les descoururent à demi quart de lieuë de Nerac , & nous tousiours au grand trot apres : mais ce fut pour neant , car ils se sauuerent dans la ville. l'auois grande enuie de trouuer ces armes pour armer nos gens nouveaux & mal armez. Et voilà le chetif commencement de nostre guerre de la Guyenne , en laquelle les Huguenots nous prirent au depourueu : de façon que c'est chose miraculeuse , comme ce pays s'est peu sauuer , veu les intelligences qu'ils auoient secretes en toutes les villes : mais ils monstrent qu'ils estoient apprentifs : aussi estoient-ils conduits par leurs ministres. Que si auant que faire tant de surprises , ils eussent tenté Bourdeaux & Toulouse , ils n'eussent failly à emporter l'un ou l'autre , & peut - estre toutes deux. Mais desia on se tenoit sur ses gardes. Dieu a conserué ces deux forts bou-

leuars en la Guyenne, afin de garder le reste. Je rompis fort leurs desseins, enuoyant gens de tous costez, & ne demeurant gueres en vn lieu: car faisant ainsi vn Lieutenant de Roy tiendra tout le monde en ceruelle: parce qu'on ne sçait pas son dessein. Et chacun pense qu'il vient à luy, & a peur: au lieu que s'il croupit tousiours en mesme endroit, il ne pourra pouruoir à tout ni arriuer à propos. Et si vostre seiour donne aduantage à vostre ennemy, qui a ses coudées franches. Dauantage par lettres & messages i'entretenois tout le monde. Croïez moy, vous qui auez cest honneur d'estre gouuerneurs des prouinces, que c'est vne belle chose, & utile à vostre maistre, d'entretenir par lettres ceux que vous sçauiez auoir tant soit peu de credit. Je m'asseure que si ie n'en eusse ainsi vsé, que la plupart eust prins le parti de ces gens nouveaux, qui nous apportoiert tant de belles choses.

Bientost apres arriua le capitaine Cosséil avec lettres du Roy & de la Roïne, par lesquelles ils me commandoient de demeurer en Guyenne, & faire le mieux que ie pourrois.

pour leur-seruice , & pour la conseruation du païs , & me recomman-
doient bien estroittement leurs affai-
res : auec des mots plus honnestes ,
que ie n'en meritois. Ie vis bien que
les pauvres Princes n'estoient pas sans
peine , & la Royne sur tout : laquelle
me mit de sa main des mots pitoya-
bles. Les grands ont quelque fois , &
quand Dieu le veut , besoin des pe-
tits. Il faut qu'ils reconnoissent qu'ils
sont du monde. Cette pauvre Prin-
cesse en a eu sa bonne part. Il est par
fois besoin qu'ils en sentent. Car si
tout leur vient à souhait , ils ne se sou-
cient pas tant de ceux qui leur font
seruice , comme quand ils se voyent
en affliction , & se donnent du bon
temps en ieux , mascarades , & tri-
omphes , qui sont cause de leur ruïne ,
comme mon bon maistre , lequel cou-
rant , pour son plaisir , à la lice , fut
tué. Ce qu'il n'eust sceust estre en
guerre : car il eust esté trop bien gardé.
On dit qu'on se gratte tousiours là où
on se-demange. Et moy aussi là où ie
me deüil , qui est à la perte de mon bon
Roy , que ie pleure , & pleureray
tant que ie viuray.

Il ne tarda pas long-temps , que

monſieur de Duras prit ſon chemin au long de la riuere de Garonne. Et aſſembla ſon camp à Clairac, Tonens & Marmande, qui eſtoit de treize enſeignes de gens de pied, & ſept cornettes de gens de cheual. Et comme les Pardaillans, Sauignac, capitaines de la garde de monſieur de Burie, Salignac, & autres chefs furent preſts d'exécuter l'entreprinſe ſur le châteaux

*Arrivée
du ſieur
de Duras.*

Trompette, monſieur de Duras marcha vers Monſegur, & aux environs de Cadillac avec grande quantité de batteaux là où il auoit mis les meilleurs de ſes ſoldats, pour ſe rendre à l'entrée de la nuit deuant le châteaux

*L'entre-
priſe du
château
Trompet-
te faillie.*

Trompette, où ceux-là auoient fait eſtat de ſe trouuer dedans, & par là les faire entrer dans la ville. Mais l'entreprinſe leur ſucceda mal: car monſieur de Vaillac le pere, fut bien aduiſé, & ne voulut pas laiſſer rentrer le Puch de Pardaillan, ſon beau frere, qui faignoit auoir peur, diſant que ceux de la ville le vouloient prendre. Et ſeruit bien là le capitaine la Salle, qui eſtoit à Monſieur de Vaillac. Or c'eſtoit à vne heure de nuit: toute la ville fut eſmeuë. Monſieur de Burie eſtoit à la Mairie. Les habitans prin-

drent les armes , & chacun courut sus aux Huguenots. Ledit sieur se tint dans la Mairie avec quelques gentils hommes de sa garde , ne lui en estant demeuré que bien peu. Car la pluspart estoient de l'entreprinse : & se sauoient les vns par dessus les murailles , les autres par dessous vne palissade , qui tire à la riuere. Ils n'estoient pas plus de deux ou trois cens de l'entreprinse. Et en furent prins quelques vns. Et comme les gens de M. de Duras , qui estoient dans les batteaux , furent au dessous de Cadillac , ils trouuerent le Comte de Candalle , fils de monsieur de Candalle , qui s'en venoit de Bourdeaux audit Cadillac , lequel ils prindrent prisonnier , & l'enuoyerent la Roynie de Nauarre , qui estoit à Duras , ne faisant qu'arriuer de la Cour. Elle lui fit promettre qu'il porteroit les armes pour leur religion , lui promettant monts & merueilles. Et sur cette promesse le laissa aller , & demeura quelques iours , faisant semblant de vouloir aller trouuer M. de Duras : mais c'estoit pour attendre quand ie m'aprocherois , pour se venir rendre aupres de moy , comme il fit. Car il dit , que c'estoit vne promesse forcée.

qu'il n'estoit prisonnier de guerre. Depuis ce temps, ce Comte a esté tousiours ennemy de la maison de Duras.

*Monsieur
de Burie
demande
secours
pour
Bour-
deaux.*

Monsieur de Burie me dépeschâ Razé son secretaire en poste, me priant que ie le vinssé secourir : car autrement la ville estoit perduë : & qu'il n'auoit aucunes forces avec lui. Et d'autre part qu'il n'y auoit vn grain de bled dans la ville, & estoient à la faim : à cause que les ennemis tenoient toute la riuiera de Garonne, & celle de Dordogne, qui sont les deux mammelles qui allaittent Bourdeaux, & qu'il y auoit long temps qu'il n'étoit descendu un grain de bled audit Bourdeaux. le lui dépeschay incontinent ledit Razé, l'asseurant que ie serois bien-tost à lui, & que je le secourrois dans huit iours : j'enuoyai incontinent querir les compagnies du Capitaine Charry, du Baron de Clermon, Arne & le sieur Bardachin à qui j'auois donné une compagnie. Monsieur de Saintorens étoit sur le lieu avec moi, j'enuoyai querir le capitaine Masses avec la compagnie de monsieur le Marechal de Termes, & le capitaine Arne, qui me bailla quarante

salades de celles de la compagnie du Roi de Nauarre , lui commandant qu'il ne bougeast de Condom , pour tenir en crainte tout ce pais , & garder que la ville ne se reuoltast. Manday aussi au capitaine Bazordan , qu'il ne bougeast avec ses deux compagnies de Beaumont de Lomaigne & des environs pres de M. de Terride , auquel i'escriuis se mettre dans Grenade avec sa compagnie , & que ie lui laissois le capitaine Bazordan , pour se tenir pres de lui. Manday pareillement à monsieur de Gondrin qu'il ralliast avec lui de ses parens & voisins & qu'il assemblassent quelques soldats , pour se ietter à Eule , & que ie m'en allois secourir monsieur de Burie à Bourdeaux. Je n'estois lieutenant de Roy , si est-ce , que tout le monde m'obeist d'aussi grande volonté , qu'ils eussent sceu faire à personne du monde. Voila que c'est de se faire aimer à la noblesse , comme ie faisois. Qui ne fera cela , ne fera iamais rien qui vaille : car d'elle presque tout depend , veu que la Gascongne & l'Armaignac en sont fort peuplez. Le cinquième iour apres que Razé se fust departy de moi , m'arriua monsieur de Corré nepueu

*Tout de-
pend de
la noblesse.*

de monsieur de Burie , lieutenant de sa compagnie , qui venoit encores me hastier : & me mandoit ledit sieur de Burie , que si dans six iours il n'estoit secouru , la ville s'en alloit perduë. Aussi me dit ledit sieur du Corré , qu'il n'estoit venu que de nuit : & presque à chaque pas il auoit rencontré ennemis : & que tout le païs estoit esleué contre nous , les vns par force , & les autres de leur gré. Je renuoiai ledit sieur du Corré passer par les landes. Il auoit vingt-cinq salades bien armez : & l'adressay par des maisons des gentils-hommes , qui estoient mes parens. Et le lendemain i'eus rassemblé tous mes gens de pied , & gens de cheval : & commençay à marcher droit à Bourdeaux. La premiere iournée fut à Bruch , qui est à monsieur de Gondrin , & à vn autre village à vn quart de lieuë de là , nommé Feugarolles , qui est à la Royne de Nauarre , où ie logey la compagnie de monsieur de Termes , & la compagnie de monsieur de saint Saluy , frere de monsieur de Terride , qui estoit vne compagnie nouvelle. Et incontinent qu'ils furent logez , vindrent trois enseignes de Nerac , conduites par vn nommé le capitaine

capitaine Douazan , qui pouuoient estre en nombre de cinq à six cens hommes. Je n'auois pas repeu à demy qu'on me vint dire , qu'à vn chasteau qu'il y auoit pres de moy , nommé Castet vieil , y auoit des gens , qui se deffendoient. Je m'y en allay : & manday le capitaine Bardachin avec cent de ses bandolliers , qu'il fit mettre le feu aux portes , & donner l'affaut. Nous l'emportâmes : & comme nous entrions dedans , voila l'alarme , qui me vint de Feugarolles , que les ennemis combattoient avec les compagnies de messieurs de Termes , & de saint Saluy. Je laissay ce chasteau , & courus à Feugarolles , & manday au capitaine Charry , qui estoit logé avec sa troupe à costé de moy (ie ne l'en esloignois guere : car s'il falloit frapper , il estoit des premiers aux coups) qu'il s'auançast avec ses gens , pour venir au combat. J'auois quelques gentils-hommes , & bien peu , avec moy , pource qu'ils ne s'osoient encores declarer , voyant que les ennemis estoient maistres : & entr'autres auois avec moy le gouuerneur de la Mothe Rouge , le capitaine Poy , & quinze ou vingt autres. Je dis au capi-

*Loüange
de Char-*

raine Bardachin , qu'il fist cesser le sac à ses soldats , & qu'il me suiuiſt au trot. Il en laissa la charge à son lieutenant , & vint avec moy , & cinq ou six cheuaux des siens. Or de Castetuiel iusques à Feugarolles , n'y a qu'un quart de lieuë. Et comme ie fus là , ie trouuay la compagnie de monsieur de Termes en bataille par le bourg , & celle de M. de saint Saluy aussi , l'une pres de l'autre. Les ennemis estoient à l'autre bout , qui nous virèrent arriuer , & commencerent à prendre leur chemin pour s'en retirer. Je dis au capitaine Masses , qu'il print dix salades , & que le reste se logeast à la compagnie de monsieur de saint Saluy , car nous auions fait vne grande traitte , & voulois partir vne heure deuant iour , à cause de la chaleur extrême , qu'il faisoit. Le capitaine Charry , m'arriua aussi avec cinq ou six cheuux. Le reste venoit tant qu'il pouuoit , car ie me mis à la queue des ennemis.

Il y a vne montée aupres du village , tirant à Nerac : & comme nous fusmes au pied de la montagne , ils furent à demy , & sur le haut : & là me firent feste. Je n'auois pas grande

enuie de combattre , pource que mon dessein estoit d'aller secourir Bourdeaux : & ne me voulois engager au combat , craignant que quelque malheur aduint , & que ie ne peusse secourir Bourdeaux. Toutesfois comme ie les vis sur la montagne , ie monte apres eux. Et comme ie fus sur le haut , ie les vis au long d'un grand chemin entre deux taillis , qui s'en alloient le petit pas , & en bon ordre , ce capitaine Douafan avec quatre ou cinq cheuaux derriere & dix ou douze arquebuziers aussi. Nous pouuions estre entre tous , compris les dix salades , cinquante cheuaux bons ou mauuais. Ie fis descendre les arquebuziers : & commencerent à se mettre sur leur queue. Ie conneus qu'ils commençoient à se haster de se retirer , plus qu'au commencement. Alors ie dis au gouuerneur la Mothe Rougé : & à monsieur de Saintorens , au capitaine Charry , & aux autres gentils-hommes : acostez les de pres , car sur ma vie ces gens ont peur : ie le connois à leur démarche (leur retraite est longue) & ie vous seconderay avec le capitaine Masses. Le capitaine Bardachin manda à ses bandolliers , qu'ils

courussent touïours. Et ne cheminasmes pas ainsi deux cens pas , que ie vis que nos coureurs se mettoient parmy leurs gens de pied. Et commencerent nos arquebuziers à les haster vn peu. Et comme ie vis , que leurs cheuaux passoient par les files des gens de pied , pour gagner le deuant (c'estoit que le cheual de Douazan estoit blessé) ie passay à la teste des nostres , & leur monstray , que ces gens de cheual gaignoient la teste de leurs gens , pour les faire arrester , & combattre : ou bien ils s'en alloient de peur ; le crois , dis-je , que c'est de peur , car leurs gens de pied se hastent de s'acheminer , chargeons les , mais que le capitaine Massès soit avec nous , lequel pouuoit estre deux cens pas derriere. le lui manday , qu'il vint au galop. Et comme les ennemis virent venir nos gens au galop , ils commencerent s'acheminer en haste , & cesserent de tirer. Alors ie crie , donnons , donnons : car ils sont en peur. Ce que nous fîmes : & sans aucune resistance les passâmes d'un bout à l'autre par dessus le ventre. Leurs cheuaux prindrent la fuitte droit à Nerac. Ces gens comme poltrons , se iettoient

dans les taillis & dans les fossez le ventre à terre. Les bandolliers les cherchoient par les bois , & leur tiroient , comme quand on tire au gibier. Et vne partie de ce qui se sauua , ^{Les ennemis desfaits.} se ietterent dans la riuiere de la Bayse : & s'en noya quelques vns. Les autres passoient à trauers les bois & gaignoient les vignes. Nous estions si peu , que nous ne pouuions suffir à tuer tout : car de prisonniers il ne s'en parloit point en ce temps-là. Et si le Roy eust fait payer les compagnies , ie n'eusse permis en ces guerres , d'introduire les rançons , qui ont entrete- ^{Les rançons ont entretenu la guerre} nu la guerre. Mais le gendarme ny le soldat n'estoit payé. Il est impossible d'y pouruoir : encores n'y en eut-il guere. C'est cela sans doute , qui a entretenu la guerre. Ce n'est pas comme aux guerres estrangeres , où on combat comme pour l'amour & l'honneur. Mais aux ciuiles il faut estre ou maistre ou valet , veu qu'on demeure sous mesme toit. Et ainsi il faut venir à la rigueur & à la cruauté. Autrement la friandise du gain est telle qu'on desire plutôt la continuation de la guerre , que la fin : Pour tourner à nos fuiarts l'alarme alla par tout nostre

camp. Tous à pied & à cheual venoient au galop : mais à leur arriuée ils trouuerent que tout estoit fait. Et si i'eusse voulu suiure la victoire iusques à Nerac , tout le monde estoit en fuite : & nous nous fussions emparez de la ville aisément : mais mon dessein n'estoit que de secourir Bourdeaux. En ce rencontre moururent plus de trois cens hommes , lesquels le Iuge de Viane fit enterrer, comme depuis il m'a affeuré, sans en ce comprendre ceux , qui moururent aux vignes , & ceux, qui se noyerent , qui pouuoient estre en tout enuiron de quatre à cinq cens hommes. Et ladite rencontre fut vn iour de vendredy. Cela estonna fort les freres : & donna courage aux Catholiques. Car si vne fois vous commencez à estriller vos ennemis, croyez que vous auez l'aduantage des ieux , & leur mettez la peur au ventre : & ne vous attendront iamais.

Le lendemain ie m'acheminay vne heure deuant le iour , & pensois entrer au Mas d'Aginois : mais i'y trouuay trois enseignes des leurs : & me fallut loger à la Gruere, & à Calonges, tout aupres du Mas , à cause de la grande traite , que i'auois fait le iour

deuant : & auffi qu'un secretaire de la Royne de Nauarre , nommé Barbant m'apporta des lettres de ladite Dame , *Lettre de la Royne de Nauarre au sieur de Montluc.* qui estoit à Duras , par lesquelles elle me mandoit , que ie n'auois que faire de tirer outre : car M. de Burie , & elle auoient pacifié le tout : & qu'elle estoit partie de France expressement , pour appaiser ces troubles , & faire laisser les armes à ceux de sa Religion. Je dis à Barbant , que ie ne pouuois retourner arriere , que ie n'eusse mandement de monsieur de Burie , & que si la ville se perdoit , tout cela tomberoit sur mes coffres. Nous debattîmes plus de deux heures à la campagne : & tousiours il me mettoit en auant , si ie pensois que la Royne de Nauarre fust contre le Roy : & si ie pensois qu'elle voulut faire perdre au Roy la ville de Bourdeaux. Je parlay sobrement : car ainsi le falloir faire. Mais tout ce qu'il peut auoir de moy , ce fut , que ie luy baillerois deux gentils-hommes , pour aller deuers la Royne de Nauarre , voir en quel estat estoient les affaires entre elle & monsieur de Burie , & que cependant , ce que i'auois delibéré de faire de chemin en deux iours, i'y en mettrois quatre, pour

donner temps à ladicte Dame de paracheuer ce qu'elle auoit commencé avec monsieur de Burie : & lui baillay les capitaines Peug & Sendant. On les cuida tuer plus de deux fois par les chemins : car en tous les coins & villages les Huguenots auoient des corps de garde , pour estonner tout le monde. Le soir ie pris conseil avec tous les

*Conseil
sur les
lettres de
la Roynie
de Na-
uarre.*

capitaines. Et tous furent d'opinion , que ie ne m'attendisse pas aux lettres ny paroles de la Roine de Nauarre , & que si elle me manquoit de promesse , la perte de la ville de Bourdeaux estoit de si grande importance , que quelque excuse que ie peusse dire , elle ne seroit suffisante , pour effacer le blasme , qu'on me donneroit. Et d'autre part s'il estoit question de m'en deffendre par les armes , ie ne combattrois pas la Roine de Nauarre , & on se moquerait de moy , & elle mesme la premiere , bref tousiours le tort seroit de nostre costé. Ie fus bien aise , que tous fussent de ceste opinion : afin que s'il eust esté trouué mauuais , i'eusse peu dire , que tous les capitaines auoient esté de cet aduis. Si on fait quelque faute , pour le moins est elle excusable , quand elle est faite par aduis &

par conseil. Car croire tousiours la teste ce n'est pas bien fait.

Le matin ie partis deux heures deuant le iour & passay par le haut des vignes, laissant le Mas à main droite : & fus enuiron la pointe du iour seulement à l'endroit de Caumon. A cause des passages qui estoient estroits, ie ne voulois pas laisser le bagage derriere, car toute la nuit entra force gens dedans le Mas, qui venoient du costé de la riuere. Ceux du chasteau de Caumon sortirent : & vindrent par les vignes, où nous ne les pouuions charger, à cause des fossez : & ainsi nous acheminasmes tousiours iusques à l'endroit de la Reolle, & là ie trouuay monsieur du Courré qui à son retour à Bourdeaux auoit pris le reste de la compagnie de monsieur de Burie, & m'estoit venu au deuant. Quelque iour auparauant i'auois enuoyé à monsieur Deymet mon cousin, qui dressoit deux compagnies, afin qu'il se iettast dans la Reolle, comme il auoit fait, *La Reolle assiegée par les Huguenots.* les Huguenots l'auoient assiegée auparavant que i'y arriuasle & battu de quelques pieces de campagne : mais ils ne firent rien, & leuerent le siege. Par là on pouvoit iuger qu'ils estoient

maistres de la campagne , puisqu'ils osoient mener le canon. Et si Dieu ne m'eust inspiré de m'opposer à eux , & faire pendre ceux qui tomboient entre mes mains , ie croy que tout le pays estoit perdu. Car la douceur de monsieur de Burie n'estoit pas de saison. Ie me campay aux maisons , qui sont vis à vis de la Reolle. Et ceux de la ville nous apportèrent là des viures : & à la minuiet sans sonner trompette ny tabourin , nous acheminâmes , pour quelque soupçon que me dit monsieur du Courré : & ne cessay jamais que ie ne fusse à deux ou trois lieues de Bourdeaux où ie fis camper nos gens par les villages : puis m'en allay droit à Bourdeaux , où ie trouuay messieurs de Cancon , & Monferran , Vicomte Duza , Ciurac & autres , qui m'attendoient. Et pour la grande faute de viures , qu'il y auoit dans la ville , ie n'y peus sejourner , que trois iours : & arrestâmes monsieur de Burie & moy , que le quatriesme ie passerois la riuere , & que nous irions combattre monsieur de Duras , qui estoit aux terres de monsieur de Candalle en la Comté de Benauges. Et commençay à passer

la riuere. Vers midy nous eufmes passé les gens de pied , ma compagnie , & les quarante salades du Roy de Nauarre. Et voyant qu'il se faisoit tard , ie fus d'aduis que le capitaine Masses s'en retourna au logis , avec la compagnie de monsieur le Marechal de Termes , & qu'à la minuiet il passast. Je retournay en la ville arrester encore avec monsieur de Burie , qu'à la minuiet il commenceroit à passer. Il auoit fait apprestier quatre pieces de campagne , lesquelles estoient desia sur la graue. La compagnie de monsieur de Randan que M. d'Argence commandoit , estoit arriuee & celle de M. de la Vanguion que M. de Carlus commandoit. Et comme il fut nuit, monsieur de Burie fit retirer tous les batteaux sous le chasteau Trompette : & deffendit qu'on ne passast sans son congé : & à la nuit le capitaine Masses se rendit sur le bord de la riuere. Et ne fut possible de recouurer batteaux pour passer. Je ne veux point icy mettre par escrit le dire des vns & des autres , & à quoy l'on disoit qu'auoit tenu , que la riuere ne s'estoit passée au temps , que nous auions promis car tout n'en vaut rien. Monsieur du

Masses s'excusoit & parloit bien haut, sans craindre rien. Je m'estois logé à demy lieuë de Bourdeaux. Et deuant iour vne bonne heure, ie montay à cheual : & manday au capitaine Charry, qui estoit Maistre de camp, qu'il attendist monsieur de Burie avec les compagnies de gens de pied, sauf celle du Baron de Clermon, & de M. de Saintorens : & cheminay iusques à ce que ie fus à la Seue, mandant à monsieur de Burie, que ie luy laissois les gens de pied, pour accompagner l'artillerie. Le messager passa la riuere : & le trouua encore en sa chambre n'estant du tout habillé. Il estoit pourtant plus de six heures. Je pensois qu'il fut desia passé, & comme ie fus à la Seue, monsieur de la Seue, oncle de monsieur Daudaux me dit que les ennemis estoient à Targon, & qu'ils ne scauoient encores nouuelles, que nous passassions la riuere : & me presta vn sien seruiteur, pour aller aduertir monsieur de Burie, le priant par ma lettre de se vouloir aduancer, & que les ennemis estoient en fort beau lieu, pour les combattre. Or de la Seue iusques à Bourdeaux il y a enuiron trois lieues. Et comme l'homme de

monſieur de la Seuue arriua au bord de la riuiera, il vid que la compagnie de monſieur de Termes ſ'embarquoit. Ie manday au capitaine Charry, qu'il ſollicitaſt monſieur de Burie de ſ'ad-uancer. Le capitaine Charry qui vit que l'on tardoit tant à paſſer, & que j'allois trouuer les ennemis, comme ie luy mandois, prit ſoixantè argo-lets qu'il auoit, & laiffa les autres ca-pitaines, afin qu'ils attendiſſent monſieur de Burie & l'artillerie. Et comme ie fus à la veuë de Targon, qui eſt vn village, lequel, comme ie penſe, eſt à monſieur de Candale, monſieur de Saintorens & monſieur de Fontenilles ſe mirent deuant, droit à quelques maiſons : & là tuerent quatorze ou quinze hommes. L'alarme fut grande en leur camp, & ſe mirent tous leurs gens de pied en bataille en vn grand champ : & leur cauallerie au long d'un ruiſſeau qu'il y a, laquelle ie ne pouois découurir, pource qu'il y auoit des bois entr'eux & moy : & eſtoient en vn vallon. Le champ où eſtoient leurs gens de pied, eſtoit vn peu plus auant que du ruiſſeau. Et lors-que monſieur de Saintorens les atta-qua, il pouoit eſtre ſept heures du

matin. Ils ne bougerent iamais de ce champ, où ils s'estoient mis en bataille. l'estois sur vn haut en trois ou quatre maisons qu'il y auoit par de là. Je dépeschay encore deuers monsieur de Burie, le prier de se haster, & que i'estois à la teste de l'ennemy, pensant qu'il ne fust guere esloigné. Le Comte de Candalle qui estoit bien ieune alors, & de bonne volonté, m'y vint trouuer avec dix ou douze gentils-hommes. Entr'autres y estoit le sieur de Seignan, qui estoit capitaine des gens de pied au Royaume de Naples avec moy, auquel temps nous l'appellions le capitaine Monlaur : il amena aussi deux de ses enfans, tous trois vaillans & courageux. Monsieur le Comte me conta la promesse que la Royne de Nauarre luy auoit fait faire : car autrement ne pouoit échapper de leurs mains. Je luy dis que ie luy ferois donner l'absolution par monsieur de Bourdeaux. Aussi ceste promesse ne le pouoit obliger, car il n'auoit pas esté prins en guerre : & puis elle estoit faite à la Royne de Nauarre, laquelle se disoit tres-humble seruante du Roy, & tres-affectionnée à son seruice. Enuiron midy

arriuerent deux des messagers , que
 i'auois enuoyé vers M. de Burie , qui
 me dirent , qu'ils ne pouuoient estre
 acheuez de passer à midy : & que
 seulement la compagnie de monsieur
 le Marechal de Termes estoit passée.
 l'auois r'enuoyé tous nos gens de che-
 ual repaistre à la Seue : & seulement
 m'auois retenu vingt ou vingt-cinq
 cheuaux. Et là ie faisois sentinelle :
 & faisions repaistre nos cheuaux la
 bride en la main contre vne haye. Les
 ennemis me voyoient & moy eux.
 Et comme nos gens eurent repeu , ils
 me vindrent trouuer : & en mesme
 temps qu'ils arriuerent , les ennemis
 commencerent à déplacer , & à pren-
 dre le chemin droict à moy. Nous
 voyons bien qu'ils s'acheminoient par
 troupes. Alors nous conneusmes qu'ils
 prenoient autre-chemin que de venir
 à nous : & entraismes en conseil , si
 nous les deuions combattre ou non.
 La pluspart disoient que si nous les
 combattions , nous mettions toute la ^{Dispute} ^{sur le} ^{combat.}
 Guyenne en hazard pour le Roy , car
 pour vn que nous estions , ils estoient
 vingt : & qu'il valloit mieux attendre
 monsieur de Burie , que de faire vn
 tel erreur , qui ne seroit trouué bon

du Roy , ny de personne du monde. Sur quoy ie leur accorde que leur opinion estoit véritable. : toutesfois que nous voyons la noblesse de la Guyenne toute en crainte. Et qu'il soit vray , leur dis-ie , vous n'estes pas icy gueres plus de trente gentilshommes. Le peuple est si intimidé , qu'il n'ose s'esleuer contr'eux pour nous aider. Et quand ils entendront que nous sommes approchez de si pres , sans les combattre , leur peur augmentera : de sorte qu'auant huiët iours nous aurons tout le païs contre nous. Or perte pour perte , il me semble , que nous deuons hazarder de nous perdre en combattant , plûtoſt que de nous perdre en dissimulant , & que tout estoit entre les mains de Dieu. l'ay commencé à taster ces gens-là , où ie les ay trouuez : mais ie les ay conneus de peu de cœur : croyez qu'ils n'attendent pas , & que nous les enfoncerons. Que si nous n'auions enuie de combattre , nous ne deuions pas faire les approches de si pres. De plus differer vous voyez qu'ils ne veulent que couler & eschaper. Pour nostre perte , si elle aduenoit , Bourdeaux pour cela ne sera pas perdu. Monsieur de Burie y est , &
vne

vne Cour de Parlement. Alors monsieur de Seignan , qui estoit le plus vieux , respondit , que cela estoit bien vray , que nous aurions le païs contre nous , & que puis que nous estions reduits à cette necessité , & que nous auions perdu l'esperance , que monsieur de Burie peut arriuer à nous , que l'on deuoit combattre. Alors tous generalement commencerent à crier , Allons combattre , allons combattre : & comme nous montions à cheual , arriua le Marechal des logis de monsieur le Marechal de Termes nommé Moncorneil , qui me dit que sa compagnie auoit esté à cheual des la nuit , & qu'ils auoient esté contraints de repaistre à la Seuue. Alors ie cuiday perdre toute esperance. Les deux compagnies de gens de pied marchoiert tant qu'elles pouuoient : mais il faisoit vne si extrême chaleur que nous brûlions. Alors Moncorneil qui vid que nous allions au combat , courut à la Seuue , faire monter à cheual le capitaine Masses. Nous nous acheminâmes à main gauche : & comme nous fûmes à deux arquebuzades pres d'eux , ie fis deux troupes de nos gens à cheual. Entre tous nous pou-

Le combat resolu.

uions estre de cent à six vingts maistrès, car ie n'auois pas trente salades en ma compagnie: à cause que c'estoit la compagnie de monsieur de la Guiche: & s'en estoient allez presque tous à leurs maisons sauf bien peu, & ie n'auois peu pouruoir à leurs places. Tousiours peu à peu les ennemis montoient ce tertre. Ils enuoyerent la pluspart de leur arquebuzerie au dessous dans des taillis, qu'il y auoit fort espais: & pour aller à eux, il falloit aller par vn grand chemin bordé de vignes de tous costez: & fis aller le capitaine Charry sur la queue, & baillay l'une des troupes au capitaine Montluc mon fils, & Fontenilles avec la cornette des Guidons: & me retins l'autre cornette des gens-d'armes que monsieur de Berdusan, Seneschal de Basadois portoit. Et comme nous fumes pres des vignes, ie connus que nous ne pourrions passer, pour les aller combattre: & prins à main gauche au dessous des vignes. Le capitaine Montluc auoit environ deux cens pas deuant moy: & comme ils virent que nous ne prenions qu'à main gauche, ils marchoiert tousiours par le haut de la montée au deuant de nous. Et

*Ordre
pour le
combat.*

comme nous fusmes hors des vignes , & de quelques fossez qu'il y auoit , le capitaine Montluc alloit tousiours gagnant le haut. le fis ioindre monsieur de Saintorens avec les arquebuziers à cheual : & ie me retins le Baron de Clermon , qui en auoit quelques vns.

Or comme nous fusmes à vingt ou trente pas au plus , ils commencerent à tirer , & non plustost. Et comme ils commencerent à nous salüer , les arquebuziers de monsieur de Saintorens tirerent aussi. Cependant le capitaine Montluc donne de cul & de teste au milieu de tous leurs gens de cheual. l'auois l'œil sur luy , & moy ie donne en mesme instant vn peu à main gauche à trauers de leurs gens de pied : & les mismes tous en route & en fuite , non sans auoir de pied ferme attendu nostre choq , & soustenu sur le haut. Leurs gens à cheual fuyoient contre le long du taillis voyant leur perte : & i'enfermay leurs gens de pied dedans le taillis. Or pour ce que nous n'auions point de gens de pied pour tuer , car l'on sçait bien que les gens à cheual ne s'amusent pas à tuer , sinon à suiure la victoire ,

il n'y mourut pas beaucoup de gens. Mais encore que la perte ne leur fust pas grande, si est-ce que la reputation nous seruit de beaucoup : & la honte leur porta dommage. Et commença tout le monde à prendre cœur, & eux à le perdre, & la noblesse à prendre les armes, & le peuple pareillement. On tua à mon fils deux chevaux sous luy, & fut blessé en deux lieux : tous les deux chevaux estoient à moy. I'y perdis mon cheual ture, que j'aimois apres mes enfans plus que chose de ce monde, car il m'auoit sauué la vie ou la prison trois fois. Le Duc de Palliane me l'auoit donné à Rome. Je n'eus ni n'espere jamais auoir vn si bon cheual que celui-là. Monsieur le Prince de Condé me l'auoit voulu fort auoir, mais ie m'en deffis comme ie peus : ie voyois bien que telle marchandise seroit difficile à trouuer. Monsieur de Seignan perdit le sien, le Comte d'Vza & le Comte de Candale aussi. Bref nous nous r'alliasmes apres la cargue au lieu propre, où nous l'auions faite. Et nous trouuâmes en telle necessité, que nous ne sceûmes assembler vingt chevaux pour combattre, s'ils se ful-

lent r'alliez : car tous les cheuaux estoient morts ou blesez , & des hommes plus de la tierce partie. Mais ils n'auoient point le iugement de se recognoistre , ni nous aussi. Je veux dire que c'estoit vne des plus rudes cargues , & la plus furieuse sans baraille , là où ie me sois iamais trouué. Et ne faut point dire , qu'ils s'en allaient de peur sans estre combattus : car ils nous vindrent au deuant pour nous faire la cargue , ou bien pour l'attendre. Je ne les pensois pas si gens de bien. Nous n'y perdîmes pour lors qu'un gentil-homme nommé monsieur des Vigneaux : mais depuis il en mourut deux ou trois , qui auoient esté blesez. Du haut de ceste montée nous découurîmes les ennemis , qui s'en alloient tant qu'ils pouuoient : & s'en allant nous voyons bien qu'ils se r'allioient s'éloignant tousiours de nous. Et alors nous nous commençâmes à retirer les vns à pied , car leurs cheuaux estoient morts , & les autres la plupart les tiroient par la bride , pource qu'ils estoient blesez. Je me trouay en telle necessité , que l'on ne peut trouuer cheual des miens pour me remonter. Et si seulement

*Retraite
des ennemis.*

cent cheuaux fussent retournez à nous, i'estois mort, & tous ceux qui estoient là. Car de moy il ne falloit pas esperer que tout le monde m'eust peu sauuer.

Ces nouueaux Religieux m'en vouloient trop. Or voila le combat de Targon, qui fut fort honteux pour les Huguenots, veu qu'ils se laisserent battre à vne poignée de gens. Et comme nous nous en retournions les deux compagnies de gens de pied arriuerent, lesquelles tout le iour auoient couru : & cuiderent creuer de la grande chaleur qu'il faisoit. La compagnie de monsieur de Termes, qui estoit venue au grand trot, n'y peut arriuer : car auant que Moncorneil fust arriué à la Seue qui est à vne grande lieuë, & eux montez à cheual, & fait vne autre & demie qu'il leur falloit faire, ne fut possible d'y arriuer, estant desesperez, & sur tout le capitaine Masses. Je ne vis iamais homme

*Arrivée
du sieur
de Burie.*

si fasché que celui-là. Je fus contraint de le prier de ne parler point & se taire, car il auoit grande enuie de parler plus que ie n'eusse voulu : & ainsi nous en retournasmes droit à la Seue, où nous trouuâmes monsieur de Burie, qui ne faisoit qu'arriuer ;

& pouuoit estre entre quatre ou cinq heures apres midy. Il fut bien aise d'entendre que la victoire nous estoit demeurée. le croy qu'il auoit fait la diligence qu'il auoit peu : mais il estoit vieux , & les gens vieux ne peuuent estre si diligens que les ieunes. Nous ne pouuons estre deux fois : ie le connois par moy-mesme.

Nous arrestames qu'il s'en retourneroit-à Bourdeaux pour amener trois canons , pour aller battre Monsegur & les autres places , que les ennemis tenoient au long de la riuere de Garonne , & faire que la riuere fut libre , afin de faire venir des vivres à Bourdeaux , car ils estoient à la faim : & qu'il en rameneroit les quatre pieces de campagne , connoissant bien que nous n'estions plus subjets à bataille , à cause de l'attaque que les ennemis auoient receu : & que cependant ie m'en irois avec le camp contre-mont la riuere vers Monsegur & la Reolle , attendant que ledit sieur de Burie fut arriué avec les canons : mais plustost que de nous separer il falloit tourner visage vers Bourg : parce qu'un des fils de Montandre s'en estoit saisi , qui gardoit qu'aucuns

*Dessein
du gene-
ral.*

vivres ne pouuoient descendre à Bourdeaux par la Dordogne : & comme nous fusmes aupres de la riuere pres Cusac , nous fismes passer de là nostre cauallerie & monsieur de Saintorens. Ils coururent iusques au deuant. Ledit de Montandre l'abandonna. Nous y mismes quelque peu de gens qu'on y fit venir de Bourdeaux. Et auant le partement dudit sieur de Burie , pour aller audit Bourdeaux , ie luy remonstray que nous courions vne grande fortune , & qu'il seroit bon qu'il prit le chasteau de Blanquefort , qui estoit à M. de Duras , pour sa retraite & de sa maison , & que ie prisse le chasteau de Caumon , ce que nous fismes ; & en passant ie mis dans ledit chasteau de Caumon garnison. Ce que monsieur de Caumon trouua fort mauuais , ayant opinion que ie m'en voulusse emparer du tout : mais il s'en falloit beaucoup que ie le fisse à ceste intention. On la peut aisément connoistre , car il y auoit plus de cens mille francs vaillant ; & s'il ne s'y perdit pas vn sol , sauf seulement que le Comte de Candalle & le capitaine Montluc prindrent quelques patenostres de corail , du procureur du chasteau ,

seau, avec receu, & à la charge de les rendre. Si i'eusse voulu, i'eusse peu prendre tout ce qui estoit dedans; & eussent esté bien prins & de bonne guerre, d'autant que là dedans y auoit vne troupe de Huguenots, qui firent vne sortie sur les nostres s'en venant de Bourdeaux, & y fut tué vn cheual au capitaine Sendat entre ses iambes, qui estoit vne suffisante raison: car c'estoit se declarer ennemi.

En mesme temps nous fusmes aduertis, qu'ils auoient abandonné Bazas, ayant eu peur que nous passassions la riuere, pource qu'ils entendirent, que monsieur de Burie arriuoit à Bourdeaux, & ie m'en montois à la Reolle, & ainsi on commença à apporter quelque peu de bleds & farines à Bourdeaux. Je fus aduerti, qu'à Gironde y auoit soixante ou quatre-vingts Huguenots, qui s'y estoient retirez lors de la route de monsieur de Duras. Je les fis attrapper, & pendre soixante & dix aux pilliers de la halle, sans autre ceremonie, ce qui donna vne peur si grande par tout le pays, qu'ils abandonnerent tout le long de la riuere deuers Marmande & Thonens, ou monsieur de Duras s'estoit retiré,

*Justice
faite par
le sieur de
Montinc.*

112 *Comm. de M. B. de Montluc,*

pour y recueillir les gens , & refaire
ses troupes : & fut contraint se reti-
rer vers Dourdogne. On pouuoit con-
noistre par là où i'estois passé : car par
les arbres sur les chemins on trouuoit
les enseignes. Vn pendu estoit plus

*La Roynie
de Na-
uarre mal
affection-
née au
seigneur de
Montluc.*

que cent tuez. La Roynie de Nauarre
qui estoit à Duras apres auoir entendu
la route de monsieur de Duras , se
retira au chasteau de Caumon (c'estoit
auant que ie m'en fusse saisi) où elle
ne fist point d'arrest , car elle se retira
en Bearn : & nous vinsmes apres au-
dit chasteau de Caumon , comme i'ay
dit. Dieu sçait si elle me vouloit mal ,
& comme elle me baptisoit m'appel-
lant le tyran , avec toutes les iniures
du monde. Elle estoit princesse , &
d'ailleurs hors de combat. Estant ser-
uiteur du Roy & Catholique ie faisois
mon deuoir , que si tout le monde
eust fait ainsi , on n'eust pas veu ce
que nous auons veu depuis. l'ay tou-
siours esté , & les miens tres-humble
seruiteur de sa maison : mais ç'a esté
lors qu'il n'a point esté question du
maistre.

*Siege de
Monse-
gur.*

Monsieur de Burie estant arriué à
la Reolle avec les canons , nous allas-
mes assieger Monsegur & logeasmes

vne nuit à Sauueterre , où i'en prins quinze ou seize , lesquels ie fis tous pendre , sans despendre papier ni ancre & sans les vouloir escouter , car ces gens parlent d'on. Or dans Monsegur il y auoit sept à huit cens hommes. La ville est petite , mais tresforte de murailles , aussi bonnes qu'il est possible , & l'assiette tres-bonne. Nous l'assiegeasmes du costé de la tanerie , où ils habillent les cuirs. Monsieur de Burie se logea aux maisons deuant la porte , qui vient de la Sauuetat Deymet , & où sont les grandes tours , & moy aupres de là. Monsieur Dortobie & Fredeuille commissaires de l'artillerie voulurent reconnoistre la ville de plein iour : & n'eusmes pas faite d'arquebuzades. Or nous conclusmes qu'il la falloit attaquer par ladite tanerie. Il y auoit vne porte de la ville , laquelle ils auoient fermée de murailles , n'auoit gueres , & auoient abbattu le rasteau , lequel la muraille couuroit ; & au dedans ils auoient fait vn rempart de terre & de fumier. Je fis les approches de nuit , & fis mettre la compagnie de Bardachin à la tanerie. Nous laissasmes reposer M. de Burie.

& à la nuit nostre artillerie fut mise sur vn petit haut, vis à vis de la porte, à cent cinquante pas de ladite porte. Contre l'opinion desdits commissaires, ie voulus essayer, ce qu'il y auoit derriere la muraille neufue qui couuroit la porte, & eusmes des fagots, lesquels ie fis allumer pres de la porte. A la clarté du feu ie fis tirer à ladite porte cinq ou six coups de canons qui abbattirent toute ceste muraille neufue. L'enuoyay reconnoistre l'enseigne du capitaine Bardachin tout seul. La tanerie estoit entre l'artillerie & la porte : & y auoit vn grand noyer entre ladite tanerie & la porte. Il y pouuoit auoir cinq ou six pas iusques à la porte, où le capitaine Bardachin & moi nous mismes derriere le noyer. Et nous rapporta l'Enseigne que ce que nous voyons de blanc, c'estoit le rasteau. Nous luy fismes retourner monter sur le rasteau, au dessous duquel il nous dit qu'il auoit apperceu vn terre plein, mais qu'il estoit vn peu abbaisé, & qu'vn homme passeroit couché sur le ventre. L'on ne le pouuoit voir à luy à cause du feu, mais si faisions bien nous, qui estions derriere le noyer. Ils donnerent plus

de vingt arquebuzades. le manday en diligence au capitaine Charry, qu'il menast toutes les compagnies sans sonner tabourin, ni faire aucun bruit. Et à leur arriuée les fis mettre le ventre à terre derriere l'artillerie, & dis à monsieur Dortobie, qu'il commençast à tirer, encore qu'il ne fut pas du tout iour, à l'endroit de la porte en batterie: & comme il eut tiré deux volées, ie fis partir l'enseigne dudit Bardachin, nommé le capitaine Vinos, qui auoit vne rondelle en main, & vn morion en teste iac & manches, deux arquebuziers apres luy sans morion: & alloient presque le ventre à terre. Le capitaine Vinos commença à monter le rasteau, Bardachin & moy nous estions aduancez derriere le noyer. L'aube du iour commençoit à paroistre; monsieur Dortobie tiroit tousiours à eux: & eux s'aduançoient à se retrancher derriere la batterie qui estoit au costé de la porte, & ne prenoient garde à la porte: car ils ne pensoient pas que la muraille qui la couuroit fust par terre. Et comme le capitaine Vinos fut au haut du rasteau, il bailla la rondelle à vn des arquebuziers,

*Capitaine
ne Vinos
entre la
premier
dans M^{or}
seigneur*

& monta sur le rampart : puis se fit bailler sa rondelle , & tira l'un des arquebuziers , & puis l'autre. Et comme ie vis qu'il y en auoit trois , au bruit du canon ie courus à la tanerie , & fis marcher les arquebuziers dudit Bardachin l'un apres l'autre droit au noyer : & retournay incontinent derriere iceluy. Et à vne autre volée ie fis approcher Bardachin du rasteau , ayant vne rondelle & vn morion , & les arquebuziers l'un apres l'autre , cachant le feu. Et comme Bardachin en eut cinq ou six pres de luy , il monte le rasteau : son enseigne le tira , & les arquebuziers l'un apres l'autre , & à mesure que les arquebuziers venoient derriere le noyer , ie les faisois couler. Et comme ie vis qu'il y en auoit vne vingtaine , ie m'approchay lors du rasteau. Ils entroient dans vne petite chambre de la tour , où il y auoit deux petites portes & des degrez de pierre à main droite & à main gauche , par là où on montoit & descendoit du costé de la ville en la tour. Ie faisois cependant monter l'un apres l'autre. Bardachin me manda qu'il commençoit à estre assez fort pour estre maistre de la tour : & qu'il

n'estoit pas encore descouvert. Et alors ie manday au capitaine Charry & au Baron de Clermon qu'ils se leuassent , & qu'ils vinssent courant tout au long d'un grand chemin qu'il y auoit , tirant à la porte. Ce qu'ils firent : & auant qu'ils y fussent , Bardachin fut descouvert , & commencerent à combattre & deffendre les degrez Surquoy arriuerent tout en vn coup les enseignes du capitaine Charry & Clermon , & monterent leurs enseignes apres. Les ennemis deffendirent ces degrez : mais les nostres gaignerent le haut de la tour par vne petite eschelle à main , qu'ils trouuerent : & furent maistres du deuant de la porte : & à corps perdu les capitaines à droite & à gauche se ietterent au long des degrez , & vindrent aux mains en la rue. Les ennemis repousserent vne fois les nostres: mais à la fin la foule les em-
Monseigneur emporté.
 porta & allerent pesse-messe iusques à la place , là où ils trouuerent trois cens hommes en bataille , qui firent teste : & combattirent là. Toutesfois à la fin ils se mirent en route. Ie manday le tout à monsieur de Burie , & trouuay qu'il en auoit desia esté aduertty: & aussi que le tirer de l'arquebu-

zerie luy monstroït , que l'on combattoit. Il enuoya quelques gens-d'armes à l'entour de la ville : mais ils n'y pouuoient rien faire. le prins quatre-vingts ou cent soldats , & m'en allay au tour des murailles : & tant qu'il en fautoit par dessus , cela estoit mort. La tuerie dura iusques à dix heures ou plus , pource qu'on les cherchoit dans les maisons:& en fut prins quinze ou vingt seulement , lequels nous fîmes pendre , & entr'autres tous les officiers du Roy , & les Consuls avec les chapperons sur le col. Il ne se parloit point de rançon , sinon pour les bourreaux. Le capitaine qui commandoit là , s'appelloit le capitaine Heraud , qui auoit esté de ma compagnie à Montcallier , vn braue soldat , s'il y en auoit en Guyenne , & fut prisonnier. Beaucoup de gens le vouloient sauuer pour sa vaillance : mais ie dis que s'il eschappoit , il nous feroit teste à chaque village , & que ie connoissois bien sa valleur. Voila pourquoy ie le fis pendre. Il pensoit toujours que ie le sauuasse , pource que ie sçauois bien qu'il estoit vaillant : mais cela le fit plustost mourir , car i'estois bien assuré qu'il ne se retour-

néroit iamais de nostre costé parce qu'il estoit fort opiniastre & coiffé de ceste Religion : sans cela ie l'eusse sauué. On conta les morts , & s'en trouua ^{Nombre des morts.} plus de sept cens. Toutes les ruës & le long des murailles estoient couverts de corps mort : & si ie suis bien assuré qu'il en mourut vn grand nombre de ceux qui se ietterent par les murailles , que ie faisois tuer. Voila la prise de Monsegur. Je pense qu'il y eust eu grande dispute d'entrer par la bresche , que nous faisons , & si eust cousté plus de 500 coups de canon , auant que l'on eust fait trou pour entrer deux hommes de front seulement , car les murailles sont de bonne pierre , & bien épaisses , aussi bonnes qu'il y en ait en Guyenne : & si encore il eust esté mal aisé d'y venir , ayant moyen de se retrancher , & croy qu'ils nous eussent donné des affaires , & qu'il y eust eu de l'honneur & pour eux & pour nous : mais il vaut mieux que nous ayons eu le profit. Deux iours apres nous allasmes assieger le chasteau & la ville de Duras , là où ^{Prise de Duras.} il y auoit cent cinquante hommes. Toute la nuit ie ne cessay à loger l'artillerie , pour battre la ville ,

car de battre le chasteau , il estoit difficile : sinon par le iardin de derriere , & encore il est fort difficile d'y mener l'artillerie. Nous concludmes qu'il valoit mieux attaquer la ville , & apres par dedans la ville nous battrions la porte du chasteau , & comme i'eus tout appresté , ils appellerent & demanderent si M. de Burie estoit là , il leur fut respondu qu'il estoit logé aux metairies qui sont à deux ou trois arquebusades , mais que i'estois à l'artillerie : & alors ils me firent dire si ie les voulois laisser sortir à fiance. Ce que ie leur promis . & vindrent parler à moy. le les renuoyé à monsieur de Burie. Le iour commençoit à poindre , quand ils retournerent , & me dirent qu'ils auoient capitulé. Monsieur de Burie entra dedans avec quelques vns. Je n'y entray qu'il ne fust huit heures du matin , pource que ie m'estois mis à dormir apres la capitulation faite , car ie veillois quand les autres dormoient. M. de Burie me dit , qu'il n'y auoit rien dedans , qu'environ 150. corselets qui estoient du Roy de Nauarre , que la garde de Thonens Huguenot avoit laissé là , lesquels il portoit à leur

*Ceux de
dedans
parlemen-
sens.*

camp : mais il eut peur d'estre prins par les chemins. Nous les fismes departir aux capitaines , pour armer les soldats. De la M. de Burie s'en alla iusques à Bourdeaux : & ie descendis avec l'armée vers Marmande & Thionens. Tout le monde abandonnoit les places qu'ils tenoient , d'effroy : ie n'y trouuay que quelques Catholiques : & de là marchay droit à Clairac & Aguillon , où ie passay la riuere. Et comme ie la passois , ie fis faire alte deuant ladite ville , pource qu'ils estoient 3. ou 4. mil hommes dans Agen , & les voulois aller enuironner pour les attrapper dedans. Ayant rembarqué les 3. canons à la Reolle , que ie faisois tirer contre mont la riuere, il fut nuiët quand i'eust tout passé. Et com- *Agen abandonné.* me ie marchois la nuiët , il me fut apporté nouuelles d'Agen , que sur l'entrée de la nuiët ils auoient abandonné la ville , ayant prins le chemin vers Montauban. Ie m'estonnois comme ces gens auoient tant la peur au ventre, & qu'ils ne defendoient mieux leur Religion. Ils n'eurent pas le loisir d'en amener les prisonniers qu'ils tenoient : car l'effroy les saisit tout à coup , quand on leur dit , que i'estois tout

aupres de là , ils pensoient auoir defia la corde au col. Les prisonniers qu'ils tenoient , c'estoient messieurs de la Lande , de Nort , les officiers du Roy , & les Consuls , sauf le President d'Agen , auquel ils ne vouloient point de mal. Ces pauvres officiers , gens de bien , demurerent deux ou trois mois prisonniers. Cent fois on leur presenta la corde pour les pendre. Je m'estonne qu'ils ne moururent de peur. Et voila comme la riuere fut libre. Monsieur de Burie estant arriué au Port sainte Marie , nous y logeasmes l'armée & aux enuirs , puis nous en allames avec peu de gens à Agen : & trouuasmes que la ville estoit touté ruinée , car ces gens-là , où ils passent laissent de tristes marques , & là nous demeurasmes trois ou quatre iours. Monsieur de Burie enuoya à Villeneuve & à Monflanquin trois compagnies de gens-d'armes , sçauoir la sienne , celles de M. d'Argence , & de M. de Carlus lieutenant de monsieur de la Vauguyon. Ils manderent à M. de Burie , qu'il leur enuoyast quatre ou cinq cens hommes de pied , & qu'ils iroient combattre le capitaine Bordet , qui venoit de Xainctonge avec trois cens

cheuaux , où il y auoit six vingt salades tous lanciers , le demeurant estoient pistolliers & arquebuziers à cheual & trois enseignes de gens de pied. Le me presentay à M. de Burie , pour y aller , lequel me dit qu'il y vouloit aller lui mesme , & qu'il se vouloit trouuer à cette faction , bref qu'il partiroit sur la minuiet. Le ne lui voulus point contredire, pour crainte qu'il ne crût , que ie voulusse tout faire , & gagner cet aduantage sur lui : & me retiray à Estillac , pour donner quelque ordre à ma maison , ayant sceu la mort de ma femme. Le lendemain M. de Burie se trouua encores dans Agen , & le lendemain apres. Cependant le Bordet passa , & alla gagner Montauban , où monsieur de Duras l'attendoit. Le sçay bien que monsieur d'Argence & ses compagnons aduertirent trois ou quatre fois monsieur de Burie en haste , de leur enuoyer les gens de pied , qu'ils demandoient pour aller combattre , & croy fermement qu'il ne tint point à eux. Toutesfois monsieur d'Argence est encores en vie , qui pourroit dire à qui en est la faute. Il ne touche à moy de le dire.

Après que ie fus arriué à Agen ,
 nous concludmes , que nous irions
 assaillir le chasteau de Pene , car pen-
 dant que nostre camp estoit aux enui-
 rons d'Agen , nous arriuerent les trois
Compagnies Es- compagnies Espagnoles , que Dom
pagnoles. Louys de Carbajac commandoit en
 l'abience de son oncle Dom Iohan de
 Carbaiaç , qui amena apres les autres
 dix enseignes. Nous assiegeames le
Siege du chasteau par la reste , car par autre lieu
de Pene. nous ne le pouuions battre : car c'est
 vne place forte & d'affiette & de
 structure : & y tirasmes plus de trois
 cens coups de canon. Il y auoit vn
 grand terre-plein par derriere. Ils
 auoient fait vne tranchée dans le terre-
 plein , où leurs soldats se tenoient
 pour deffendre la bresche , qui estoit
 difficile : car il falloit encores monter
 par des eschelles sur le terre-plein. Or
 la nuit nous auions gagné la ville ,
 car le capitaine Charry & les compa-
 gnons auoient mis le feu à la portè.
 Ceux de dedans apres l'auoir deffen-
 duë longuement , se retirerent dans le
 chasteau. Ils pouuoient estre environ-
 trois cens hommes. Or ie vins recon-
 noistre la bresche par le costé des mai-
 sons de main droicte , lesquelles ie fis

percer passant de l'une à l'autre : & la dernière estoit si pres du chasteau qu'il n'y auoit que le chemin entre-deux. L'apperceus vn relais de pierre au flanc de main droite en la muraille : & fis aller vn soldat le ventre à terre reconnoistre ce relais. Il monta iusques à la moitié , & trouua qu'il estoit fait , comme s'ils y auoient laissé des degrez pour monter par là. Puis retourna à moy , & tout incontinent m'en allay à monsieur Dortobie : & tirasmes vn canon un peu à main droite. Nous eusmes assez affaire de l'y pouuoir loger , à cause que c'est vn precipice bien grand , qui alloit iusques à la riuiera : de la tirasmes en biais à cette muraille. Et pour ce qu'elle n'estoit pas là guere forte , en quatre coups de canon nous l'eusmes percée : de sorte que par le trou on pouuoit voir dedans leurs tranchées. Je descendis incontinent à bas : & fis monter le mesme soldat par ces degrez iusques à reconnoistre , si le trou estoit vis à vis de la tranchée , & qu'il ne se decouurit point en aucune maniere. Ce qu'il fit , & me retourna dire , qu'ils estoient tous en bataille dans la tranchée , & qu'il y auoit force corselets ;

La bresche recon-
nuë.

comme il estoit vray. Alors ie fis prendre les eschelles, que i'auois fait chercher par tout. Et en pouuois auoir douze ou quinze. Monsieur de Burie se tenoit à l'artillerie. Ie vins conclure deuant lui l'assaut. Ie le priay que les Gascons donnassent les premiers, & les Espagnols apres. Dom Louys dit, qu'il desiroit qu'ils combattissent ensemble : ce qui lui fut accordé. Cependant ie fis choix de quatre arquebusiers pour monter ces degrez, car il n'en pouuoit plus demeurer sur le haut pour tirer dans la tranchée par le trou, quand les nostres donneroient l'assaut par là teste. Et ainsi leur liuray l'assaut. Les soldats prirent eux-mesmes les eschelles : & ie me rendis ausdits degrez avec les quatre arquebusiers. Et comme les vns dresseoient les eschelles, les quatre montoient. Et à mesme temps que les enseignes monterent les eschelles, les quatre arquebusiers tirerent dans leur tranchée. Ils en tuerent vn, qui me tomba aux pieds, i'en fis remonter vn autre. Comme les ennemis se virent tuez par ce trou, ils se retirerent en vne autre forteresse : là où ils se deffendirent plus de trois grosses heures : & par deux
fois

fois repoussèrent nos gens iusques sur la bresche. Et connus alors deux choses , encores que d'autres fois ie les eusse bien remarquées , c'est que les Espagnols ne sont pas plus vaillans que les Gascons. Et l'autre que les grands combats se font par les gentils hommes : car plus de cinq cens hommes Espagnols ou Gascons furent renuersez sur les eschelles , ou par terre : toutes fois il ne faut point oster l'honneur à celuy qui l'a acquis. Ayant les capitaines Gascons & gentils-hommes de leurs compagnies soustenus tout le iour le combat , ie ne veux pas dire , que les capitaines Espagnols n'y fissent leur deuoir , mais bien peu de leurs soldats. A la fin ie donnay courage à nos gens leur faisant remonter les eschelles , encourageant les vns , & menassant les autres , car i'auois l'espee nuë au poing , pour faire quelque mauuais coup , si i'en eusse veu de poltrons. Tous commencerent à faire mieux , Espagnols & Gascons : tellement qu'ils gaagnerent le second fort. Les ennemis se departirent en deux autres forts : c'est à sçauoir à la grande tour , & en vn autre quartier de maison à main gauche. Il falloit monter

*Assail-
lans re-
pousser*

138 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Charry
passe à
trauers
du feu.*

vn degré de pierre , où il y auoit vne
bassecourt entre ladite tour & l'autre
fort : de sorte que nos gens furent con-
traints de mettre le feu à la porte de
ladite bassecourt. Il y auoit au bout
du degré contre la porte , vn coin à
main gauche , où pouuoient demeu-
rer quinze ou seize hommes. Le Capi-
taine Charry & le Baron de Clermon
y estoient , qui faisoient tirer à trauers
de la porte dans la bassecourt. Et
comme la porte fut brûlée , elle tom-
ba sur l'entrée d'icelle. l'estois à demy
degré : & comme ie vis la porte tom-
bée , ie dis au capitaine Charry ,
qu'ils sautassent dedans à trauers du
feu. Ce qu'ils firent sans marchander.
Il ne le lui falloit pas dire deux fois. Il
ne craignoit pas la mort. le pouffay
ceux qui estoient deuant moy sur le
degré , bon-gré , mal-gré : & ainsi
entraismes tous de furie ; & ne trou-
uâmes dans la bassecourt , que fem-
mes & filles. Tout en estoit remply ,
iusques aux estables. Ceux de la tour
de l'autre fort de main gauche nous
tiroient là dedans. Ils y tuerent cinq
ou six soldats. Le capitaine Charry y
fut vn peu blessé , & le sieur Barda-
chin aussi. Nous faisons descendre les

femmes par ce degré de pierre. Les Espagnols qui estoient dans la grande basse-court , au dessous du degré les tuoient , disans que c'estoient des Lutheranos déguisez. Nous redoublâmes l'assaut à ce fort de main gauche par vne porte , qu'il y auoit , & par deux fenestres , & l'emportâmes , passant au fil de l'espée tout ce qui se trouua dedans. Or il nous falloit combattre puis apres la grande tour & la porte , qui estoit au milieu. I'y laissay les capitaines , qui n'estoient point blesez dans ce costé de main gauche , & dans les escuries , pour les tenir assiegez. La fortune porta , qu'ils auoient tous leurs viures en ce dernier fort de main gauche : & n'auoient rien dans la grande tour. Ce qui fut cause , que sur l'entrée de la nuit ils se rendirent aux capitaines , la vie sauue. Les Espagnols estoient logez dans la ville , lesquels sceurent , qu'ils s'estoient rendus , & que nos capitaines les menoient le matin à monsieur de Burie & à moy , qui estions logez à la maison de monsieur de Cathus , à vne arquebuzade du chasteau. Monsieur de Pons y estoit aussi : car il estoit venu avec monsieur de Burie. Nous bail-

lâmes à quinze ou vingt soldats ces prisonniers, qui pouuoient estre en nombre quarante ou cinquante. Les Espagnols les vindrent oster à ces quinze ou vingt soldats, & les tuerent tous, sauf deux seruiteurs de madame la Mareſchalle de ſainct André, que i'auois retenus à mon logis. Il ne ſe trouua point d'environ trois cens hommes qu'ils eſtoient, qu'il en eſchapast, que les deux que ie ſauuay : & vn qui deſcendit par la muraille avec vne corde par le chasteau, & alla paſſer la riuere à nage, ayant beaucoup de ſoldats apres, à coups d'arquebuſades : mais il ſe ſauua miraculeuſement en deſpit de tous. Son heure n'eſtoit pas venuë : car il lui fut tiré vn monde d'arquebuſades, ſans qu'aucune portât. Je connus à cette heure, que ces gens de Dom Louys eſtoient la pluſpart Biſoignes. Car les vieux ſoldats ne tuent pas les femmes : & ceux-là en tuerent plus de quarante, & m'en faſchay contre eux. Les capitaines en eſtoient maris : mais ils n'y peurent donner ordre, car ils diſoient que c'eſtoient des Lutheranos déguiſez, parce qu'en ſotillant quelque vne, pour ſe iouer avec elle, ils

auoient trouué , que c'estoit vn diacre esbarbat , qui estoit habillé en femme. Voila la prinse de Pene , qui n'estoit pas de petite importance , pour estre vne place tres-forte , & à vn bon pais sur la riuiera , où plusieurs mauuais garçons furent dépeschez : lesquels seruirent à combler vn puy bien profond , qui estoit au chasteau. Il se peut dire , que tout le monde fit là son deuoir , & monsieur de Burie , qui estoit tousiours au canon , prenant autant de peine , qu'homme de son âge eust sceu faire.

Or comme le capitaine Bordet fut ioint avec monsieur de Duras , leur camp commença à se renforcer , pour ce que ceux , qui n'estoient bougez encores , sur l'esperance de l'arriuée dudit Bordet , il leur sembla que leurs affaires iroient bien : & se rendirent à leur armée. Or nous auons peur qu'une nuit ils nous emportassent Moyssac ou bien Cahours , pource que les riuieres estoient si basses , que l'on les passoit à gué. Je dis à M. de Burie , qu'il nous falloit enuoyer promptement des gens dans Cahours : car puis que les eaulx se pouuoient passer , à leur arriuée ils emporteroient la ville ,

*Le fleur
de Sain-
torens au
secours de
Cahours.*

n'y ayant dedans que les habitans : & fis election de M. de Saintorens , avec quatre vingts ou cent argolets , qu'il auoit en sa compagnie de gens de pied : & le priay de faire diligence iour & nuict. le contay ; que de là où les ennemis estoient , il iroit dans sept ou huit heures à Cahours. Et comme Dieu veut garder , quand il lui plaist , que le mal n'arriue , nous auions nouvelles , & pensions bien qu'elles fussent veritables , que les ennemis venoient à Moyssac , & ne se parloit point de Cahours. Monsieur de Saintorens fit grande diligence , ne sejourant iamais sinon pour manger sur le chemin vn peu de pain , & boire vn peu de vin , qu'il auoit fait porter pour les soldats : aussi il lui estoit bon besoin de le faire ainsi. Il falloit qu'il passast tout aupres de leur camp. Et comme il marchoit la nuit , aussi faisoient les ennemis : de sorte que comme le matin au soleil leuant il arriva par delà la riuere , les ennemis arriuoient deçà. Et trouua la ville toute estonnée , & les gens commençoient à l'abandonner , pour se sauuer par les montagnes. Ils reprirent courage , & sur l'heure sans entrer en maison aucune. M. de

Saintorens fortist à l'escarmouche : & se ietta sur le passage de la riuere , ayant de fort bons soldats , car aussi c'estoit la premiere compagnie , qui auoit esté faire. Et tout le iour les ennemis demurerent aux enuirs de la riuere , faisant tousiours quelque semblant de vouloir passer. Et pense qu'ils attendoient le reste de leur armée , qui venoit derriere eux. Ils ne s'efforcèrent pas dauantage de passer. La nuit venant , Monsieur de Saintorens se retrancha avec des tonneaux , pierres , & bois , & tout ce qui se trouuoit. Toute la ville trauailloit : de sorte , que le matin les ennemis virent qu'il n'y feroit pas bon pour eux : Et le reste de leur camp arriué , ils se logerent au plus prochains villages de la riuere , & là demurerent quelques iours. Et nous allâmes à Moyssac. Monsieur de Burie auoit fait venir deux grandes couleurines de Bourdeaux , & deux pieces de campagne. Nous laissâmes à Moyssac les trois canons , & marchâmes vers Caussade , Mirabel , & Realuille , où leur camp estoit retiré. Le Roy nous auoit en-

*Le fleur
de Mali-
corne en-
uoyé par
le Roy.*

toient en France : & aussi afin qu'il lui rapportat comment alloient celles de pardeça. Nous arriuasmes à Mirabel en deux ou trois iours , pendant lesquels ie ne pouuois mettre en teste à monsieur de Burie qu'il nous falloir faire diligence pour les attrapper. Car on lui mettoit tousiours difficulté sur difficulté.

Or faut-il que tous nous , qui sommes en vie , confessions , que nous estions tous en peine de luy : parce qu'il auoit tousiours eu reputation de combattre : & estoit estimé bon capitaine , de quoy il auoit fait preuue en beaucoup de lieux : & nous le trouuions si dur & si lent , qu'il sembloit à vn chascun , qu'il voulust fuir le combat , & donner moyen à l'ennemy de se sauuer : de façon que plusieurs le soupçonnoient à cause que presque tous ses seruiteurs , mesmement vn sien secretaire , qu'il aimoit fort , estoient Huguenots. Vn sien maistre - d'hostel , Basque , nommé Haëse : nous disoit , que volontiers , s'il eust esté creu monsieur de Burie eust changé de seruiteurs , cognoissant bien que l'on le soupçonnoit , à cause d'eux , & mesme les Espagnols , com-
me

me à la vérité cela estoit insupportable , pour le soupçon qu'il y auoit , que les ennemis ne fussent aduertis de nos desseins. Je ne connus iamais aucun de ce party qui ne voulust , quelque mine qu'il fist , la ruine de celuy du Roy. Quant à moy ie pense qu'il n'entra iamais rien de mauuais dans son cœur : & que ce qui le faisoit ainsi différer , c'estoit parce qu'on luy rompoit les oreilles , que ie le ferois perdre. Comme nous arriuasmes à Pecornet , qui est à monsieur de Thonnens , il se campa , & ie marchay droit à Mirabel avec ma compagnie & vne bonne troupe de gentils-hommes , & enuoyay mon fils le capitaine Montluc deuant. Et comme il fut à Mirabel il trouua que les ennemis ne faisoient que desloger , & auoient pris le chemin deuers Caussade. Il les rencontra là , & en deffit vne troupe , & le reste se ietta dans deux ou trois maisons. Et pour ce que cela estoit pres de Caussade où estoit leur camp , & qu'il n'auoit point de gens de pied avec luy , il fut contraint de les laisser , & se retirer à Mirabel , où ie l'attendois. Orauois-ie mandé à monsieur de Burie que ie le priois venir

*Considerations de
Monsieur
de Buris.*

camper à Mirabel, n'y ayant de Percorner à Mirabel qu'une lieue. Il me manda que le camp estoit desia la pluspart logé. J'y allay moy-mesme sur des courtaus, & trouuay qu'il estoit desia logé dedans la grange de monsieur de Thonens. le fist tant avec l'aide de messieurs de Malicorne, d'Argence, & des autres capitaines des gens d'armes, que nous le fismes acheminer. Or quelque bruit, que l'on fit courir de luy, ie ne le soupçonnois point, comme j'ay dit: & pensois que ce qui le faisoit estre ainsi lent, estoit pour crainte de perdre, ne voulant rien hazarder, sçachant bien que s'il perdoit une bataille le pays estoit perdu: & d'ailleurs il voyoit les ennemis s'en aller en France. Mais ie disois tousiours, que ce seroit faire un beau service au Roy, de les deffaire auant se ioindre, & que cent traistres & rebelles n'attendirent iamais dix hommes de bien. Il s'en plaignoit souuent à son nepueu monsieur du Courré, disant que ie les ferois un iour tous perdre, & la Guyenne au Roy par conséquent. Et quant à moy i'oserois asseurer que cette crainte le faisoit tenir bride en main; car il n'estoit pas

meschant ny desloyal à son maistre : & n'auoit pas faute de cœur ny de sagesse à bien conduire : mais il ne vouloit rien hazarder , qui estoit vn grand défaut à luy.

Or la nuit nous enuoyasmes par deux fois recognoistre les ennemis à Caussade. Il n'y auoit que demy lieuë. Et la dernière fois ce fut par monsieur de Verdusan mon enseigne , qui leur chargea un corps de garde. Or ie voulois aller charger la nuit , car tout leur camp estoit logé hors de la ville , & assez escarté , mais iamais il n'y eust ordre , qu'il y voulut entendre. Le lendemain matin , j'allay avec la compagnie du Roy de Nauarre , celle de monsieur de Termes , & la mienne recognoistre , menant monsieur de Malicorne avec moy : & trouuasmes qu'il y auoit quelques arquebusiers dedans , qui nous tirerent. Or monsieur de Duras & le capitaine Bordet estoient allez à Montauban , là où il n'y a que deux lieuës , & auoient laissé là tous les bons cheuaux , qu'auoit amené le capitaine Bordet , car luy & monsieur de Duras n'en auoient mené que dix ou douze , & auoient couché à Montauban ceste nuit-là. la

148 *Comm. de M. B. de Montluc*,

mais ils ne firent semblant de se mon-
trer : & auoient une grande peur que
tout nostre camp descendit , car de
Mirabelle à Realeuille , n'y a qu'un
quart de lieuë. Nous temporisâmes
là deuant plus de deux heures , ne sca-
chant point , que ces gens fussent de-
dans. Bien nous dirent des payfans ,
que monsieur de Duras estoit allé le
iour deuant à Montauban : mais ils ne
sçauoient s'il estoit retourné. La nuict
nous retournâmes à M. de Burie , &
entraîmes en conseil , tous les capi-
taines , gens-d'armes , le seigneur dom
Louys de Carbaïac aussi , & là dispu-
tâmes si nous les deuions aller assaillir
dans Caussade , avec les deux grandes
couleurines , parce que les murailles
ne valoient rien. Les vns disoient ,
que ouy , les autres que non. A la fin
ceux qui disoient que non , demeu-
rerent les plus forts. Et comme ie vis
cela , ie proposay , que nous deuions
incontinent apres dîner descendre
là bas en la plaine , & nous mettre
tous en bataille , & que nous ferions
deux effectz : le premier que nous con-
noistrions la force de l'ennemy , &
verrions à leur contenance s'ils auoient
peur ou non ; & l'autre , que nous

*Conseil
sur le
combat*

rangerions nos gens , comme ils de-
 uoient combattre , & départirions de
 nostre arquebuzerie avec les troupes
 de la gend'armerie : afin que si nous
 venions à combattre , chacun sceust le
 rang qu'il deuroit tenir , ce que ne
 pouuions faire où nous estions logez ,
 a cause que c'estoit toutes collines. A
 la fin nous conclusmes tout cela , &
 arrestasmes qu'apres auoir vn peu
 mangé , nous monterions à cheual.
 Toute la noblesse , qui estoit belle &
 grande , se retira avec moy. Nous
 nous hastames de manger. l'enuoyay
 vn gentil-homme a monsieur de Burie
 l'aduertir , que ie commençois a m'a-
 cheminer , pour commencer à prendre
 place. Voicy venir monsieur de Mali-
 corne , qui auoit entendu le change-
 ment , & me vint dire , que monsieur
 de Burie estoit resolu de ne descendre
 point là bas , ny permettre que le
 camp y descendit : & me dit : que
 ceux-là que ie pensois tenir bon a ce
 que nous auions arresté , estoient les
 premiers , qui s'en estoient desdits en
 toutes choses , c'est grand cas , que le
 chef tire volontiers les autres à son
 opinion. le le priay y vouloir retour-
 ner , pour lui remonstrer la grande

*Ruse du
 sieur de
 Montmorency*

250 *Comm. de M. B. de Montluc,*
faute, que nous faisions de ne point
ordonner comme nos gens deuoient
combattre : & que ie lui promettois
sur mon honneur, que nous ne com-
battrions point : & ne ferions sinon
voir la contenance de l'ennemy, &
avec nostre artillerie nous lesbattrions
s'ils se presentoient de l'autre costé du
ruisseau. Mais i'en pensois bien vn au-
tre. Si i'eusse veu la commodité pro-
pre, ie les eusse si bien approchez,
qu'ils ne s'en fussent peu dédire. Ledit
Seigneur de Malicorne n'y vouloit
point retourner, & dit qu'il y auoit
fait tout ce qu'il auoit peu, à lui re-
monstrer, & qu'il n'y feroit rien da-
uantage. Et le trouuay fort fasché. Je
connus bien, qu'il ne disoit pas tout
ce qu'il en pensoit. Et alors i'y enuoyay
monsieur de Madaillan. Monsieur de
Malicorne demeura avec moy : car il
ne vouloit plus retourner. Nous nous
acheminâmes, & passâmes deuant
son logis, ayant tous esperance que
quand il nous verroit acheminer, la
fantaisie lui changeroit, & s'en vien-
droit. Et comme nous fûmes au bas,
nous vismes arriuer les compagnies du
Roy de Nauarre, & de M. le Maref-
chal de Termes, que le capitaine

Arne , & le capitaine Masses commandoient : & me dirent que M. de Burie auoit enuoyé protester contre eux , s'ils venoient me trouuer , mais qu'ils auoient respondu , qu'auant d'isner ils auoient conclu de descendre en la plaine , & que quant à eux , il se vouloient arrester au premier conseil , & que i'y estois desia. Et que si les ennemis me combattoient , ils en vouloient manger leur part. Il protesta aussi contre tous les autres capitaines (i'ay sceu depuis , que Dom Louys estoit de ceux qui auoient changé d'aduis) protesta aussi contre le capitaine Charry maistre de camp , lequel lui laissa les compagnies , & s'en vint tout seul , pour me trouuer , Bref nous voilà en diuision. O la mauuaise beste que c'est , quand elle se met en vne armée. Empeschez-là tant que vous pourrez , vous qui commandez aux armées. Car si vne fois elle a ouuert la porte , il est mal aisé de l'en chasser.

Les ennemis partirent de Caussade , prenant le chemin droit à Realuille , pour se sauuer deuers Montauban. Et comme ils furent en la plaine de leur costé ils m'apperceurent , & firent alte : puis se mirent en bataille , &

demeurerent plus d'une grande heure à s'y mettre. Je connus bien qu'ils n'estoient pas fort experts en cela, & que leur ordre n'estoit bien fait. Ils n'osoient tirer plus avant, craignant que je ne les chargeasse en queue & demeurassmes ainsi vis à vis, ayant un petit ruisseau entre deux, plus de quatre grosses heures. Je ne voulus point que quelques arquebuziers à cheval que j'avois, attaquaissent rien : afin de lui montrer que je n'avois point envie de combattre, qu'il n'y fust, esperant qu'il y viendrait, nous sachant si pres : mais tout fut pour neant. Et ainsi fusmes contraints nous retirer de là. Et comme nous nous retirions droit à Mirabel, aucun de leurs gens de cheval qui estoient dans Realuille, lesquels auparavant n'avoient jamais osé bouger, passerent le ruisseau (c'estoient ceux du capitaine Bordet) ils avoient tous casques blanches, qui furent les premières, que j'avois jamais veues. Et comme ils virent que nous tournions visage à eux, ils tournerent passer le ruisseau, & passerent l'eau par dessus Realuille à nostre vue, prenant le chemin de Montauban. Je me retiray à mon logis aussi

fasché , que ie fus iamais , pour auoir perdu cette belle commodité , de combattre les ennemis. Quelque promesse que i'eusse faite , si le gros fust descendu nous estions aux mains : car ie les eusse , comme i'ay dit , tant approchez que sans combat , il n'estoit possible de se demesler. Le soir M. de Burie m'enuoya dire , si ie voulois venir au conseil , ce que difficilement apres plusieurs prieres ie fis , & mal aisément n'y peut on amener. le luy remontray la coyonade que nous auions faite. Il me dit , n'auoir tenu à lui , que l'on n'eust combattu. Il ne s'en alla pas sans response. Monsieur de Malicorne , monsieur d'Argence sont encore en vie. le pense qu'il leur souuient mieux de ce que i'en dis , qu'à moy : car ie n'estois point en mon bon sens , tant i'estois desesperé & en colere. Bref ie quittay son conseil. Il monstroit bien , qu'il estoit plus sage que moy , & plus patient d'endurer mes imperfections. Et croy qu'en sa conscience il iugeroit qu'il auoit tort. La nuit les capitaines Arne , Masses , & moy avec ma compagnie & la noblesse , pensans trouuer les ennemis de ça la riuere de Labeyron ,

L'Argence

pource que le passage estoit fort mauvais , fusmes à l'erthe , & ne pensions point , qu'ils passassent de cette nuit-là : mais à leur arriuée ils passerent tous en desordre , & s'allèrent mettre auprès de Montauban dans vn bois qu'ils appellent le Ramier. Le Sieur de Masses , & Arne en trouuerent quelques vns qui estoient demeurez aux mestairies par deça la riuere , à cause qu'il s'en estoit noyé quelques vns , mais ils les garderent bien de passer. Et ainsi nous en retournasmes sans pouuoir faire autre chose , ayant resolu de nous perdre tous , ou les combattre , si nous les eussions trouuez. Et croy que la colere où nous estions , nous eust redoublé la force de combattre , pour laisser la honte & vergongne à ceux qui n'en vouloient pas manger. Les paisans des maistairies nous asseurerent , qu'ils ne deuoient arrester qu'ils ne fussent dans Montauban. Qui fut cause , que nous ne passasmes pas la riuere. Ils nous asseurerent , que si cent chevaux fussent arriuez , comme ils commençoient à passer , ils les eussent tous deffaits , ou ils se fussent noyez , tant ils auoient de peur , & qu'un nombre s'estoient no-

Peur des ennemis.

yez , ayant eu l'effroy sur vne fausse alarme : de forte que tous se iettoient à pied & à cheual à corps perdu dans la riuere , pour passer. Et voilà la belle coyonade qui fut faite , laquelle iamais ne me departist de dessus le cœur , iusques apres la bataille de Ver , que nous eusmes quelque temps apres. Il me sembloit que les pierres nous regardoient , & que les païsans nous monstroient au doigt. Nous auions la meilleure commodité de les estriller , que nous n'eusmes depuis à Ver.

I'estois en telle colere , qu'il ne tint qu'à bien peu que le matin ie ne me départisse d'avec le sieur de Burie. Et sans les capitaines , & seigneurs qui estoient avec nous , qui m'en empêcherent , ie l'eusse fait , estant bien certain , que la pluspart de l'armée me fust demeurée. Celuy qui me destournoit le plus de mon intention que nul autre , estoit monsieur de Malicorne , me remonstrant que le Roy le trouueroit mauuais , & que tout iroit mal , & apres on m'imputeroit le tout , qui seroient assez suffisant pour me rendre hay de la Royne , & me ruiner à iamais. Quant à moy ie voulois faire la guerre à mon plaisir : & me sembloit

156 *Comm. de M. B. de Montlus*,
que ie ferois beaucoup mieux. Il me
souuenoit tousiours de Targon , les
ayant rompus avec si peu de gens. Et
auois aussi opinion que les seigneurs
d'Argence & de Carlus se rendroient
aupres de moy , encores qu'ils fussent
venus avec lui. Toutes-fois ie creus le
conseil dudit sieur de Malicorne , &
des autres , qui me rapatrierent avec
lui, car ma coleren'est pas des plus mau-
uaises , encore qu'elle soit prompte.
D'ailleurs il estoit lieutenant de Roy.
Il m'assura que la premiere occasion ,
qui se presenteroit , il oublieroit toute
crainte de perdre la Guyenne. Il sca-
uoit bien que ce n'estoit que bonne
volonté , que i'auois au seruice du
Roy , qui me faisoit ainsi parler. Aussi
autre chose ne l'auoit gardé , que la
peur de perdre : estant certain que le
Roy s'en prendroit à lui , puis qu'il en
auoit la charge.

*Defaut
en un
lieute-
nant de
Roy.*

O la mauuaïse chose que c'est à un
Lieutenant de Roy , d'estre tousiours
en crainte de perdre. Ayez hardiment
cette peur dans vne place : fortifiez-
vous iusques au ciel , si vous pouuez.
Gardez vous , veillez & ayez peur de
surprise : mais auoir forces suffisantes ;
& auoir tousiours peur de perdre , cela

sent ie ne sçay quoy. Croyez, Lieutenants de Roy, que c'est vn mauuais presage. Quant à moy, ie n'estois pas marchant à tel prix: car ie voyois bien tousiours, que si les affaires de la Guyenne alloient bien, celles de France en iroient mieux, & si nous deffaisions les forces de par deçà, qu'apres nous nous ietterions dans le Languedoc, gardant par ce moyen que monfieur le Prince de Condé n'auroit forces ny argent de la Guyenne ny du Languedoc.

Monsieur de Malicornes s'en retourna quelques iours apres, & pense qu'il compta au Roy ce qu'il en auoit veu. le pense que pour cette occasion sa Majesté enuoya Monsieur de Montpensier de pardeçà, ayant entendu que nous n'estions gueres de bon accord. Cela est fort dangereux au seruice de celuy qu'on sert. le ne feray iamais d'aduis de donner commandement à deux, Il vaut mieux vn moindre capitaine seul, que deux bons ensemble. Il est vray que i'en prenois plus que le Roy ne m'en auoit donné. Peut-estre en fut-il besoin. Il y en a assez, qui en peuuent tesmoigner. Pleust à Dieu que le Roy en eust fait

158 *Comm. de M. B. de Montluc,*

autant à cette dernière guerre. Et peut-estre, que son service, & le pais s'en fussent mieux trouvez, n'estant pas seul de cette opinion: car ie fus fort bien accompagné, & des meilleures testes. Et conseilerois tousiours au Roy, que comme il entendroit vne diuision en vne armée, qu'il y enuoyast tousiours vn Prince de son sang pour commander sur tout. Et le plütoft seroit le meilleur, auant que la diuision puisse prendre grand pied pour porter dommage à ses affaires. Car apres qu'elle auroit pris pied & fait fondement, & que le desordre seroit arriué, on n'y pourroit iamais donner ordre, qu'avec grande difficulté & dommage, où separant ceux qui sont en diuision, ce qui ne se peut faire sans incommoder les affaires: veu que l'vn & l'autre ont des amis & seruiteurs.

*Siege de
Montau-
ban.*

Or peu apres M. de Burie mit en auant vne entreprinse qui estoit d'aller assieger Montauban par le costé de Toulouse, & qu'il falloit retourner à Moissac, & passer la riuere. Il fit venir encore vn canon & vne couleuvre: & prîmes le chemin droit à Moissac. le le vouldus laisser faire, sans

ie contredire en rien , ayant iuré vn bon coup , que ie ne dirois mot , pour voir ce qu'il feroit , encores que ie conneusse bien que son entreprise tourneroit en fumée & à neant. Car puis que nous ne les auions ozé combattre à la campagne , que pouuions nous esperer de les vouloir combattre dans vne ville, & encor telle que celle-là ? toutes fois ie suiuis comme les autres , & arriuasmes au bourg. Et là demeurasmes sept ou huit iours , ayant fait tirer quelques coups de canon à la tour du pont. Nous tenions le bourg iusques aux maisons , qui estoient tout aupres du pont , où il y auoit une Eglise , qu'ils auoient fortifié. Bref ie ne sçay par quel bout commencer à escrire cette belle entreprise , car ie n'en sçauois faire vn bon portage : & vaut mieux , sans tirer plus outre , que ie la laisse là : & fut arresté que nous nous retirerions à Montech.

. A nostre arriuée à Moissac ie fus aduertty , que ceux qui estoient dans Lectoure , estoient sortis en campagne faisant vne infinité de rauages sur les gentils hommes & par tout où ils pouuoient prendre , & qu'ils attendoient

*Vne par-
tie de
l'armée
en Gas-
cogne.*

des forces de Bearn , que le capitaine Mesmes amenoit, qui estoient en nombre de cinq cens hommes. Leur dessein estoit de faire un camp volant , ce qui fut cause que i'en renuoyay le capitaine Montluc avec quelques vns de ma compagnie. Le Comte de Candalle , les sieurs de Cancon , de Montferran , Guitinieres , & autres voulurent aller avec luy : & amena le capitaine Parron , la compagnie du Baron de Pourdeac que le capitaine la Roque Dorman commandoit , car le Baron de Pourdeac auoit esté blessé quelques jours auparauant deuant Lectoure à vne escarmouche , que le capitaine Montluc auoit faite. Or comme ils furent arriuez à Florence , ils entendirent que les Begolles , neueus de monsieur Daussun estoient chefs de ceux qui estoient sortis de Lectoure , & qu'ils auoient pris le chemin droit au Sampoy pour aller au deuant dudit de Mesmes qui se deuoit rendre ce matin à Aiguetinte. Monsieur de Baretnau , qui faisant vne compagnie de gens de pied , s'y trouuant alla se mettre entre Terraube & Lectoure , parce qu'ils les vouloient là combattre. Les ennemis qui furent aduertis de son départ de

de Florence , penserent retourner à Lectoure pource qu'ils furent aduertis que le capitaine Mesmes ne pouuoit arriuer de ce iour là à Aigueteinte. Et comme ils eurent passé Terraube pour retourner à Lectoure , ils virent qu'il falloit combattre le capitaine Montluc qui s'estoit mis au deuant. Et aimerent mieux retourner à Terraube. Il y eust de l'escarmouche à l'entrée , car s'ils eussent esté encores cinq cens pas en arriere , le capitaine Montluc les deffaisoit , auant que d'entrer. Lors il depescha vers Auch , Florence , la Sauuetat , le Sampoy , & iusques à Condom : afin qu'on le vint secourir , pour les tenir assiegez. Ce que tout le monde fit : & y arriua plus de 2000. personnes. Il me depescha en poste vn courrier m'advertissant que si ie voulois venir là avec l'artillerie , nous prendrions Lectourea car tous les bons hommes , qui estoient dedans , ils les tenoient enfermez dans Terraube , qui estoient , au nombre de 400. & tous les deux Begolles nepueus de M. Daussun y estoient. Je monstray la lettre à M. de Burie. Il y eut vn peu de dispute , pource qu'il ne vouloit pas, que ie prinse des capitaines de gens

162 *Comm. de M. B. de Montluc,*

de pied. A la fin il m'accorda le Baron de Clermon mon nepueu, auquel j'auois donné vne compagnie de recreuë. Et promptement M. d'Ortobie & Fredeuile attelerent trois canons, & allay deuant à Moissac, pour preparer les batteaux. Et à l'arriuée de l'artillerie ils trouuerent les batteaux prests & toute la nuict ne fismes que passer. l'enuoyay vn commissaire de village en village, pour tenir des bœufs prests, pour tousiours rafraichir les autres. Puis me mis deuant, & trouuay le capitaine Montluc qui auoit assiegé la ville, & s'estoient rendus les 400. hommes qui estoient à Terraube à lui leur ayant promis la vie sauue.

*Les fin-
guenots
se rendent.
La vie
sauue.*

Le capitaines Mesmes s'approcha iusques à la riuere de Bayse, à vne lieue dudit Terraube. Et entendant comme les autres estoient assiegez, se recula par le mesme chemin qu'il venoit: & se retira dans vn petit village, appelé Roquebrune, pres de Vicfezenfæ. M. de Gohas mien nepueu, qui auoit esté lieutenant de M. de la Mothe-Gondrin en Piedmont, & auoit espousé sa fille, s'estoit mis aux champs avec quelques gentils hom-

mes ses voisins , & des payfans , au son de la cloche. Il se mit sur la queue , & le contraignit de se sauuer dans ledit Roquebrunè. La nuit les payfans se facherent de les tenir assiegez : & se desroberent presque tous : de sorte que le capitaine Mesmes s'en alla le matin en Bearn , d'où il estoit venu , conter des nouuelles des belles peurs qu'il auoit eu.

Or monsieur d'Ortobie fit si grande diligence, qu'il fut le lendemain passer la riuere deux heures deuant le iour , & fut deuant Lectoure. Et sur la pointe du iour , lui M. de Fredeuille , M. de la Mothe Rougé , & moy allasmes reconnoistre , où nous mettrions l'artillerie , & aduisasmes de la mettre sur vne petite montagne du côté de la riuere , là où il y a vn moulin à vent , pour battre du costé de la fontaine. Et la battismes tout le iour , de sorte que la bresche fut faite de sept ou huit pas de long. Ils s'estoient retranchez par dedans : & auoient bastionné le bout des ruës , & le chemin , qui va au long de la muraille , & percé deux ou trois maisons qui regardoient sur la bresche. Cependant que l'artillerie battoit , ie faisois faire des eschelles.

*Lectoure
assiegeé.*

pour donner l'assaut au boulevart , qui flanquoit la breche : afin d'empescher ceux du boulevart , qu'ils ne peussent tirer à la bresche. Et pource qu'ils auoient enuironné le boulevart de tonneaux , & de gabions pleins de terre , & qu'aussi la bresche n'estoit pas encore raisonnable , ie ne voulois pas faire cette nuit là ce que ie fis l'autre nuit apres.

Le lendemain matin ie fis tirer à ces tonneaux & gabions , & aggrandir la bresche , & l'abbaïsser , la nuit apres nous nous mîmes en camifade : & ordonnay que le capitaine Montluc iroit donner l'assaut à la bresche avec les deux compagnies du Baron de Clermon & celle du Baron de Pourdeac , & la noblesse qui voudroit aller avec lui : entre lesquels estoit le Comte de Candalle ieune Seigneur , plein de bonne volonté : aussi est-il mort depuis en vne bresche en Languedoc , comme on m'a dit. Et quant à moy ie deuois donner par les eschelles au boulevart avec la compagnie du sieur de Baretnau , & vn autre , & ma compagnie de gens d'armes que i'auois fait mettre à pied. Je fis prendre mes eschelles , & mis devant le capitaine Montluc

& la troupe, allant sur leur queue voir quel effect ils feroient. Apres moy venoient les eschelles, & ma troupe. Or ils les emporterent d'une grande hardiesse, & entrèrent dedans, & commencerent à combattre les rempars, qu'ils auoient fait aux ruës : & desia presque maistres de l'un.

La nuit deuant ils auoient fait un fossé entre la bresche, & les rampars : & y mirent une grande trainée de poudre : & par dedans une maison ils y deuoient mettre le feu. Nous dressames les eschelles, & monterent deux enseignes iusques aupres du haut du bastion. Je faisois monter les soldats, & achever de dresser les eschelles. Et comme nos gens de la bresche estoient presque maistres des rempart ; ceux de derriere, qui mirent les pieds dans le fossé de la trainée, qui estoit couuerte de quelques fascines, commencerent à crier, nous sommes dans la trainée : & s'effrayèrent de telle sorte, que tous se renuerferent sur la bresche. Les premiers qui combattoient les ramparts, n'eurent autre remede que de se retirer : & là y fut blessé le capitaine la Roque lieutenant & parent du Baron de Pour-

deac, lequel mourut le lendemain, vn des vaillans gentils-hommes qui sortist, il y a cinquante ans de la Gascogne. Il y en mourut aussi d'autres : & y en eut quelques vns de blesez de ceux qui donnoient par les eschelles. Et comme ceux de la bresche furent retirez, ie retiray les miens, bien aise d'en estre eschapé à si bon marché que s'ils eussent donné le feu de bonne heure, ils eussent fait vne terrible fri-cassée.

Le lendemain monsieur d'Ortobie, le gouuerneur de la Mothe Rougé, & moy allasmes reconnoistre de l'autre costé de la ville, deuers le petit bouleuart. Et nous ne sceusmes trouuer lieu, que pour y mettre deux canons, que bien mal aisément : car cette ville est pour vne ville de guerre, des mieux assises de la Guyenne, & bien forte. Et si y demeueroit encores le petit bouleuart, qui flanquoit cet endroit où nous voulions battre, qui nous garda de nous pouoir bien refoudre. Et sur le midy M. d'Ortobie retourna battre encores par la bresche à quelques flancs qu'il y auoit, pour ce que le lendemain ie me resolus de donner l'affaut de plein iour. Et en

*Le sieur
d'Ortobie
bleffé à
mort.*

pointant vn canon lui-mesmes , fut
 blessé à la cuisse d'un coup de faucon-
 neau, qui estoit sur le grand bouleuart,
 qui me déconforta fort : Car c'estoit vn
 vaillant capitaine , & qui entendoit
 bien l'estat de l'artillerie. Il mourut
 deux iours apres. C'est la charge de
 nostre mestier la plus dangereuse :
 toutes-fois en tous les sieges où ie me
 suis trouué : i'estois .toujours pres du
 canon. Si ie n'y estois , il me sembloit
 que tout n'y alloit pas bien. Cestui-là
 entendoit bien son mestier , qui est vne
 chose bien rare , & perilleuse , comme
 j'ay dit : aussi n'en eschappe-il guere de
 ceux qui se hazardent trop. Cepen-
 dant les ennemis parlementerent. Il
 fut arresté qu'ils me bailleroient pour
 ostages trois de ceux de là dedans , &
 que ie leur en enuoyerois autres trois :
 & me demanderent messieurs de Ber-
 duzan , de la Chappelle , & vn autre.
 Et comme ils furent aupres de la porte, *Ceux de*
 & que nous pensions que les autres *Les autres*
 fortissent , il leur fut tiré trente ou *se moc-*
 quarante arquebusades tout à vn *quent des*
 coup : de sorte qu'ils faillirent de les *assie-*
 tuer : & blessèrent l'un de mes trom-
 pettes. Alors ie fis crier à Brimond,
 que ce n'estoit la foy d'un homme de

168 *Comm. de M. B. de Montluc,*

bien , mais d'un huguenot. Il s'excusoit, & disoit que c'estoit vn meschant, qui auoit commencé , & que bien-tost i'en verrois faire la punition.

Mais ces meschans pendirent aux carneaux vn pauvre Catholique , qui n'en pouuoit mais, Car ils demandoient tousiours de me voir , & disoient , qu'ils ne pouuoient croire que ie fusse-là. Aucuns me disoient que ie me deuois monstrer : mais ie ne le voulus iamais faire , dont bien m'en prit. Vn vieux routier est difficile d'estre pris au trebuchet. Deffiez vous tousiours de tout : sans le montrer pourtant ouuertement. Apres que le pendu fut mort , ils couperent la corde , & le firent tomber dans le fossé , & fut arresté que les mesmes deputez entroient , & les leurs sortiroient : car nous pensions que celui qui auoit esté pendu , fut celui qui auoit fait le coup.

*Perfidie
des affligés.*

Or tout le monde se mettoit sur la rue , pres de sainte Claire , & en troupe , pour voir ce que faisoient les deputez , & quand les autres sortiroient. Ils auoient affusté trois ou quatre pieces qu'ils auoient , & quelques mousquets tout droit à la troupe , pensant que i'y fusse. Et comme nos deputez furent

furent aupres de la muraille , ils commencerent à tirer les pieces droit à la trouppe , & y tuerent vn gentil-homme d'aupres d'Agen , nommé monsieur de Castels & trois ou quatre autres bleffez.

Ie voyois tout cecy de derriere vne petite muraille : & m'émerueille que nos deputez ne furent tuez. Car ils leur lascherent plus de soixante arquebusades. Ils se sauuerent courant. Et comme ie vis cecy , pour la seconde fois , i'enuoiay derriere la muraille leur dire , que puis qu'ils faisoient si bon marché de leur foy & promesse , que i'en ferois autant de la mienne. Et enuoiaiy monsieur de Berduzan mon enseigne , qui estoit vn des deputez , & ma compagnie avec vne compagnie de gens de pied à Terraube , pour faire tuer & dépescher tous ceux qui estoient là. Et lui baillay le bourreau pour faire pendre le chef. Ce qu'il fit , & de bon cœur , attendu la meschanceté que ceux de Lectoure auoient fait en son endroit. Et apres qu'ils furent morts , les ietterent tous dans le puy de la ville , qui estoit fort profond , & s'en remplit tout : de sorte que l'on les pouuoit toucher avec la

main. Ce fut vne tres-belle dépêche de tres-mauuais garçons. Ils m'amenerent les deux Begolles : & deux autres de Lectoure de bonne maison , lesquels ie fis pendre à vn noyer pres de la ville , à la veuë des ennemis. Et sans l'honneur que ie portois à la memoire de Feu M. d'Auffun , les Begolles les nepueux n'en eussent pas eu meilleur marché , que les autres. Ils furent à deux doigts pres , ayant vne fois commandé de les dépêcher , & puis ie ne sçay comment , ie changeay d'aduis. Leur heure n'estoit pas venue. Si n'eust esté pour les faire pendre à la veuë de ceux de Lectoure , ils n'eussent pas eu la peine de venir , & eussent esté logez dans le puy comme les autres.

La nuit ie commencay à remuer mon artillerie de l'autre costé , où nous auions reconneu monsieur d'Ortobie , le gouuerneur la Mothe Rouge , & moy. Et la nuit comme ie la remuois , ils conneurent bien par là où ie les voudrois battre , & se doubterent qu'ils n'auoient pas gens , pour
Les assie-
ger par-
lemen-
tes. soustenir deux bresches. Ils demanderent le capitaine Montluc , & parla Brimond à lui , & lui dit , qu'il vou-

loit capituler, pourueu qu'il lui donna la foy de les laisser sortir avec les armes, & leur vies sauues. Cependant le iour vint. Pressé des capitaines, ie leur accorday : car ie voyois bien, que ie n'estois pas encor au bout de ma leçon.

Quand ie laissay monsieur de Burie, i'amenay monsieur de Saintorens avec moy, & le capitaine Gimond : mais comme ie fus à Moissac, ie fus aduertty par monsieur de Burie, que le camp des ennemis partoit de Montauban, & qu'il prenoit le chemin deuers Cahours. Qui fut cause, que ie r'enuoiaiy M. de Saintorens, & le capitaine Gimond dedans Cahours : & s'il eust grande difficulté d'entrer dedans la premiere fois, encores plus la seconde, qui fut la deuxieme fois, que par extrême & grande diligence il sauua la ville. Ledit sieur de Burie me manda, que si ie connoissois, que ie ne peusse emporter Lectoure en deux iours, que ie l'abandonnasse m'allant ioindre avec lui, & que sans moy il estoit le plus foible, ayant perdu quatre cens Espagnols de trois compagnies, qui s'estoient mutinées : ^{Espas- gnols mutins.} & qu'ils auoient pris le chemin de leur pais.

l'enuoiay vn gentil-homme après ces Espagnols , lequel ne peut rien faire , & y renuoiay M. de Durfort de Bajaumond avec lettres & prieres. Et comme ils eurent veu mes lettres , ils se mirent tous en conseil. En mes lettres y auoit , que ie ne voulois pas donner l'assaut , qu'il n'y fussent. Et resolurent tous de retourner à moy. Et comme i'eus faite la capitulation , ils arriuerent à Florence vne lieuë de Lectoure , c'estoit vn vendredy. Et mis la compagnie du Baron de Pourdeac dedans, car il y vint avec son pied bandé. Et le samedy matin ie fis sortir tous les Huguenots dehors : afin que chacun se retirast , où il voudroit. Aucuns se mirent de nos compagnies. Ils n'auoient iamais entendu la mort de leurs compagnons iusques à ce que ie fus dedans : & ne pensoient pas eschapper à meilleur marché , que les autres : mais ie leur tins la promesse. Incontinent ie fis partir le Baron de Clermon avec les cinq enseignes que i'auois : & lui dis , qu'il s'en allast passer la riuere de Garonne à Leyrac : & allay parler aux Espagnols bas en la prairie , & leur promis faire leur apointement avec leurs capitaines ,

leur faisant plusieurs remonstrances : de sorte qu'après ils se résolurent de me suiure. l'en laissay tousiours la charge à monsieur de Durfort. Ils s'en allèrent avec les cinq compagnies à Leyrac passer la riuere. l'emploiy tout le reste du iour à remettre les gens d'Eglise en l'Euesché , & aux monasteres , les gens de la iustice en leurs sieges. Et laissay l'ordre au Baron de Pourdeac , qu'il deuoit tenir. Puis le Dimanche matin ie m'en allay dîner à Strillac , mienne maison , & coucher à Agen : & là ie fus aduertý que monsieur de Duras auoit prins le chasteau de Marques , qui est à l'Euesque de Cahours , & l'Euesque lequel il emmenoit prisonnier. Et ayant entendu que monsieur de Saintcorens estoit arriué dans Cahours ils prindrent leur chemin droit à Sarlac. Je sceus que monsieur de Burie alloit apres. Aussi i'entendis des nouuelles de monsieur de Montpensier , lequel estoit arriué à Bergerac ayant avec lui les seigneurs de Candalle , de la Vauguyon , Destissac , de Lauzun , de Chaigny.

Tout le Dimanche , & la nuit venant au lundy nos gens demeurerent

174 *Comm. de M. B. de Montluc,*

à passer à Leyrac , car il n'y auoit que deux batteaux , & ne peurent passer le lundy , qu'il ne fust pres de dix heures. Qui fut cause que ie ne peus faire grande traitte , que de Ville-neufue. Le Comte de Candalle nous tomba malade , & fus contrainct de le r'enuoyer à sa maison , le capitaine Montluc pareillement , lequel auoit eu desia deux accès de siebure. Le mardy le Baron de Clermon me manda qu'il n'auoit peu faire le lundy que deux lieuës , à cause du passage de la riuere : & qu'il s'acheminoit tant qu'il pouuoit droit à Belué , là où ie lui auois mandé , qu'il prit son chemin. Et pour lui donner aduantage , le mardy matin ie n'e fis que trois lieuës , qui fut à Montaignac pres Monflanquin. Le mercredy deux heures deuant le iour , ie fus à cheual , & allay repaistre à Belué , où les compagnies de gens de pied commençoient à arriuer , & les fis là demeurer deux heures , & me mis deuant à Ciurac sur la Dordogne. Et lors ie fus aduertty que monsieur de Burie estoit aux Mirandes , qui est à monsieur de Caumon , avec le camp , & que monsieur de Montpensier estoit à Berge-

rac. Incontinent que ie fus logé, vn gentil-homme de Ciurac, qui est de la Religion nouuelle, me presta deux seruireurs, l'vn pour enuoyer à Bergerac vers monsieur de Montpensier, l'aduertir de mon arriuée, & de la prise de Lectoure laquelle encores il n'auoit entendu, & que s'il lui plaisoit de s'auancer vn peu deuers nous, que nous trouuerions moyen de nous assembler pour combattre le lendemain. Monsieur de Duras, qui estoit campé sur vne petite riuere, nommée la Vezere, pres de Fages. Tout autant en auois-ie escrit à monsieur de Burie: afin qu'il passast la Dordogne sur la pointe du iour, ce que i'auois fait: & fut M. de Burie esbahy, que ie fusse si-tost là, veu qu'il n'y auoit que deux iours, qu'on lui auoit mandé deuers Agenois, que i'estois encore deuant Lectoure, en danger de ne la prendre point.

Ie n'eus iamais acheué mes despeschés, que le Baron de Clermon arriua avec les cinq enseignes, & les Espagnols. Et fis qu'ils passerent la riuere sur deux grands batteaux, & allerent coucher à S. Subran, pres Fages, où ils n'arriuerent qui ne fust

176 *Comm. de M. B. de Montluc,*

deux heures de nuit : & y trouuèrent logez les compagnies de M. de Burie , de Randan , & de la Vauguyon. Et sans madamoiselle de Fages mere de madame de Lioux ma belle sœur, ils n'eussent rien mangé de toute cette nuit : mais elle monstra qu'elle estoit femme d'un braue capitaine , qui estoit feu monsieur de Fages. Car elle leur distribua tout le pain qu'elle auoit, & six ou sept poinçons de vin, & toute la nuit ne fist faire autre chose, que cuir pain , & tous les lards , & autre choses de sa prouision , sans dormir de toute la nuit : & ne fut à son aise qu'il n'eussent repeu.

Le matin qui estoit le ieu dy , ie passay la riuere de Dordogne à gué , car l'eau estoit gueyable en des endroits , où on me mena. Et en tout ie n'anois que quarante ou quarante-cinq cheuaux. Et sur mon partement de Ciurac , i'eus responce de M. de Burie, lequel me mandoit, qu'il estoit bien aise de mon arriuée , & que j'eusse pris Lectoure : toutesfois que de passer la Dordogne il n'en estoit point d'aduis , car les ennemis estoient plus forts que nous , & qu'il falloit regarder si nous nous pourrions ioin-

dre avec M. de Montpensier, & après que ledit sieur aduiferoit si nous deuions combattre ou non. Soudain ie me mis en furie me craignant que nous ferions, comme à Mirabel : & fus conseillé des sieurs qui estoient avec moy d'enuoyer protester contre lui, s'il ne passoit la riuere, & que ie m'allois engager au combat, ce que ie ne ^{Les sieurs} voulus faire. Mais bien enuoïay pro- ^{du Burie} tester par Seignan homme d'armes de ^{C^e de} ma compagnie contre messieurs d'Ar- ^{Montinc} ne, du Masses, & de Charry maistre ^{en dispu-} de camp, lesquels incontinent allerent trouuer M. de Burie, & lui dirent que quant à eux ils estoient résolus de passer la riuere, & qu'ils ne vouloient point qu'il leur fust reproché deuant monsieur de Montpensier, lequel desia nous tenions pour nostre chef, & quant & quant firent sonner leurs trompettes, & le capitaine Charry mettre les enseignes aux champs. Alors il se prepara de partir. Le capitaine Charry se mist deuant selon sa coustume avec les gens de pied sur la riuere, & promptement fit vn pont de charrettes & passa à la haste.

Le n'arrestay point à saint Subrou

178 *Comm. de M. B. de Montlac,*

soubs Fages : & parlay avec messieurs d'Argence & du Courré, & les priay de monter à chetral, & que. j'auois prié monsieur de Burie de venir, qu'il falloit combattre dans le midy. Ils me promirent qu'ils monteroient à chetral, mais qu'il falloit qu'ils enuoyassent vn homme en poste vers monsieur de Burie pour l'aduertir. Je dis au Baron de Clermon, que promptement il fit repaistre ses soldats, & à monsieur de Durfort les Espagnols, & qu'ils me suiussent au passage de la Vezere. Et comme ie parlois à eux arriua Seignan, car il estoit party dès la minuit pour aller parler à monsieur de Burie, & me dit qu'il auoit laissé monsieur d'Arne & le capitaine Masses, qui commençoient à marcher : & que le capitaine Charry passoit la riuere. Je me mis deuant: Or de Fages iusques au passage de la Vezere n'y a qu'une grande lieuë. Je fus bien-tost sur le passage : & trouuay des païsans, qui venoient de leur camp de chercher quelques asnes, que les ennemis leur auoient pris : & me dirent que les ennemis deslogoient de trois ou quatre villages, où ils auoient campé cette nuit là, où il n'y

auoit que demie lieuë. Il passay & enuoiauy monsieur de Fontenilles avec trois ou quatre cheuaux pour prendre langue la nuict. Messieurs d'Argence & du Courré auoient enuoyé le Marechal des logis de monsieur de Randan à la guerre : & se trouuerent monsieur de Fontenilles & luy. Or le Marechal des logis lui assëura auoir veu desloger le camp & marcher. Et comme Dieu veut ayder ou punir les gens, quand il lui plaist, il n'y auoit de là où il estoit deslogé, que deux petites lieuës iusques à Ver, & de Ver deux petites iusques au passage de la riuier de l'Isle, là où ils auoient fait estat de la passer ce iour là. Mais pource qu'ils voyoient, que monsieur de Montpensier estoit à Bergerac avec bien peu de forces, & monsieur de Burie aux Mirandes, ils ne se voulurent pas haster, pource qu'ils auoient deux bons logis entre deux, Ver pour les gens de pied & l'artillerie, & Saint Andras, & deux ou trois autres villages pour la cauallerie. Et ne sçavoient aucunes nouuelles de moy. Il leur eust plus vallu s'incommoder pour se mettre en seureté.

Les ennemis mal aduertis.

Monsieur de Burie arriua ayant

seulement avec lui deux ou trois chevaux : & me trouua que ie parlois avec le Marechal des logis, qui me disoit, que les ennemis s'en alloient passer la riuere de l'Isle, ainsi, que lui auoit dit vn prisonnier qu'il auoit prins, & des païsans qui venoient de leur camp : & que de là ils s'en alloient en France, trouuer monsieur le Prince de Condé. Alors ie dis à monsieur de Burie, qu'il se falloit haster de combattre ce iour là. Il me respondit que monsieur de Montpensier seroit marri, si nous ne l'attendions. Je repliquay qu'il estoit si loin de nous, qu'à peine nous pourrions nous ioinde ce iour là, & qu'il ne falloit pas arrester pour cela à les combattre : & que si nous les laissions passer la riuere, & se ioinde avec monsieur de la Rochefoucault, qui les attendoit vers sainct lean d'Angely avec des forces, que le Roy & la Royne auroient à tout iamais moins d'estime de nous, n'étant pas dignes d'estre iamais mis au rang des gens de bien. Je vous respons qu'ils sont à nous nostre bon Ange me le dit. Et comme nous estions en cette dispute arriua le capitaine Charry : & commençay à découurir ses gens, qui

*Raisons
du sieur
de Mont-
luc pour
le com-
bat.*

descendoient vne petite montagne , qui venoit sur la Vezere de l'autre costé. Je vis aussi venir les cornettes du Roy de Nauarre & de monsieur de Termes. Je voyois aussi descendre en mesmes temps les trois cornettes de monsieur de Burie , de Randan & de la Vauguyon. Tout cela me resioiut fort : & dis à monsieur de Burie , qu'il falloit tout à coup marcher & nous ietter sur la queue : & qu'au passer de la riuere de l'Isle nous les combatrions. Il me dit , qu'il ne tiendrait pas à lui : Toutes fois que si monsieur de Montpensier , estoit marry , ou que les affaires allassent mal , qu'il s'en excuseroit sur moy. Alors ie lui respondis present beaucoup de gens , monsieur , monsieur, *sanguis ejus super nos & super filios nostros* , que tout le monde charge hardiment sur moy : car ie veux porter la faute du tout. J'ay les espaules assez fortes. Mais ie vous assure , que ie seray chargé d'honneur & non de honte , & que i'y demeureray plustost le ventre au Soleil. Monsieur de Burie fit signe de la main , disant , Allons donc de par Dieu soit. Cependant le Baron de Clermon & les Espagnols passerent la

Vezere. Ils auoient l'eau iusques à la moitié de la cuisse. Le capitaine Charry s'en retourna faire passer les siens. E à mesure que les gens de pied passoient ils se mettoient en bataille dans vne plaine, qu'il y auoit. Les capitaines, Arne & Masses vindrent à moy à course de cheual m'embrasser, & tous les gens-d'armes à leur suite. Messieurs d'Argence, du Courré & de Carlus pareillement, ayant desia entendu le mareschal des logis, que les ennemis n'estoient pas loin de nous : & esperions tous, que nous combattrions dans trois ou quatre heures. Je me suis trouué en sept ou huit autres batailles : & ne uis iamais les capitaines & soldats à pied & à cheual si ioyeux comme ils estoient là, ce qui augmentoit mon bon presage. Et pour attendre que tout le monde fust passé & mis en ordre pour combattre, ie me mis au long d'une haye : & enuoyasmes chercher vn peu de foin, à vne metairie pres de là, pour faire repaistre nos cheuaux, car chacun auoit porté vn peu d'auoine. Et veux dire la verité, que ie ne vis iamais monsieur de Burie si ioyeux, qui me faisoit penser, que ce retardement

Bon presage le jour de la bataille.

qu'il faisoit , c'estoit plus pour crainte de perdre que pour autre occasion, qui fust en lui. Car ie croy que iamais lascheté ny couardise n'entra en son cœur. Car c'estoit vn vieux & vaillant cauallier , qui auoit tousiours fait preuue de lui : mais il auoit peur de faillir , l'enuoia y apres les ennemis monsieur de Fontenilles & ledit mareschal des logis , avec trente chevaux , sur leur queue , & moy qui pouois auoir quelques quinze salades de ma compagnie , & enuiron trente gentils-hommes (tout pouoit faire quarante à cinquante chevaux) ie dis à monsieur de Burie , que ie le priois de marcher apres moy : & ainsi nous departismes. Monsieur de Fontenilles n'eut pas fait plus haut de demie lieuë, qu'il rencontra dans les metairies quelques vns qu'ils taillerent en pieces. Il y auoit trois cornettes à la queue de leur camp , qui faisoient teste à monsieur de Fontenilles , & bien souuent leurs troupes faisoient alte. Je suiuois tousiours monsieur de Fontenilles , & aduertissois du tout M. de Burie , le priant de vouloir marcher , & que j'estois à la veüe de leur camp. Et ainsi i'allay tousiours sur la

queuë des ennemis iusques enuiron les deux heures apres midy. Et m'arriua monsieur de saint Genyes pere de monsieur Daudaux , lequel monsieur de Burie m'enuoioit , pour sçauoir de mes nouuelles , & me faire part des siennes. Il estoit encore en la plaine de la Vezere , où i'auois laissé le camp tout en bataille. Il me dit prou de choses , de sorte que ma ioye tourna bien-tost en fascherie. Je priay ledit sieur de saint Genyes, vouloir retourner deuers luy, cequ'il ne voulut faire : car il ne me voulut abandonner. Je le tiray à part, & arrestames tous deux de parler aux capitaines à pied & à cheual, & leur dire ce que nous pensions , qui seruiroit pour les faire marcher : & s'en retourna ainsi , & les trouua encorès là. A apres l'auoir tiré à part lui dit ce que nous auions arresté luy & moy : lequel se resolut alors de partir.

*Le sieur
de S. Ge-
nyes cause
de la ba-
taille.*

Et voudrois donner cette loüange audit sieur de saint Genyes, d'auoir esté cause que la bataille se donna. Et ainsi il marcha apres moy avec deliberation , de loger à saint Aluere avec tout le camp. Au dessus de saint Aluere demy quart de lieuë il y a dix ou douze mailons , qui tenoient logis pour

pour les passans , mesmement pour les marchands traficquans , car c'est vn grand passage venant de Perigueux à Bergerac. Comme ie fus arriué , ie me ioignis avec monsieur de Fontenilles , & me monstrent que le camp se logeoit au delà d'un petit ruisseau dans des villages , que nous voyons. Et fusmes d'opinion de repaistre nos chevaux , car nous y trouuâmes du foin & de l'auoine : mais nous n'y trouuâmes que quelques pauvres femmes : car les païsans s'en estoient fuis ayant entendu leur venuë. Et comme nos chevaux eurent repeu , tenant tousiours la bride de son cheual chacun au bras , vint vn seruiteur de monsieur de saint Aluere , qui auoit acompagné deux nepueus dudit sieur , & le ieune Border à leur camp : & nous dit que l'artillerie & les gens de pied se campoient à Ver , qui est vn grand bourg , & monsieur de Duras avec la cauallerie à saint Andras pres de nous vne petite demie lieuë : & nous monstra les villages. Nous voyons qu'il y auoit trois cornettes de gens à cheual , & au deça tout aupres du ruisseau y estoient logez les capitaines Salignac , Montcaur , & vn

autre, il ne me souuient du nom, qui pouuoient auoir vingt ou vingt cinq cheuaux, mais que le village, où estoient les trois cornettes, estoit à moins de deux arquebusades de ladite maison, & qu'il auoit laissé ledit Salignac, qui préparoit à souper pour le ieune Montferran, dit depuis Langoiran, le Puch de Pardaillan, & cinq ou six autres, lesquels il auoit laissé, qui chassoient en vne campagne près de là, ayant des oyseaux. Vous pouuez penser s'ils estoient de loisir, & si c'estoit marcher en gens de guerre, veu qu'ils auoient les ennemis si pres. Je luy dis s'il nous y voudroit mener : il me dit qu'ouy : & tout à coup montasmes à cheual : & baillay à monsieur de Montferran la moitié de la troupe, pour aller donner dans la maison : & moy ie me ietterois avec le reste entre le bourg où estoient les trois cornettes & la maison. Et ne voulus point aduertir monsieur de Fontenilles, qui estoit au bout du village en vne maison separée, pource que ie voulois que la compaignie demeurast toute la nuit à cheual, & ainsi nous nous acheminasmes. Et comme nous fusmes aupres de la maison, ils ne pensoient point

Les ennemis mal auertis.

qu'il y eust ennemy à deux lieuës de là. Monsieur de Montferran donna dans la closture de la maison : & de prime arriuée prit Salignac & Montcaut : & forcerent vne chambre basse, là où se retirèrent quelques-vns : & tuerent ce qui se trouua dedans. Monsieur de Cancon estoit avec moy. Le seruiteur de monsieur de saint Aluere me dit, que ie me retirasse, & que les trois cornettes qui estoient au village, estoient des meilleurs de leur camp : car c'estoit la troupe de monsieur de Tors, qui estoit venu avec le capitaine Bordet. Je le creus : & nous retirasmes au mesme logis. Et trouuasmes que monsieur de Burie avoit passé s'allant loger à saint Aluere, & le camp passoit à la file. l'arrestay les cinq enseignes, que j'auois à Lectoure, & les Espagnols mutinez : & les logeasmes pesse-messe parmy nous. De chair, de vin & de charaïnes nous en trouuasmes assez. Je recouray quelques grands pains noirs, qu'ils font en ce pays-là : & les bailloy aux espagnols, puis m'en allay sans descendre trouver M. de Burie : & n'amenay que monsieur de Mont-

*Capitaine
Salignac
pris.*

gnac , qui estoit son prisonnier. Je le trouuay logé au chasteau de monsieur de S. Aluere : & lui dis , monsieur i'ay pris vn de vos grands mignons du temps passé , le capitaine Salignac que voicy. Il me demanda où ie l'auois pris , Je lui dis : que c'estoit dans le camp des ennemis. Il pensoit que le camp fut à trois lieues de là vers le passage de la riuere de l'Isle : & me demanda , où estoit leur camp , ie lui dis qu'il estoit aupres de nous : & que leur estions campez pêle mesle. Alors il me sembla qu'il le trouua estrange : & lui dis ces mots , monsieur il faut que vous monstriez que le prouerbe de nos auteurs est veritable , que *Ia-
mais vn bon cheual ne se rend.* Par ainsi resoleuez vous à combattre demain matin , & mandez à toute la gendarmerie , laquelle n'estoit pas encore descendue , qu'ils repaissent , la bride en la main , & que personne ne se desarme. Car nous sommes si pres que nous ne pouuons reculer le combat : & apperceus en disant cela monsieur de saint Aluere , & lui dis qu'il fist venir le seruiteur , qu'il auoit baillé à ses nepueus , pour les ramener au camp des ennemis ;

car il estoit demeuré bas à l'entrée du chasteau ; ce qu'il fist : & comme il fut venu ie lui dis, qu'il dist à M. de Burie ; où estoit logé leur camp : lequel lui dit lieu pour lieu. Alors monsieur de S. Aluere lui dit , vous estes logé à quatre arquebuzades les vns des autres , sauf l'infanterie , qui est à Ver , là où il y a vne lieuë & demie d'icy à saint Andras , où est monsieur de Durras , qui tient jusques aupres d'icy. Alors monsieur de Burie dit , ie voy bien que nous sommes engagez à vne bataille : mais puis qu'il est ainsi , il le faut boire & combattre. Et vis qu'il se resibuit , de quoy ie fus fort aise , & lui dis en l'embrassant ces mots , monsieur si nous deuions mourir nous ne pourrions plus honorer nostre mort , que de mourir en vne bataille faisant seruice à nostre Roy. Il me respondit , c'est la moindre peur que i'aye : pour moy ce n'est rien , mais ie crains la perte du pays. Je le priay qu'à la pointe du iour tout le monde fut à cheual , & qu'il falloir dire comme l'Italien. *Qui assalta , vince :* & sur cet arrest lui donnay le bon soir , & m'en retournay à mon quartier le laissant bien resolu au combat.

*Resolu
tion de
donner la
bataille.*

Toute la nuit nous demeurâmes armez, nos chevaux sellez. Leurs sentinelles & les nostres s'oyoient les vns les autres. Nous fûmes au point du jour à cheual : & enuoyay voir si monsieur de Burie estoit prest, & que son chemin estoit de passer où i'estois. Il me manda qu'il s'achemineroit tout incontinent que le camp seroit prest à marcher. Et cependant ie marchay droit à saint Andras, & trouuay que monsieur de Duras estoit deslogé, & estoit à Ver. Ie mis monsieur de Fontenilles avec vingt-cinq chevaux deuant moy, & luy dis qu'il fist alte à l'entrée d'un petit bois, qui est au dessous de Ver : & que ie ferois alte à un petit village, quatre ou cinq arquebusades au deça, attendant M. de Burie. Monsieur de Duras ne se hastoit aucunement : & pensoit que le camp fust encores sur la Vezere, & que ceux-là qui auoient prins le soir Salignac, estoient des coureurs. Monsieur de Fontenilles me manda qu'il auoit enuoyé deux salades descouurir : lesquels lui auoient rapporté, que leur camp estoit tout en bataille dans les prez du Ver. Ie manday à M. de Burie de se haster, & faire haster quatre

pieces de campagne qu'il menoit, ce qu'il fist. Et comme ie fus aduerty qu'il estoit à demy mil de moy, ie marchay droit à M. de Fontenilles, & les trois compagnies de gens d'armes, sçauoir est celle de monsieur de Burie, de messieurs de Randan & de la Vauguyon se mirent deuant, pour se ioindre à moy. Mais ils faillirent le chemin : & allerent droit à la veuë de Ver par des chasteliers. Et pensoient que ie fusse desia à Ver. Et ne se donnerent garde, qu'ils se trouuerent sur les bras des ennemis, ayant vne compagnie d'argoulets, que le capitaine Pechié de Perigort commandoit. Et comme ie fus au bout du bois, ie dis à monsieur de Fontenilles, qu'il s'aduançast, ce qu'il fit : dont bien nous en prit : car il arriua à point nommé sur vne cargue, que le capitaine Bordet fit sur les trois compagnies, avec cent ou six vingt cheuaux, tous lanciers. Et comme les argoulets du capitaine Pechié virent venir la cargue, ils se mirent en fuite presque dans les trois compagnies. La cargue fut si rude, qu'une fois toutes les trois compagnies estoient esbranlées. Monsieur d'Ar-
*Louange
au fleur
d'Argen-
ce.*

on, que sans lui, tout auoit pris la fuite. Monsieur de Fontenilles avec vingt cinq lances seulement qu'il auoit donna de cul & de teste : & firent reprendre la fuite aux ennemis par aduenture trois cens pas : puis apres ils firent alte & les nostres aussi. l'arriuay sur cela : & les ennemis se mirent dans les autres troupes de gens à cheual. Il y eut là plus de vingt lances rompues : & à cette cargue, tout le camp des ennemis fist alte. Je prins monsieur de Montferran tout seul & allay reconnoistre les ennemis tout à mon aise : & vî qu'ils commençoient à s'acheminer les tambours battans, & vis qu'ils auoient laissé à main gauche en vn arriere coin des arquebusers à pied & à cheual, & à main droite en vn petit bois des arquebusers à pied,

Cependant monsieur de Burie arriua. Je lui dis tout ce que i'auois veu, le priant de faire aduancer ses quatre pieces sur le bord d'un fossé, & qu'il fist tirer à l'arriere-coin. Ce qu'il fist trouuant mon aduis bon : ie dis à monsieur du Masses, qu'il se iettast à main droite du costé d'une petite montée qu'il y a, & fis mettre la compagnie

pagnie du Roy de Nauarre & la mienne à main gauche tirant à l'arrière coin , comme fis aussi les trois compagnies de monsieur de Burie , de Landan , & de la Vauguyon au milieu dans le pré. Monsieur de Burie commença à faire tirer , & comme cet ordre fut mis , voicy arriuer tous nos gens de pied , ensemble les Gascons deuant , & les Espagnols apres à quatre vingt ou cent pas les vns des autres. Je vins aux Espagnols , & parlai au sieur Louys de Carbajac , & à toute leur troupe , le moins mal que ie peus , en Espagnol. Car pendant les guerres j'auois retenu quelque peu de leur langage. Vous messieurs , qui auez le moyen , & qui voulez pousser vos enfans , croyez que c'est vne bonne chose de leur faire apprendre , s'il est possible , les langues estrangeres. Cela sert fort , soit pour passer , soit pour se sauuer , soit pour negotier , & pour leur gagner le cœur. Je parlay donc à eux en cette maniere , la nuit j'y auois reuassé : & ay eu ce don de Dieu , encore que ie ne sois pas grand clerc , de me sçauoir bien exprimer , quand j'en ay eu besoin.

Souuenez vous mes compagnons ,

Tome III.

R

*Harangue
que du
seigneur de
Montluc
aux Es-
paguols.*

rels vous puis-je appeller, puis que nous combattons sous mesmes enseignes, Souuenez vous de la grande & belle reputation, dont vostre nation s'est faite remarquer par tout le monde, ayant eu si souuent tant de belles & grandes victoires, tant contre les Turcs, Mores & Barbares, que contre les Chrestiens. Vous nous auez fait souuent sentir, que vaut l'infanterie Espagnolle, laquelle parmy toute celle du monde tient le premier lieu. Puis que Dieu a voulu, que nous qui estions il n'y a pas trois iours ennemis, combattons sous mesme banniere, faites paroistre que l'opinion que nous auons eu de vous n'est pas vaine. Les soldats François auront l'œil sur vous, ils desirent vous deuancer. Faites à qui mieux mieux : autrement pour iamais vous deshonorerez la nation Espagnolle. Le Roy vostre maistre sçachant le deuoir, que vous aurez fait, vous en sçaura meilleur gré que si vous combattiez pour lui mesme. Car c'est pour la querelle de Dieu : c'est contre les Louteranos, qui vous mettront en mille pieces, si vous tombez entre leurs mains. Que si cette seule occasion ne vous semond d'aller

de bon cœur & allegrement au combat, il n'y a rien au monde, qui vous doive enfler le cœur. Il me semble que si ie combattois dans les Espagnes, que mes bras se roidiroient au double. Vous estes mes compagnons en France, qui se resjouit de votre venue, qui attend de vostre secours beaucoup de bien : & qui nous fait esperer, que quelques iours ces deux grands Royaumes ioints ensemble iront ietter le Turt de son siege : Or sus donc mes compagnons, sus aux armes. Si ce n'estoit que ie ne veux desrober l'honneur au seigneur dom Louys, ie me mettrois à la teste de vostre bataillon la picque au poing, pour vous voir manier les mains : mais ie n'en seray pas fort esloigné, pour voir si vous auez retenu ce que vos peres auoient accoustumé de faire comme i'ay veu en Italie, Piedmond, Roussillon, & Fontarabie. Il me tarde que le iour de demain ne soit arriué : afin d'aduertir nostre Roy & le vostre du bon deuoir, que vous aurez fait contre ceux qui sont cent fois pires que les Mores de Barbarie, ayant rompu les croix, les autels, & pollué les Eglises de Dieu, basties par nos

196 *Comm. de M. B. de Montluc*,
 ancestres , & dont ie m'asseure , que
 vous ferez la vengeance. *No quieren*
vouestras mercedes. nos otros que seamos her-
manos y compaḡeros por todas las foverças
nouestras por honra de Dios y protection del
Rey Christianissimo hermano del Rey Catho-
lico. Alors le seigneur dom Louys me
 dit. *Crea vouestra merced que nos auemos*
bien apelear del primero asta el postero , y
quanto aueremo vna gotta di sangre nelloz
cuerpos. Nos tarda il tiempo que non ve ia-
mos a las manos contra los hereges.

Lors ie les priay tous en signe d'al-
 legresse de leuer la main , ce qu'ils
 firent , apres auoir baissé la terre. Puis
 ie retournay aux Gascons , & dis à
 monsieur de Charry qu'il remonstast à
 cheual , & que ie voulois qu'il menast
 tous les arquebusiers à cheual au costé
 gauche de moy : afin de les faire des-
 cendre à l'heure que ie le commande-
 rois , ce qu'il fist. Et alors ie fis vne re-
 monstrance aux Gascons , & leur dis
 qu'il y auoit vne dispute de longue
 main entre les Espagnols & les Gas-
 cons , & qu'il falloit à ce coup en
 vuidier le procez commencé il y a
 plus de cinquante ans , c'estoit que les
 Espagnols disoient qu'ils estoient plus
 vaillans que les Gascons , & les Gas-

Haran-
gue du
sieur de
Montluc
aux Gas-
cons.

tons qu'ils estoient plus que les Espagnols , & que puis que Dieu nous auoit fait la grace de nous trouuer en cette occasion en mesme combat , & sous mesmes enseignes , qu'il falloit , que l'honneur nous en demeurast. Je suis Gascon. Je renie la patrie , & ne m'en diray iamais plus , si auourd'huy , vous ne gagnez le procez à force de combattre , & vous verrez que ie seray bon aduocat en cette cause. Ils sont brauaches & leur semble qu'il n'y a rien de vaillant qu'eux au monde. Or mes amis , montrez leur ce que vous sçauiez faire : & s'ils frappent un coup , donnez en quatre. Vous auez plus d'occasion qu'eux : car vous combattez pour vostre Roy , pour vos antels , pour vos foyers , si vous estiez vaincus , outre la honte , vostre pays est perdu pour iamais , & qui pis est , vostre Religion. Je m'assure que ie ne seray pas en peine de mettre la main dans les reins de ceux qui les monstrent à nos ennemis , & que vous ferez tous vostre deuoir. Ce ne sont que gens ramassez , gens qui ont desia accoustumé d'estre battus , & qui ont desia peur d'auoir les bourreaux sur les espaulles tant la conscien-

198 *Comm. de M. B. de Montluc,*

ce les accuse. Vous n'estes pas ainsi vous qui combattez pour l'honneur de Dieu, le service de vostre Roy, & le repos de la patrie. Sur quoy ie leur commanday, que tout le monde leuast la main. Sur cette opinion, ils la leuerent : & commencerent à crier tous d'une voix laissez nous aller, car nous n'arresturons jamais que nous ne soyons aux épées : & baisèrent la terre. Les Espagnols s'accosterent des nôtres. Je leur dis, qu'ils marchassent seulement le pas sans se mettre hors d'haleine. Je m'en courus à la gend'armerie, troupe à troupe, & les priay de s'acheminer seulement le petit pas, leur disant ce n'est pas à vous, messieurs, à qui il faut par belles remontrances mettre le cœur au ventre.

*Il parle
à la Gen-
d'armerie.*

Je scay que vous n'en avez pas besoin. Il n'y a noblesse en France, qui égale celle de nostre Gascogne, à eux donc mes amis, à eux : & vous verrez comme ie vous suivray.

Monsieur de Burie monta lors sur un grand cheval, s'estant armé derrière l'artillerie. Je lui dis, que s'il lui plaisoit de marcher devant les gens de pied avec l'artillerie, les trois compagnies lui seroient à costé, & il se-

roit la bataille. Ce qu'il m'accorda promptement : & à la verité ie ne lui vis iamais faire si bonne mine , ny monstrier plus belle resolution , pour venir combattre. Il ne me contredit iamais en aucune chose , tout ainsi que si i'eusse tenu sa place : & me dit-on , qu'il auoit dit , cet homme est heureux : laissons le faire. Et comme toute l'armée commença à marcher en cet ordre , ie courus au galop , monsieur de Montferran & le sieur de Cajelles , qui est de la maison de Mongairal , & à present cheualier de l'ordre avec moy : & n'arraistay , que ie ne fus à moins de trente ou quarante pas , de cinq ou six cheuaux , qui estoient sous vn arbre. Le sieur de Puch de Pardailhan m'a dit depuis que c'estoit monsieur de Duras , le Bordet , & lui , le capitaine Peyralongue & vn autre , du nom duquel ie ne me souuiens pas. Ledit capitaine Peyralongue estoit leur maistre de camp de gens de pied & à la cargue , que le capitaine Bordet auoit fait , ils auoient pris vn archer de la compagnie de monsieur de Randan : & le menerent prisonnier tout aupres de cet arbre , & lui donnerent deux pistollades de sang froid :

Les ennemis prennent l'alarme.

& n'estant point encore mort , le capitaine Peyralongue lui demanda , qui estoit en nostre camp , & qui commandoit. Alors il lui dit , que i'estois arriué , & que ie commandois , se remettant monsieur de Burie sur moy , sçachant bien , qu'ils en seroient en frayeur. Il s'en alla à monsieur de Duras , qui estoit sous cet arbre à dix pas de l'archer , lequel y vint : & lui demanda si i'estois à nostre camp , il lui dit qu'ouy : & que i'estois arriué le soir deuant , ayant pris Lectoure , dont ils furent esbahis. Alors ils retournerent tout court à leur troupe , qui n'alloit que le petit pas : & n'estoit pas encore hors des prairies : & conneus , qu'à leur arriué les gens de pied commencerent à doubler le pas : & dis à Monsieur de Montferran , voyez vous ces cinq chevaux , qui estoient sous l'arbre : ils sont courus faire aduancer de cheminer leurs gens. Voyez vous comme ils allongent le pas : & alors ie tournay au galop à la troupe , où estoit monsieur d'Argence : & lui dis ces mots , O monsieur d'Argence mon compagnon , voila nos ennemis qui ont peur : au peril de ma vie la vic-

toiré est à nous. Et criay tout haut ô gentils-hommes ne pensons à autre chose qu'à tuer : Car nos ennemis ont peur : & ne nous feront d'aujourd'huy teste. Allons seulement hardiment au combat : ils sont à nous. Cent fois i'ay essayé le mesme : ils ne veulent que couler. L'embrassay les capitaines : puis courus au capitaine Masses , & lui en dis autant. Puis retournay au capitaine Arnes , & aux gentils hommes qui estoient sous ma cornete estans venus avec ma compagnie : & commençames à marcher au grand pas a demy trot. Le cours encores vers les ennemis estant tout en fueur , n'ayant que monsieur de Monferran : & comme ie fus pres d'eux , ie voyois la mine qu'ils tenoient , qui estoit , d'advancer fort le pas , pensant gagner vne petite montaigne , qu'il y auoit. Et d'autre part ie voyois venir les nostres en furie : ie voyois leurs cornettes de gens à cheual : les vns alloient les autres tournoient. Ie voyois trois ou quatre cheuaux parmy les gens de pied : & connoissois bien à leur façon , qu'ils faisoient haster leurs gens. Alors ie tournay aux nostres : & leur commençay à crier , les voila en-

*Le sieur
de Mont-
luc encon-
rage les
siens.*

peur , les voila en peur : prenons les
 au mot mes compagnons , prenons
 les au mot , afin qu'ils ne s'en dedissent.
 Ce sont des poltrons. Ils tremblent
 seulement de nous voir. Je manday a
 monsieur du Burie qu'il laissast là l'ar-
 tillerie & qu'il s'aduançast pour se
 jeter dans l'escadron de trois compa-
 gnies., & commençames a aller au
 grand trot droit a eux. Aucuns me
 crioient d'attendre les gens de pied : mais
 ie respondois qu'il ne leur falloit pas
 laisser gagner la montaigne : car là ils
 nous feroient teste : & combattroient à
 leur aduantage. Il me souuenoit tou-
 siours de Targon , où ils nous auoient
 fait teste sur la montaigne , & fallut
 que nous les combattissions de bas en
 haut. Que s'ils fussent descendus nous
 combattre , nous estions deffaits. Nos
 gens de pied faisoient bien toute la
 diligence , que gens de pied pouuoient
 faire. Et comme ils virent qu'ils ne
 pouuoient gagner la montaigne , ils
 rallierent mil ou douze cens vieux
 soldats , qu'ils auoient laissé à
 leur artillerie ; c'estoit ceux-là qu'ils
 auoient laissé à l'arriere-coin , où
 monsieur de Burie auoit fait ruer :
 & alloient ainsi le grand trot toutes

les troupes coste à coste , & comme nous fulmes à deux cens pas les vns des autres , ie commençay à crier , Cargue , cargue. le n'eus si tost fait le cry , que nous voila tous pefle-mefle dans leur gens de pied , & gens à cheual , sauf le capitaine Masses : car comme il vid tous leurs gens renuersez , il voyoit vne grande trouppes bien pres de la montée , qui ne bougeoit , qu'estoient ceux que i'ay dit , à l'artillerie : & ne chargea iusques à ce-qu'il fust aupres d'eux : & alors il donna dedans. M. de Fontenilles , qui rallia quelques vns , s'y trouua : & là furent tous deffaits : & l'artillerie prise. Nous executasmes la victoire tout au long de la plaine & par les vignes. Ils'en ietra force dans vn bois à main gauche , & montoient sur les chasteigniers. Les Espagnols & les Gascons leur tiroient , comme ceux qui tirent aux oiseaux. Il me seruit d'estre bien armé. Car trois picquiers me tenoient enfermé & bien en peine : mais le capitaine Baretnau le ieune , & deux autres me desgagerent. Et y eut ledit Baretnau son cheual tué , & le mien blessé au nez & à la teste de coups de picque , car mon cheual

*Le fleur
de Mont-
luc enga-
gé.*

m'avoit porté dans leur bataillon. Et n'auois conneus iamais qu'il eust mauuaife bouche, que ce coup là, qu'il me pensa faire perdre. Les capitaines Arne & Bourdillon y furent bleffez tout contre moy. Cela fut cause que ie ne me peus plus rallier dans la caualerie : car elle chaffoit du costé de main gauche : & moy auec quinze ou vingt cheuaux, qui s'estoient ralliez chassions à main droite vers vn village, là où il en fut tué trente ou quarante. Et là ie fis vn peu alte pour prendre haleine, puis retournay à l'artillerie gagnée : & là trouuay monsieur de Burie où nous attendismes le retour de nos gens, qui chaffoient encores : & les ralliasmes. Nous trouuasmes qu'il y auoit de nos gens qui auoient chassé deux grandes lieues : & retournasmes loger à Ver enuiron deux heures apres midy, renvoyant du bestail pour amener l'artillerie gagnée : & demeurasmes à Ver tout le lendemain. Il ne s'en fallut que de bien peu, que les fuyars ne rencontrassent M. de Monpensier, qui s'alloit mettre à Mussidan, se pensant ioindre auec nous. Que si Dieu l'eust voulu, tout estoit acheué, encores

qu'il n'eust guere de forces avec lui : car gens qui s'enfuyent ne tournent guere iamais visage : & tout leur fait peur. Il leur semble que des buissons sont des escadrons. Ce qui se sauua , qui fut bien peu de gens de pied , se rallia avec leurs gens de cheual , & cheminerent tout le reste du iour & de la nuit , tirant vers la Xainctonge , porter cette triste nouuelle. De vingt trois enseignes , qu'ils auoient de gens de pied , les dix-neuf nous demeurèrent : & de treize cornettes de gens de cheual , les cinq , lesquelles nous enuoyasmes a monsieur de Montpensier le reconnoissant tous pour nostre chef. Les villageois en tuerent encores plus que nous ; car la nuit ils se déroboient pour se retirer en leurs maisons , & se cachoient dans des bois : mais comme ils estoient descouverts , hommes & femmes leur couroient sus , & ne sçauoient où se cacher. Il fut nommé sur le champ ou dans les vignes plus de deux mil hommes morts , outre ceux que les villageois dépeschèrent.

Dix-neuf enseignes prises.

Après cette victoire nous marchasmes droit à Mussidan. Monsieur de Burie se mit deuant pour faire la reuerence a monsieur de Montpen-

*Les sieurs
de Burie
& de
Montluc
avec M.
de Mont-
pensier.*

sier : & laissames tout le camp à Grignoux , a deux ou trois grands villages , qu'il y a entre Mauriac & Mussidan : puis ie m'en allay faire la reuerence audit sieur de Montpensier a Mussidan , où ie fus aussi bien receu , que ie seray iamais en compagnie , que ie scaurois arriuer , crøy que M. de Montpensier m'embrassa plus de dix fois : & demuray trois ou quatre heures avec lui. C'estoit vn bon Prince & vrayement homme de bien , ayment bien la Religion & l'Estat , il fut d'aduuis que ie m'en retournerois en Guyenne , par l'opinion de tous les seigneurs susnommez , qui estoient avec lui : aussi en la compagnie du Roy de Nauarre & la mienne n'y auoit pas trente cheuaux , qui ne fussent blessez : & qu'il emmeneroit monsieur de Burie , & les trois compagnies , & celle de monsieur le Mareschal de Termes avec lui les dix compagnies Espagnoles , pour les ioindre avec les dix que Dom Iean de Carbaïac menoit , qui deuoient arriuer ce iour là à Bergerac. Voila le sucez de la bataille de Ver. Et pource qu'aucuns voudront dire , que ie me louë entierelement d'auoir donné la bataille &

estre cause de l'auoir gaignée , monsieur de Montpensier , messieurs de Candalle, Chauigny , & de la Vauguyon sont encores en vie , s'il leur plaist , ils porteront tesmoignage de ce qu'ils en entendirent dire a tous ceux du camp , & même aux gens propres de M. de Burie : lequel seigneur de Burie ne nioit pas , qu'il ne m'eust laissé faire & conduire le tout. Car il estoit vieux & n'auoit pas la disposition que j'auois , pour commander , & aller des vns aux autres , comme ie fis estant au partir de la bataille en eau , comme si on m'eust plongé dans la riuere. Ledit sieur de Burie ne peut aussi estre repris : car il vint bien à propos : & encore qu'il ne se mélast , si est ce que ce gros qu'il menoit fit peur aux ennemis , ce qui fut cause que nous en eufmes meilleur marché. Si cette troupe eust peu se ioindre avec M. le Prince de Condé , elle eust fait de l'eschec au camp du Roy , puis que sans ceux-là , nos gens cuiderent perdre la bataille à Dreux. Et si iamais les Espagnols ne se fussent osez acheminer vers la France : car sans la bataille , monsieur de Montpensier ne se fut pas retiré en France. Il auoit esté

208 *Comm. de M. B. de Montluc,*

Emportance de la bataille de Ver.

enuoyé pour defendre & secourir la Guyenne , & par le gain de la bataille, il en amena toutes les forces de Guyenne & de Xainctonge , qui estoient quatre compagnies de gens-d'armes & six qu'il en auoit avec lui ou dans la Xainctonge : & M. de Sanfac avec la sienne , vingt trois enseignes de Gascons , ou d'Espagnols , qui ne fut pas petit secours qu'il mena au Roy , dont

Secours de la Guyenne au Roy.

vne bonne partie s'estoient trouuez au gain de la bataille. l'ay entendu que tous ceux qui allerent de pardelà , firent tres-bien le iour de la bataille de Dreux ; aussi n'y a il pas des soldats en France , qui surpassent les Gascons , s'ils sont bien conduicts. Et mesmement les dix enseignes du capitaine Charry , lesquels depuis le Roy honora tant , qu'il les prit de sa garde , & les retient encores à present , que monsieur de Strossi en a la charge apres la mort meschante du capitaine Charry assassiné à Paris. Et encores qu'il ne faille point qu'un homme se louë , ie diray la verité , & mettray par escrit : que ie fis alors des plus grands seruices à mon Roy & maistre que gentil-homme fit jamais , & à son grand

grand & extreme besoin & necessité. Et que la Royne mette la main sur la conscience, ie m'assure qu'elle le confessera. Elle scauoit mieux que tout autre la necessité, où les affaires estoient : & combien cela incommoda les intelligences, que monsieur le Prince auoit en Guyenne, de laquelle il faisoit estat.

Or seigneurs & mes compagnons : *Discours aux capitaines sur la reconnaissance qu'on doit faire de l'ennemy.*
 qui lirez mon liure, prenez exemple à la diligence & prompte execution que ie fis depuis la prise de Lectoure : & ne vous attendez, lieutenants de Roy, ie vous prie à tout le moins si vous auez la disposition, au rapport qu'un autre vous fera de la connoissance de vostre ennemy. Car il faut que vous mesme le voyez. Et si vous le faites vous commanderez tousiours plus assurement, que sur le rapport d'un autre. Vos yeux voyent plus clair, que ceux d'autrui à ce qui est necessaire. Vous pouuez prendre avec vous vn ou deux des vieux capitaines : mais gardez vous sur tout, que par quelque affection particuliere que vous pourriez porter à que que vieux capitaine, de le prendre avec vous quand vous irez reconnoistre : car il est à

210 *Comm. de M. B. de Montluc,*

craindre que cette affection ne vous face prendre quelque happelourde au lieu d'un bon capitaine. Lequel dès qu'il descourira l'ennemy sentira quelque emotion de cœur, qui sera cause, que sur l'estime, que vous auez de lui, & l'amitié que vous lui portez, il vous fera faire vne si grande erreur, que vous ne regaignerez iamais ce qu'il aura fait perdre. Mais prenez toujours quelque vieux capitaine, lequel par tout là où il sera trouué, aura combattu & fait combattre: & encore qu'il aye quelquefois esté mal-heureux & battu, mais qu'il n'aye perdu à faute de cœur & de sens, n'arrestez pas pour cela de le prendre aupres de vous. Car tout le monde n'est pas si heureux que Montluc, qui n'a iamais esté deffaiect. Prenez plustost celui-là, qu'un qui n'aura iamais perdu ny gaigné, & qui n'aura iamais seruy en vn camp, que de tesmoin, ie ne vous escriis point cecy sans experience. l'ay appris ces lecons.

*Condé-
sion de
messieur
de Lan-
gues.*

sous feu M. de Lautrec estant vn bon regent: car s'il fut mal-heureux ce fut plus pour le defaut de son conseil, que de faute de cœur ny de bon iugement. Car il auoit ces deux choses.

autant que lieutenant de Roy, que j'aye iamais fuiuy. l'ay continué mon apprentissage sous messieurs les Mar-
reschaux de Strossi, de Brissac & au-
tres. l'ay veu faire assez d'erreurs à
des lieutenans de Roy, sur le rapport
que leur faisoient ceux, qu'ils en-
uoyoit reconnoistre. Et veux dire
encore qu'un lieutenant de Roy, ^{Le chef}
comme il a lui même veu & reconnu ^{doit lui}
les ennemis, il en est plus assuré, & ^{mesme re-}
commande plus hardiment. Car s'il ^{connois-}
auoit eu quelque peur (il n'y a homme
au monde, à qui n'aduienne quelque
peur quand il void son ennemi, qui
lui fait teste) il se rassurera & ne lui
en souuiendra plus. Combien de fois
se maudit & dépita monsieur d'An-
guien la nuit de Pasques venant au
lundy, de ce qu'il n'auoit creu son
opinion, & de ceux qui vouloient
combattre, quand il eut veu les en-
nemis face à face, & qu'il n'auoit son
camp avec lui. Assurez-vous sei-
gneurs, lieutenans de Roy, que ie ne
mets point cecy par escrie sans gran-
de raison. Mais vous me direz, que
c'est mettre la personne du chef de
l'armée au hazard. C'est chose qui se
peut faire sans danger si apparen-

Que ceux qui craignent tant le danger, qu'ils demeurent au liét. Allez y vous mesme, il n'y a meilleur iuge que vous, qui connoistrez, si vous auez tant soit peu d'experience à la demarche de vostre ennemy, ce qu'il a dans le ventre : & s'il a de la peur ou du cœur. Pardonnez moy, si ie suis contraint d'écrire moy mesmes mes louanges. Puis que i'escris ma vie, ie la veux escrire au vray : aussi bien le dirois ie, si i'auois esté battu : si ie ments, mille gentils-hommes me peuvent démentir.

Reuenant à mon propos pour acheuer cette guerre, monsieur de Montpensier s'en alla avec toutes ses troupes attendre les Espagnols à Barbezieux, où monsieur de Sanfac luy manda, que monsieur de Duras s'estoit retiré, & monsieur de la Rochefoucault, & qu'ils faisoient semblant de vouloir tourner vers lui. L'estois arriué à Bregerac. M. de Montpensier me dépescha deux courriers queuë sur queuë, me priant qu'en extrême diligence ie tournasse à lui, & que meurs de la Rochefoucault & Duras s'estoient ralliez : & qu'on lui mandoit qu'ils tournoient vilage à lui.

Et comme ie veux que Dieu m'aide ,
 en toute la noblesse de la compagnie
 du Roy de Nauarre & la mienne , ie
 ne trouuay pas trente cheuaux , qui
 peussent aller vn pas , que bien diffi-
 cilement : si me mis- ie en chemin deux
 heures apres minuiet : & repeus vn
 peu au chemin , & n'arrestay que ie
 ne fusse à deux lieuës de Barbesieux :
 & rencontray deux fois par les che-
 mins , des ennemis , qui estoient es-
 chappez de la bataille : & les taillay en
 pieces. Ie me logeay vne heure de
 nuit à sainct Priuat. Mon frere mon-
 sieur de Lieux estoit avec moy , qui
 ne s'estoit peu trouuer à la bataille : &
 fusmes au leuer de monsieur de Mont-
 pensier , lequel me sceust fort bon gré
 de la diligence , que i'auois faicte à le
 venir trouuer : là où ie trouuay mon-
 sieur de Sanfæ , qui me dit que les
 ennemis auoient faict en vn iour &
 vne nuit dix huit ou vingt lieuës.
 Monsieur de Montpensier me licen-
 tia , & m'en retournay coucher à
 sainct Priuat pres Aubeterre : & le
 lendemain à Bregerac. Et y trouuay
 dom Iohan de Carbajac avec les dix
 compagnies d'Espagnols , qui auoit
 seiourné vn iour : & fus cause qu'il

Le G^{en}
 jenne li-
 bre.

partit le lendemain matin. Ainsi m'en reuins renuoyant tout le monde à leur maison , n'y ayant rien en toute la Guyenne qui bougeast , ny qui ozast dire qu'il auoit iamais esté de cette religion : car tout le monde alloit à la Messe & aux processions , assistant au seruice diuin : & les Ministres trompettes de tout ce boute-feu auoient vuidé. Car ils sçauoient bien , qu'en quelque coin qu'ils fussent , ie les attraperois , & leur ferois bonne guerre.

*Le sieur
de Terride
de deuant
Montauban.*

Estant arriué à Agen , ie fus aduertty , que monsieur de Terride s'estoit allé engager deuant Montauban avec l'artillerie de Toulouse , & les deux compagnies de Bazordan , que i'auois laissé pour prendre garde au pais , & sept ou huit autres , que la ville de Toulouse auoit fait : & ce fut incontinent apres qu'il eut entendu le gain de nostre bataille. Et comme i'eus séjourne huit iours , monsieur le Cardinal d'Armagnac , qui pour lors commandoit à Toulouse , m'enuoya prier , ensemble toute la Cour de Parlement , de vouloir aller à Montauban , leur semblant que les affaires alloient fort à la longue , & auoient presque perdu l'esperance. Je partis incontinent.

& m'en allay droit à Toulouse. J'y trouuay vne lettre, qu'un mien amy m'écriuoit, par laquelle il me mandoit : que monsieur de Terride auoit *Plainte du sieur de Terride.* escrit vne lettre à monsieur le Cardinal, & vne autre à la Cour, & aux Capitouls vne autre, par laquelle il leur mandoit, qu'il auoit entendu, qu'ils m'auoient enuoyé querir, pour aller commander au siège de Montauban : & qu'en cela, ils lui faisoient vn grand tort, & le touchoient de son honneur. Et qu'après qu'il auoit battu le buisson, les autres prendroient la proye. Voila le contenu des lettres, que le capitaine Bidonnet auoit apportées. Estant à Toulouse, ie fus fort pressé d'y aller : mais ie respondis à monsieur le Cardinal, & autres, que ie ne voulois point faire ce tort à vn mien compagnon. Car selon le contenu de ses lettres, il se tenoit assuré de prendre la place. Et comme ils virent, que ie n'en voulois point prendre la charge, ils me prièrent à tout le moins, que j'allasse iusqu'à là, voir comme tout s'y passoit, ce que ie fis. Monsieur de Terride me monstra tout ce qu'il auoit fait : & trouuay qu'en douze iours,

216 *Comm. de M. B. de Montluc,*

qu'il auoit demeuré deuant , il ne s'estoit pas fait œuure de deux iours : & connus bien , que le commencement n'auoit gueres esté bon me doubtant que la fin en feroit pire. Car ie trouuay , qu'il auoit abandonné le faux-bourg S. Anthoine , qui est sur la venue deuers Caussade , par là où on entroit , & sortoit dans la ville tout

Bazordan tué à Montauban.

ce qu'on vouloit. Il auoit esté contraint de ce faire , pource que les soldats le laissoient tous depuis la mort du capitaine Bazordan , qui lui auoit esté tué , & le seruoit de Maistre de camp. Et ay bien opinion , comme ont beaucoup d'autres , que sans sa mort , les choses fussent allées mieux : car c'estoit vne sage teste & homme de guerre. Il ne faut pas trouuer estrange , si monsieur de Terride n'entendoit gueres à assieger places , car ie veux maintenir , qu'il n'y a homme qui l'entende qu'un maistre de l'artillerie , qui longuement aura pratiqué , & les commissaires de l'artillerie , un ingenieur , le maistre de camp , & le colonnel , si ce sont vieux soldats. Car en ces charges , il faut qu'ils ayent veu souuent telles choses. Tous les autres n'y entendent rien , ny le
lieutenant

lieutenant de Roy mesme , sinon qu'il aye appris avec ceux-là. Et allant reconnoistre la place avec ceux-là , il prend connoissance , & se fait sage pour les assieger : mais autrement non : car les capitaines des gens-d'armes ne vont iamais voir reconnoistre , ny aux approches : mais se tiennent volontiers à la cargue pour garder que secours , ny autre chose ne puisse entrer dans la place. Et comment veut-on que les capitaines des gens-d'armes le sçachent , veu que iamais ils n'ont assisté à la reconnoissance , ny entendu la dispute , qui se fait entre les vns & les autres ? car là on discourt à l'œil du fort ou du foible de la place. C'est la chose la plus difficile & importante en la guerre. Plusieurs sont bons & grands capitaines , qui s'y trouuent empeschez. Il faut auoir fort practiqué cela , sçauoir que c'est des fortifications , remarquer & connoistre le deffaut d'un bastion , d'un esperon , d'un flanc , deuiner ce qui peut estre fait par dedans : parce que vous mesmes feriez , si vous estiez dedans. Monsieur de Terride estoit bon pour commander à cheual à la compagnie

& pour combattre : mais non pour assieger places. Aussi ne sont pas d'autres , qui n'ont iamais fait autre mestier que le sien : encores qu'au logis chacun en veut dire son aduis , & en parler sur le tapis , ou sur vne feuille de papier. Il est bon d'en veoir le plan : mais cela trompe souuent. Je voudrois de bon cœur , que quand quelques vns qui n'ont eu iamais de ces charges , ou bien qui n'ont suivi le Lieutenant du Roy , qui est allé reconnoistre avec les susdits , & entendu toutes les disputes , quand ils en veulent parler , & en dire leur aduis , que le lieutenant du Roy leur dict , qu'ils s'allassent hazarder à recevoir des arquebusades à la reconnoissance. Et alors ils en pourroient parler. C'est tousiours le lieu le plus chatoüilleux : parce que si les assiegez ont du cœur ils empescheront à leur possible , que l'assaillant ne puisse reconnoistre leur fort. Et s'il est possible , qu'ils disputent tout ce qu'il y aura dehors , iusques à vne maisonnette ; car si du premier coup ils laissent faire les approches , ils montrent ou qu'ils sont foibles , ou que ce ne sont gens de guerre.

Je laiffay donc ce beau fiede , & m'en retournay à Agen , en ayant dit mon aduis à monsieur de Terride , qui n'en rapporta que ce que i'auois predit. Quelques iours apres , la Cour de Parlement de Bourdeaux , & monsieur de Nouailles , gouuerneur de la ville m'envoyerent prier vouloir aller iufques à Bourdeaux , pour aider à pacifier vne partialité qui s'estoit esmeuë dans ladite ville. Ce que ie fis , & y demeuray quelques iours , puis m'en retournay à Agen , pour estre au cœur de la Guyenne , où aborde ordinairement toute la noblesse. C'est là où doit estre le fiede d'un Lieutenant de Roy & non à Bourdeaux , encores que ce soit la ville capitale : car elle est trop estoignée. Et puis y a vn Parlement , qui se melle du tout , & la noblesse n'y peut aller sans grands frais : & tousiours il y a quelque verre cassé , qui fait peur aux gentils hommes , alors qu'ils y vont. Quelque temps apres monsieur le Cardinal d'Armagnac , & la Cour de Parlement de Toulouse , & les capitouls m'enuoyerent prier si ie voulois aller iufques à Toulouse , pour quelques

*Le fiede
de Mon-
luc à
Bour-
deaux.*

*Deffoin
des Tou-
louzains.*

210 *Comm. de M. B. de Montluc*,
affaires d'importance , qu'ils ne me
pouuoient écrire. Ce que ie fis. Il ne
me falloit pas semondre deux fois. Et
comme ie fus là , ils tindrent vn con-
seil , où se trouuerent messieurs les
Cardinaux d'Armagnac , & de Stroffi,
Monsieur le premier President Daffis ,
les seigneurs de Terride , Negrepeli-
ce , Forqueuaux , du Faur aduocat
general du Roy & les Capitouls. Ils
me remontrèrent , qu'ils vouloient
dresser vn camp pour aller en Lan-
guedoc , & qu'ils me vouloient eslire
chef de l'armée. Mais ie leur remon-
tray que monsieur le Connestable n'y
prendroit pas plaisir , veu que c'estoit
en son gouuernement , & que d'ail-
leurs il ne m'aimoit gueres. Or la ba-
taille de Dreux estoit desia donnée ,
où comme chacun fçait les affaires du
Roy furent en bransle : mais la vic-
toire en demeura au Roy , par la vail-
lance & prudence de monsieur de
Guise. Toutesfois ledit sieur Connes-
table y demeura prisonnier , & de
l'autre costé monsieur le Prince de
Condé , & ainsi les deux chefs , ce
qui ne se vid iamais. Cela monstre
qu'elle fut bien combattue ; mais puis

que ie n'y estois pas, il ne touche à moy d'en parler. Ces gens me presferent tant, qu'enfin j'acceptay cette charge: & mismes par eserit tout ce qu'il nous falloit. M. le Cardinal de Stroffi se chargea de faire venir douze cens boulets de canon, & quelque quantité de poudres de Marseille en-hors, M. de Fourqueuaux d'en faire venir aussi de Narbonne. Et commençames à bailler les commissions des gens de pied. Et arrestames qu'en trente iours tout seroit prest, & la levée des deniers que la ville, & le pais de Languedoc faisoit: car tous estoient de l'entreprinse.

Sur ces entrefaictes m'arriuerent trois courriers en vn iour & vne nuit de Bourdeaux, dont le fils aîné du greffier Pontac fut le premier, l'advocat du Roy la Het, qui depuis a esté Procureur general l'autre, & vn gentil homme de monsieur de Nouailles le dernier. Lesquels tendoient tous à ^{Different} vne mesme fin, qui estoit, que si ie ^{à Bour-} n'allois promptement, & à extrême ^{deaux} diligence secourir la ville de Bourdeaux, qu'elle s'en alloit perdre, pour vn grand different, qui estoit suruenu dans la ville entre monsieur le premier

President Lagebaston, & monsieur de Nouailles gouverneur. Et me prioit la Cour, les Iurats, & ledit sieur de Nouailles de me vouloir hastier, autrement i'y arriuerois trop tard: Car monsieur de Nouailles auoit desia mandé qu'on apprestast toutes les barrières, pour les mettre dans la ville par le chasteau du Ha, qu'il auoit. Ceux de la ville se faisoient maistres des portes les uns: car vne partie soutenoit monsieur de Nouailles. A grande difficulté ces messieurs me voulurent permettre d'y aller. le leur promis, que dans quinze iours, à peine de mon honneur, ie me rendrois à Toulouse, & que cependant ils diligenterassent de faire les preparatifs afin qu'à mon arriuée ie trouuasse tout prest, & ainsi me mis en chemin: car ie n'ay iamais esté homme de remises. Et pource qu'il y auoit grande quantité de noblesse avec moy, ie ne me peus mettre par eau, & fallut que j'allasse par terre: & à cause des armes & grands cheuaux, que nous auions, nous demeurasmes trois iours à aller iusques à Agen. l'auois dépesché à Pontac, & le gentil-homme de monsieur de Nouailles, donnant assen-

rance à ceux de Bourdeaux , que ie m'en allois. Monsieur de la Het ne voulut partir, qu'il ne me vist à cheval : & fit si grande diligence , qu'il en tomba malade , & en pensa mourir. Leur arriuée fit tenir tout le monde en ceruelle d'un costé & d'autre. Nous n'arrestames qu'une nuit à Agen , & passames outre. Et en trois iours ie fus à Bourdeaux , où ie trouuay vne patente , que le Roy m'écriuoit : par laquelle il me faisoit son lieutenant en la moitié du gouvernement de Guyenne , en absence du Roy de Nauarre : & à monsieur de Burie demouroit l'autre moitié , sans que pour lors il nommast ce qui demeureroit à monsieur de Burie , & ce qui demeureroit à moy.

On pensoit qu'à mon arriuée ie mettrois la main aux armes , & que ie tuerois tout le parti du premier Prestident. Beaucoup s'en estoient fuis : mais ie connoissois bien , que c'estoit la ruine de la ville : & que le Roy y perdrait beaucoup : car si cela se faisoit , tout le monde n'eust sceu garder , que la ville n'eust esté saccagée. Je passay à Cadillac , où monsieur de Candalle me fist cet honneur de m'ac-

*Le fleur
de Mont-
luc à
Bour-
deaux.*

*Mon-
fleur de
Montailles
mort.*

compagner. Et nous mîmes dans fort gallion, & dans d'autres vaisseaux : car il y auoit force noblesse. Et sur le chemin arriuerent nouuelles que cette nuit là monsieur de Nouailles estoit mort, & n'auoit demeuré malade que deux iours. On dit apres, que l'on lui auoit aduancé ses iours. Je ne sçay s'il est vray. Ce fut dommage pourtant : car c'estoit vn bien sage gentil homme, & bon seruiteur du Roy. Le lendemain, que ie fus arriué, j'allay au Palais, & là ie proposay à la Cour ce que i'auois retenu du siege de Sienne, & comme l'on se doit gouuerner en vne grande ville, en vne guerre ou sedition. Et que si nous mettrions la main au sang, la ville estoit destruite aussi bien les vns que les autres : & leur mis en auant aussi le fait de Toulouse, que si i'eusse laissé entrer, ce qui venoit des montaignes, & de Comenge, tout le monde n'eust sçeu garder, que la ville n'eust esté saccagée : & qu'autant leur en arriueroit, si l'on mettoit la main au sang, & donnoit licence au peuple, mesmes à celui de dehors : qu'ils se souuinsent de ce qui estoit aduenté lors que monsieur de Monens fut tué, que le peuple prit

l'auctorité. Qu'il falloit commencer par vn bon accord & vnion , sans entrer en aucun desordre & trouble : & que puis apres on puniroit les delinquans par la voye de la iustice. Toute la Cour trouua mon opinion fort bonne , & m'en remercierent infiniment. Au partir de là , comme i'eus disné , j'allay à la maison de ville , où i'auois assigné les Iurats , & tous ceux du conseil d'icelle , & leur fis semblable remonstrance. Et encores qu'il y en eust quelques uns , qui eussent voulu remuer besongnes , neantmoins ie leur allegué tant d'exemples , & de bonnes raisons , qu'ils changerent tous d'opinion. Et sur les quatre heures ie me rendis à l'Archeuesché , où i'auois assigné tout le Clergé : & là leur fis vne remonstrance selon l'estat de l'Eglise , comme i'auois fait aux autres ; chacun pour le sien : de sorte qu'en ce iour-là j'appaisay la ville. Et le lendemain commençames entrer sur l'ordre qu'il falloit tenir , pour faire que la pacification y durat. Et fis si bien qu'en trois iours toutes choses changerent en paix & bonne vnion. Je veux dire , & au tesmoignage de toute la ville de Bourdeaux , que si i'eusse fait

autrement , la ville estoit destruiete : car il ne faut venir à la violence , lors qu'on y peut proceder par autre moyen , veu mesmement que c'estoit diuision entre les Catholiques, ou pour le moins qui s'en disoient : car ie ne suis pas Dieu , pour lire dans leur cœur.

O que le Roy doit bien regarder , à qui il baille les gouuernemens , & que sur tout il eslise des personnes , qui ayent esté gouuerneurs autres-fois de quelques places : car si par vne longue experience il n'est coustumier d'auoir telles charges , il court vn grand peril , pour l'estat du païs , & de la ville , où tels inconueniens aduiennent. l'auois esté gouuerneur de Montcallier , d'Albe , & Lieutenant de Roy à Sienné , & apres à Montal-
fin. Tant de diuerfes choses , que i'auois experimentées là m'auoient appris à connoistre & preuoir la ruine
ou le salut d'une place. Et sans l'expe-

*Naturel
du fleur
de Mont-
luc.*

rience que i'auois , ie crois que i'eusse pris le chemin de l'execution. Car mon naturel tendoit plus à remuer les mains , qu'à pacifier les affaires , aimant mieux frapper , & iouer des cousteaux , que faire des harangues.

Mais la prudence me gaigna pour ce coup. Il n'est pas besoin se laisser emporter à son naturel, & à sa passion : car les affaires du maistre vont alors mal. Il y auoit assez de gens en cette ville là, qui eussent voulu remuer besogne en haine du premier President, qui n'y a iamais gueres esté aimé. Si c'est à tort ou à droit, ie m'en remets. Monsieur de Bourdeaux, qui est en vie, sçait bien l'aduis qu'on me vint donner, me promenant dans son iardin.

Or ie fus prié de toute la Cour de Parlement, & de toute la noblesse, ensemble de toute la ville, d'accepter la charge, que le Roy m'auoit donné, ce que ie ne voulois iamais faire : & auois fait la dépesche au Roy, & à la Royne, pour remercier leur Majestez, car ie me mettois tousiours deuant les yeux, qu'il m'en aduiendroit, ce qui en est arriué : & que ce gouuernement ne m'ameneroit qu'enuies & haines. Je n'ay iamais presagé chose de moy qui ne soit aduenüe. Que l'on demande à monsieur le President Lagaillon, qui me fist la harangue dans le Palais, pour me faire prendre cette charge, la responce que ie lui en fis, &

aussi en particulier. Il y a encores d'autres Presidens & Conseillers, qui sont en vie, qui entendoient mes raisons. le m'assure qu'il leur souviendra, si la prediſtion, que ie faisois lors de moy, ne m'est arriuee. Si est-ce, que pour lors ie ne l'acceptay point, ny de deux iours apres, non pas que le Roy ne me fist trop d'honneur, & que ie n'eusse bien souhaitte vn tel bien : mais i'auois tousiours deuant les yeux mille choses bien chatouilleuses. Mais le premier President Lagebston, & les autres Presidens ses compagnons, & les anciens Conseillers vinrent à mon logis, où ils me dirent beaucoup de choses. Monsieur de Candalle, & monsieur Descars, que ie trouuay là, & monsieur de Lieux mon frere, messieurs de Barzac, Duza & toute la noblesse, qui estoient avec moy, me pressoient d'autre costé, disant que ie la deuois prendre, les Iurats & toute la ville de mesme. Et par ainsi ie demeuroid seul en mon opinion : & fus contraint de passer le guichet, comme vn homme qu'on met en prison. Car ainsi puis-je dire y auoir esté mis. Et si i'eusse demeuré en ma liberté, ie fusse mort, ou i'eusse

fait quelques seruices, qui eussent esté agreables au Roy, dont i'en eusse tiré quelque recompense, au lieu, que des seruices, que i'ay faits avec cette charge de par deça, ie n'en ay eu que reproches, & malle graces. Et si diray, qu'il n'y a homme sous le ciel, qui eust sceu faire mieux que i'ay fait, au dire de tous les trois estats de la Guyenne. Et si i'eusse fait tels seruices du viuant des feus Roys, François, ou Henry, il n'y a gentil-homme en France, s'il ne porte titre de Prince, qui eust esté plus aduancé, ny mieux reconneu, que i'eusse esté. Or Dieu soit loué de tout. Ma recompense a esté vne grande arquebusade au visage, de laquelle ie ne gueriray iamais, qui me fait toujours maudire l'heure, que ie n'eus cette charge. Plusieurs plus grands Seigneurs que moy, s'en fussent sentis honorez, aussi faisois-ie moy : mais ayant à seruir vn Roy en son enfance, & vn

*Admis du
sieur de
Montluc.*

pays où ie preuoyois bien que i'aurois assez d'affaires, & loin de moyens, il me sembloit que ce seroit plus d'auantage pour moy, d'aller loin de mon fumier que demeurer dessus. Et conseilleray tousiours à vn mien ami,

de prendre charge plustost loing , que pres du lieu de sa demeure , car enfin nul n'est prophete en son pays. Quoy qu'il en soit , pour le bien de la patrie , ie pris cette charge pesante sur mes espaules.

*Paix des
premiers
troubles.*

Or comme ie pensois partir de Bourdeaux , pour aller à Toulouse apres auoir tout pacifié , arriua la paix , que le capitaine Fleurdelis apporta. Il auoit trouué le capitaine Montluc devant Mussidan , qui amenoit au Roy douze compagnies de gens de pied , les plus belles compagnies & les mieux armées , qui encores se fussent leuées en Guyenne : & vne compagnie de cheuaux legers. Le sieur de Cancon estoit son lieutenant , & le sieur de Montferran son enseigne. La ville de Bourdeaux lui auoit enuoyé deux canons , & vne couleurine que ledit capitaine Fleurdelis trouua à deux lieues de Mussidan. Le capitaine Montluc ne voulut iamais arrester de passer outre , qu'il n'eust de mes nouuelles. La paix arriuée tout le monde fust d'aduis , que ie le contremandasse. Ce que ie fis , & ramenay l'artillerie , & fis retirer tous ces gens de pied , & gens de cheual : afin que

le peuple ne fust mangé dauantage. Et manday à Toulouse de faire le semblable : de sorte qu'en huit iours tout le monde fust retiré , m'assurant de garder la Guyenne , sans garnison d'homme de cheual ny de pied. Ce que ie fis : car par l'espace de cinq ans, homme de pied ny de cheual ne mangea en toute la Guyenne vne poulle , tenant les champs. I'auois trois canons à Agen , & avec braueries & menaces ie tenois tout le monde en crainte : & fis poser les armes , mesmement toutes armes à feu : & n'y auoit homme qui portast armes , sinon les gentils-hommes leurs espées & dagues. Et mis vne si grande crainte par tout le pais , pour deux soldats Catholiques , que ie fis pendre , ayant transgressé l'Edit , que nul n'osa plus mettre la main aux armes. Les Huguenots pensans eschapper à bon marché & que ie ne les punirois pas à eux, deux autres de leur Religion transgresserent l'Edict : & soudain ils furent pendus , pour faire compagnie aux autres. Et quand les deux Religions virent que les vns ny les autres ne pouuoient auoir d'assurance de moy , s'ils transgressoient ils commencerent à

232 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Naturel
du Gas-
con.*

s'entr'aimer & se frequenter. Voila comme i'entretins la paix l'espace de cinq ans en ce pays de Guyenne entre les vns & les autres. Et croy que si tout le monde eust voulu faire ainsi sans se partialiser d'un costé ny d'autre, & rendre la iustice à qui le meritoit, nous n'eussions iamaïs veu tant de troubles en ce Royaume. Ce n'estoit pas petite besongne, car i'auois affaire avec des cerueaux aussi fols & gaillards, qu'il y en aye en tout le Royaume de France, ny par aduerture en l'Europe. Qui gouuernerá bien le Gascon, il peut s'asseurer, qu'il aura faict vn chef-d'œuvre : car comme il est naturellement soldat, aussi est-il glorieux & mutin. Toutesfois tantost faisant le doux; puis le colere, ie les maniois si bien, que tout plioit sous moy, sans que nul osast lener la teste. Bref le Roy y estoit reconnu, & la iustice obeye.

Voila la fin de la guerre des premiers troubles, où ie me suis trouué, & ce que i'ay faict en iceux. Qui est en somme, que si Dieu ne m'eust donné le courage de m'opposer aux Huguenots, ils se fussent tellement quantonnez, qu'il n'eust esté en la puissance

puissance du Roy de les tirer de long-temps. Et ne suis pas de l'aduis de ceux, qui disent, que ce n'est rien, & que quand bien il seroient icy quantonnez, qu'on les y enfermeroit. C'est vn bon pais & riche, s'il y en a en France, avec de belles riuieres, & beaucoup de places fortes & de ports de mer. Comment se peu donc vn tel pais renfermer, veu que les Anglois & autres estrangers y peuuent aborder par la mer? Le Roy n'en a tenu que trop peu de compte. l'ay peur qu'à la longue il s'en pourroit trouuer mal. Mais pourueu que ces messieurs, qui en parlent à leur aise, ayent les coudées franches, ils ne se soucient pas des autres: quand on leur demande aide & secours d'argent, car d'autre chose nous n'en auons que trop. Ils disent qu'on s'ayde du pays. Et ainsi le soldat n'estant payé, est forcé de voler & saccager, & le lieutenant du Roy de l'endurer. C'est tout vn, disent ils, pais gasté n'est pas perdu. O la méchante parolle, indigne d'un Conseiller du Roy, qui a les affaires d'Estat en main. Il n'en porte pas la peine, ny n'en a pas les reproches: mais bien celuy, qui a cette charge, lequel le

peuple accable de malediction. Voila donc nostre Guyenne perduë & reconquise, & puis maintenue en paix pour le bien de tout le peuple, & particulièrement pour mon grand mal-

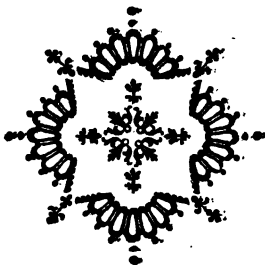
Deffien
du capi-
taine
Montluc. heur. Car mon fils le capitaine Montluc ne pouuant non plus viure en repos que son pere, se voyant inutile en France, pour n'estre courtisan, & ne sçachant nulle guerre estrangere où s'employer, desseigna vne entreprise sur mer, pour tirer en Affrique & conquerir quelque chose. Et pour cet effect suiuy d'une belle noblesse volontaire (car il auoit plus de trois cens gentils-hommes) & d'un nombre des meilleurs soldats & capitaines qu'il peust recouurer, s'embarqua à Bourdeaux avec six nauires, aussi bien equippez, qu'il estoit possible. Le ne veux m'arrester plus longuement sur le dessein de ceste malheureuse entreprise, en laquelle il perdit la vie, ayant esté emporté d'une mousquetade en l'Isle de Maderes, où il fit descente, pour faire aiguade. Et parce que les Insulaires ne vouloient permettre de rafraischir ses vaisseaux, il fallut courir aux mains, à leur perte & ruine, & plus à la mienne: qui per-

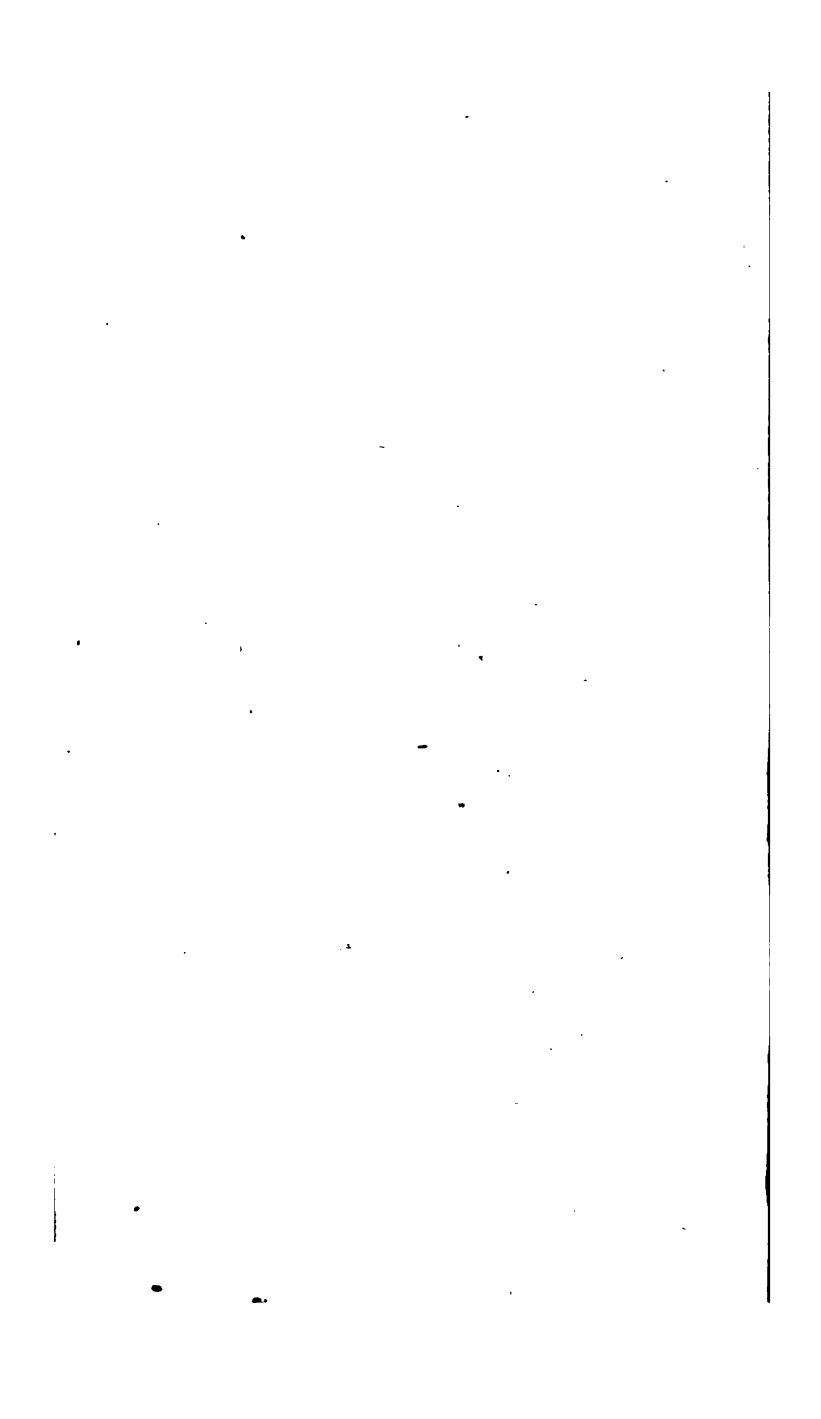
dis là mon bras droit. Que s'il eust
pleu à Dieu me le conserver , on ne
m'eust presté les charitez , qu'on a
faict. Bref ie l'ay perdu en la fleur de
son âge , & lors que ie pensois qu'il
feroit & mon baston de vieillesse , &
le soutien de son païs , qui en a eu bon
besoin. l'auois perdu le courageux
Marc-Antoine mon fils aîné au port
d'Ostie : mais celui , qui mourut à
Maderes pesoit tant , qu'il n'y auoit
gentil-homme en Guyenne , qui ne
iugeast , qu'il surpasseroit son pere.
le laisse à discourir à ceux-là qui l'ont
connu , quelle estoit sa valeur & sa
prudence. Il ne pouuoit faillir d'estre
vn bon capitaine , si Dieu l'eust pre-
serué : mais il dispose de nous comme
il lui plaist. le croy que ce petit Mont-
luc , qu'il m'a laissé , taschera à l'imi-
ter soit en vaillance , ou en loyauté
enuers son Prince , comme tousiours
les Montlucs ont faict. S'il n'est tel ,
ie le desauouë. On sçait bien , & la
Royne mieux que tout autre , que ie
ne fus iamais l'auteur de cette infortu-
née entreprise. Monsieur l'admiral
sçait bien , combien ie taschay à la
rompre , non pas pour vouloir retenir
mon fils sur les cendres , mais pour la

*Toutte
ge des
Mont-
luc.*

crainte que i'auois , qu'il ne fût cause
 d'ouurir la guerre entre la France &
 l'Espagne. Et encore que ie l'eusse de-
 firé , si eusse-ie voulu , que quel-
 qu'autre eust fait l'ouuerture , pour
 la tirer de nos maisons. Le dessein de
 mon fils n'estoit pas de rompre rien
 avec l'Espagnol , mais ie voyois bien ,
 qu'il estoit impossible , qu'il ne don-
 nast là , ou au Roy de Portugal : car à
 voir & ouyr ces gens , on diroit que
 la mer est à eux. Monsieur l'Admiral
 n'aimoit & estimoit que trop mon
 fils , ayant tesmoigné au Roy , qu'il
 n'y auoit Prince , ny Seigneur en
 France , qui eust peu de ses seuls mo-
 yens , & sans bien-fait du Roy , dres-
 ser en si peu de temps vn tel equi-
 page. Il disoit vray , car il auoit gagné
 le cœur de tous ceux , qui le conois-
 soient , & qui vouloient suiure les
 armes. Et moy i'estois si mal aduisé ,
 qu'il me sembloit , que la fortune lui
 deuoit estre aussi fauorable , qu'à moy.
 Pour vn vieux guerrier tel que ie
 suis , ie confesse que ie fis vne grande
 faute , de n'auoir auant partir décou-
 uert l'entreprise à quelqu'autre , veu
 que le Vicomte Duza , & de Pompa-
 dour , & mon ieune fils estoient de la

compagnie , qui eussent peu tanter fortune , & poursuivre l'entreprise projetée. De laquelle ie me tairay , parce que , peut estre la Royne la renouiera quelque iour.







COMMENTAIRES

DE MESSIRE

BLAISE DE MONTLUC,

Mareschal de France.

LIVRE SIXIÈME.



A France jouïst cinq ans de ce repos avec les deux Religions , toutesfois ie me doutois tousiours, qu'il y auoit quelque anguille sous roche : mais pour la Guyenne ie ne craignois pas beaucoup. I'auois tousiours l'œil au guet , donnant aduis à la Royne de tout ce que i'entendois , avec toute la fidelité , dont ie me pouuois adiufer. Pendant ce temps le Roy visita son Royaume. Estant arriué à Thoulouse , ie fus baisser les mains à sa Majesté , laquelle me fit plus honorable recueil , que ie ne meritois. Les Hu-

*Propos de
la Royne
au sieur
de Mont-
luc.*

guenots ne faillirent à faire leurs pratiques & menées, & me faisoient faux-feu sous main : car à descouvert ils n'osoient le faire : mais ie ne m'en donnois pas grande peine. La Royne ne me fit cet honneur de me dire tout ce qui se passoit, & me monstra la fiance qu'elle auoit en moy. Et connus bien lors qu'elle n'aimoit pas les Huguenots. Vn iour estant en sa chambre avec messieurs les Cardinaux de Bourbon & de Guyse, elle me raconta ses fortunes, & la peine où elle s'estoit trouuée. Et entre autres choses me dit, que le soir, que la nouuelle lui vint, que la bataille de Dreux estoit perdue (car quelque hardie lance lui donna cet alarme, n'ayant pas eu loisir d'atendre ce que monsieur de Guyse feroit, apres que monsieur le Connestable fut rompu & pris) elle fut toute la nuit en conseil, où estoient mesdits seigneurs les Cardinaux, pour aduiser quel party elle prendroit pour sauuer le Roy. Enfin sa resolution fut, que si le matin la nouuelle se fut trouuée veritable, elle tascheroit se retirer en Guyenne, encore que le chemin fut bien long, où elle se tenoit plus assurée, qu'en tout autre pais de France.

France. le prie Dieu qu'il ne m'aide jamais , si les larmes ne m'en vindrent aux yeux , lui oyant raconter sa desolation. Et lui dis ces mesmes mots , Hé mon Dieu , madame vous estes vous trouuée en telle necessité? Elle me l'assura & iura sur son ame comme firent aussi messieurs les Cardinaux. Il faut dire la verité , que si cette bataille eust esté perdue , sa Majesté eust bien eu à souffrir : & croy que c'estoit fait de la France , car l'Estat eust changé , & la Religion. Car à vn ieune Roy , on fait faire ce qu'on veut.

Or leurs Majestez ayant trauerfé la Guyenne trouuerent les choses en meilleur estat , qu'on ne leur auoit dit : car les Huguenots mes bons amis auoient fait courir le bruit , que tout estoit ruiné & perdu : mais ils trouuerent , qu'elle estoit en meilleur estat que le Languedoc. Leurs Majestez seiournerent au Mont de Marsan quelque temps , attendant que la Royné d'Espagne vint à Bayonne. Je veux escrire icy vne chose que ie decouuris - là , pour monstrier que i'ay tousiours tenu à la Royné la promesse, que ie lui fis à Orleans, apres la mort

*Le Roy en
Guyenne.*

242 *Comm. de M. B. de Montluc,*

du Roy François. Que ie ne despendrois iamais que du Roy & d'elle, comme i'ay tousiours fait. Encore que ie n'en aye pas apporté grand fruit, si est-ce que i'aime mieux que la faute soit venue d'ailleurs, que si i'auois manqué à ma promesse. Le sentis donc
Ligue d'offse en France. le vent, qu'une ligue s'estoit dressée en la France, là où il y auoit de grands personnages, Princes, & autres, lesquels ie n'ay affaire de nommer bien engagez de promesse. Le ne scay au-
vray à quelle fin cette ligue se faisoit : toutesfois vn gentil-homme me les nomma presque tous : & fus persuadé par ledit gentil-homme de m'y mettre, m'assurant que ce ne seroit que pour bon effect : mais il conneust à mon visage que ce n'estoit pas viande de mon goust. L'en aduertis secrettement la Roynie tout aussi tost : car ie ne pouuois porter sur le cœur. Elle le trouua bien estrange, & me dit que c'estoient les premieres nouuelles, me commandant de m'enquerir encore mieux de toutes choses. Ce que ie fis, & n'en trouuay rien d'aduantage que ce que ie lui en auois dit : car ce gentil-homme se tint sur ses gardes.

Sa Majesté me demanda aduis , *Conseil*
 comme elle s'en deuoit gouuerner : ie *du fieur*
 lui dis , & la conseillay qu'elle deuoit *de Mont-*
 mettre en auant & moiennner que le *luc à la*
 Roy propofa lui-mefme , qu'il auoit *Royne.*
 entendu , qu'une ligue se drefloit en
 fon Royaume , & que cela ne pou-
 uoit estre fans le mettre en crainte ,
 & en foupçon : qu'il deuoit prier tous
 generalmente de rompre cette ligue :
 & qu'il vouloit faire vne association en
 fon Royaume , de laquelle il feroit le
 chef. Elle fut ainfi appellée quelque
 temps : mais apres on changea de nom,
 & l'appella-on la confederation du
 Roy. La Royne lors que ie lui donnay
 ce conseil, ne le trouua pas bon : & me
 dit , que fi le Roy en faisoit vne , il
 feroit à craindre que les autres en
 fiffent vne autre. Mais ie lui repliquay ,
 qu'il falloit que le Roy y obligeast
 ceux , qui en pourroient faire au con-
 traire , & que c'estoit vne chose , qui
 ne se pourroit celer : & à laquelle on
 pouuoit pourueoir. Deux iours apres
 la Majesté foupplant , elle m'appella ,
 & me dit , qu'elle auoit mieux pensé
 en l'affaire , que ie lui auois parlé , &
 qu'elle trouuoit que mon conseil estoit
 fort bon : & me dit , que le lende-

main sans plus tarder elle vouloit faire proposer au Roy cette affaire : comme elle fist. Et m'enuoya querir à mon logis pour m'y trouver , mais ie n'y estois point. Le soir elle me dit pourquoy ie n'y estois pas venu , & me commanda de m'y trouver le lendemain : parce qu'au conseil y auoit eu plusieurs grandes difficultez , lesquelles on n'auoit peu resoudre. Ie m'y trouuay selon le commandement qu'elle m'en auoit fait. Il y eust encores plusieurs disputes Monsieur de Nemours parla fort sagement , & remontra qu'il seroit bon de faire vne ligue & association pour le bien du Roy & de son Estat : afin que tous d'vne mesme volonté , si les affaires se presentoyent , se rendissent auprès de sa Majesté pour exposer leurs biens , & leurs vies pour son service. Et d'autre part , que si quelques vns de quelque religion que ce fut , leur vouloyent courir sus , ou remuer quelque chose , que tous d'vn accord & vnion exposassent leurs vies , pour se deffendre. Monsieur le Duc de Montpensier fut de cette mesme opinion , & plusieurs autres , disant tous que cela ne pouuoit que d'autant plus tenir le Royau-

*Admis de
messieurs
de Ne-
mours &
Montpen-
sier.*

me en paix , veu qu'on ſçauroit les plus grands ainſi liguez pour la deffenſe de la couronne.

La Royne me fit cet honneur de me commander , que i'en diſſe mon aduis. Alors ie propoſay que cette ligue ne pouuoit porter preiudice au Roy. Car tout tendoit à vne bonne fin , pour le ſeruice de ſa Maieſté , bien & repos de ſon Eſtat , & de ſes ſubjets ; mais que celle qui ſe faiſoit en cachette , ne pouuoit porter que mal-heur. Car comme l'on entendoit qu'il s'eſtoit fait vne ligue , d'autres en voudroient faire vne autre , & non ſeulement vne , mais pluſieurs : & qu'il n'y auroit rien , qui nous menaſt ſi-toſt aux armes , que cela. Et que ſi les vns tendoient à bonne fin , on n'eſtoit pas aſſeurés que d'autres ne tendiſſent à la mauuaiſe. Car les bons ne pouuoient reſpondre pour les mauuais. Que ſi les cartes ſe meſſoient vne fois de ligue à ligue ; il y auoit bien affaire d'en tirer vn bon ieu : car c'eſtoit vne vraye porte ouuerte pour faire entrer les eſtrangers dans le Royaume , & mettre tout en proye : mais que tous generalmente , Princes & autres deuions faire vne ligue ou aſſociation ,

*Aduis des
ſieur de
Montmor.*

246 *Comm. de M. B. de Montluc,*

qui s'appelleroit la ligne, ou bien confederation du Roy : & faire les sermens grands & solempnels de n'y contreuenir, à peine d'estre declarez tels, que le serment porteroit : & que sa Majesté ayant fait les conclusions, deuoit depescher messagers par tout le Royaume de France, avec procurations pour receuoir le serment de ceux, qui n'estoient là presens : & que par là l'on connoistroit, qui voudroit viure & mourir au seruice du Roy & de l'Estat. Que si quelqu'un est si fol, d'oser leuer les armes, iurons tous, Sire, de lui rompre la teste. Je vous respons, que i'y mettray si bon ordre en ce pais, que rien ne bransera, que vous ne soyez reconnu pour nostre maistre. Et par mesme moyen promettons par la foy, que nous deuons à Dieu, que si quelqu'autre contreligüé se trouue, nous vous en aduertirons faictes signer la vostre aux grands de vostre Royaume. La feste ne se pourroit iouir sans eux, ainsi on pourra les obliger, & pourueoir aux inconueniens. Voila ma proposition. Là il y eust plusieurs disputes : mais enfin fut concludë l'association du Roy, & arresté que tous les Princes, grands sei-

gneurs, gouuerneurs de Prouinces, & capitaines de gens-d'armes renonceroient à toute ligue & confederations, tant dehors que dedans le Royaume, & que tous seroient de celle du Roy, & feroient le serment, à peine d'estre déclarez rebelles à la couronne. Et y a encores d'autres obligations, desquelles il ne me ressouient point. Il y eust plusieurs difficultez pour coucher les articles. Les vns disoient, qu'ils deuoient estre couchez d'une sorte, & les autres d'un autre. Car à ces conseils, aussi bien qu'aux nostres, il y a du blanc & du noir, & de l'opiniastreté, & de la dissimulation. Et tel, peut estre, faisoit bonne mine, qui estoit emprunté ailleurs. Ainsi va le monde. O que c'est vne chose miserable, quand vn Royaume tombe en la ieunesse d'un Roy. S'il eust eu lors la connoissance, qu'il a eu depuis, ie croy qu'il eust bien fait parler des gens bon François. Enfin tout fut passé & accordé, & commencerent les Princes à faire le serment & signer, puis les Seigneurs. Et encores que ie ne sois qu'un pauvre gentil-homme, le Roy voulut que i'y signasse, à cause de la charge que ie tenois de lui, &

fut enuoyé à monsieur le Comestable, qui estoit à Bayonne, lequel s'y signa. D'autre part ils dépescherent vers monsieur le Prince de Condé, monsieur l'Admiral, monsieur Dandelot, & autres seigneurs & gouverneurs de la France. Et les messagers de retour, le Roy en fist faire vn instrument, comme l'on me dit, lequel fut mis dans ses coffres. Et croy bien, qu'il n'eust pas perdu, & qu'on y peut voir des gens en blanc & en noir, qui ont esté parjurez à bon escient. Or ie ne sçay, qui fut cause de commencer la guerre à la saint Michel : car celui qui la commença, a contreueu à son ferment. Et iustement, si le Roy le vouloit, le feroit declarer tel : car lui-mesme s'y est obligé par son seing. On ne lui feroit pas de tort, puis qu'il s'y est soubmis. Et encores que cela ne consiste pas en combats, si pense-je auoir fait vn grand seruice au Roy, & à la Royne, de leur auoir decouvert cette menée. Car peut estre que les affaires fussent allez encores pis, qu'ils n'ont fait.

● Or le Roy prit son chemin au retour de Bayonne vers Xaintonge & la Rochelle, où ie l'accompagnay, &

là me commanda de m'en retourner, & faire bien observer les Edits de la paix, ce que j'ay tousiours fait. Et ne faut point qu'on die, que la guerre ait iamaïs commencé par mon gouvernement. Aussi n'y eussent-ils iamaïs rien gagné, & ne m'eussent peu prendre au dépourveu; mais leur dessein estoit à la teste. La Royn^e, qui est en vie, se resouuiendra, de ce que ie lui dis sur le fait de la Rochelle. Car si cette plume eust esté enleuée aux Huguenots, & assurée comme ie lui dis qu'elle deuoit faire, la France n'eust pas veu tant de mal-heurs. Mais elle craignoit tant de mettre les choses en trouble, qu'elle n'ozoit rien remuer. Et sçay bien, qu'un soir elle m'entretint plus de deux heures, ne me parlant que des choses, qui s'estoient passées, pendant la vie du Roy son mary, mon bon maistre. Et toutes-fois un, qui n'estoit pas des plus petits, alla dire que ie dressois quelque chose au preiudice de la paix. Pleust à Dieu qu'elle m'eust creü, la Rochelle n'eust iamaïs ozé gronder. Or comme le Roy commença à fortir de Bretagne, pour prendre son chemin à Blois, j'eus aduis de Roüergue, Quercy,

Crainte de la Royn^e.

250 *Comm. de M. B. de Montluc ,*

Perigord , Bourdelois , & Agenois ,
que les Huguenots s'acheminoient
avec grands cheuaux & petites troup-
pes , & portoient des coffres : & di-
soit-on que leurs armes & pistolets

*Aduis à la Royne de la prise des ar-
mes.* estoient dedans. l'en aduertis trois ou
quatre fois la Royne : mais elle n'y
voulut iamais adjouster foy. A la fin

ie lui enuoia y Martineau Controlleur
à present des guerres : lequel ne fut
gueres bien venu d'apporter telles
nouuelles : E trois iours apres son arri-
uée , y arriua Boëry vn mien secretaire,
qui apporta de ma part nouuelles à la
Royne , que tous marchaient à la dé-
couuerte le iour & la nuit : & croy
qu'il n'en eussent rien creu , n'eust esté
qu'en mesme temps que Boëry arriua
sa Majesté en fut aduertie de tous les
autres gouuernemens de la France.
Qui fut cause , que le Roy prit son
chemin en diligence droit à Moulins.
Ie ne sçay à quelle fin cela tendoit n'y
pourquoy on s'en alloit ainsi par trou-
pes. Ils le deuoient sçauoir. Cela n'es-
toit pas signe de vouloir rien faire de
bon : car sans le sceu du Roy ou de son
lieutenant , on ne doit entreprendre
telles choses. Et si ie n'eusse eu peur
d'estre accusé d'auoir rompu la paix ,

ie les eusse bien-tost resserrez en leurs maisons : car ie ne dormois pas. Je m'en allay bien accompagné de Noblesse, & de ma compagnie en Rouergue, Quercy, & au long de la liziere de Perigord veoir si personne ne s'esloüeroit à découuert. Et manday au Roy, que s'il vouloit qu'à leur retour ie parlasse à eux, i'espérois de lui en rendre bon compte. Le Roy me manda, qu'il ne le vouloit point : mais que ie les laissasse retourner chacun en leur maison. Là ie conneus, que le serment du Mont de Marsan ne dureroit guere. l'ay voulu escrire cecy afin de faire connoistre combien i'ay tousiours esté vigilant en ma charge, puis que i'estois le plus loin du Roy. & le premier à l'aduertir. A present ie veux commencer la guerre de la saint Michel, qui sont les seconds troubles.

Encores que l'on aye dit, & ie le sçay bien aussi, que les Huguenots me veulent mal, si est-ce que ie n'estois pas si peu soigneux de ma charge, que ie n'eusse acquis des amis en leur troupe, & tels qui estoient du consistoire. Ce n'estoit pas comme aux premiers troubles. Nos cartes estoient si meslées, qu'il n'estoit possible de

*Intelligence du
sieur de
Montluc
parmy les
Huguenots.*

252 *Comm. de M. B. de Montluc,*
plus : & ces gens n'estoient plus si es-
chauffez en leur religion , comme ils
auoient accoustumé. Plusieurs ou de
crainte ou de bonne volonté venoient
à nous : de sorte que nous commencions
à estre compagnons. La crainte aussi
qu'ils auoient de moy , m'en rendit
quelqu'un amy , au moins il en faisoit
la mine. Enuiron deux mois & demy
deuant la saint Michel , i'eus aduis
d'un gentil-homme , & d'un autre
riche homme ne sçachant nouvelles
l'un de l'autre , que M. le Prince de
Condé , & M. l'Admiral leur auoient
mandé à tous de se tenir prests , ar-
mez & montez ceux qui auoient le
pouuoir : & que ceux qui ne l'a-
uoient , s'armassent d'armes selon leur
moyen. Et que l'on fist grandes proui-
sions de bleds , d'autres munitions de
viure à Montauban. Je iugeay , que
cet aduis auoit grande apparence : car
ils ne laissoient cheual à acheter , &
en y auoit qui enuoyoient sur les pas-
sages d'Espagne : & rien ne leur estoit
cher , vieux ny ieunés. Je dépeschay le
Sieur de Luffan en poste vers la Roynie,
lui donnant aduis du tout : mais sa
Majesté n'en creut rien : ains me mar-
da , que ie n'adioustasse point foy aux

aduertiffemens , que l'on me donnoit ,
 & que ie fifse feulement garder les
 Edits. Cependant de iour à autre.
 i'estois aduertty , que leur trame con-
 tinuoit , & que l'on auoit fait vne
 afsemblée feerette à Montauban , &
 vne autre à Touloufe à la maifon de
 Dacezat. le manday encores à la
 Roynne tout ce que i'entendois : mais
 fa Majefté n'y voulut iamais adioufter
 foy. Et ce fut par trois ou quatre hom-
 mes l'vn apres l'autre. A la fin elle se
 fafcha tant de mes aduertiffemens ,
 qu'elle dit à Araignes Syndic du Con-
 dommois , que ie ne lui donnaffe plus
 d'aduis: car elle fçauoit bien tout le
 contraire de ce que ie lui mandois ,
 & qu'il sembloit que i'euffe peur. Et
 me fut mandé par d'autres , que l'on
 se mocquoit de moy au confeil , &
 qu'on m'appelloit corneguerre. Ils
 pouuoient dire pis , puis que ie n'en
 entendois rien. Si i'euffe esté à vne
 picque d'eux , i'en euffe peut estre fait
 taire quelqu'vn , qui parloit bien haut,
 l'excepte ce que ie dois. Mais ces
 meffieurs les courtifans , qui ne ma-
 nicrent iamais autre fer que leurs or-
 loges & monstres parlent comme bon
 leur semble, Ils font des demy dieux ,

*Les Hu-
 guenots
 s'arment.*

& font des empressez, comme si rien n'estoit bien fait, s'il ne passoit par leur teste. Je m'estonnois fort comment la Royne, qui auoit si bon entendement, se resouuenant de ce qu'elle m'auoit dit, me traitoit ainsi. Il n'y auoit ordre : car i'estois si esloigné, que ie ne pouuois replicquer.

Enuiron quinze ou vingt iours auant la saint Michel, ie m'en allay à la maison d'un gentil-homme mien amy : & là se rendist vn de ceux qui m'aduertissoient, lequel me dit, qu'il n'y auoit, que deux iours, qu'un gentil-homme de monsieur l'Admiral estoit passé à Montauban : & s'en alloit en poste d'Eglise en Eglise pour les aduertir de se tenir prests à s'esleuer à l'heure, qu'un autre gentil-homme dudit sieur Admiral, ou bien de M. le Prince de Condé arriueroit, qui seroit dans quinze ou vingt iours au plus tard. Je priay celui-là que s'il estoit dans Montauban, à l'heure que ce gentil-homme arriueroit, qu'il fist sauuer tous les Catholiques, qui estoient dedans. Et ainsi ie partis, & m'en vins à Cassaigne, où ie trouuay vne lettre d'un gentil-homme, qui pour lors se tenoit à Toulouse, me

donnant pareil aduis. Et pource que la lettre n'estoit pas signée, ie ne la voulus enuoyer a la Royne, craignant qu'elle n'y adjoustat point de foy. Le lendemain arrina audit Cassaigne le Baron de Gondrin, lequel à present nous appellons monsieur de Montepan, qui s'en alloit en poste à la Cour pour obtenir de sa Majesté quelques lettres pour vn procez que son pere & lui auoient au Parlement de Toulouse. l'adjoustay foy à ceux qui m'aduertissoient : & me seruit bien : pource que de trois, qu'ils estoient les deux auoient affaire de moy pour des biens qu'ils plaidoient : & connoissois bien à leur complexion, qu'ils n'estoient pas si deuotieux en leur religion, qu'ils ne fussent plus affectionnez à gagner leur bien, qu'ils plaidoient, & quitter ministres & tout (ie croy que cette religion n'est qu'une pipperie) & sans moy ils ne pouuoient pas y faire, ce qu'ils vouloient : & ie les aidais de ce que ie pouuois, pour tousiours estre par eux aduerty. Car i'auois credit, & estois aimé aux Parlemens de Bourdeaux & Toulouse, & de tous les officiers du Roy. Ils auoient raison, & moy de leur ren-

Les Parlemens de Toulouse & de Bourdeaux affectionnés au service du Roy.

dre la pareille : car ie les ay tousiours conneus fort affectionnez au seruice du Roy. Ie dis au Baron de Gondrin , qu'il me recommandast tres-humblement à la bonne grace de la Royne , & qu'elle se souuint qu'elle n'auoit iamais voulu adiouster foy aux aduertissemens que ie lui donnois , & qu'elle en pleurerait de ses yeux , pour ne m'auoir point creu : Que sa Majesté m'auoit mandé qu'il sembloit que i'eusse peur , & qu'au conseil du Roy on disoit , que i'estois vn corneguerre. Que ie la suppliois tres-humblement de croire , que ie n'auois point peur de moy : car Dieu mercy i'estois né sans peur , & ne sçauois que c'est d'autre peur , que celle qu'un homme de bien doit auoir. Mais que i'auois peur du Roy & d'elle , car il n'y alloit pas moins que de la mort , ou de la prison : & qu'elle se gardast pour quelques iours , & empeschast que le Roy n'allast pas si souuent à la chasse , ny à l'assemblée , comme il faisoit sur tout tant qu'il desireroit conseruer sa vie & son Estat. Le Baron de Gondrin s'en acquita : & me dit que sa Majesté lui auoit respondu , qu'elle ne vouloit plus escouter nul aduertissement ,

fement , que ie lui donnasse , & qu'elle scauoit mieux la volonté des Huguenots , que moy , & leurs forces , iusques où elle se pouuoient estendre , & qu'ils ne demandoient que la paix. Ces gens faisoient leurs pratiques de loin , & elle estoit à mon aduis charmée par ie ne sçay quelles gens. Ledit sieur de Montespau fist si grande diligence , qu'il fut de retour dans dix ou douze iours auant la saint Michel , & me dit , que la Royne lui auoit respondu. Il n'est pas possible , que sa Majesté ne fut , comme i'ay dit , pippée & abreuuée de quelques gens qu'elle auoit aupres d'elle , qui procedoient par malice , ou bien par ignorance. Mais c'est vne chose estrange , car pardeçà les pages & laquais scauoient les appareils que les Huguenots faisoient pour s'esleuer. Et auant que ledit sieur Baron de Gondrin arriuaist , ie fus aduertty , que huit iours auant la saint Michel , ou huit iours apres , le gentil homme de M. l'Admiral deuoit arriuer. Et sur les responce que me faisoit la Royne , ie pensay faire vn grand erreur d'oster tout soupçon , & penser qu'elle estoit mieux aduertie que moy : & qu'il

258. *Comm. de M. B. de Montluc,*
 ne me falloit adiouster foy à ceux
 qui me donnoient ces aduis. Sur cela
 ie fis vne entreprinse avec le feu Eues-
 que de Condom, les sieurs de Sainto-
 rens, & de Tilladet freres, pour aller
 aux bains à Barbottan, comme les
 medecins m'auoient ordonné, pour
 vne douleur de cuisse, que i'ay : la-
 quelle ie gagnay à la prise de Quiers :
 dequoy monsieur d'Aumalle se sou-
 uient bien. le croy que ie ne la per-
 dray, que ie ne sois mort.

*Le sieur
 de Mont-
 luc s'en
 va aux
 bains.*

Nous partismes de Cassaigne le sa-
 medy pour aller coucher à la maison
 de M. de Panias faisant apporter deux
 tiercelets d'autour, pour passer nostre
 temps aux bains. Et la nuit propre que
 nous arriuasmes, à mon premier som-
 meil ie fis vn songe, qui me travailla
 plus que si i'eusse en quatre iours la
 fièvre continuë. Lequel ie veux es-
 crire icy (plusieurs font en vte à qui
 ie le dis deslors) ce ne sont pas des
 contes faits à plaisir. le songeay que
 tout le Royaume de France estoit en
 rebellion, & qu'un Prince estrange
 s'en estoit saisi, & auoit tué le Roy,
 Messeigneurs ses freres, & la Roïne,
 & que i'estois fuyant nuit & iour de
 tous costez, pour me sauuer : car i'a-

*Estrange
 songe du
 sieur de
 Montluc.*

uois (comme il me sembloit) tout le monde en teste , pour me prendre. Tantost ie me sauuois en vn endroit , tantost en vn autre. Enfin ie fus surpris en vn logis : & m'amena-on deuant le Roy nouveau , qui se promenoit dans vne Eglise au milieu de deux grands hommes. Il estoit de stature petite , mais gros & fort d'espaules : & portoit vn bonnet de velours carré , comme l'on les portoit le temps passé. Ses archers de la garde portoiẽt iau-ne , rouge & noir : & m'amenant prisonnier le long des rues , tout le monde couroit après moy. L'vn disoit tuez-le , le meschant : l'autre me presentoit l'espée nuë à la gorge : l'autre le pistolet à l'estomach. Et ceux qui me menoiẽt crioient ne le tuez pas : car le Roy le veut faire pendre deuant lui. Et de cette sorte me menerent deuant le Roy nouveau , qui se promenoit , comme i'ay dit. Il n'y auoit image ny autel : & d'abord il me dit en Italien , *Veni qua forsante , tu mai fatto la guerra & a quelli i quali suono mai seruitori , ioti faro apicquar , adesso , adesso.* Alors ie lui respondis en mesme langage , m'estant aduis que ie parlois le Tuscan aussi bien , que quand i'estois

260 *Comm. de M. B. de Montluc,*
dans Sienne. *Sacra maestà io seruito al*
mio Re si como suono obligati fare tuti gli
huomini da bene, su Maestà ne done pigliar
questo à male. S'enflantant lors de co-
lere il dit aux archers de sa garde, An-
date, andate, menate lo adpicar quel fuor-
fante, que mi farabe encor la guerra. Sur
quoy ceux qui me tenoient, me vou-
lurent amener : mais ie tins ferme : &
lui dis, Io supplico su Maestà voler mi
saluar la vira, poique el Re mio signore e
morto ensieme gli signori soi fratelli : io vi
prometto che vi seruirà con medesima fideità
col laquale io seruito il Re, mentre viueua.
Sur cela les seigneurs, qui se prome-
noient avec lui, le supplierent me-
vouloit sauuer la vie. Alors il me re-
garda au visage : & me dit, *prometti tu*
questo dul cuore : Or su io ti do la vita per la
pregièrè di quelli che mi pregano, sia mi fi-
dèle. Ces seigneurs parloient François :
mais nous deux parlions Italien. Sur
quoy il commanda qu'on me menat
un peu à part, & qu'il vouloit encore
parler à moy. Ils me mirent contre un
coffre pres la porte de l'Eglise : &
ceux qui me tenoient, se mirent à
parler avec les archers de la Garde. Et
estant contre ce coffre ie commençay
à penser au Roy : & auois regret du

serment que i'auois fait : & que par aduenture le Roy n'estoit point encore mort : & que si ie me pouuois sauuer, ie m'en irois plustost seul & tout à pied par le monde trouuer le Roy, s'il estoit en vie & pris resolution de me sauuer. Je fortis de l'Eglise : estant dans la rue ie commençay à courir ne me souuenant point alors que i'eusse mal à la cuisse, car il me sembloit que ie courrois plus viste que ie ne voulois. Tout à vn coup i'ouys derriere moy crier, prenez-le le meschant. Les vns sortoient des maisons, pour me prendre, les autres se mettoient deuant moy. Mais i'eschappois tousiours, & de l'un & de l'autre : & gagnay vn degré de pierre, par où l'on montoit sur la muraille de la ville. Et comme ie fus au haut ie regarday en bas : & me sembla que c'estoit vn precipice si grand, qu'à peine pouuois ie voir le fond. Ils montoient les degrez ie n'auois rien pour me defendre, que trois ou quatre pierres que ie iettay. Et voulois me faire tuer : car il me sembloit, que l'on me feroit mourir de mort cruelle : & comme ie n'eus plus rien pour me defendre, ie me iettay en bas par dessus la muraille. Et en

tombant ie m'esueillay , & me trou-
uay tout en eau , comme si ie fusse
forty d'une riuere. Ma chemise , les
draps , la couuerte du liect , toutes
trempées. Il me sembloit que i'auois
ma teste plus grande qu'un tambour.
L'appellay mes valets de chambre , les-
quels firent du feu incontinent : &
m'osterent ma chemise , & m'en bail-
lerent vne autre. Mes gens allerent à
madame de Panias , laquelle com-
manda qu'on leur baillast des draps.
Elle mesme se leua , & vint en ma
chambre , & vid que les draps & la
couuerte estoient en eau , & ne partist
de là , que tout ne fust seché. Le lui
compray mon songe & la peine que
i'auois eu dont m'estoit venuee cette
sueur. Il lui en souuient aussi bien qu'à
moy. Le songe que ie fis de la mort
du Roy Henry mon bon maistre , &
cestuy-cy m'ont donné plus de peine
& de travail , que si i'eusse eu toute
vne sepmaine la fièvre continuë. Les
medecins me disoient , que c'estoit à
force de l'imagination pour estre mon
esprit occupé tousiours à cela : &
croy qu'il est vray. Car souuent me
suis-ie trouué la nuict en combats avec
les ennemis songeant des malheurs

que ie voyois apres arriner , & des ^{Consume} ^{du sieur} ^{de Mont-} ^{luc.} bonnes fortunes aussi. l'ay eu ce malheur là toute ma vie , que dormant & veillant , ie n'ay iamais esté en repos. I'estois affeuré qu'ayant quelque chose à faire & en ma teste , ie ne manquois d'y songer toute la nuit. C'est vne grande peine.

Le lendemain , qui fut le Dimanche , l'on me vouloit amener aux bains : ie n'y voulus iamais aller , m'estant imprimé à ma fantaisie , que le Roy deuoit tomber en quelque malheur , me souuenant tousiours du songe du Roy Henry , quoy qu'on me sceust dire , nous nous en reuinsmes le lundy. Le ieudy vint vn Consul de Lectoure , qui me dit que le sieur de Fontenilles Seneschal d'Armaignac demouroit enfermé dans le chasteau , & ne sorroit point dehors : & que toute la nuit ils oyoient là dedans frapper ^{Admis de} ^{l'entrepri-} ^{se sur Lec-} ^{tourre.} contre quelque muraille , ou bien contre du bois , & que les Huguenots de la ville preparoient secrettement des armes. le l'en fis retourner l'asseurant que le sieur de Fontenilles ne feroit iamais chose qui portast preiudice au seruice du Roy , me fiant sur vne promesse , qu'il m'auoit faite à Agen en

264 *Comm. de M. B. de Mortluc,*
ma maison. Ledit Consul ne prenoit point cela pour bon payement. le lui dis qu'il regardast de bien pres, ce que ledit Seneschal feroit. Le vendredy arriuerent deux Consuls de Moissac, qui me vinrent dire que deux ou trois officiers du Roy qui estoient de Montauban, & plusieurs autres s'estoient rendus à Moissac pour des apparences, qu'ils auoient veues dans ledit Montauban de la prise des armes. le les fis retourner : & leur dis que sans faire aucune esmotion ny leuée d'armes, ils fussent soigneux de la garde de leur ville : & s'ils entendoient que les autres prissent les armes, qu'ils les prissent aussi, & que du tout ils m'aduertissent. Le Dimanche monsieur de Saintorens vint dîner avec moy : & arrestasmes d'aller le lundy voir voller nos oiseaux, & qu'il se rendroit à la pointe du iour à Cassaigne. Sur la minuiet m'arriua vn messager du sieur de la Lande chanoine d'Agen, qui m'apporta vne lettre, & vne que monsieur de Lauzun lui auoit enuoyée. La sienne disoit, ie vous enuoye vne lettre que monsieur de Lauzun m'a enuoyée en si grande diligence que l'homme qui l'a portée, n'a peu aller plus

plus auant. En celle de monsieur de Lauzun y auoit, Monsieur de la Lande aduertissez promptement & en diligence monsieur de Montluc, comme les Huguenots ont pris les armes à Bregerac : & sont allez incontinent prendre les cheuaux de monsieur le marquis de Trans qu'il tenoit à Eymet : & que tous ceux de ce pays les prennent. Et pource que monsieur le marquis de Trans auoit vne querelle contre son beau-frere nommé monsieur de saint Laurens, pour quelques procez, ie pensay promptement que c'estoient les gens dudit saint Laurens, qui seroient allez pour exploiter quelque executoire de dépens contre ledit sieur Marquis, & n'en fis autre compte. Sur la pointe du iour me leuay : & me faisant attacher regardant à la fenestre attendant monsieur de Saint-Laurens arriua vn homme à cheual, qui venoit d'un lieu qui est au long de la riuere de Garonne, lequel ie ne veux nommer, pour crainte qu'il ne soit tuc, car, l'homme qui me l'enuoya est encore en vie. Et comme i'ouurois la lettre, mon valet de chambre vid tomber vn breuet à terre: le me mis à lire ladite lettre : & y auoit dedans

*Le sieur
de Lau-
zun don-
ne aduis
de la pri-
se des ar-
mes.*

qu'il me prioit de lui laisser vendre à vn Portugais vn quintal de poiure : & de coltre ie rompis la lettre maudissant le Portugais , car il me ressouuint lors de la mort de mon fils , mort à Maderre. Cette lettre estoit faite en feinte pour mettre le breuet dedans. Mon valet de chambre commence à recueillir le breuet : & me dit qu'il estoit tombé ainsi que i'ourbis ladite lettre. Je me mis à lire le breuet : & y auoit ainsi , du vingt-huictième iusques au trentième de ce mois de Septembre le Roy prins , la Royne morte , la Rochelle prinse , Bregerac prins , Montauban prins , Lectoure prinse , & Montluc mort. Voila les propres mots, qui estoient dans ledit breuet. Alors

Avertissement du sieur de Montluc. ie ne commençay à penser à autre chose qu'à la chasse , & laisse ma coltre du Portugais : & fis partir tout incontinent le capitaine Mauries , qui auoit esté lieutenant en Piedmont du feu capitaine Montluc , le capitaine Jean d'Agen , & Tibauille commissaires de l'artillerie , leur commandant d'aller droit à la maison de monsieur de Saintorens lequel ils trouverent par les chemins : & qu'ils lui dirent , qu'il tournast visage à la mai-

son , & qu'il aduertist monsieur de Tilladet son frere, & les gentils-hommes ses voisins , pour se rendre à dix heures au Sampoy , vne ville qui est au Roy , où i'ay ma maison , avec cheuaux & armes sans faire aucun bruit. Nous sommes à vne lieüe les vns des autres. Leur dis aussi qu'après auoir parlé audit sieur de Saintorens , ils s'en allassent tousiours au galop droit à Lectoure , qui est à trois lieües du lieu de Cassaigne , car ce que le Consul m'auoit dit , me vint en mémoire : aussi y auoit il apparence que pour remuer besongne en Gascogne on commenceroit sur cette forte place. Je leur manday que comme ils arrieroient à la veüe du chasteau , ils allassent le pas , feignans estre marchands : & qu'ils allassent entrer à la porte du bouleuant , me doutant que le Seneschal auroit mis des gens dans le chasteau par la fausse porte : lesquels , s'ils apperceuoient que l'on se doutast , promptement se fassiroient de la ville avec l'aide des Huguenots , qui estoient dedans. Mais que comme ils seroient dans icelle , qu'ils parlassent secrettement aux Consuls , se faisant de la porte dudit bouleuant ,

*Diligence
du sieur
de Mont-
luc pour
sauuer
Lectoure*

& que ie les trouuasse mort ou en vie dedans , car ie serois bientoſt à eux , ce qu'ils firent , & depeschay à monsieur de Verduzan Seneschal de Bazadois & à plusieurs autres gentils-hommes ses voisins , les assignant tous à dix heures au Sampoy , où ie me rendis , & n'y trouuay que monsieur de Saintorens , lequel par malheur n'auoit trouué gentil-homme sien voisin , qui fut à la maison & monsieur de Tilladet mesmes s'estoit fait saigner ce matin , de sorte qu'il ne vint qu'un archer de ma compagnie nommé Seridos , & deux enfans de monsieur de Beraud , qui estoient aussi de ma compagnie (leur pere s'estoit trouué malade) , & un mien parent nommé M. de la Vit. l'attendis là monsieur de Verduzan iusques à midy : & ne voyant venir personne ie deliberay m'en aller à Lectoure sans plus rien attendre , me doutant bien encore que s'y arriuerois bien tard. L'on me disoit , que si le Seneschal estoit bien accort , & qu'il eust des gens dans le chasteau , que facilement il me defferoit dans la ville : le respondois aussi que si j'attendois dauantage , il seroit aduertý de l'arriuée des trois , qui se

faisiroient des portes , ie ne pourrois
 entrer dedans : & qu'il valloit mieux
 mettre à l'aduenture nos vies dedans
 la ville , que de demeurer dehors , &
 la ville perdue. Nous montasmes à
 cheual n'estans que six maistres : &
 pouuions estre en tout , compris les
 valets , trente chenuux. le fis venir
 apres moy quatorze arquebuziers con-
 duits par vn prestre nommé Malau-
 bere : & leur commanday de venir
 tousiours le trot apres nous : & ainsi
 nous en alasmes avec ces grandes for-
 ces. Et comme nous fusmes pres de
 Taraube vne petite lieuë de Lectoure
 arriua vn homme à cheual depesché
 par les consuls & par le capitaine Mau-
 riez , qui me mandoient , qu'ils s'es-
 toient saisis des portes , & que la ville
 estoit tout en armes : & me mandoient
 aussi de les aduertir par quelle porte ie
 voulois entrer. le lui dis par la porte du
 chasteau : & s'en retourna courant
 comme il estoit venu. Là par fortune
 se trouua le sieur de Luffan , & le capi-
 taine son frere , qui vindrent au de-
 uant de moy , ne scachant rien de ce-
 cy , car ils y estoient pour quelque
 appointment de procez , & ainsi en-
 trasmes dans la ville. Et comme nous

*Monsieur
 de Mont-
 luc à Lec-
 toure.*

fusmes au logis de monsieur de Poise-
gur, ie priay ledit sieur de Luffan
d'aller dire à monsieur de Ponterailles,
qu'il vint parler à moy, car ie lui vou-
lois dire chose, qui concernoit le ser-
vice du Roy. Il me manda, qu'il n'en
feroit rien, & qu'il estoit dans le chas-
teau de la part de la Royne de Na-
varre, dame & maistresse desdits
chasteau & ville. Ie lui contremanday,
que s'il ne venoit i'assailerois ledit
chasteau au son de la cloche : & assem-
blerois toutes les villes voisines, ie
crois qu'il s'estonna. Alors il vint. Ie
lui dis, que ie voulois avoir le chas-
teau pour y mettre des gens, qui
fussent de la Religion du Roy, & un
gentil homme pour y commander,
iusques à ce que i'aurois ven ce com-
mencement d'émotion à quelle fin il
tendoit. Il me fit responce qu'il estoit
bon seruiteur du Roy : & qu'il aime-
roit mieux estre mort, que faire chose
contre sa volonté. Ie lui dis, que ie
l'en croiois bien, mais que cependant
ie me voulois assurer du chasteau, &
que ie me fiois plus de moy-mesmes
que de lui. Et apres quelques contesta-
tions, monsieur de Saintorens dit
quelque chose : & s'attaqua à lui. Il

ne s'en alla pas sans responce. S'il ne se fust resolu , ie l'allois faire prendre prisonnier. Monsieur de Luffan le tira à part, & lui remonstra, qu'il se faisoit vn grand tort de n'obeir, & qu'il n'y alloit que de sa vie, car ie mourrois plustost là, que ie ne l'eusse : qu'il scauoit bien quel homme i'estois. Alors il vint à moy, & me dit qu'il estoit prest de me remettre le chasteau, mais qu'il me prioit bien fort, que ie le laissasse r'entrer dedans & y dormir cette nuit, afin de faire apprester tous les meubles, qu'il y auoit, pour s'en aller le matin. Je le priay de ne bouger de la ville, & que ie baillerois en garde ledit chasteau à des gentils hommes catholiques, que lui mesme nommeroit. Il en nomma plusieurs, mais ie n'y voulus entendre. Et comme il vid que ie n'y voulois pas mettre ceux qu'il desiroit il nomma M. de la Casaigne voisin de la ville, qui depuis a esté lieutenant de la compagnie de monsieur d'Arne, lequel me contenta : & l'enuoyay incontinent querir. Je fis vn pas de clerc : car ie laissay rentrer ledit sieur de Fonterailles sur sa foy dans le chasteau. Il faut tousiours prendre tout au pis.

Cependant arriua monsieur de Verdusan avec quatre ou cinq gentils-hommes , & M. de Maignas , & d'heure à autre en arriuoiẽt. Apres soupper nous sortismes du chasteau , & me mis à regarder la fausse porte de la fausse braye , & commençay à disputer avec eux , que si le Seneschal auoit baill^e assignation de se rendre cette nuit-là à la fausse porte , que les gardes , & sentinelles de la ville ne l'eussent sceu empescher de mettre des gens dedans. Et resols de faire coucher Beauuille commissaire de l'artillerie , & le prestre avec les quatorze arquebusiers dans la fausse braye entre les deux fausses portes , qui fut bẽn pour moi , car autrement ils nous auoient attrappez , & couppe la gorge à tous cette nuit-là. Voyez comment vn homme peut tomber en peril , pour sa faute ? Car ie pensois estre bien sage & aduise : & toutesfois ie mis vne place de telle importance en danger d'estre perduẽ , & tout le pays. le ne m'arrestay encore en cette garde , car

*Aduis
aux capi-
taines.* j'ordonnay que tous les gentils-hommes & seruiteurs coucheroient vestus : & manday , que tous ceux de la ville en fissent de mesmes. Le matin au so-

leil leuant ledit sieur Seneschal vint à moy me prier encores de lui laisser le chasteau , & qu'il me bailleroit pleges, & beaucoup de promesses qu'il me faisoit. le lui respondis , qu'il perdoit temps & que ie voulois mettre des gens dedans. Et comme il vid qu'il n'y auoit plus de remede , il receut le sieur de la Cassaigne avec vingt soldats dedans : puis me vint dire à Dieu. le lui persuadois de demeurer dans la ville : mais il me respondit , qu'il ne se fieroit point aux habitans : & me commença à dire que ie lui faisois souffrir vn grand affront de ne me fier point en lui , & qu'il estoit de race trop remarquée d'estre bons seruiteurs & fidels suiets de la couronne de France : & que les siens auoient sauué le Royaume. le lui respondis , que son grand pere , de qui il vouloit parler , ne sauua iamais le Royaume : & que de son temps regna le Roy Louys XII. En ce temps là le Royaume n'auoit esté en peril d'estre perdu : & que si c'estoit du temps du Roy Charles retiré à Bourges , qu'il vouloit parler , que cet honneur là deuoit estre attribué à Potton & a la Hire. Toutes les Chroniques sont pleines de

*Le sieur
de Fonte-
railles
rend le
chasteau.*

leur valleur. Car la Hire & Potton deux gentils hommes Gascons furent cause du recouurement du Royaume de France : & que ie ne niois pas que son grand pere ne fust vn grand & vaillant capitaine , ayant cinquante hommes d'armes des ordonnances , & estant general des douze cens cheneaux legers , dont la plupart estoient Albanois , & qu'ils auoient rendu de grands services au Roy , & qu'aussi le Roy lui auoit fait espouser l'heritiere de Castillon , qui auoit sept ou huit mil liures de rente : que la maison dont son pere est sorty , qui est celle de Fonterailles , estoit aussi pauvre que la mienne. Alors tout à coup il se mist comme en colere , disant Pleust à Dieu , pleust à Dieu que ie mourusse tout à cette heure pourueu que M. le Prince de Nauarre fust d'aage pour commander. Et quoy , lui dis ie , souhaitez-vous vostre mort pour M. le Prince de Nauarre , vous , ny homme de vostre race ne receustes iamais bien ny honneur de la maison de Nauarre , ny d'autre que du Roy. Alors il me dit , qu'il estoit vray , mais qu'il aimoit tant M. le Prince de Nauarre , qu'il voudroit estre mort pourueu

qu'il fust ainsi qu'il disoit. Alors ie commençay à me douter qu'il y auoit quelque chose sous corde : & ainsi me dit à Dieu. M. de la Cassaigne, qui estoit là, l'accompagna iusques au devant du chasteau : & comme il voulut monter à cheval, il dit en maniere d'un homme desesperé, ô mal-heureux que ie suis : ie ne m'oseray plus trouuer devant les gens de bien. Alors monsieur de la Cassaigne dit, qu'il auoit tort de se plaindre de moy, & que ie l'auois traitté avec les civilitez, qu'il pouuoit desirer, & que peut estre vn autre ne l'eust pas tant respecté, comme i'auois fait. Et il lui respondit ces mots, mais vous n'entendez pas le tout. Aujourd'huy le Royaume de France est en proye, & à Dieu vous dis. Et monta à cheval s'en allant droit à la Garde maison de monsieur de Firmacon son oncle.

*Regret
du sieur
de Fontenailles.*

Auant que le sieur de la Cassaigne fust reuenu à moy, arriuerent quinze ou seize païsans chargez d'arquebuses, hallebardes, & arbalestes : & à la porte de la ville en auoient arresté autant, lesquels menoient vn garçon prisonnier : & l'amenerent dans ma chambre en presence de tous les gen-

tils hommes , qui estoient là : & me
dirent qu'ils estoient de la Masquere à
vn quart de lieuë de Lectoure , qui
font sept ou huiët mestairies qui se
touchent : & qu'à la minuiët estoient
ariuez là vne grande troupe de gens
armez à pied & à cheual , & qu'ils
s'estoient mis dans vn pré tout proche
des maisons : & que là ils s'étoient
couchez en terre. Les pauvres gens les
voyoient & n'osoient sortir hors des
maisons. Ils enuoyerent six cheuaux
iusques au faux-bourg de Lectoure :
& là prindrent langue , que i'estois
entré dans la ville auct grand nombre
de gentils-hommes, ayant enuoyé re-
connoistre ceux que i'auois mis dehors
pour empescher le secours. Par là ils
virent que leur entreprise estoit rom-
pue , & penserent que le Seneschal
seroit prisonnier , ce qui fist , qu'ils s'en
retournerent courant vers leurs troup-
pes. Et à leur arriüée dirent , que
i'estois entré dedans la ville , & que
i'auois pris le Seneschal prisonnier , &
qu'auant qu'il fust iour , il se falloir re-
tirer , pour n'estre conneus. Et com-
me la nuit n'a point de honte , l'effroy
les prit si grand , qu'ils commencerent
à ictrer les armes en fuyant : & pas-

*Les tards
venus
pour se-
courir
Lectoure.*

serent à la pointe du iour auprès de Plieux , là où la commune le mist apres : & eux abandonnerent les armes fuyans. La commune de Plieux les eurent presque toutes , & yne partie ceux de la Masquere. Les gens de cheual coururent droit à l'autre troupe qui auoient fait alte à sainte Rose attendant qu'ils eussent commandement de marcher : & prirent l'effroy se retirant , courant droit à leurs maisons , d'où ils estoient partis. Les principaux chefs de ces deux troupes estoient le sieur de Montamat frere du Seneschal : les sieurs de Castelnau , d'Audaus , de Popas , & de Peyrecaue. le ne scauois encore rien de la troupe de sainte Roze. Car le garçon ny les païsans de la Masquere n'auoient entendu parler que de celle qui estoit là. Tous les gentils hommes me conseilloyent de faire aller prendre le Seneschal , & le retenir prisonnier , ce que ie ne voulois faire respectant la maison de Firmacon de laquelle il est nepueu : & remontray que si ie le tenois prisonnier , la cour de Parlement de Toulouse m'enuoyeroit incontinent le demander : & iustement ie ne le leur pourrois pas refuser : & s'ils le

278 *Comm. de M. B. de Montluc*,
tenoient, il ne viuroit pas deux heures. Or ie ne voulois pas estre cause de sa ruïne.

Estant en ces disputes, monsieur de la Cassaigne me raconta les propos qu'il lui auoit tenus à leur depart, sans que personne l'eust entendu. Je le priay d'aller par la ville reconnoistre quelque Huguenot amy du Seneschal, & qu'il lui donna toute assurance, que desplaisir ne lui seroit fait, pourueu qu'il reuelast l'entreprise. Il s'en alla parler avec vn, qui estoit fort son amy : & lui dit ce que le Seneschal lui auoit dit à son depart : & qu'il y alloit de sa vie, s'il ne reueloit ce qu'il en sçauoit. Et apres lui auoir baillé l'assurance qu'il lui demanda, il lui dit, & qu'auoit que faire monsieur le Seneschal d'entrer en tant de disputes avec monsieur de Montluc. l'estois derriere lui quand il contestoit avec ledit sieur : & me suis estonné de ce qu'il ne l'a pris prisonnier : car s'il l'eust fait, nous autres de la religion estions tous morts. Je vous prie faites que nous n'ayons point de déplaisir. Car il n'y a personne de la religion, qui sçache l'entreprise de France, ni de cette ville, qui ne soit sorty avec

lui referué moy qui n'ay osé. Aujourd'huy ou bien demain , le Roy ou la Royne sont pris ou morts : & tout le Royaume de France reuolté. Voyez vn peu comment ces gens sceurent cacher vne telle entreprinse: On me dit, que dans leur consistoire on les faisoit iurer & renier paradis , s'ils reueloient iamais rien. Monsieur de la Cassaigne reuint promptement à moy , & me tirant à part me compta ce que l'autre lui auoit dit. Alors ie me souuins des aduertissemens du breuer , & du malheureux songe , que i'auois fait : & commençay les larmes aux yeux de declarer le tout à messieurs le Seneschal de Bazadois , de Saintorens , & à toute la noblesse , qui estoit là. Lesquels tous commencerent à crier , que nous deuions monter à cheual , & courir apres le Seneschal. Ce que ie ne voulus faire , pour les raisons susdites : & leur remonstray , que quand bien il seroit prins , sa prinse ne gueriroit pas le mal , & que le malheur estoit assez découuert aux parolles qu'il auoit dictes à monsieur de la Cassaigne: ce que cet autre lui auoit confirmé. Et incontinent i'enuoiaý à tous les gentils-hommes les prier d'aduer-

Entre.

prinse
contre le
Roy.

280 *Comm. de M. B. de Montluc,*
toute la noblesse & leurs voisins, bien
ioyeux pourrant de leur auoir osté vne
si belle plume de l'aïsse.

*Diligence
du sieur
de Mont-
luc pour
aduer-
tir la nobles-
se.*

l'enuoiay promptement en poste à
Toulouse aduertir la Cour & les Ca-
pirouls, qu'il falloit prendre les ar-
mes, & y mettre le vert & le sec,
ou pour secourir nostre Roy, s'il es-
toit en vie, ou pour vanger sa mort.
Ie fis mettre quelques viures incont-
nent dans le chasteau : & laissay les
quatorze arquebusiers à monsieur de
la Cassaigne, mandant aux soldats de
Florence & de Pancillac, qu'ils se
vinssent ietter dans la ville & qu'ils
obeïssent à Monsieur de la Cassaigne.
Faisant ces dépesches arriua monsieur
de la Chappelle Vissenechal, & mon-
sieur de Romegas, qui s'est fait tant
remarquer contre les Turcs à Malte,
lesquels auoient demeuré toute la
nuict à cheual : pource qu'un Hugue-
not, à qui monsieur de la Chappelle
auoit sauué la vie, les vint aduertir à
la minuit qu'ils marchaient droit à
Lectoure, & que le Seneschal les met-
toit dedans par la fausse porte. Ils
monterent incontnent à cheual, car
ils sont voisins, & se ietterent dans
vn petit bois : & decourirent ces
gens

gens , qui s'en alloient avec peur : & n'osoient partir du bois : car ils n'estoient que sept ou huit chevaux. Et comme il fut iour , prirent leur chemin vers Lectoure , encorè qu'ils pensassent qu'elle fust prinse. Et comme ils furent auprès de la ville , ils eurent aduis que i'estois dedans : & me dirent le desordre , qu'ils auoient veu de la troupe de sainte Roze : & alors conneusmes , qu'ils estoient en deux troupes. Monsieur de la Chapelle commença à informer de son costé. La cour de Parlement y enuoya en diligence pour informer du leur. Le procez en est tout fait : & cent tescmoins ou plus d'ouys , la pluspart desquels sont de la nouuelle religion , & qui estoient en ces troupes. Tous ont depose d'une sorte de la conspiration faite contre le Roy & son estat.

Or par la procedure , les tescmoins ont depose l'entreprinse : & que cette nuit là , qui estoit la nuit de saint Michel , le Seneschal deuoit mettre toutes ses deux troupes de gens de pied dans la ville , par la fausse porte de la fausse braye : & puis dans le chasteau par la fausse porte d'icelui.

*Entra-
prise
sur le
sieur de
Montluc.*

Les consuls de la ville tenoient vne clef de cette porte, & le Seneschal vne autre. Et comme il s'en fut allé, l'entreprise ayant esté descouuerte, visiterent les deux serrures : & trouverent que celle des consuls estoit levée & remise en son lieu avec des cloux, sans estre rivés. Tout cela est couché dans le procez, & apres que les troupes seroient maistresses de la ville, les gens de cheval devoient venir au grand trot devant la Cassaigne, où i'estois, qui n'estoit qu'à trois lieues de Lectoure, & me devoient enfermer dans le chasteau, & en mesme temps toutes leurs Eglises de Nersac, Castelgeloux, Tonneins, Cleirac, Mourelau, Condom, Monera-beau, & autres lieux des environs devoient venir courant autour du chasteau. Voila les bonnes prieres de leurs ministres. Et pource qu'il n'y a point de flancs, ils se tenoient assurez de m'avoir en deux fois vingt-quatre heures avec la sappe. Rapin se rendist avec quatre cens hommes ce mesme jour à Grenade, estans party de Montauban : & devoit incontinent qu'il seroit adverti, marcher iour & nuit devant ledit lieu de la Cassaigne. Et

faisoient estat , que ie ne pouuois estre secouru de huit iours , pource qu'il ny auoit point de ville forte , où l'on se peut assembler eux ayant pris Lectoure. L'entreprise estoit seure , si ie me fusse endormi , ou que i'eusse voulu marcher en lieutenant de Roy , & attendre iusques au matin , que ceux que i'auois aduertis fussent arriuez.

En ceci les lieutenans de Roy peuvent prendre vn bon exemple aux aduertissemens que i'auois , à l'intelligence & prompte resolution , & à ne regarder si i'estois foible ou fort , quand ie marchay , pour m'aller ietter dans la ville. Car toutes ces choses sauueront la ville au Roy , & à moy la vie , & par consequent tout le pais qui estoit entierement perdu , si i'eusse esté tué, & que Lectoure eust esté prise. Car l'on ne se pouuoit sauuer que dans les portes de Toulouse & Bourdeaux. Et comme toute la France eust entendu que la Guienne estoit perdue , ie laisse à penser aux gens de bon iugement combien les affaires du Roy se fussent refroidies. Ie crois que la plus grande part eussent cherché parti. Ne vous mettez donc cela deuant les yeux , messieurs les lieutenans du Roy :

*Admis
aux lieutenans de
Roy.*

284 *Comm. de M. B. de Montluc,*

il faut que i'attende la noblesse : il faut que i'aille accompagné. Si vous estes tel, que vous devez estre, c'est à dire craint & aimé, vous tout seul en vaudrez cent. Chacun qui vous verra marcher, ira au secours & prendra cœur : & vos ennemis pour vn homme que vous aurez, ils diront que vous en aurez cent. Il n'est pas temps de marchander en tels affaires, ny de differer : car cependant que vous voulez marcher en grand seigneur, vous perdez vostre place. Prenez garde à l'erreur que ie pensay faire ayant laissé rentrer le Seneschal dans le chasteau sur sa foy. Nous sommes en vn temps, qu'il se faut desfier de tout le monde, car on fait bon marché de se dispenser de ce qu'on a promis. On s'excuse qu'on a donné sa foy par force : & cependant vous voila dehors. Ne remettez iamais à demain, ce que vous pourrez faire anjourd'huy. Car il ne tint à rien, que ie ne fusse perdu : & si ie n'eusse mis ces gens dehors, le secours entroit, & le Seneschal eust eu raison avec sa foy de se mocquer de moy. Voila l'entreprinse qui estoit sur la Guienne. I'ose-
ray dire que Bourdeaux n'estoit que-

*Diligence
du sieur
de Mont-
luc.*

res assuré, si i'eusse esté tué : car vn pais sans chef, estoit fort hazardé : & les Huguenots auoient beaucoup d'intelligence sur cette ville là.

Après l'ordre laissé à monsieur de la Cassaigne pour Lectoure, ce mesme mardi, qu'estoit le iour de saint Michel, ou bien le lundi, ie m'acheminay en extrême diligence dans Agen : & tout incontinent manday aux sieurs du Nort Conseiller, & Delas aduocat du Roy de venir à moy. Lesquels me seruirent tous-jours en toutes mes despêches : & estoient de mon conseil en toutes choses. Nous fîmes venir deux clerks du greffe & deux secretares que i'auois. De toute la nuit nous ne fîmes qu'escrire lettres à tous les seigneurs & gentils-hommes du pais : & croy que cette nuit nous en fîmes plus de deux cens. Le frere aîné dudit Conseiller nommé de Naux, qui estoit consul, ne fit toute la nuit que chercher messagers pour enuoyer de tous costez. Je donnois aduis à tous, tant de l'entreprinse de Lectoure, que de ce que le Seneschal auoit dit, & l'autre qui auoit confirmé le dire dudit Seneschal. Je les aduertissois qu'à present se connoistroient les bons & fidels. Suiets du Roy, & qui seroit bon Fran-

çois, & que depuis qu'il y auoit vñ
 Roi en France, il ne s'estoit presenté vñe
 si belle occasion, pour faire connoistre
 la fidelité & loyauté, que nous deuons
 porter à la couronne de France : &
 qu'à ce coup il y alloit de la vie du
 Roi, ou de la vengeance de sa mort,
 ou prison, & que ceux qui demeure-
 roient en leurs maisons, on les pour-
 roit remarquer pour perfides au Roi
 & à sa couronne : Que les Gascons
 n'auoient iamais esté remarquez de
 telle marque : que ie les priois, que
 nous ne la laissions point à ceux qui
 nous auoient engendrez, ny à ceux
 que nous lairrons apres nous. Bref ie
 n'oubliai rien de toutes les choses
 dont ie me pouuois aduiser, qui pou-
 uoient affectionner les hommes à pren-
 dre les armes, & secourir le Roi. Et
 assignay tout le monde à Agen, au
 dixieme du mois d'Octobre. Les sus-
 dits & moy demeurasmes cinq iours
 & cinq nuits ne faisans que depesches
 de tous costez, & ne croy point,
 qu'en vingt-quatre heures nul de nous
 eust vñe bonne heure pour dormir, de
 forte que tous trois pensasmes tomber
 malades. l'ay toute ma vie hay ces
 écritures, aimant mieux passer toute
 une nuit la cuirasse sur le dos, que non

*Humeur
 du sieur
 de Mont-
 luc.*

pas à faire écrire. Car i'ay esté mal propre à ce mestier. Il y peut auoir du deffaut de mon costé, comme i'ay remarqué aux autres, qui s'en soucient trop, aimans mieux estre dans leurs cabinets qu'aux tranchées. De tous costez me venoient nouuelles, que tout le monde se preparoit, pour marcher. le depeschay 40. capitaines de gens de pied. Quatre compagnies de gens d'armes qui furent les fleurs de Gondrin, de Masses, d'Arne & de Bazordan, & huit ou dix cornettes d'arquebusiers à cheval. le baillay les gens de pied à M. de Saintorens, qui estoit colonnel des Legionnaires, quinze enseignes pour lui, & quinze pour mon fils le cheualier de Mahe, qui estoit en Piedmont, auquel i'écrivis de se rendre au camp. le l'envoiaý vers la Maïesté apres avoir fceu ce qui se passa à cette belle iournée de Meaux, la suppliant de lui donner la charge des quinze enseignes, ce qu'il fist de fort bonne volonté.

Le neuvième iour apres la S. Michel, comme ie me promenois sur le gravier d'Agen, regardant arriver des gens de pied, & de cheval de toutes parts, lesquels ie faisois loger deça &

288 *Comm. de M. B. de Montluc,*

delà la riuere de Garonne , arriua à moi le capitaine Burée , qui auoit demeuré huit iours à venir , car il auoit failli quatre ou cinq fois d'estre prins , ayant fait la pluspart du chemin à pied , ne s'osant monstrier aux postes , car la pluspart estoient Huguenots. Il m'apporta vne letttrre du Roi , & vne autre de la Royne , par lesquelles leurs maiestez me parloient de leurs fortunes : & comme on les auoit presque pris : Et sa Maiesté , m'exhortoit de lui conseruer encore vne autrefois la Guienne , comme i'auois fait aux premiers troubles. Par ces lettres sa maiesté ne me mandoit point , que ie lui enuoiasse secours , craignant que i'aurois assez à faire à conseruer le païs avec les gens qui y estoient. Ledit capitaine Buré ne demeura que deux heures avec moi. Je l'en fis retouër en extreme diligence , (car ainsi en faut-il faire , & l'ay tousiours fait) pour asseurer leurs maiestez du secours , que i'enuoiois en France , & que i'esperois lui garder la Guienne avec les gentils hommes casanniers seulement , & avec le peuple. Mais ie ne manquay descrire à la Royne , qu'elle ne fust plus si incredule , ni
fourde

sourde à mes aduertiffemens , & que si elle eust voulu commencer la feste , & gagner le deuant , qu'elle eust mis le ieu bien loin à ses ennemis. Incontinent ie depeschay messagers nouueaux à Toulouse & à Bourdeaux , & à tous les sieurs du pais : & leur enuoiai les copies des lettres du Roi & de la Roynes , les suppliant à tous de marcher en diligence pour secourir le Roi qu'on tenoit assiegé dedans Paris. le puis asseurer vne chose veritable iamais en ma vie ie n'auois veu ny leu en aucun liure , vne si grande diligence , que tout le monde faisoit pour cet effect , tant les gens de pied que de cheual. Il n'y a point au monde vn si bon peuple ni noblesse , qui aime plus son Roi , si cette nouuelle religion ne l'eust corrompu : car certes elle a tout gasté. le ne sçay pas qui le racoustrera. le fus dans Limoges en vingt neuf iours contant du trentième de septembre , que i'escriuois des lettres avec mil ou douze cens cheuaux , & trente enseignes de gens de pied : ausquels ie fis faire monstre , & aux gens d'armes quelque prest ayant pour cet effect amené avec moy le sieur de Gourgue general des finances. Car ie n'auois pas

*Le peuple
Fran.ois
tres-bon.*

accoustumé de toucher aux deniers du Roi. estant à Limoges i'assemblay tous les seigneurs & capitaines de gens d'armes en ma chambre, & là ie leur parlai en certe sorte.

*Harangue du
seigneur de
Montluc
aux sei-
gneurs &
gentils-
hommes
allans au
service du
Roy.*

Messieurs mes compagnons, de toutes les bonnes fortunes que i'ay eues depuis que ie suis en ce monde, & si en ay eu autant que capitaine de France, ni de tous les services que i'ay faicts à la Couronne, qui ne sont pas petits; comme vous mesmes sçavez, aussi y auez vous eu tous bonne part; & y auez employé vos vies & vos biens, ie n'en ay iamais eu, qui m'ait donné tant de contentement, que celui-ci. Vous en devez faire le mesme & sentir pareil aise dans vostre cœur que ie fais au mien. Car quel plus grand bien vous peut estre enuoïé de Dieu que vous voir en si belle troupe, en si peu de temps à cheual, pour aller au secours de vostre Prince, & de vostre Roi? Pour la defence duquel Dieu vous a donné la vie & à moy aussi pour le secours, dis-je de sa personne? Car comme vous sçavez, le masque est osté. Il n'est plus question de Messé ou presche, c'est à sa personne, que cela s'adresse:

ceux qui ont fait la meschante entre-
prinse de Meaux, comme vous sçauiez ;
l'ont faite contre lui. Quel bonheur
vous est-ce de voir que Dieu vous a
reseruez pour vanger vne telle iniure,
& assister vostre Roi & Prince natu-
rel en vne telle necessité ? O mes com-
pagnons , que vous vous deuez esti-
mer heureux : que vous deuez estre
contans. Quelle ioye pensez vous que
ce fera au Roi de voir vne telle no-
blesse du dernier bout de son Royau-
me , en si peu de temps & en tel equi-
page le venir secourir ? Iamais il n'ou-
bliera vn tel seruice : & le reconnoistra
à vous & aux vostres. Croyez mes-
sieurs , que si i'ay de la ioie de voir
que i'ay part en ce seruice , que i'ai
bien de l'ennui que ie ne peux auoir
part au bon du fait que ie ne vous puis
seruir de conducteur , & allerensem-
ble offrir nos vies à sa maiesté. Ie veux
que Dieu ne m'aide iamais , si ie ne
le desire plus , que ie ne fis iamais
chose en ce monde. Mais vous voyez
que cela ne se peut faire , sans mettre
en hazard tout le país. Lequel i'espere
conseruer en despit de toutes les pra-
tiques des ennemis , avec les forces
qui me restent. Il ne reste donc mes-

seurs, si ce n'est, que vous faciez la diligence requise. Souuenez vous de ce que vous m'auiez veu faire, & dire que c'est la meilleure piece qu'un capitaine scauroit auoir. Vous ne scauez les affaires du Roi, ny s'il est pressé du secours. Parce ne seiournez pas, ie vous prie. Ie scay bien qu'il y en a parmi vous plusieurs dignes: non pas de mener vne trouppé, mais de conduire vne armée, ainsi ie vous supplie trouuer bonne l'election que ie fais pour conduire celle-ci, de la personne de M. de Terride, lequel monsieur de Gondrin assistera. Il est le plus ancien & experimenté, ie m'assure, qu'il s'en acquittera dignement, aussi assurez vous qu'en vostre absence il me resouuiendra de conseruer vos maisons. Et faites moi ce plaisir de vous resouuenir de moi. Et si vous vous trouuez en mesme, faites paroistre que vous estes gentils-hommes & Gascons, & qu'il n'y a nation pour les armes, pareilles à la nostre. I'ay praticqué toutes celles du monde; mais ie n'en ay point veu de pareille. Et en tous les faits d'armes petits & grands, que i'ai veu faire, tousiours les Gascons y ont eu la meilleure part.

Conferuez , ie vous supplie , cette reputation. Iamais pareille commodité ne s'offrira pour faire paroistre ce que vous sçavez faire : & le zele & affection que vous portez à vostre Roi , & naturel Seigneur.

Tous me remercierent , & me donnerent assurance , qu'ils ne seiourneroyent que pour repaistre qu'ils ne fussent auprès du Roi. Monsieur de Terride me remercia de l'honneur que ie lui faisois. Il fut disputé du chemin , & chacun en opina. Car en matière de conseils i'ai tousiours eu cette coutume de faire opiner tout le monde , & m'en suis bien trouvé. Et apres plusieurs disputes , il fut resolu que l'on prendroit le chemin droit à Moulins. M. de Monfallés me pensa vn peu mettre en colere , car il vouloit s'en aller deuant : comme s'il eust eu plus de desir & affection , que les autres. Je lui dis , que cela n'estoit pas bon d'abandonner la troupe , & conneut bien qu'il m'auoit fasché. Je lui donnay la charge de conduire l'aduantgarde , & à monsieur de Sainctorens les gens de pied. Auant nostre depart de Limoges , ie les vis tous partir. Je ne veux rien escrire de cette entre-

*Le sieur
de Mon-
fallés con-
duit l'ad-
uanti-
garde.*

prinle de saint Michèl ; elle estoit trop vilaine & indigne d'un François , & pire que celle d'Amboise. Et vis bien que c'estoit des effets de la ligue ou contre ligue , dont i'auois senti le vent au Mont de Marfan. Je ne sçay comme l'on s'aïda du secours que i'en-uoïay : mais j'oserois bien dire , que iamais lieutenant de Roi ne tira hors du pais tant de noblesse , ni gens de pied tout à vn coup , comme ie fis , ni si grande quantité d'hommes signalez. J'auois telle opinion d'icelles , que si i'eusse rencontré monsieur le Prince de Condé sans les reistres , ie n'eusse pas quitté nostre victoire pour la sienne. Et encores m'en retournant , ie rencontray plusieurs troupes , qui venoient pour estre de la partie Je ne veux point me mester d'escrire comme ce secours se porta aux affaires , qui se presenterent : car Monsieur y estoit , & tous les Princes & grands capitaines de France , qui se rendirent bien-tost apres de mondit Seigneur.

Or comme ie pensois que l'on me sentist bon gré de la diligence que j'auois fait , & que j'esperois en recevoir vn bon remerciement de leurs majestez , en contre eschange de ce ,

on me presenta la patente , qu'un Dragon commis du receueur de Guyenne apporta , laquelle le Roy enuoioit à monsieur de Candalle , par où sa maiesté faisoit ledit sieur de Candalle son lieutenant general dans la ville de Bourdeaux & au Bourdelois , y commandant comme si i'y estois. le fus fort surpris de cela , & connus bien , que l'on m'auoit donné vne transe à la Cour : & que le Roi & la Roynne ne m'eussent iamais fait ce tour-là , sans quelques presteurs de charitez. Car graces à Dieu aupres des Rois de France il y a tousiours de telles gens à reuendre , & qui ne s'attaquent iamais , qu'aux meilleurs , & plus affectionnez seruiteurs que les Rois ont. Qui est cause , que ie n'ay pas trouué estrange celle que l'on m'a presté cette derniere fois. Car ce n'est pas la premiere. Monsieur de Malassise , qui est aujourd'huy , m'en presta vne en la Romanie , à l'endroit de M. de Guise : & me vouloit par ce moyen faire oster le gouuernement de la Toscane , pour y mettre M. de la Molle , & lui fist à croire , que i'auois dit beaucoup de mal de lui : & ledit sieur l'en creut , & m'en voulut grand mal vn temps.

*Monsieur
de Candalle
lieutenant
de
Roy en
Bourdeaux.*

Depuis en presence de M. d'Aumalle , M. de Montpesat , messieurs de Cipierre & de Randan (les deux sont morts , & les autres deux en vie) à Macherate ie m'en desmelay : mais si ne sceus-je encore si bien lui oster l'opinion , qu'il en auoit conçeuë , qu'il ne m'en gardast quelque racine : de sorte que iusques à Tiomville il ne changea d'opinion. A mon retour à Montassin il tint à peu , que ie ne coupasse la gorge à celui qui en estoit cause. Il ne faut trouuer estrange , s'il m'en veut tant comme il fait. Je ne veux point dire icy les raisons , pour beaucoup de considerations. Je le laisseray faire tousiours , comme il a fait iusques icy , maniant la Roïne. J'espere qu'avec le temps sa Majesté changera d'opinion , comme fit monsieur de Guise.

*Du siege
de Vulpian.*

On m'en presta vne autre , quand le Roi Henry m'enuoya en Piedmont apres le retour de Siëne à la prise de Vulpian , pource que ie me tenois pres de monsieur d'Aumalle , n'y espargnant ma vie , non plus que le moindre foldat du camp. Et croy qu'on n'eust pas voulu que le sieur d'Aumalle eust eu cet honneur de

prendre Vulpian , ne autres places
qu'il prit. Et l'on m'apporta vne lettre
de monsieur le Connestable , par la-
quelle ledit sieur me mandoit , que le
Roi lui auoit commandé m'écrire que
ie me retirasse à ma maison , iusques à
ce qu'il me manderoit , me chargeant
que i'auois dit , que ie n'obeirois pas
à M. de Termes , comme si ie n'auois
iamais accoustumé de lui obeir. Car
toute ma vie ie l'ay preferé en toutes
choses à moy. Aussi il le meritoit. Au-
parauant l'on en auoit bien presté vne
autre audit sieur de Termes , disant
que pour l'alliance qu'il auoit faicte
par son mariage en Piedmont , &
pour l'amirié que les Biragues & lui
auoient ensemble , il se pourroit bien
emparer du Piedmont , comme si les
vns ou les autres y auoient iamais
pensé. Quoy que ce soit on le tira du
Piedmont. Il estoit trop homme de
bien. Ce n'estoit pas le recompenser
de tant de seruices. L'on le presta bien
aussi à monsieur d'Aumalle , disant
que les Princes ne lui vouloient pas
obeir & qu'il falloit enuoyer mon-
sieur de Termes pour les commander ,
comme si monsieur d'Aumalle n'estoit
de meilleure maison , que monsieur de

*Charité
prestée au
sieur de
Termes.*

Termes , & que les Princes deuoient plütoſt obeir à vn pauvre gentil-homme , qu'à vn qui eſt Prince , encore que ce ne ſoit pas du ſang Royal. Ie puis dire pour l'auoir veu : & n'y a homme qui en puiſſe mieux teſmoigner que moy , que leſdits ſieurs Princes ne s'épargnerent non plus que les moindres gentils-hommes de l'armée : & firent aſte digne du lieu d'où ils ſortoient : car ils furent à l'aſſaut , & monterent ſur la breſche à Vulpian , grimpanſ avec des picques , & quelques eſchelles de cordes : car elle n'eſtoit pas raifonnable , comme i'ay eſcrit cy-deſſus.

Puis que ie me ſuis mis à eſcrire des charitez , que l'on preſte aux gens à la Cour , i'en veux encore eſcrire d'autres que i'ay veuës en mon temps , & de celles que i'ay leu aux hiftoires Romaines. Premièrement ie vis donner celle qui penſa couſter ſi cher à monſieur de Lautrec. L'on lui retint cent mil eſcus , que le Roi auoit commandé à ſainct Blanzay de lui enuoyer , pour le payement des Suiſſes. Que ſi cet argent fuſt venu , les Suiſſes ne s'en fuſſent retournez en leur païs. Car ils ne s'en retournerent que par faute de payement. Et la Duché de Milan s'en

perdit. Ce pauvre seigneur de Lautrec ne fut bon à grande peine pour les chiens tout vn temps , & ne pouuoit auoir audience , pour dire ses raisons. À la fin le Roi l'escouta , & en fist pendre sainct Blanzai , encore que le tort ne vint de lui. Mais le pauvre homme en porta la peine , ie sçay bien qui en fut cause , mais ie n'ay affaire de l'escrire. O qu'il y a de peine à seruir les grands , & de danger quant & quant. Mais il faut passer par là. Dieu les a faits naistre pour commander , & nous pour obeïr : d'autres nous obeïssent à nous : & toute-fois nous sommes tous d'un pere & d'une mere : mais il y a trop long temps , pour alleguer nos tiltres.

Sainct

*Blansay
pendu.*

Je vis le trait qu'on fist à monsieur de Bourbon. On le mist en tel desespoir , qu'il fut contraint de faire beaucoup de choses indignes d'un Prince : car on lui vouloit oster son bien , & le remettre à la legitime du bien qu'il auoit eu de la maison de Bourbon , de laquelle il estoit puisné. Au camp de Mesieres , & au voyage de Valencienes on lui en fit aualler deux. Si monsieur de Boniuet qui estoit Admiral , en estoit cause ie n'en sçay rien :

*Monsieur
de Bour-
bon.*

*Monsieur
de Boni-
uet.*

300 *Comm. de M. B. de Montluc*,
mais on le disoit. Quelqu'un tousiours
porte la marotte. Je pense que si le Roi
n'eust voulu, ni lui, ni madame sa
mere n'eussent mis ce brave Prince au
desespoir. Cette traverse fut cause d'un
grand malheur en la France : & le
Roi s'en repentit plus de trois fois de-
puis. Le Prince d'Orange, qui com-
manda le camp de l'Empereur à Rome
apres la mort dudit Seigneur de Bour-
bon, avoit aussi peu auparavant quitté
le service du Roi, pour avoir sa ma-
jesté commandé au Marechal des lo-
gis de le desloger, pour loger un Am-
bassadeur du Roy de Polongne. Cette
occasion est bien legere, mais si est
elle veritable. Un bon cœur se fasche
quand on le méprise.

*Prince
d'Oran-
ge.*

*Prince
d'Orlé.*

L'on en presta vne autre aussi à An-
dré d'Orlé, qui commandoit les gal-
leres du Roi, au temps que nous te-
nions le Royaume de Naples tout
asseuré : & ce fut pour faire bailler les
gallees à monsieur de Barbezieux. Car
par faute, qu'il eust fait, il ne se peut
dire : car le Comte Philippin Dorie
son nepveu avoit gagné la bataille au-
pres de Naples, comme j'ay escrit,
contre le Viceroy Dom Hugues de
Moncade, où il mourut, & le Mar-

quis de Guast , & plusieurs grands Seigneurs prisonniers. Ledit Comte estoit si vigilant & soigneux , qu'il ne pouvoit entrer vn chat dans la ville de Naples. Ceux de dedans estoient à l'extremité. Le Viceroy mort , les grands seigneurs prisonniers , & les autres reuoltez du costé du Roi. Il faut donc confesser que le Royaume estoit au Roi en despit de tout le monde : & le iuste despit dudit André Dorie le lui fit perdre. Quand le Roi fut pris prisonnier à la baraille de Pauie , & que l'on le menoit par mer en Espagne , André Dorie s'en alla au deuant des galleres , qui le portoient , pour les combattre , & leur oster le Roi. Ce qu'il eust fait , & eust mis tout en hasard ; mais le Roy l'enuoia prier de ne le faire point , car s'il le faisoit , il estoit mort. Et desia on lui auoit annoncé de le faire mourir , si André Dorie se presentoit pour les combattre. Ce qui fut cause que ledit André Dorie tourna à Genes : laquelle pour lors estoit au Roi. Voila vn autre grand mal-heur , & vne malheureuse tra-uerse , qui porta autant de dommage , que celle de M. de Bourbon. Car non seulement pour cette occasion se per-

*Combien
importa
au Roi de
mescon-
tenter
André
d'Orie.*

dit tout ce que nous auions gagné du Royaume de Naples : mais encores se perdit Gennes. Car toutes les pertes, tant du Royaume de Naples, que de Gennes vindrent pour la reuolte dudit André Dorie, laquelle il fut offensé du tort & deshonneur, que l'on lui auoit fait, de lui auoir osté la charge de commander les galeres, pour la bailler à vne autre, sans auoir aucunement mal-fait, ni auoir receu vne feule escorne en sa charge : & aussi lui vouloit faire rendre les prisonniers de guerre, sans aucune recompense. Or tenoit ledit André Dorie en si grand crainte la mer, que le Roi n'osa iamaïs passer en Italie, iusques à ce que ledit André Dorie fut à son seruice. L'Empereur aiant entendu le traict qu'on lui auoit fait, lui enuoya la carte blanche, & qu'il couchast là dedans tout ce qu'il voudroit de lui, & qu'il vint à son seruice. Et manda apres ledit André Dorie au Comte Philippin son nepueu se retirer de deuant Naples, & qu'il abandonnast le seruice du Roi, le venant trouuer à Gayette, ce qu'il fist. Et auant partir, il fist mettre tant de viures qu'il peut promptement dans Naples, afin qu'el-

le ne se perdist. Et ainsi celui qui leur auoit fait le mal , leur fist le bien. Car autrement dans huit iours , il falloit qu'ils entraissent en capitulation. O que cet homme denoit estre recherché. Je croy que lui seul a ruiné les affaires du Roi François. Les Rois ni les Princes ne doiuent ainsi traiter les estrangers , ni leurs subjets aussi , quand ils les connoissent gens de seruice. Et si nostre maistre fut mal conseillé , l'Empereur fut tres-aisé de se hastier de bonne heure pour tirer ledit Dorie à son party : afin que le Roy n'eust le loisir de faire son apointement , & se rendre cet homme son seruiteur. Les Princes doiuent ici prendre vn bon exemple. Et pour se faire sages aux despens des autres , ils se doiuent garder d'offencer vn grand cœur , & vn homme de seruice , mesmement quand vous ne le tenez pas obligé : comme celui qui a sa femme , ses enfans , & son bien à vostre mercy. Le Roi n'auoit rien de tout cela sur André Dorie. Ce fut vne des plus grandes incongruitez que i'aye veu faire en mon âge , plus importante encore , que celle de monsieur de Bourbon.

*Le sent
André
Dorie a
ruiné les
affaires
du Roi.*

Puis i'en ay veu donner vne autre au Prieur de Capuë, qui estoit vn des vaillans hommes, qui depuis cent ans aye monté sur mer, & autant craint des Turcs & des Chrestiens : & lui voulut on faire accroire, qu'il auoit mangé le lard. Il fut contraint s'en aller avec ses deux galleres se rendre à Malte à sa religion. O le grand tort que le Roi se fist là, de croire si legerement ! le dommage en fut à lui, & la perte à la France : car ce seigneur estoit homme de seruice, & qui scauoit bien le mestier duquel il se mesloit.

I'en ay veu donner vne autre aussi à M. le Marechal de Bies. I'oseray gager mon ame, que ce seigneur là ne pensa iamais à faire acte meschant contre le Roi : toutes-fois on le calomnia fort vn peu apres la mort du Roi François le grand, lui imposant qu'il estoit cause, que monsieur de Veruin son gendre auoit rendu Bologne : & lui bailla-on pour faire son procez vn Cortel, le plus renommé mauuais iuge, qui fut iamais en France. Qui vid iamais, ni ouï dire qu'on punist quelqu'un pour la lascheté d'un autre ? Quand on lui faisoit

Soit son procez, on lui mist à front venir grands pendars, lesquels lui soustindrent que le iour du grand rencontre, qu'il eut avec les Anglois, il monta sur vn grand cheual portant vn panchache blanc pour se faire remarquer : afin que les Anglois ne donnaissent à lui, comme si c'estoit chose bien aisée à faire. Quand on est meslé en vne bataille, la poussiere, la fumée, & les cris empeschent bien ce iugement. C'est aussi l'ordinaire des braues hommes de se remarquer pour se faire connoistre vn iour de combat : mesmement aux guerres estrangeres qui se font comme pour honneur, & non pour haine. Car aux ciuiles monsieur de Guise s'en fust mal trouué à la bataille de Dreux. Voila comme on calomnioit ce pauvre seigneur, lequel ce iour là défit huit cens Anglois. Je croy que si le Roi eust enuoyé vn tel commissaire, & qu'il eust voulu ouyr les Huguenots, il eust trouué assez de tesmoins, que j'auois promis la Guyenne au Roi d'Espagne. Je n'aimay iamais cette nation, ni ne les aimeray : car ie suis trop bon François. Et pour retourner audit sieur Marechal, comme ceux là, qui lui auoient baillé

cette trauerse, virent qu'ils ne le pou-
uoient attrapper par nul moyen, &
qu'il s'en alloit estre mis en liberté au
grand deshonneur de ceux qui l'a-
uoient mis en cette peine, on l'accusa
qu'il auoit fait passer des passe-volans
en sa compagnie d'hommes d'armes,
pour gaigner les payes, ce qui se trou-
ua veritable, comme l'on m'a dit :
mais c'estoit pour donner à des gens,
qu'il tenoit en Flandres, pour le tenir
aduerti de ce qui se passoit au pais de
l'ennemy. Car quelquefois nous som-
mes contraincts de nous aider du
nostre mesmes pour seruir le Roi. Le
laisse penser à vn chacun, si cela me-
ritoit de le faire venir sur vn eschaf-
faut, & estre dégradé de noblesse,
des armes, & de la Mareschauffée,
condamné d'auoir la teste tranchée.
Mais comme on le vouloit executer, le
Roi Henry se resouenant qu'il l'auoit
fait cheualier, lui enuoya sa grace, &
mourut tant de vieillesse, que de re-
gret qu'il eut, cinq ou six mois apres.
Car qui eust voulu viure apres vne
telle injure & honte? La iustice de
France n'est pas sans Cortels : car il y
en a assez, que si le Roi leur bailloit
entre les mains le plus homme de

*Condam-
nation du
sieur Ma-
reschal de
Bies.*

bien de son Royaume, ils y trouue-
 roient assez de prise, comme Cortel
 disoit que si on lui bailloit le plus iuste
 lieutenant de Roi du Royaume de
 France, pourueu qu'il eust exercé la
 charge vn an ou deux, qu'il ne crai-
 gnoit pas, qu'il ne trouuast matiere,
 pour le faire mourir. Ce pauvre sei-
 gneur auoit fait vn acte belliqueux, si
 iamais homme en fist, aupres du fort
 de Montreau. Quand les Anglois for-
 tirent de Bologne, pour lui venir don-
 ner la bataille, il auoit avec lui le re-
 giment du Comte Ringraue, & croy
 que lui mesmes y estoit, celui des
 François, que monsieur de Tais com-
 mandoit, & sept enseignes d'Italiens.
 Et comme les ennemis chargerent
 nostre cauallerie elle se mist en route :
 & voyant ledit sieur le desordre des
 gens de cheual, il s'en courut au ba-
 taillon des gens de pied, & leur dit,
 O mes amis ce n'est pas avec la caual-
 lerie que i'esperois gaigner la bataille,
 car c'est avec vous, & mit pied à terre,
 & prenant vne picque d'vn soldat,
 auquel il bailla son cheual, se fit oster
 les esperons : & commença sa re-
 traitte tirant à Ardellot. Les ennemis
 apres auoir chassé long-temps nostre

*Abbe ge-
 nereux du
 Maref-
 chal de
 Bies.*

*Belle re-
 traitte.*

cauallerie , retournerent à lui , lequel demeura quatre heures ou plus en sa retraicte , ayant les gens de cheual tantost deuant , tantost à costé , & leurs gens de pied sur la queue : mais ils ne l'oserent iamais enfoncer. Et m'a esté dit par des capitaines , qui y estoient , que iamais il ne fist cinquante pas , qu'il ne fist teste aux ennemis. Cette retraicte se peut dire vne des braues retraictes , qui se soit faictes il y a cent ans. Je serois bien aise qu'on m'en nommast vne pareille , ayant gens de pied & de cheual dessus , & la cauallerie en fuite. Voila ce que ce Seigneur fit , pour sa derniere main , estant en l'âge de plus de soixante & dix ans , & neantmoins il fut traicté de cette sorte. Que l'on demande à monsieur le Cardinal de Lorraine , qui estoit celui-là , qui lui bailla cette trauerse , car à Poissy lors de l'assemblée que le Roi fit des cheualiers de l'ordre deuant le Roi François second , il le lui reprocha , & vinrent fort auant en parolles. Je suis trop petit compagnon , pour le nommer , encôre que i'y fusse. Aussi il y a des dames meslées.

*Esloigner
venant de*

Vn an apres ie vis aussi faire vne autre escorne à M. Tais , le chargeant ,

qu'il auoit mal parlé d'une dame de la ^M
 Cour. Ce malheur est en France ^T
 qu'elles se meslent de trop de choses,
 & ont trop de credit. Et lui fut ostée
 la charge de l'artillerie, & depuis ne
 rentra en credit. Le Roy de Nauarre
 pria le Roi ne trouuer mauuais, s'il se
 seruoit de lui à la prise de Hedin, ce
 qu'il lui accorda, & fut tué aux tran-
 chées dudit Hedin, faisant seruice à
 celui qui ne l'auoit agreable, qui est
 vn grand creue-cœur, & vn grand re-
 gret de mourir, faisant seruice à son
 Prince, auquel on n'est agreable. En
 quoy nostre condition est miserable :
 toutesfois ie croy, que le Roi s'en fust
 enfin serui : car à la verité il estoit
 homme de seruice. Et croy que le Roi
 eust regret de l'auoir chassé de la Cour :
 mais bien souuent ceux ou celles qui
 gouernent les Rois font faire
 des choses contre leur naturel & vo-
 lonté, & apres ils en sont marris.
 Mais il n'est pas temps de se repentir,
 quand les trauerses ont porté tel dom-
 mage au Prince, qu'il est irreparable.
 Et ceux qui les veulent apres excuser
 taschent de se couvrir enuers le Roi
 d'un sac mouillé, mettant de nou-
 ueaux faits en auant. le ne veux parler

310 *Comm. de M. B. de Montluc,*

de celle de monsieur le Conestable, qui le fist esloigner de la Cour; & tout dit-on pour les femmes, ni aussi de feu M. de Guise. On les a veu tantost

*Admis du
seigneur de
Montluc.*

dehors tantost dedans. Le Roi deuroit clorre la bouche aux Dames, qui se meslent de parler en la Cour. De là viennent tous les rapports, toutes

*Mort de
la Chas-
saigne-
raye.*

les calomnies. Vne babillarde causa la mort de monsieur de la Chastaigneraye. S'il m'eust voulu croire, & cinq ou six de ses amis, il eust demeslé sa fusée contre M. de Iarnac, d'autre sorte. Car il combattit contre sa conscience, & perdit l'honneur & la vie. Le Roi leur deuroit commander de se mesler de leurs affaires. l'excepte celles que ie dois. Leur langue à cousté beaucoup, & apres il n'est pas temps, comme i'ay dit. Ce sont les trauerfes & haritez, qu'en mon temps i'ay veu prester à de grands personnages, & à de pauvres gentils-hommes comme moi. Aussi tout cela prouient des enuies, que les vns & les autres se portent, & qu'ils sont pres des Rois. Cependant que i'ay esté à la Cour, i'en ai veu plusieurs, qui se faisoient faux feu : & le fussent entre-mangez, s'ils eussent peu. Qui

*Dissimu-
lation à
la Cour.*

toutesfois se faisoient bonne mine ,
s'embrassant & carressant , comme s'ils
estoyent les meilleurs amis du monde.
Je n'ay sceu iamais faire ce mestier.
l'ay porté au front ce que i'ay eu
dans le cœur.

Par là on peut iuger , que le mal-
heur , auquel ce Royaume est tombé ,
n'est pas arriué par faute de hardiesse ,
ni de sçauoir qui ait esté en nos Rois ,
ny à faute d'auoir des vaillans capi-
taines & soldats , car iamais Rois de
France n'en eurent tant à pied & à
cheual que les Rois François , Henri
& Charles. Que si on les eust voulu
employer aux conquestes estrangeres ,
ils eussent mis la guerre loin d'eux. C'a ^{Qui a}
esté vn grand malheur pour eux , & ^{causé la}
pour toute la France : & si ne faut pas ^{ruine de}
dire , qu'il tient à l'Eglise , ni au tiers ^{la Fran-}
estat : car tout ce que les Rois leur ont
demandé , leur a esté accordé. Les
ensans pourrout donc iuger à qui il a
tenu , & quelle a esté la source des
guerres ciuiles , i'entends des grands ,
car ils n'ont pas accoustumé de se faire
brusler pour la parole de Dieu. si la
Royne , & monsieur l'Admiral es-
toient en vn cabinet , & que feu
monsieur le Prince de Condé , &

monſieur de Guiſe y fuſſent auſſi , ie leur ferois confeſſer , qu'autre choſe que la Religion les a meus à faire entretenir trois cens mil hommes : & ie ne ſçay pas ſi nous ſommes au bout : car i'ay ouy dire, qu'il y a vne Prophetie , ie ne ſçay pas ſi c'eſt dans Noſtradamus , qui dit , que les enfans monſtreront à leur meres par merueilles , quand ils verront vn homme , tant peu il y en aura , s'eſtans tous entretenez. Mais n'en parlons plus : le cœur m'en creue à moy meſmes , qui y ay le moindre intereſt , & qui m'en iray bien-toſt en l'autre monde.

Je n'aurois iamais fait , ſi ie voulois eſcrire toutes les trauerſes & charitez que i'ay leu dans les liures des Romains , qu'autresfois i'ay pris plaifir de voir , en m'eſtonnant , pourquoy & à quoy il tient , que nous ne ſoyons ſi vaillans qu'eux. l'en conteray ſeulement vn ou deux , & commenceray par ce que i'ay leu , ie ne ſçay en quel liure , de Camille grand capitaine Romain , qui gaigna pluſieurs barailles , & eſlargiſt l'Empire Romain de grande eſtendue de païs : & à la fin fut appellé en iugement , pource qu'il auoit donné la dépoſuille des conqueſtes ;
pour

pour édifier des temples , & sacrifier à leurs Dieux : de laquelle dépouille la moitié appartenoit aux gens de guerre. Mais afin que les Dieux l'assistassent en leurs batailles & conquestes il leur fit don , disant que les gens de guerre auoient autant de besoin que les Dieux leur aidassent , comme lui-mêmes. Et comme il fut retourné à Rome , on lui fit son procez en recompense des grands seruices , qu'il auoit fait au peuple , & grandes batailles qu'il auoit gagnées. Toutesfois ils ne le firent mourir , mais l'enuoierent en exil , en vne ville , du nom de laquelle il ne me souuient , parce qu'il y a long-temps que ie n'ay leu Tite liue , non pas en Latin , car ie ne sçay pas plus de ma Patenostre , mais en François. Et comme il eust demeuré quelque temps en cette ville vindrent trois ou quatre Rois Gaulois avec grande armée , & prirent Rome , & tuerent presque tous les citoyens , reserué quelques vns , qui se retirerent au Capitolle : & là tindrent bon quelque temps. Tite Liue raconte , qu'une nuict ceux qui s'estoient ainsi retirez au Capitolle s'estoient endormis : & les ennemis auoient desia gagné vn

*On la
nomme
Ardée.*

endroit du Capitole , & qu'une oye
commença à crier , qui éveilla les
gardes , & entrèrent en combat contre
les ennemis , & les repoussèrent. Or
ledit Camille se mist en campagne , &
assembla tant de gens qu'il peust. Et
parce que les ennemis ne trouvoient
plus à dérober , ne de viures à leur
plaisir dans Rome , ils s'épandirent
par la campagne , à dix ou douze mil
de Rome. Ledit Camille fit une gran-
de cavalcade , & en tua au travers des
campagnes sept ou huit mil (Quand
je fus à Rome au temps du Pape Mar-
cel , ie me faisois monstrier ces lieux-
là , prenant grand plaisir de voir les
endroits , où tant de beaux combats
s'estoient faits , & me sembloit que ie
voyois les choses devant les yeux , que
sauois ouy raconter ou lire. Mais ie
ne vis rien pourtant qui ressembloit
ni rapportast à Camille.) Le bruit de
cette desconfiture ayant courru par
routes les villes prochaines , fist , que
beaucoup de bons hommes , se ren-
dirent au camp de Camille , lequel se
voyant assez fort , s'en alla à Rome oc-
cupée d'un grand nombre de Gaulois
lesquels il défit , & sauua une grande
somme d'argent que ceux qui s'es-

toient retirez au Capitolle auoient promis de donner, & depuis fut appellé le second fondateur de Rome. Les historiens rendront meilleur conte de cette histoire que moy, qui peut estre me mesconte: pource qu'il y a plus de trente ans, que ie n'ay leu liure, ny moins en ose lire de present, à cause de ma veuë & de ma blesseure.

En Espagne les deux Scipions furent desfaits à trente lieues l'un de l'autre, & en trente iours, à sçauoir P. Scipion le premier, & son frere Cornelius Scipion par Asdrubal. Et de l'un & l'autre camp se sauuerent quelques vns, & se rendirent tous aux cloisons, où ils auoient hyuerné. Et comme ils furent là, ils trouuerent que tous leurs Colonels estoient morts: & furent contraincts d'en élire vn, qu'ils appellerent le Nouveau capitaine. Asdrubal sçachant que ce Nouveau capitaine auoit rassemblée les soldats Romains, qui s'estoient sauez des deux deffaites, s'en alla aussitost les assaillir, mais il fut vainement repoussé & contraint de se retirer en vn lieu, auquel ce vaillant capitaine le vint combattre de nuict, & desfit non seulement l'armée qu'il auoit, mais

*Des deux
Scipions.*

une autre, qui estoit en un lieu pres de là. Tellement que par sa vaillance, il sauua nonseulement ce peu de Romains, qui s'estoient saueuz des deux batailles perdues, mais les Espagnes au peuple Romain: car sans lui tout y estoit perdu pour les Romains. Or le Senat demeura long-temps sans auoir nouvelles des Scipions, ni de leurs affaires, & apres fut aduertuy de la perte qu'auoient fait les deux Scipions, & des victoires du Nouveau capitaine. Il ne me souuient comme il s'appelloit auparauant qu'il fut créé, & appelé Nouveau capitaine. Il en souuiendra mieux aux historiens, qu'à moi qui n'ay veu il y a si long temps liure. Et comme le Senat fut aduertuy du tout ils enuoyerent Scipion le ieune pour commander. Je croy qu'il estoit fils du premier Scipion qui auoit esté tué, & manderent au Nouveau capitaine qu'il vint à Rome. Et comme il fut à Rome au lieu de le recompenser, ils le mirent en iugement, l'accusant, qu'il auoit pris l'election & commandement des soldats, & non du Senat. Et croy qu'ils le firent mourir, à tout le moins ie n'ay point veu en Tite Luce, qu'il se parlast plus de lui.

*On le
nomme l.
Marcins.*

O combien d'autres grands capitaines ont esté payez de telles recompenses du temps des Romains. Les histoires en sont toutes pleines. Et puis que la iustice de France est regie & gouvernée par les loix des Romains, c'est bien raison, que les Rois de France se gouvernent par leurs coustumes. Que pleust à Dieu que le Roi voulust faire parler de lui pour jamais, & laisser memoire de sa prudence, qui seroit à jamais loüée; c'est qu'il fit brüsser tous les liures de Loix, suivant lesquels sa iustice iuge, & faire vne iustice toute nouvelle, iuste, & sainte (car i'oserois dire, qu'il n'y a Monarque en la chrestienté, qui s'aide de ces loix, que les Rois de France. Tous les autres ont des loix faictes par eux, pour abreger tous procez, ouy mesmes Bearn & Lorraine, qui sont en deux coings du Royaume) & que les procez ne puissent durer plus de deux ans. Si le Roi faisoit cela, il se pourroit vanter d'auoir vn monde de soldats, qui se seroient forcez de prendre les armes, puis qu'ils n'auroient que faire aux Palais: car ostez cette vacation, à quoy voulez vous qu'un bon cœur noble & genereux s'adonne sinon aux

*Grandeur
du Turc.*

armes ? Qui accroist la puissance & l'estenduë du grand Seigneur ? rien que cela. Il ne songe qu'aux armes. O combien de braues capitaines fortiroient de ce Royaume. Je croy que les deux tiers s'amüsent en ces palais & plaidoyerie. Et cependant encore qu'ils ayent naturellement bon cœur, avec le temps s'apoltronissent. Ce Royaume seroit formidable aux estrangers. Combien seroit-il riche & opulent ? car toute la ruïne de la noblesse ne vient, que des mauuais conseils, que les aduocats donnent aux parties. Il me souuient auoir leu en vne fenestre d'vne maison à Toulouse, qu'vn aduocat des plus fameux de la Cour, qui se nommoit Mainery, auoit fait mettre vn escriteau, où il y auoit tels mots.

*Inscrip-
tion mise
sur vn
portail
d'vn ad-
uocat.*

*Faux conseils, & mauuaises testes
M'ont fait bastir ces fenestres.*

Et puis qu'eux mesmes le mettent par escrire, ie le puis bien dire. Nous sommes bien fols de nous destruire les vns les autres, pour les enrichir. La ruïne vient aussi bien à celui qui gaigne, qu'à celui qui pert : car ils tirent les procez en si grande longueur, que quand celui qui a gaigné, conte l'ar-

gent qu'il a dépensé, il trouue auoir plus mis, que gaigné, outre le temps qu'il a perdu. Et si le Roi faisoit cela, peut estre, que les coustumes des tra- uerses & charitez, que l'on donne, se perdroient, comme les loix. Et tous les bons seruiteurs du Roi, qui ne pensent à autre chose, qu'à le seruir fidellement & loyallement, demeure- roient pres de leurs Maiestez, où se- roient employez pour son seruice.

Or puis que ie fais compagnie à tant de grands personnages du temps passé & de ceux que i'ay ven de mon temps, ie me resioüiray à la retraicte, que i'ay fait en ma maison, me tenant heureux de tenir compagnie à si grands hommes, estant assure de deux cho- ses, c'est de la loyauté, laquelle on ne me peut oster en aucune maniere: & l'autre que i'ay affaire à vn bon Roi, qui connoistra avec le temps le ser- uice que ie lui ay rendu, & à la cou- ronne. Que si ie suis retiré en ma mai- son, ce n'est car à regret: c'est tout ce que de long-temps ie desirois, pour- ueu que ce fust en la bonne grace du Roi & de la Royne, laquelle iuste- ment ils ne me peuuent oster. Dequoy i'en louë Dieu, qui m'a si bien con-

duict en toutes mes charges , que ie ne leur ay iamais donné occasion de m'en priuer. Et suis plus heureux & plus content , que ceux là , qui m'ont baillé ces trauctes : car ie me ris de la peine , en laquelle ils sont de se garder les vns des autres , & s'en donner. Ie croy que les ames de Purgatoire n'ont pas tant de peine : & ie suis icy en repos avec ma famille , & mes parens & amis , prenant plaisir à faire escrire sous moy , ce que i'ay veu. Ie pourrois dire , que sans cette grande arquebuse , qui me perce le visage , & laquelle il faut que ie laisse ouuerte , ie ferois tres-content & heureux. Car en la perte de mes enfans ie me console , qu'ils sont tous morts en gens de bien , l'épée en la main pour le service de mon Roy. Et pour le reste ie serois vn homme sans esprit ni entendement , si ie ne iugeois , que ce sont des tours , qui se iouent au monde , & quant & quant que c'est vn grand bien pour moy , qui n'ay pas occasion de faire mal à personne. Dequoy ie ne me pouuois exempter , continuant vne telle & si grand charge , comme estoit celle que i'auois.

Ie laisseray ce propos , qui m'a mis

en colere , pour retourner à ce que ie deuins apres auoir dit à Dieu à tous ces Seigneurs & capitaines , qui alloient en France. Ie repassay par Perigueux , & baillay commission au Seneschal de Perigord , pour faire teste à tout ce qui se remueroit par delà. Et comme ie fus à Agen , i'enuoyay vne patente à M. de Bellegarde à Toulouse , pour commander en mon absence au pais de Cominge , Bigorre , & iusques aux frontieres de Bearn : vne autre à monsieur de Negrepelice , pour commander aux iugeries de Verdum & Riuiere. I'en enuoia y vne autre à monsieur de Cornuillon le vieux pour commander en Rouërgue. Puis laissay encore quatorze ou quinze enseignes de gens de pied , lesquelles ie tenois partie en Quercy , pour faire teste aux Vicomtes, qui ne bougeoient du pais , & remuoient tousiours quelques besongnes , & le reste vers le Bourdelois. Et au bout de quelque temps le Roi me manda , que i'allasse assieger la Rochelle , & qu'il m'enuoyoit commission , pour recouurer de l'argent , pour faire les frais de la guerre.

Premierement il vouloit que ceux

322 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Après
pour as-
sieger la
Rochelle.*

de Toulouse me baillassent vingt mil francs de l'argent , qui estoit prouenu des meubles des Huguenots , pour payer les gens de pied : & pour les frais de l'artillerie , que ie prendrois quinze mil francs sur quelques droits que le Roi a en Xainctonge , & sa Majesté n'en tire que neuf mil. Que sadite Majesté manderoit au gouuerneur de Nantes , qu'il m'enuoyast quatre canons , & quelque couleuvre. Voila mes assignations bien asseurées & propres , pour vne telle besongne. Il sembloit plustost que c'estoit vne mocquerie , & vne farce , qu'autrement : & qu'on me vouloit enuoyer deuant la Rochelle pour me faire prendre , ou pour y receuoir vn affront. Si est-ce , que ie voulus tanter tout ce , qui s'en pourroit tirer. Et manday incontinent au Parlement & Capitouls , ce que le Roi leur escriuoit. Ils me firent responce , qu'il y auoit long-temps , que ce peu de meubles , qui s'étoient trouuez des Huguenots en leur ville , auoient esté vendus & débandus , pour les frais qu'il auoient faits aux affaires , qui s'étoient présentées. Et ayant entendu cette responce , ie m'en allay à Bourdeaux veoir si ie pourrois con-

uertir la Cour de Parlement , & les Jurats , qu'ils aidassent de quelque argent à l'entreprinse : & ne sceus iamaïs tant faire avec eux , qu'ils y voulussent fournir vn seul denier , disant qu'ils vouloient garder ce qu'ils auoient , pour l'employer à la deffence de leur ville , si l'occasion s'en presentoit , & non pour la Rochelle , qui n'estoit de leur ressort. Je depeschay vers leurs Majestez , leur faisant sçauoir leurs réponses , & que pour cela ne m'arresterois de m'acheminer en Xainctonge , les suppliant m'enuoyer autres assignations plus seures , autrement ie ne me pouuois aller engager deuant la Rochelle sans perdre leur reputation & la mienne , & peut estre tout le camp , car assiegeant vne place de telle importance , sans que les soldats fussent payez , pour les tenir subjects aux trenchées , ils seroient contraincts s'en aller au pillage : & cependant l'artillerie me demeureroit engagée. Aussi ie sçauois bien ce que valloit l'aune de tels affaires. l'escriuis aussi à sa Majesté , qu'il commandast au gouuerneur de Nantes , qu'il m'enuoyast l'artillerie en diligence , & qu'il la fist portér en Brouïage , es-

324 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

perant bien-tost auoir gaigné les Isles.
Et comme i'eus mandé à leurs Majestez cette depesche , ie m'en reuins en Agenois , pour faire marcher douze ou treize enseignes que i'y auois , & aussi pour amener la noblesse du pais. Et estant à saint Macaire i'y trouuay monsieur de Lauzun , & les commissaires , qui faisoient la monstre de sa compagnie. le priay ledit Seigneur que incontinent la monstre faicte , il fist acheminer monsieur de Madaillan , qui portoit son enseigne , droit à Xainctes , & baillay audit Sieur de Madaillan vne cornette d'argoulets , qui estoit au Sieur de Verduzan Seneschal de Bazadois mien parent. Et lui baillay les compagnies de Mabrūn , Thodias , & la Mothe Mon-gauzy. Et leur ordonnay de faire extrême diligence , sans arrester qu'ils ne fussent à Xainctes : & que si les Marenneaux estoient à saint Seurin , que des qu'ils auroient repeu , ils les allaissent combattre , & que s'ils auoient la victoire , ils menassent bien les mains , car ce n'estoit que communes. Et des que les autres entendoient la deffaicte de leurs compagnons , ils se mettroient en telle crainte , qu'ils ne

feroient iamais plus teste. Et que la peur iroit iusques à la Rochelle : mais qu'il falloit sur tout faire grande tuerie , pour donner l'épouuente. l'escriuis à monsieur de Pons toute l'entreprinse , & qu'il enuoyast de ses forces à Xainctes , afin que tout à vn coup allassent faire cette execution. l'auois desia mandé aux enseignes , qu'ils se rendissent vers Agenois , & à la Noblesse pareillement. Ledit Seneschal de Bazadois prit la charge d'estre nostre Mareschal de camp. Je n'auois de gens-d'armes que la compagnie de monsieur de Lauzun , la mienne , & celle de monsieur de Meruille grand Seneschal de Guyenne. De celle de monsieur de Iarnac , que le Roi auoit commandé se rendre pres de moy , ne s'en trouua pas la quatrième partie : car les autres estoient avec monsieur le Prince de Condé , & n'arrestay que trois iours à Agen , & m'en retournay droit en Bourdelois avec ce peu de forces , que i'auois peu assembler. & baillay la charge des gens de pied à commander à mon nepueu le Sieur de Leberon. Et comme ie fus à la seconde iournée d'Agen ie receu lettre de monsieur de Madaillan , par

526 *Comm. de M. B. de Montluc* ,
lesquelles m'aduertissoit. , comme ils
auoient fait si grande diligence , qu'ils
estoyent arriuez la troisieme nuit ,
apres que ie les eus laissez à Xainctes :
& que ayans entendu , qu'il y auoit
trois enseignes de gens de pied à Saint
Seurin , qui s'y estoient parquez &
fortifiez , ils les auoient chargez , &
de fait emporté trois drapeaux. l'ar-
riuay cinq ou six iours apres à Ma-
rennes , où ie trouuay monsieur de
Pons , à qui sa Majesté auoit escrit. ,
& à monsieur de Iarnac aussi , de se
rendre aupres de moy au siege de la
Rochelle. Peu apres ie receus vne let-
tre du gouuerneur de Nantes , par la-
quelle il me mandoit , qu'il ne falloit
point s'attendre à son artillerie , car il
n'auoit qu'un canon monté sur vieux
rouages , & que le reste estoit tout par
terre , sans qu'il peust estre prest d'un
mois. Voila comme les villes de fron-
tiere & d'importance estoient pour-
ueuës & munies. La Rochelle n'estoit
pas ainsi. Je me mis à temporiser aux
enuirons de saint Iean , & de Xainc-
tes , attendant la responce de leurs
Majestez , & l'argent pour faire partir
l'artillerie de Bourdeaux , bien marry
de m'estre aduancé si auant. De iour à

autre ie leur faisois des dépesches : mais ie n'en pouuois auoir responce. Le dernier que i'y enuoiaï , ce fut Dagron , qui s'estoit retiré aupres de monsieur de Pons. Et cependant monsieur de Lude s'approcha de saint Iean , & parlasmes ensemble à la maison d'un gentil-homme. Il me monstra des lettres que le Roi lui auoit escrites , par lesquelles il lui commandoit de se rendre à l'entreprinse de la Rochelle avec moy : & me dit , qu'il m'obeyroit d'aussi bonne volonté , qu'à la propre personne du Roi , pour estre le plus vieux capitaine de France : & qu'il m'ameneroit six ou sept enseignes de gens de pied , & trois ou quatre cens chevaux. Donc il ne tint à moy , ni aux Seigneurs , à qui le Roi auoit commandé m'y assister , ni à forces de gens de pied , ni de cheual , sinon à faute de moyens , pour mener l'artillerie , & un peu d'argent pour les gens de pied , que ce siege de la Rochelle ne reussit. Je ne veux pas dire , que ie l'eusse emportée : mais ie leur eusse fait peur , & peut estre du mal.

Pendant ce temps monsieur de Pons auoit reduit les Isles d'Oleron , & ^{Prinſes} des Isles.

328 *Comm. de M. B. de Montluc ;*

d'Aluert , car elles sont presque à lui, & le capitaine la Gombaudiere estoit dedans , y ayant la maison , & commandoit tant en Aluert que Oleron. Il ne restoit plus que l'isle de Ré, où on auoit fait vn fort auprès d'une Eglise, & plusieurs autres aux descentes. le fis eslire cinq cens arquebuziers de toutes nos troupes , & tous les capitaines , enseignes , & lieutenans , sauf la moitié de la compagnie de Mongauzy le vieux , qui demeura à terre pour commander ce qui restoit , & fis embarquer mon nepueu de Leberon avec ladite troupe au havre de BroUAGE. Guillet recepueur pour le Roi en ces quartiers là prit grande peine d'aitailler & preparer les nauires. La Royne de Nauarre l'a fait mourir en ces derniers troubles , & n'ay iamais peu entendre pourquoy. le l'auois tousiours conneu bon seruiteur du Roi. Et croy que la diligence qu'il fist en cet embarquement , lui a porté plus de dommage que de profit , & peut estre , a esté cause de sa mort , car la Royne de Nauarre n'aimoit pas ces gens-là. La tourmente garda vn iour & vne nuit , que mondit nepueu ne peust faire descente. Aussi les
ennemis

ennemis deffendoient la descente des forts, qu'ils auoient faiets. A la fin il s'aduifa la nuit d'enuoyer tous les petits batteaux, qu'il auoit amené avec lui chargez de soldats, faire descente par des rochers, derriere l'Isle, où les ennemis ne se prenoient pas garde. Et comme il y en eust vne partie en terre, les ennemis s'en apperceurent, & coururent là, & combattirent: mais les nostres demurerent maistres. Mondit nepueu, qui estoit au combat, enuoya deuers les capitaines & soldats, qui estoient demeurez aux nauires, pour les faire venir. Ce qui fut promptement fait. Et comme tous furent à terre, ils marcherent droit au grand fort de l'Eglise, qui estoit à vne grande lieüe & demie de là: & l'assaillirent par deux ou trois costez: de sorte qu'ils l'emporterent, & tuerent tout ce qui se trouua dedans. Car ceux qui gardoient les descentes, se mirent dans de petits batteaux, & se sauuerent deuers la Rochelle. Monsieur de Pons & moy estions sur le bord de la mer, & voyons les batteaux, qui fuyoient deuers la Rochelle. Nous iugeasmes que c'estoient des gens de l'Isle qui se sauuoient, & que nos

gens auoient eu la victoire. Et deux iours apres mondit nepueu me manda, comme le tout s'estoit passé : Car plütoſt il ne peust, à cause que le vent estoit si contraire, qu'il n'y auoit ordre de venir à Marennes, où ledit sieur & moy estions : puis laissay dans l'Isle deux compagnies de gens de pied : & fismes reuenir mondit nepueu. Je laissay monsieur de Pons à Marennes, & m'en allay à saint Iean, où monsieur de Iarnac se rendist, pour pourueoir à tout ce, qui me seroit necessaire au siege. Je fis faire grandes prouisions de viures. Le Mareſchal des logis de feu monsieur de Burie m'aida fort, car il est de ces quartiers là.

*Proui-
sions du
siege de
la Ro-
chelle.*

Or i'attendois tousiours nouuelles du Roy : mais ie n'en eus iamais aucunes, ny aucun meſſager ne reuenoit. Et à la vérité il y auoit du peril par les chemins : car les ennemis tenoient tous les grands chemins, par lesquels on reuenoit en Xaintonge. Et le premier qui arriua, ce fut Dagon qui porta nouuelles, que la paix estoit presque arrestée, & que bien-toſt le Roy me deuoit mander, ce que j'aurois affaire. Je croy qu'ayant veu

*Nouuelle
de la
paix.*

monſieur le Prince & monſieur l'Admiral avec leurs forces aux portes de Paris pour donner vne bataille , & puis ſe promener par la France , ils ſongeoyent plus à cela , qu'aux affaires de la Guyenne. Voilà le ſucces de mon voyage de Xainctonge. Et parce qu'on m'a reproché qu'il y auoit trois ans que ie n'auois rien fait qui vaille , ie voudrois de bon cœur , que ceux qui propoſent au Roy les entrepriſes , fuſſent auſſi prompts à faire eſtat , de ce qui eſt néceſſaire , comme ils ſont prompts à donner des aſſignations & remedes , qui ne valent rien du tout , comme celles que l'on m'en-uoia , & ainſi nous ferions quelque choſe de bon. Mais de la ſorte que l'on en vſe , il faudroit être Dieu pour faire miracles. O que les gens ſont bien heureux , qui demeurent pres du Roy , ne s'approchant des combats : ils taillent force beſongnes & à bon marché aux autres , afin que le Roy les eſtime ſages & bien aduiſez. Ils n'ont garde de dire au Roy , que ſi Montluc ou autre n'y veut aller à ce prix , qu'ils s'offrent d'y aller. Il ſuffit de ſçauoir bien parler. Et peut eſtre tel en parle , qui ſeroit bien aïſé

qu'on ne fit rien qui vaille. Et ne sont le plus souuent que dissimulations, feintises, & ialousies. C'est en bon François trahir son maistre. Je m'aff-seure à la bonne volonté des seigneurs, qui estoient avec moy, & à l'estonnement en quoy ce peuple se mettoit.

Importance de la Rochelle.

Que si i'eusse esté secouru de moyens, i'eusse essayé d'emporter cette ville, qui s'est renduë depuis très forte. Que si le Roy leur laisse prendre plus grand pied, il est à craindre qu'ils ne se tirent de son obeïssance. Je fus donc si mal assisté, & le Roy si mal seruy, que ie ne peus faire autre chose.

Quelque iour après le Roy m'envoya la paix, pour la faire publier à Bourdeaux : & me manda, que ie fisse retirer en leurs maisons tous les gens de pied. Ce que ie fis : & l'enuoyai à la Cour de Parlement, & aux Iurats, pour la faire publier. Je ne m'y voulus trouuer, connoissant bien que c'estoit vne paix pour prendre halaine & tems, pour se pourueoir d'autres choses necessaires pour la guerre, & non pour la faire durer. Car le Roy, qui auoit esté prins au despourueu, n'endureroit iamais le traict qu'on luy auoit voulu faire. Encore qu'il

Jugement du sieur de Montluc sur la journée de S. Michel.

fust bien ieune , si estoit-il Prince de grand cœur , & qui portoit impatiement cette audacieuse entreprinse , à ce que i'ay ouï conter à ceux qui y estoient. Il monstra son courage genereux , & vraiment digne d'un Roi , se mettant à la teste des Suisses pour se sauuer à Paris. Et pensez vous messieurs , qui auez conduit ces troupes , qu'il oublie cette injure , malaisément l'endureriez vous de vostre pareil , voyez ce que vous feriez de vostre valet. Je n'ay iamais veu chose si estrange ne leu. Ce qui me faisoit tousiours penser que le Roi s'en resentiroit. Monsieur le Prince & monsieur l'Admiral firent en cette paix vn pas de clerc : car ils auoient l'aduantage des ieux : & croy qu'ils eussent emporté Chartres. Ceux qui moyennerent lors la paix , firent vn bon seruice au Roi & à la France.

Voila la fin de ce que i'ay fait aux seconds troubles. Et me semble que ce n'est pas faire peu de seruice au Roi , de lui enuoyer de secours vnze ou douze cens cheuaux , trente enseignes de gens de pied , & lui garder le pais de Guyenne , lui conquerir les Isles : & ne tenir point à moy , que ie

334 *Comm. de M. B. de Montluc*,
n'allasse tenter la fortune à la Rochelle,
& lui enuoyer tout l'argent qui se
leuoit pardeça. Mais ie pourrois faire
miracles : ceux qui sont aupres de sa
Majesté , m'en ont tousiours presté
quelqu'une : & croy que si le Roy les
veut escouter encore à cette heure ,
que ie n'ay nulle charge , ils trouue-
roient quelque chose encore à redire.
Car il ne faut pas perdre les coustumes
de la Cour , qui sont rapports & tra-
uerfes à ceux qui ont enuie de bien
faire. Si i'estois pres d'eux ie sçaurois
bien leur respondre : mais il y a trop
loin de Gascogne à Paris : & puis i'ay
perdu mes enfans , & en vieille beste
il n'y a point de resourcée.

La petite
paix.
1567. Cette paix des seconds troubles ,
qui fust faicte à Chartres , ne dura que
huiet ou neuf mois au plus , aussi on
l'appella la petite paix. Pendant ce
temps ie me transportay à Bourdeaux
au commencement de May , pour
veoir comme toutes choses se pas-
soient. Et selon les nouuelles , qui or-
dinairement venoient de la Cour par
ceux qui en partoient , ie connoissois
bien par discours , que cette paix ne
dureroit gueres. Car aucunes fois l'on
me disoit , que monsieur le Prince de

Condé & monsieur l'Admiral estoient contens en leurs maisons : & le plus souuent on m'asseuroit le contraire : & aussi que le Roi n'auoit fait aucun commandement qu'on laissast les armes , comme il auoit fait à la paix des premiers troubles , & que ceux de la nouvelle religion alloient & venoient d'un lieu à autre : & tenoient souuent confistoires. On disoit , que la Rochelle ne se rendoit point , ni Montauban , Castres , Millau , & autres places qu'il sembloit , que ce fust plutôt vne trefue , qu'une paix. D'autre part i'estois entré en défiance du capitaine de Blaye , nommé Des-Rois. l'allay à Blaye , & menay le procureur general du Parlement nommé Lahet avec moy. Lequel Des-Rois me commença à tenir beaucoup de propos de la Cour de Parlement & des Iurats de Bourdeaux , me disant qu'ils le soupçonnoient , & craignoit d'aller à Bourdeaux. Je lui respondis , que cela ne venoit point du Parlement , ne des Iurats principalement , mais que lui-mesmes estoit cause de se faire soupçonner , pource que tous ceux de la garde de la place estoient Huguenots , lesquels il fauorisoit dans la ville , hors

336 *Comm. de M. B. de Montluc,*

laquelle en sa presence ils auoient rompu vne Eglise : mais que s'il vouloit que personne n'eust soupçon , ni parlât de lui , qu'il mist la plupart de ceux de la garde de la place Catholiques. Toutefois ie sçauois bien le contraire : & lui fis vne remonstrance comme d'amy à amy , qu'il se fournint , de quel pere il estoit fortý : & que pour les bons seruices qu'il auoit fait aux Rois François & Henry , ils lui auoient donné la charge de cette place , & depuis continué à lui , & plusieurs autres remonstrances , qui me sembloient estre à propos pour lui oster vne mauuaise opinion , si desia il l'auoit mise en son entendement. Auparauant ie l'auois touiours soustenu , pour l'auoir tousiours connu fort affectionné au seruice du Roi , comme il me sembloit : & auois escript à sa Majesté , que si ie deuois respondre d'un homme , ie respondois de celui là. Voyez comme on se trompe quelquefois à iuger les hommes à la parole. Mais comme ie fus de retour à Bourdeaux , & veu les apparences , qui ne me plaisoient gueres , ie n'eus pas l'opinion , que j'en auois eu , & en escriuis à leur Majestez : mais ce
fut

*Ménée
des hu-
guenots
pour gai-
gner Des-
Rois.*

Fut sept ou huit iours apres que i'en fus party. Je sceus depuis que quelques iours apres mon depart, il s'estoit rendu à Estauliers, pour parler avec monsieur de Mirmabeau & le Baron du Pardaillan, où ils auoient demeuré ensemble cinq ou six heures enfermés dans vne chambre. Trois iours apres ils se rassemblerent encores. Je fus aussi aduertý, qu'il auoit resolu d'aller à la Cour se presenter au Roy, & lui donner encore plus grande assurance de sa fidelité. Je despeschay deuers le Roi, lui donnant aduis de tout ce que i'en auois entendu, & que cy-deuant ie lui auois donné assurance dudit Des-Rois, mais qu'à present ie ne l'en assureois plus, reuoquant ma parole, veu les parlemens qu'il auoit fait à Estauliers: & que si sa Majesté me vouloit croire, il l'osteroit de là, y mettant vn, qui fut de la religion de sadite Majesté: & que s'il trouuoit mon conseil bon, il deuoit retenir là ledit Des-Rois, iusques à ce que i'y eusse mis celui qu'il voudroit en sa place: & que i'eusse changé la garnison. Par mes lettres ie suppliy tres-humblement sa Majesté vouloir croire le conseil que ie lui donnois autre-

*Aduis du
seur de
Montlus
au Roy.*

338 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Le sieur
de Lansac
respond
de Des-
Rois.*

ment qu'il s'en repentiroit le premier. Des-Rois ne faillit pas de partir au jour mesme, qui estoit vn lundy, que j'auois donné aduis au Roi. Et à ce qu'il me fust dit, il s'adressa à monsieur de Lansac : & croy bien qu'il lui fit ses plaintes & persuadast au sieur de Lansac, que tous ces soupçons ne procedoient sinon de ce que j'auois eu quelque enuie de faire bailler la charge de cette place à quelque gentil homme, qui fust à ma deuotion. Et croy bien, que tant pour le voisinage qu'il auoit avec ledit sieur de Lansac, que pour la bonne reputation du pere desdits Des-Rois & des siens, ledit sieur de Lansac le soustenoit, & en parla au Roi, dont il en fust le premier trompé, & en peine. On ne peut faire iugement d'un homme, qui n'a encorcs iamais fait faute, mais plustost bien que mal, comme celui-là. Les hommes ne se connoissent pas au voir, comme les faux testons. Dieu seul peut lire dans leur cœur. Il s'en reuint fort content du Roi : & encore afin qu'il eust tousiours meilleure affection au service du Roi, il lui fist donner mil escus. Sa Majesté ne considéra pas qu'il estoit

de mauuais poil, duquel il n'en sort gueres de bonnes gens. Mais quoy que ce soit vn autre y eust esté aussi bien trompé que lui : car il parloit d'or, & sçauoit bien déguiser la meschanceté de son cœur.

Voyez combien vn Prince doit *Avis aux Princes.* prendre garde, & obseruer les particularitez de ce parlement avec les Huguenots, & en ce doute prendre plustost vn party que l'autre. Il y a moyen de contenter celui de qui on se défie, sans le desesperer, au lieu qu'on court fortune lui laissant la place en main, comme on fit à Des-Rois, & vne bonne place, laquelle seruit de beaucoup aux Huguenots. Depuis qu'une femme escoute, à Dieu vous dis : aussi depuis qu'un gouuerneur d'une place parle ainsi en secret, il y a quelque anguille sous roche. Il faut que le Roi, ou le Prince soit lors aussi ialoux, que le mary, qui sçait sa femme prester l'oreille, si par mesme moyen celui qui se trouue à ces pourparlers, n'en aduertist sous main son maistre, ou le lieutenant de Roi, encore y a il du danger : & il est malaisé le garder d'un traistre.

Auant que partir de Bourdeaux, le

*Discours
du sieur
de Mont-
luc sur les
desseins
de Mon-
sieur le
Prince de
Condé.*

matin i'assemblay le Procureur general, le general de Gourgues, le capitaine Verre: le sieur de Leberon mon nepueu y estoit aussi: & voulus discourir avec eux, de ce que i'auois pensé en moy-mesme sur les nouuelles, qui venoient iournellement de la Cour, de la défiance & mescontentement en quoy estoit monsieur le Prince de Condé, & ce que ie ferois, si i'estois en sa place. Ils se resouviendront que ie leur disois, que si monsieur le Prince pouuoit passer, il s'en viendrait en Xainctonge, ayant la Rochelle à sa deuotion, & presque tout le païs: & que les Isles seroient bien-tost reuoltées, quand ils verroient forces dans la Xainctonge, & à la Rochelle, & monsieur de la Rochefoucaut pres d'eux: que resoluement ledit sieur Prince & les Huguenots tourneroient tous leurs desseins du costé de deçà: car dans la France ils n'auoient plus Roüen pour eux, & n'auoient plus aucun port de mer à leur deuotion: & qu'ils seroient fort mal conseillez de recommencer vne tierce guerre, sans auoir un port de mer en leur pouuoir. Or ils n'en pouuoient choisir vn plus à leur aduan-

rage , que celui de la Rochelle , du-
 quel dépend celui de Brouage , qui est ^{Brouage}
 le plus beau port de mer de la France. ^{le plus}
 Car estant là ils auoient secours d'Al- ^{beau port}
 lemagne , de Flandres , d'Angleterre , ^{de France}
 d'Escoffe , de Bretagne , & de Nor-
 mandie , tous pais farcis de leur reli-
 gion. Et à la verité si le Roi leur bail-
 loit à choisir , pour se cantonner au
 Royaume de France , ils n'en eussent
 sceu choisir vn plus à leur commodité
 & aduantage , que celui là. Ils trou-
 uerent mon discours approchant de la
 verité , lequel i'auois fait la nuit
 mesme , en resuant à nos affaires. Car
 ç'a esté mon entretien. Cela presa-
 geoit presque autant d'infortune &
 de malheur , comme les songes , que
 i'auois fait du Roi Henry & du Roi
 Charles. Les ayant ainsi entretenus , ie
 leur dis , qu'il falloit trouuer remedes
 auant que le mal-heur arriuaist. Et que
 ie pensois bien que donnant cet aduis
 à leurs Majestez , si l'on ne leur propo-
 soit des moyens , pour rompre leurs
 desseins , ils n'adiousteroyent point de
 foy , & mespriseroyent mon aduis.
 Nous commençames à discourir , que
 pour couper chemin à tous ces mal-
 heurs , qui nous menaçoient , il n'y

342 *Comm. de M. B. de Montlus,*

auoit autre moyen que de se faire forts sur la mer, & se saisir de bonne heure des ports : & qu'avec quatre nauires & quatre chaloupes, que l'on tiendroient à Chedebois, à la Palice, & à l'emboucheure de Broüage, il suffiroit. Et que si les ports estoient vne fois à nous, ni Anglois, ni homme, qui les peut fauoriser, n'y pourroit venir, sçachant qu'il faudroit aborder es lieux, où d'heure à autre la tourmente est fascheuse : que gens de marine ne partent iamais, pour venir en vn lieu, s'ils n'y ont port pour aborder : & d'autre part que nos nauires seiournans aux enuirs des Isles, les habitans ne s'oseroient iamais rebouter : & que nos nauires tiendroient la Rochelle comme assiegée : de sorte qu'ils seroient bien-tost contrains de se mettre à la deuotion du Roi, ou se contenir sans remuer. Le leur fist tout ce discours, & tous ensemble conclumes, que i'en deuois donner aduis au Roi & à la Royne.

*Dessein
pour vne
armée na-
uale.*

Or il falloit discourir où se prendroit de l'argent, pour dresser l'équipage, & qu'il faudroit pour les vaisseaux & pour payer les gens : & aduisames qu'avec dix mil francs nous

les mettrions en mer, avec deux mil
 sacs de bled que ie bailleirois du mien,
 pour faire les biscuits. Le general de
 Gourgues s'offrit, qu'il en feroit venir
 du haut pays, & du bestail des landes
 sur son credit, & le tout sur la con-
 fiance, que nous auions qu'avec le
 temps sa Majesté nous rembourseroit.
 Le procureur general se fist fort avec
 ledit sieur de Gourgues de convertir
 toute la lurade, qu'ils ayderoient tous
 les mois de quelque chose, & aussi
 qu'on leueroit la custume, que le
 maistre de la monnoye qui estoit lors,
 auoit gaigné au conseil priué, & au
 profit du Roi. Ce qui n'auoit esté en-
 cores executé, pour ce que le comp-
 table de Bourdeaux s'estoit mis à la
 trauerse, disant que cela deuoit estre
 compris en sa ferme: & par despit le
 maistre de la monnoye n'auoit voulu
 faire executer l'arrest: & que quand
 la lurade verroit, que c'estoit pour un
 grand bien, non seulement pour le
 Roi, mais pour la ville de Bourdeaux,
 que tout le monde y ayderoit, &
 qu'avec cela, & l'aduanee, que i'ay
 mis cy-deuant ne cousteroit plus rien
 au Roi. Le procureur general & ledit
 sieur de Gourgues avec le capitaine

*Admis au
Roi pour
brider la
Rebelle.*

Verre en firent le calcul avec le getton deuant moy , & conclusmes que le sieur de Leberon iroit remonstrer tout cecy à la Royne , & que sa Majesté comprendroit mieux cet affaire , que personne de son conseil. Et ainsi ie depeschay ledit sieur de Leberon en poste à la cœur.

La Royne escouta toutes les remonstrances , que mondit nepueu lui fist. Sa Majesté lui dit , qu'elle en vouloit parler au conseil , & au bout de trois iours la Royne lui dit , que le conseil du Roi ne l'auoit pas trouué bon. Et croy que ce fut plus pource qu'aucuns mirent en auant que ie faisois cela , plus pour courir au long de la coste , que pour raison qu'il y eust que cela deust arriuer. Il me souuient que ie donnay charge à mondit nepueu de dire à la Royne , que j'estois si malheureux aux conseils que ie lui donnois , qu'elle n'y auoit iamais voulu adiouster foy , encores qu'elle voyoit , qu'ils se trouuoient tousiours veritables , & que ie la suppliois de me vouloir croire vne fois en sa vie seulement : & que si elle ne le faisoit , elle s'en repentiroit , qu'il ne seroit pas temps d'y remedier , quand le mal-

heur seroit aduenü. Mais toutes ces remonstrances ne seruirent de rien : & me renuoya mondit nepueu sans autre depesche , sinon que le conseil du Roi ne l'auoit pas trouué bon. Ce qui a porté vn tres grand dommage : car ie pense , que les affaires des Huguenots ne seroient auourd'huy tant à leur aduantage , comme ils sont. Mais Dieu fait , comme il lui plaist. Je sçay bien encores , que tous les iours ie fisse miracles , qu'on ne croiroit iamais à la Cour , que ie fusse deuenü saint , à tout le moins ceux qui sont aupres du Roi : car ils seroient bien marris que leurs Maiestez pensassent qu'il y eust gens en tout le Royaume de France , qui fussent si vigilans ne attentifs aux affaires du Royaume , qu'eux , ny qui fussent si sages. I'ay tousiours ouy dire que ceux qui presument tant d'eux , sont le plus souuent les moindres.

O qu'un Roi sage & prudent doit *Des con-
seils des
Rois.* veiller pour desecourir ces piperies. I'estois trop esloigné pour le leur faire toucher au doigt : & les lettres n'ont point de replique. Aussi dans le conseil du Roi vn ennemi peut plus faire de mal , que trente amis ne peuuent

faire de bien. le n'on ay que trop senti les effets : & cependant tout va au rebours , sans qu'on puisse esperer qu'on s'amende , quoy qu'on scache dire. le puis bien icy faire le conte de Marc de Bresse. C'estoit vn Italien , lequel auoit fait quelques seruices à la seigneurie de Venise. Il auoit pourfuiui & sollicité sa recompense , mais il n'auoit eu que du vent. La fortune porta que le Duc mourut, ce qu'ayant entendu le segnor Marc dressa vne requeste , par laquelle il supplioit la seigneurie de le vouloir eslire Duc , pour recompense de ses seruices. Toute la seigneurie fut fort ébahie de l'hardie demande de cet homme : & furent quelques-vns deputez pour lui faire vne reprimande & remonstrance. Il leur dit les ayans ouys , *Perdonate mi , voi hauete fatto tante coionerie che io pensato che farrete anchora questa , ma basta son contento.* Ainsi pouuons nous dire à ces messieurs qui gouernent tout , qu'il ne faut s'étonner de ce qu'ils font , ni esperer mieux. A la longue le Roiaume s'en trouuera bien. Il ne se faut estonner de rien , qu'ils facent. le reuiens à mon propos.

Or ie m'en retournay deuers le

pays d'Aginois. A mon arriuée à Agen ie m'offençay vne iambe : ce qui me tint trois mois au liēt. En outre comme ie pensois estre guery, vn caterre me surprit qui me pensa couper la gorge, & sans qu'il prit son cours par vne oreille, les medecins disoient que i'estois mort. Comme ie fus vn peu relevé, ie m'en vins à Cassaigne, pour changer d'air, qui fut enuiron la fin de Iuillet. Ie fus aduertty du costé de Bearn, que la Royne de Nauarre estoit partie de Pau, pour s'en aller en Foix faire tenir ses estats. Soudain apres i'eus aduis qu'elle s'estoit arresté à Vic Bigorre. Et incontinent apres i'eus vn autre aduertissement qu'un mercredi au soir lui estoit arriué vn gentilhomme de M. de la Rochefoucault, qui auoit demeuré plus de quatre heures enfermé avec elle dans son cabinet. Quelque paix qu'il y eust, i'estois toujours aux escoutes, & auois des gens apostez pour obseruer, ce qui se faisoit en Bearn : car ie scauois bien qu'il se forgeoit-là quelque chose qui ne valoit gueres. I'eus aduis, que le ieu dy elle estoit partie en grande haste, & prenoit le che-

*Le siens
de Mont-
luc malade.*

*Depart
de la Roy-
ne de Na-
uarre de
Bearn.*

min de Nerac , comme il fut vray. Car elle y arriua le dimanche matin. Sa venue donna à penser à beaucoup de gens , beaucoup de besongnes : & que la paix ne dureroit gueres. Je l'enuoia le lendemain visiter par mon nepueu de Leberon , la suppliant tres-humblement , que sa venue nous apportast quelque profit , pour l'entretenement de la paix , l'assurant sur mon honneur , que de mon costé ie prendrois tel soin , que par les Catholiques la guerre ne se commenceroit point : Elle me manda , qu'elle n'estoit venue à Nerac que pour cette occasion , & pour abbattre les opinions , qu'aucuns de sa Religion pourroient prendre , sçachant bien que d'une Religion & d'autre il y en auoit , qui ne desiroient que la guerre : puis que i'estois en cette volonté de faire entretenir la paix , que bien-tost ie reconnoistrais que sa volonté & intention n'estoit autre , & que ie l'aduertisse seulement de tout ce que i'entendrais : Car elle donneroit ordre à tout ce qui dependoit de ceux de sa religion. Deux choses me commandoient de la croire , encores qu'à la Cour on m'en aye voulu reprendre :

La premiere que iamais le Roi ne lui auoit donné occasion de rien faire contre lui : & me souvenant que le Roi l'auoit soustenu contre le Pape, & de nouveau contre ses subiets de Bearn : & l'autre des grandes promesses, qu'ordinairement par lettres & par messagers expres elle faisoit au Roi, de ne lui estre iamais contraire : ie croy que sa Maiesté en a vne centaine de lettres. Toutes ces choses considérées, & la parentelle prochaine, qu'elle a avec le Roi, qui seroit celuy-là, qui eust osé entreprendre de lui monstrier que l'on auoit soupçon d'elle : Si ie l'eusse fait, elle eust dit & m'eust chargé estre cause de lui auoir fait changer la bonne volonté, qu'elle auoit tousiours porté au seruice du Roi : & n'eust pas ladicte Dame eu faute de soustien à la Cour contre moy, pour me charger le bast, plustost que la selle. l'aime beaucoup mieux qu'elle ait fait, ce qu'elle a fait sans occasion, que de l'auoir fait avec l'occasion qu'elle eust peu mettre en auant. Tousiours le plus petit a le tort. Si le Roi ou la Royne auoient enuie que ie le fisse, pourquoy est-ce que l'on ne le me man-

350 *Comm. de M. B. de Montluc*,
doit? le n'eusse rien craint alors. On
veut que ie sois prophete. le prenois
bien garde à ce qui se faisoit en
Bearn : parce que ce païs est fort
gasté de cette religion , qu'elle y a
semée. le ne sçay pas qui l'ostera.
Il y avoit plusieurs Ministres , lesquels
avec leur douce maine ne chantoient
que la guerre. Mais quant à elle ,
je n'eusse iàmais pensé qu'elle eust
fait une telle faute , qu'elle eut ia-
mais voulu hazarder son estat comme
elle fist , lequel le Roi lui auoit con-
servé. le croy que ces bons Ministres
sous pretexte de la parolle de Dieu
la tirerent à leur party. Car pour cet
effect ils n'oublient rien : & disent

*La Roy-
ne de Na-
varre part
de Nerac.* merueilles , à qui les vent escou-
ter. Elle partit de Nerac vn diman-
che matin. Ma femme lui alloit faire
la reuerance ce mesme iour , mon-
sieur de Sainctorens & mes enfans
avec elle , pour courir la bague &
donner passetemps à monsieur le Prin-
ce , ayant fait estat de n'en bouger
de huit ou dix iours. l'y enuoyois
ma femme expressement pour l'en-
tretenir tousiours en assurance de
moi & des Catholiques , que nous
ne prendrions point les armes. Ce

dimanche à la pointe du iour arriva un controlleur des siens, par lequel elle me mandoit, qu'il ne falloit pas que ma femme y alast. Car elle s'en alloit à Castelnau, pour quelques nouvelles, qu'elle avoit entendues, qu'aucuns brouillons de sa Religion avoient enuie de remuer quelque chose : & qu'elle les en garderoit bien. Je connus alors que c'estoit autre besongne, que d'y donner ordre : car elle l'eust bien peut faire de Nerac sans aller à Castelnau. Toutesfois je ne pouvois bien entendre le fond de son dessein. Le lendemain matin je m'en allay à Agen & depeeschay vers monsieur de Madaillant : afin que secrettement il assemblast tous ceux de ma compagnie de de là la rivièrre de la Garonne à la Sauvetat, où est sa maison : & au chevalier mon fils, qui estoit colonnel en Guyenne, qu'il aduertist tous ses capitaines : afin que iour & nuit ils s'acheminassent en diligence au Port sainte Marie avec quinze ou vingt arquebuziers à cheval chacun : & qu'ils n'attendissent point d'en avoir d'aduantage. Je manday aussi à monsieur de Fontenilles, qui estoit en garnison à Moissac, qu'il en fist de

mesmes, & qu'il mandast à ceux de sa compagnie, qui n'estoient en la garnison, qu'ils le suiussent en diligence.

La Royne de Navarre ne demeura que deux iours à Castलगeloux, & prit son chemin droict à Thonens & Aymet. Son partement fut si bref, qu'il s'en fallut quatre heures, que le Cheualier mon fils ne se peut ioin-
dre avec monsieur de Madaillan, à cause du passage de la riuierre d'Aiguillon, ou il n'y auoit que deux petits batteaux : & comme nos gens arriuerent à Aymet, il n'y auoit que trois ou quatre heures, qu'elle estoit partie en haste droict à Bregerac. Le Sieur de Piles lui estoit venu au deuant avec soixante ou quatre vingts chevaux. Et ainsi elle passa la Dordogne. Je prins tant de peine à faire mes dépesches iour & nuict, pour aduertir tous les capitaines, & sieurs du pais de prendre les armes, n'estant encores bien guery de mon caterre, que ie tombay de nouueau en vne
Maladie
du sieur
de Mont-
luc.
 extrême maladie. Tout le monde croioit que ie n'en eschapperois iamais. Je n'en pensois pas moins : car ie fis mon testament, ce que ie n'auois

nois iamaïs fait , pour maladie ne blessure que i'eusse eue. En tant de maladies & blessures , que i'ay eu , ie n'auois soing que de mes armes & cheuaux : mais lors pensant mourir ie songeois à tout. Ce qui plus me tourmentoit , estoit de laisser le pais en tel estat , & mon Roi. Pendant ma maladie ie fis dresser trente enseignes de gens de pied au Cheualier mon fils. La levée fut si prompte , que les capitaines ne peurent recouurer de soldats , pour la tierce partie de leurs compagnies : & d'autre part presque tous ceux que monsieur de Sainctorens en amena aux troubles seconds , estoient demeurez en France parmi les Regimens , & une partie des capitaines.

Estant encores en l'extremité de ma maladie , monsieur de Ioyeuse , ^{*Amis d'Ar*} ^{*fleur de*} ^{*Ioyeuse*} ^{*de la ve-*} ^{*nné des*} ^{*Frouen-*} ^{*caux.*} qui estoit vers Montpellier , m'advertit , que les Provençaux auoient passé le Rosne , & que monsieur d'Acien les estoit allé recueillir vers Vez , & qu'ils n'estoient que cinq ou six mille belistres , c'estoit la mot de la lettre , conduisans femmes & enfans avec eux , & que facilement ie leur empescherois le passage , s'en allant ren-

354 *Comm. de M. B. de Montluc,*
dree en Xainctonge à monsieur le Prince
de Condé, & à monsieur l'Admiral,
lesquels desia y estoient arriuez. Aussi
la Royne de Navarre auoit pris ce
chemin, comme en lieu de seureté,
& où ils auoient beaucoup de moyens,
& le pais à leur deuotion. Il me fut
mandé de la Cour, que le Roi auoit
dépesché monsieur de Montpensier,
pour venir recueillir les forces de la
Guyenne, & de Poitou. Dequoy i'est-
ois bien aise, m'assurant bien, que
si nous estions avec lui, nous com-
battrions. Le iour propre que ie sortis
du liét, releué de ma grande mala-
die, ie m'acheminay droit à Cahors
menant vn medecin & vne liètiere
apres moy. I'auois plus besoin de
cela, que d'vn cheual d'Espagne: &
ainsi me trainay iusques à Castelnau
de Montrattier, cinq lieues pres de
Cahours, pour nous assembler tous là.
Il y arriua messieurs de Gondrin, de
la Valette, de sainte Colombe, qui
amenoit vingt cinq hommes d'armes,
ou archers de la compagnie de Mon-
sieur, qui estoient de ce pays, le
lieutenant & enseigne de monsieur de
Montpezat, qui en auoit quelques-
uns de M. le Marquis de Villars.

monſieur du Maſſés, avec ſa compagnie & la mienne, qui pour lors eſtoit de ſoixante hommes d'armes. Je demeuray quatre ou cinq iours à Caſtelnaud, où ie commençay vn peu à me remettre. Et là ie receus lettres de monſieur Descars, qu'il ſe venoit joindre à moy avec ſa compagnie, & vne compagnie de cheuaux legers, qu'il auoit fait, & le Vicomte de Limeuil avec ſa compagnie, & vne compagnie de cheuaux legers, & quelque nobleſſe, qu'il auoit avec lui de Limoſin & Perigord. l'en auois auſſi quelques vns. Entre la troupe de monſieur Descars & la noſtre, nous iugeaſmes au rapport de noſtre Mareſchal de camp, qui eſtoit monſieur de la Chappelle Louſieres, lieutenant de monſieur de Biron, que nous pouuions eſtre au plus quatre-cens ſalades, & quant aux gens de pied en toutes les trente enſeignes, il n'y pouuoit auoir que dix-huict cens hommes pour combattre, bons ou mauuais. Et paſſant le pont à Cahours Je Cheualier fiſt la reueüe de ſes gens: & en caſſa trois ou quatre cens, qui ne ſeruoient qu'à piller le pays, & ne lui en demeura que dix-huict cens.

Nombre
des ſor-
ces.

356 *Comm. de M. B. de Montluc,*

Il lui en venoit tousiours quelque'un, car les capitaines auoient laissé derrière, leurs lieutenans, qui en assembloient tousiours. Nous marchames droit à Cahours là où ie demeuray douze iours, & le camp aux enuiron. Le receus lettres encores de monsieur Descars, qui m'attendoit vers Souillac, & aussi de monsieur de Ioyeuse m'aduertissant par icelles, que les ennemis s'acheminoient tousiours au long de la montagne vers Rodés : & ainsi partismes : & en deux iours nous en vinsmes à Souillac.

Là ie reçus lettres de monsieur l'Euesque de Rodés, de messieurs de l'Estang fils aîné de monsieur de Cornuillon, & de saint Bensta, toutes d'une mesme teneur, qui estoit qu'ils les auoient reconneus, & qu'ils n'estoient que cinq ou six mille coquins, ayant leurs femmes & enfans avec eux, tout de mesme sorte que monsieur de Ioyeuse nous auoit mandé. Et pour ce que tant de gens de bien nous donnoient cet aduertissement, mesmement monsieur de Ioyeuse, qui me mandoit les auoir faicts reconnoistre par gens de bien, & les autres par eux mesmes les auoir re-

conneus, nous pensions tous que cela
 fust ainsi. Voila que: c'est que de faire
 reconnoistre ou reconnoistre soy-mes-
 mes bien à la verité. Car ces aduen-
 tiffemens nous penferent faire perdre:
 & fusmes plütoft conseruez par oeuvre
 de Dieu, que par oeuvre d'homme,
 combien que nous estions tous en vne
 pensée, qu'estoit que malaisément pou-
 uions nous imprimer dans nostre teste,
 que messieurs le Comre de Tande, de
 Gordes, de Maugiron & de Suzey
 ayans toutes les forces de Dauphiné
 & de Prouence, eussent laissé passer
 le Rosne à si peu de gens, en si mau-
 uais equipage, sans les combattre
 (car ils estoient tous ensemble, ainsi
 que m'auoit mandé monsieur de
 Ioyeuse). ny ledit sieur de Ioyeuse
 mesmes, qui auoit assez de forces en
 Languedoc pour leur empêcher de
 son costé, le passage de la riuere.
 Car il en estoit à deux ou trois iour-
 nées. le ne pouuois aussi m'imaginer
 comment cette poignée de gens estoit
 si hardie, d'oser tranerfer ainsi la
 France. le disois tousiours: Voila de
 bien hardis & braues belistres. Il les
 faut voir: si ainsi est, nous en aurons
 bon marché. L'enuie que nous auons.

*Discoours
 du sieur
 de Monts
 lue sur les
 venü d'ice-
 luy.
 Prouence.*

358 *Comm. de M. B. de Montluc,*
de les combattre, nous faisoit de
l'autre costé croire, que ce qu'on
nous mandoit estoit vray, car sou-
uent on se persuade ce qu'on desire.
En cette resolution nous faisons estat
de les aller combattre incontinent,
qu'ils s'approcheroient de la riuere
de Dordogne. Estant à Gourdon ar-
riua M. de Monsalès, qui m'apporta
lettres du Roi & à monsieur Descars
aussy, par lesquelles sa Majesté nous
mandoit de nous rendre auprès de
M. de Montpensier, qui estoit vers
Poitou, pour combattre monsieur le
Prince de Condé, & monsieur l'Ad-
miral. Il vint fort eschauffé, pour
nous faire partir incontinent. Nous
entraîmes tous au conseil, là où nous
estions, messieurs Descars, & de
Bories, de saint Genies le vieux,
deux ou trois autres cheualiers de
l'ordre, qui estoient venus avec mon-
sieur Descars : & de nostre costé
estoient messieurs de Gondrin, de la
Valette, du Massés, de Fontenilles,
de Giuerlac, de Sainte Colombe, de
Cancon, de Brassac, de la Chappelle
Lofieres, Cassaneul, & quelques au-
tres cheualiers de l'ordre. J'auois ren-
uoyé monsieur de Saintorens vers

Moiffac, pource qu'on m'auoit mandé
 que les Vicomtes s'assembloient, pour
 s'aller ioindre avec monsieur d'Acier,
 & les Prouençaux : afin de me tenir
 toujours aduertý, & faisois estat de
 combattre ces gens-là, avec ce que
 nous estions ensemble, puis qu'ils
 n'estoient que cinq ou six mille be-
 listres, comme Pon nous mandoit.
 Il n'y eust vn seul capitaine, ny che-
 ualier de l'ordre, qui fut au conseil, ^{Consail}
 qui n'opinast d'une mesme voix : qui ^{sur la}
 fut que monsieur le Prince de Condé ^{charge du}
 & monsieur l'Admiral n'estoient pas ^{sieur de}
 si nouices aux armes, ny si ieunes ^{Monsie-}
 capitaines, qu'ils ne se sceussent bien ^{urs}
 garder de combattre, sinon quand il
 leur plairoit, veu qu'ils auoient desia
 vne riuere à leur faueur, qu'estoit
 la Charante, & qu'ils auoient les
 ponts de Xainctes & de Cougnac
 pour eux, & d'autre part qu'ils ne
 se hazarderoient pas de combattre,
 qu'ils n'eussent des gens de pied. Ce
 qu'ils n'auoient point, s'en estant
 venus desuuez avec trente ou qua-
 rante cheuaux, & qu'ils attendroient,
 auant que se mettre en campagne
 pour combattre, les Prouençaux que
 monsieur d'Acier menoit, & que

puis qu'il nous venoit sur les bras, il nous valoit beaucoup mieux les combattre nous mesmes, que non de nous aller ioindre avec monsieur de Montpensier, qui estoit loin de nous: & laisser les Prouençaux derriere en liberté de prendre en toute seureté le chemin qu'ils voudroient au long de la Dordogne, droit à Cougnac: qu'il n'y demeureroit point de forces en Guyenne, pour les engarder. Ainsi resolurent tous, qu'il les falloit combattre, auant que s'acheminer ailleurs, esperant en Dieu, que la victoire nous en demeureroit, puis qu'ils estoient si peu de gens. Il fut aussi proposé que lesdits Prouençaux, comme ils se verroient au large, prendroient le chemin vers les Vicomtes, car toutes les riuieres estoient gayables, & que M. le Prince & M. l'Admiral se viendroient ioindre avec eux vers Libourne & Fronzac. Car à Bourdeaux ny auroit personne pour les empescher. D'autres disoient, que comme nous penserions deffendre les villes de Xainctonge, nous perdrons les nostres. Baste qu'il ny eust capitaine, ne Cheualier de l'ordre, qui tint autre opinion, sinon monsieur.

monſieur de Monſalés , qui eſtoit demy deſeſperé , voyant qu'il ne pouuoit mener le ſecours , comme il ſ'eſtoit promis qu'il feroit. Et comme il vid noſtre reſolution , il ſe departiſt de nous. Je ne ſçauois dire où il alla : vne choſe , ſçay-ie bien , qu'il eſtoit fort en colere. Il dépeſcha promptement deuers le Roi , ſon frere. Et à ce que i'ay eſté aduertí depuis , il me chauſſa bien les eſperons enuers leurs Majeſtez diſant que i'auois converti tous les capitaines à faire cette reſponce. A la verité cette reſponce lui eſtoit bien à contre-cœur : car il euſt bien voulu monſtrer au Roi & à la Roynie , qu'il auoit grand credit en Guyenne , d'auoir mené ce ſecours là , où il y auoit tant de braues capitaines , pour touſiours auoir plus de credit & de faueur aupres de leurs Majeſtez , aux fins d'obtenir ſes demandes , qui eſtoient ſi eſpaiſſes , que iamais le Roi ne lui fit bien en l'vne main , qu'il n'ouuſt l'autre , pour en demander touſiours d'aduantage. Et diray cela , que iamais les Rois de France ne firent tant de bien à gentil-homme de la Guyenne , comme

362 *Comm. de M. B. de Montluc,*

le nostre auoit fait à lui. Car ils lui donnerent pour vn coup deux Eueschez, deux Abbayes, & d'argent plus de cent mille francs. Et ce neantmoins il ne demeura iamais content. Et si diray vne autre chose, que quant bien tous les capitaines se fussent resolu d'aller trouver M. de Montpensier, il n'y en auoit vn seul, qui eust voulu y aller avec lui. Ils le montrèrent bien apres : car personne ne le voulut suiure, lors qu'il fut pres de Monsieur, oüy bien M. de la Vallette, qui n'estoit pas la moi ie si fauorisé qu'il estoit, mais il sçauoit mieux que c'estoit du fait de la guerre. Je ne dis pas que le sieur de Montsalés ne fust braue gentil-homme de sa personne : mais il se faut mesurer, & auoir fort sué sous les harnois, auant que faire le grand capitaine, & le gouerne tout.

Après ce conseil tenu à Gourdon, s'estant ledit sieur de Montsalés départy de nous, arriuerent nouuelles de l'Euesque de Cahours son oncle, qui nous mandoit, que le camp des Prouençaux estoit arriué à trois ou à quatre lieues de Cahours, & qu'il nous prioit pour l'honneur de Dieu,

que nous allassions secourir la ville : car ils attendoient les ennemis le lendemain matin. Et auant que nous partissions de Souillac, il passa vn que ie ne veux nommer icy, pour crainte, que s'il estoit en vie, il fust tué : & portoit vne lettre de la Royne à monsieur Descars, lui mandant que le plus secrettement qu'il pourroit il fist passer cet homme, lequel elle enuoyoit au camp des Prouençaux, pour decouurer le nombre qu'ils estoient. Monsieur Descars le me vint dire : & me mena à son logis dans vn cabinet, où il l'auoit caché. Et comme ie fus là, il me dit la charge qu'il auoit de la part de la Royne : & arresta avec moy, que si ie lui voulois bailler vn homme, en qui i'eusse confiance, & qui sceust bien nombrer les gens, qu'il lui feroit monstrier tout leur camp, non pas qu'il s'amusast à les compter, car il falloit qu'il iouïst vne autre personnage, mais qu'il lui feroit voir tout à son aise leur armée. Je lui en baillay vn en qui ie me fiois, & falloit qu'il contrefist l'Huguenot : & ainsi s'en alla les trouuer. Pour revenir à l'aduertissement de monsieur de Cahours, nous tournasmes

384 *Comm. de M. B. de Montluc,*
tous vers Cahours pour les aller combattre. Monsieur de la Valette se mist deuant avec sa compagnie : & amena avec lui monsieur de Fontenilles, qui pour lors estoit mon lieutenant, avec la moitié de la mienne. J'attendois la responce du Roi sur vne priere, que ie lui auois faicte, de donner la moitié de ma compagnie audit sieur de Fontenilles, & l'autre moitié au Cheualier mon fils, pensant de ne viure guere, pour la longue maladie, que i'auois eüe, d'où ie n'estois point encores dehors, m'efforçant tousiours de faire plus que ie ne pouuois.

Monsieur de la Valette fist vne si grande traicte, pour aller decourir ces gens, que de deux iours nous ne peusmes nous r'assembler : car leurs cheuaux s'estoient tous defferez. C'estoit vn chef bien diligent, autant que i'en connus iamais. Il fallut qu'ils demeurassent vn iour à Cahours, pour les ferrer, car tout le chemin qu'ils auoient fait, est tout pays pierreux. Et ayant entendu M. Descars, qu'ils prenoient le chemin, & la route de Limosin, il voulut aller deffendre son gouuernement :

mais il ne demeura gueres à s'en repentir : car les ennemis s'acheminèrent vers Acier , & Gramat , ce qu'entendant ledit sieur Descars , & par ainsi qu'ils estoient au deuant , il tourna à nous : & nous ralliasmes à Gourdon , qui est à monsieur de Saint Supplice. Je manday promptement au cheualier, qui estoit desia fort aduancé vers Cahours, que tout incontinent il tournast visage à nous : & manday à monsieur de la Vallette , qu'il s'aduançast , & qu'il se rendist à Gramat le lendemain : afin de les combattre ce iour-là , ou bien le lendemain matin. Monsieur Descars & moy , monsieur de Gondrin , messieurs le Vicomte de Limeuil & du Massès partismes incontinent apres auoir repeu : & marchasmes droict à Gramat, & enuoiaiy monsieur du Massès & le Vicomte de Limeuil , & la compagnie de cheuaux legers deuant , avec le Marechal de camp droict à Gramat. Et comme nous fusmes aux iustices de Gramat , à trois ou quatre arquebusades de la ville , nous fismes alte , attendant monsieur de la Vallette & sa troupe , qu'il auoit avec lui , où monsieur de Sainte Colombe , & tous ces autres ,

366 *Comm. de M. B. de Montluc,*

que i'ay nommez , l'auoient fuiuy , & nos gens de pied. l'auois départy en trois regimens nos trente enseignes , encores que le Cheualier commandast tout , M. de Leberon en commandoit dix , & le capitaine Sendat les autres dix. Et pource que ce païs est sterile , ils furent contraincts logger vn peu separement. Qui fut cause , tant pour le long chemin qu'ils auoient fait , de retourner en arriere , aussi que les logis des trente enseignes estoient separez , & que monsieur de la Valette ne se peut rendre à Gramat ce iour là , que nous y attendismes , iusqu'à ce qu'il fust si tard , que le soleil se vouloit coucher : & d'heure en autre M. du Massés nous mandoit , que les ennemis marchoient , & qu'ils prenoient le chemin vers la Dordogne : & qu'il en uoioit camper en des villages , qu'il y auoit entre Gramat & la Dordogne.

Monsieur d'Affier sçauoit bien là où nous estions , & fut mis en deliberation de nous venir attaquer : & sçauoit on presque les forces que nous auions , iusques à cinquante hommes. Tous ses capitaines le vouloient : mais il monstroït vne lettre de M. le

Prince de Condé, par laquelle il lui mandoit de ne s'engager aucunement à combattre, sinon que ce fust par grande contrainte : & que de lui & de ses forces sortoit son bien & son mal. Or attendant nos gens, car arriva à Gramat le capitaine Pierre Moreau, qui estoit leur Marechal de camp, pour voir les logis, ne pensant pas, que nous fussions si pres : & là fut pris par trois ou quatre de ceux du Vicomte de Limeuil, & du capitaine des cheuaux legers & nous l'amenerent aux iustices, où nous estions. Et pource que ie connoissois ledit capitaine Pierre Moreau, & que d'autres-fois il auoit esté de ma compagnie, en Piedmont, nous le tirasmes à part, monsieur Descars & moy : & lui demanday qu'il me dist la verité, à peine de sa vie, combien de gens ils estoient. Vous sçauiez capitaine Moreau, qu'il ne me faut pas mentir. Il me respondit, qu'il obligeoit sa vie à moy, s'il ne disoit la verité. Nous connoissions qu'il auoit vne grande peur : car il me pria d'abord de me souuenir qu'il auoit esté de ma compagnie, & qu'il m'auoit seruï en beaucoup de bons lieux, & que ie l'auois

*Le Mar
reschal de
camp des
seur
d'Assier
prins.*

368 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Forces des
Prouen-
çaux.*

touſiours veu faire en homme de bien.
le l'affeuray de ſa vie. Il nous dit qu'ils
eſtoient de ſeize à dix-huiſt mil hom-
mes de pied, & de cinq à ſix cens che-
vaux : dans la troupe deſquels il y
pouuoit auoir trois cens ſalades bien
montez & armez, & les autres deux
ou trois cens arquebuſiers à cheual,
& argoulets, dont il ne faiſoit pas
grand cas. Et quand aux gens de pied,
qu'il y auoit ſix mil arquebuſiers,
tous vieux ſoldats, & qu'il n'en auoit
iamais veu ſi grand nombre en camp
de Roi : & en auoient autres ſix mille,
dont ils ne faiſoient pas ſi grand cas,
comme des ſix premiers : toutesfois
qu'il y auoit de bons hommes, &
qu'il penſoit qu'à la faueur des ſix
mille premiers, qu'ils combatroient,
& que le reſte iuſques à dix ſept ou
dix huiſt mil, la pluſpart eſtoient en-
core arquebuſiers, & le reſte halle-
bardiers, & quelques picquiers. Mon-
ſieur Descars & moy nous regardaſ-
mes l'un l'autre, bien eſtonnez pour
les aduertiffemens, qu'on nous auoit
donné. Il lui dit ces mots : capitaine
Moreau au lieu de ſauuer voſtre vie,
vous la voulez perdre : car vous vous
eſtes obligé à dire la verité, à peine

d'estre pendu. Monsieur de Montluc est bien aduerry ; que vous n'estes que cinq ou six mille , encore la meilleure partie sont femmes , enfans , valets. *Responce du capitaine Moreau.*
 Alors il respondit , Monsieur , nous sçauons bien que l'on vous fait entendre cela , mais à peine de ma vie si ie vous ments de cinquante hommes. Et alors ie lui dis , Nous sommes aduertis par monsieur de loyeuse , qui vous a faict connoistre iulques à vn homme , que vous n'estes que cinq ou six mille , & par des gentils-hommes gens de bien , qui vous ont reconneus aupres de Rodés. Nous sçauons bien , dit il , que monsieur de loyeuse , l'Esquesque de Rodés , & autres vous ont donné cet aduertissement : mais puis que nous estions si peu , pourquoy ne se mettoit-on au deuant , pour nous garder de passer le Rosne ? Ie veux estre pendu si l'on a iamais donné vne allarme : & regardez comment ils nous peuuent auoir reconneus ? Monsieur ma vie y est obligée , ie ne veux point mentir : car puis qu'il vous plaist me la sauuer , disant la verité , ie ne la veux perdre disant le mensonge. Et pour vous en porter meilleur tesmoignage , Tenez voila les rolles de tout

370 *Comm. de M. B. de Montluc,*
nostre camp , regiment pour regi-
ment. Car moy indigne , ils m'ont
fait Marechal de camp. Alors mon-
sieur Descars prit les rolles , & les
leut deuant moy. Et pource que le so-
leil se vouloit coucher , nous fusmes
d'opinion de ne loger point à Gramat ,
ains reculer de là , d'où nous estions
partis le matin , & là recueillir mon-
sieur de la Valette , & tous nos gens
de pied , pour deliberer sur ce que nous
auions à faire. Ce que nous fîmes , &
priay monsieur de Cassanueil d'aller
faire retirer monsieur du Massès , &
nostre Marechal de camp : car de
Gramat, là où les ennemis se cam-
poient , au plus loin , il n'y auoit pas
vn quart de lieuë. Et alla bien pour
le sieur du Massès : car comme il s'a-
musoit à regarder loger leur camp ,
veoir s'il pourroit nombrer les enne-
mis , & estant descendu de cheual ,
lui troisieme le regardant retirer con-
tre le Soleil, qui se couchoit , ledit
sieur de Cassanueil apperceut toute la
cauallerie , qui venoit tout au long
pour leur couper chemin , & courut
les aduertir , lesquels s'en vindrent en
haste deuers nous. Et ainsi nous nous
retirasmes vers Gourdon. Et comme

nous eufmes cheminé demy lieuë, ar-
riua l'espion de la Royne, qui ne sca-
uoit rien de la prinse du capitaine
Moreau, & nous tirafmes à part mon-
sieur Descars, monsieur de Gondrin
& moy: & nous dit le soldat que le-
dit espion lui auoit donné moyen de
voir & nombrer tout le camp en la
plaine de Figeac, là où ils s'estoient
mis tous en bataille, pour y donner
l'assaut, mais que les gens de la ville
auoient fait vn present à monsieur
d'Assier, qui les garda. Il nous dit,
qu'il auoit compté cent cinquante
deux enseignes de gens de pied. Et
pource que les gens de cheual estoient
vn peu à l'escart, ne les auoit nom-
brez de si pres, que les gens de pied;
mais qu'il pensoit qu'ils fussent de
six à sept cens cheuaux, & qu'il auoit
nombré les gens de pied de vingt trois
à vingt quatre mil hommes. Apres
monsieur Descars & moy tirafmes à
part l'espion qui nous dit tout ainsi;
qu'auoit fait le soldat. L'espion auoit
grand peur que le capitaine Moreau
l'eust reconneu: car incontinent qu'il
l'apperceust, il se retira a part de la
troupe: & auant que nous fussions
chacun en son quartier, la minuit fut
passée.

*Rapport
de l'espion*

Le lendemain nous fusmes tous assemblez, & tous les capitaines se trouverent à mon logis à Gondrin, pour deliberer de ce que nous deuions faire, ayant trouué que nous aurions affaire à autres gens, qu'à cinq ou six mille belistres, femmes & enfans. Le soir ledit capitaine Pierre Moreau me dit à part, que si nous les allions combattre là où ils étoient campez, que quand nous serions bien quatre fois autant de gens de cheual & de pied, nous serions deffaits, pour ce que

*Advis
du fleur
d'Assier à
M. le
Prince.* monsieur d'Assier, qui estoit de ce pays auoit choisi ce lieu, pour n'en bouger de huit ou dix iours: & pour attendre le messager, qu'ils auoient enuoyé deuers monsieur le Prince, & monsieur l'Admiral, pour leur dire qu'ils ne vouloient point passer plus outre, & qu'ils prioient monsieur le Prince venir faire la guerre en Guienne, & qu'ils estoient bien assurez qu'ils l'emporteroient, auant que le Roy eut assemblé assez de forces pour les combattre: qu'à ces fins ils marcheroient au deuant de luy vers Libourne, & qu'ils s'essaieroient d'emporter Bourdeaux, ne craignant que notre caualerie: & pour cela se cam-

poit en ces quartiers-là , qui est vn pais tout plein de pierres , qui tranchent comme cousteau : de sorte qu'il n'y a cheual qui s'y puisse tenir , ny qui ose courir dessus. Et en outre tous les champs & chemins sont enuironnez de murailles de pierre seche , de la hauteur d'un homme , d'autres iusques à la ceinture : & par ce moyen ils faisoient estat d'enfermer toute leur arquebuserie dans ces murailles , & les gens de cheual à leur queue : de façon que nous ne les pourrions aller combattre , sans nous mettre à la merci de leur arquebuserie.

Toutes ces choses , tant l'affiette du lieu , que le nombre des gens , nous fit penser ce que par la raison nous deuions croire. Et arrestames que monsieur Descars enuoyeroit vn gendarme des siens sonder le passage sur la Dordogne tirant à Figeac , & si nous trouuions le passage assure , nous nous camperions là , & ferions apporter des viures de Figeac : & que là nous serions hors des pierres , là où la cauallerie ne pouuoit combattre : & que trouuant les guez comme nous pensions , nous pourrions passer pour combattre les premiers qui passe-

soient , ou bien les derniers qui seroient à passer , car nous ne serions qu'à vne petite lieue les vns des autres. Et ainsi de peschafmes ledit gendarme, pour aller sonder les guez, & les Commissaires pour aller preparer des viures. Et conclusmes de partir le iour apres , pource que nous voulions donner temps aux Commissaires d'auoir trouué des viures , & au gentil homme loisir de sonder les guez. Le lendemain sur les dix heures du matin voycy arriuer le frere de monsieur de Monsalés nommé monsieur de Valaguie , qui n'auoit demeuré que six ou sept iours au plus , à aller & reuenir de la Cour , & nous apporta lettre du Roi que combattu , ou à combattre , incontinent que nous aurions receu ses lettres , laissant toutes choses en ordre ou en desordre pour les affaires , où nous estions , que l'on marchast trouuer monsieur de Mont-

Second pensier. Nous conneusmes bien que
comman- ces lettres auoient esté forgées par
dement monsieur de Monsalés , pource qu'il
du Roy. nous auoit dit , quand il estoit venu nous querir , que le Roi & la Royne ne se soucioient point que la Guyenne se perdist , pourueu que l'on allast combattre M. le Prince de Condé ,

car pourueu qu'il fust defait, tout le reste se pourroit recouurer. Et y en eut qui lui reprocherent deuant moy, qu'il parloit bien à son aise: car quand sa maison lui seroit bruslée, qu'il estoit asseuré que le Roi & la Royne lui donneroient trois fois plus qu'il ne pourroit perdre. Et iusques icy on n'auoit point entendu que le Roi eust fait tant de bien à tous les capitaines de la Guienne, comme à lui seul. Voila qui nous fist penser qu'il auoit enuoyé la letttrre toute faite au Roi: afin qu'elle nous fust écrite de cette sorte. Car aux cabinets des Rois tels traits se font bien & ces passe-droits, encore plus aisément qu'aux nostres, Messieurs les capitaines sus-nommez témoigneronr quelle dispute il y eust auant marcher: pource que nous voyons la perte & ruine du pais, si monsieur le Prince venoit faire la guerre en Guyenne, comme nous pensions fermement qu'il feroit, voyant que ses gens ne vouloient passer outre & aussi que nous scauions que monsieur d'Assier estoit de cette opinion, & que la Royne de Navarre estant aupres de M. le Prince le solliciteroit de ce faire, ne fust que

376 *Comm. de M. B. de Montluc,*

pour secourir son bien. Car ayant la Guyenne en sa deuotion, elle assen-
roit bien l'estat de son fils & pourroit
pretendre plus auant.

Après toutes disputes i'appelle tous
les capitaines en témoignage, si ie ne
proposay de suiure la volonté du Roi,
& marcher, où M. de Montpensier
se trouueroit, & que voyant ma mau-
uaise disposition, ie ne me pouuois
engager à l'entrée d'un hyuer fas-
cheux, pour ne pouuoir seruir de
rien en vne armée, & qu'ils allassent
hardiment sans craindre, que leurs
maisons fussent brulées: car avec les
gentils-hommes qui demeuroient au
pays, & les communes, i'esperois de
les conseruer, ou pour le moins leur
donner tant d'affaires, que ie leur ven-
drois bien cher nostre marchandise. Il
fut question de faire marcher les gens
de pied, tous les capitaines dirent que
c'estoit les enuoyer à la boucherie:
car ils n'estoient pas assez forts pour
respondre aux gens de pied des enne-
mis. Et furent tous d'opinion, que ie
les deuois mettre en garnison vers S.
Foy, Libourne & Bregerac, au long
de la Dordogne, & que cependant
l'on verroit quel chemin les ennemis
prendroient.

*Resolu-
tion,*

prendroient. Et que si les ennemis alloient en Xainctonge , le Cheualier s'en pourroit apres aller par le Limosin , se ioindre au camp du Roi. Ainsi ie m'en retournay à Cahours , & à Castelnau de Mourattier attendant nouuelles quel chemin les ennemis prendroient. Et audit Castelnau vne dissenterie me surprit. Mon medecin pensa perdre sa leçon , & moy les bottes. Et pource qu'il y a aucuns qui m'ont voulu prester vne charité , disant que si i'eusse voulu , i'eusse combattu les ennemis : autres ont dit que puis que ie ne les voulois combattre , ie deuois enuoyer promptement les forces à M. de Montpensier , i'ay escript icy la verité du fait bien au long , iusques à vne parolle , le tout resmoigné par les capitaines qui y estoient , sauf ceux qui sont morts : & croy qu'il n'y en a de morts que M. du Massés, & s'il y a du tort en aucune chose , il s'en faudroit prendre aux autres gouuerneurs , qui premierement les ont laissez assembler en leur gouuernement , passer les riuieres , & ne les ont pas combattus. Et croy que s'il y a aucuns qui les veulent charger , qu'ils n'ayent bien fait , ils ne demeureront

fans raisons. Mais il faut qu'on le prenne tousiours à celui qui n'a iamais voulu despendre , que du Roi & de la Royne : pource que ie n'ay point d'idolle aupres d'eux , que i'idolastre (ie ne le fis iamais , & ne le feray) pour rabbattre les charités qu'on me preste. Ie n'ay point accoustumé de fuir les combats. l'y ay esté trop accoustumé dès mon enfance. Ie ne me trouuay iamais en lieu , là où nous fussions pres des ennemis , que ie n'aye esté tousiours d'opinion de combattre. Et si i'ay esté chef , ie les ay combatus plûtoſt foible que fort. Et si l'on m'eust laiffé faire à cette heure là i'en eusse emporté poil ou plume , ou de la queuë ou de la teste : & eussions donné temps à monsieur de Montpensier , de s'approcher de nous. Mais les lettres forgées de l'inuention de Monsalés eurent plus d'auctorité que ce que nous voyons à l'œil qu'il falloit faire. A ouyr parler ceux qui m'accusent , vous direz qu'avec les ongles ie deuois tuer tout : & avec les dents prendre la Rochelle & Montauban. Ie ne suis pas si fol de cracher contre le ciel , & en pays desaduantageux , avec trois mil hommes en com-

battre vingt mille : & par ma perte
tirer la ruine du païs apres moy. Je
laisseray ce propos , ne voulant point
entrer en excuses , car ie n'ay en rien
faillly , & ne veux apprendre mon
mestier de ces contrerolles , qui en
parlent sous la cheminée loin des
coups : & cependant font donner de
mauuais conseils au Roi , pres duquel
ils sont : mais c'est à faire à vn lieute-
nant de Roi , de prendre son party :
car il n'est pas besoin tousiours de faire,
ce que le Roy commande. Il est loin ,
& se repose sur vous. C'est donc à
vous , si vous auez tant soit peu de *Le deuoir
d'un lieue
tenant de
Roy.*
prudence , de iuger le bien d'avec le
mal. Il n'y a nul , qui ose nier , que si
i'eusse combattu , que ie ne misse la
Guienne en proye : car c'estoit donner
vn assaut de dix contre vn. Et si i'eusse
fait ce que le Roi me mandoit par l'im-
portunité du sieur de Monfalsés , ie
laissois tout le païs à la deuotion de
l'ennemi. l'en fais iuge tout homme
sans passion.

Je reprins mon chemin à Agen , là
où ie recouray vn peu de santé , &
tout incontinent me resolu d'aller
trouuer monsieur de Montpensier : &
manday à monsieur de Terride , & à

380 *Comm. de M. B. de Montluc*,
monſieur de Gondrin , lequel ſ'en
eſtoit retourné de Gourdon , à cauſe
d'vne maladie , qui l'auoit ſaiſi : & y
euſt aſſez affaire de l'en faire retour-
ner , car tout malade comme il eſtoit ,
il vouloit paſſer avec ſa compagnie ,
ſ'ils vouloient venir avec moy. Et
nous aſſignafmes à Villeneuve d'A-
genois. le menois dix enſeignes de
gens de pied , que le Cheualier mon
ſils conduiſoit : & laiſſay les deux ſiens
cy-deſſus nommez pour commander
prouince pour prouince. Et comme
nous fuſmes tous enſemble preſts à
marcher , ie receus vne lettre de mon-
ſieur de Montpenſier , par laquelle il
me mandoit , que tous affaires laiſſez ,
ie m'en couruſſe ietter dans Bour-
deaux , ſi deſia ie n'eſtois dedans : car
il eſtoit aduerty , que les ennemis a-
uoient vne entreprinſe deſſus , & qu'il
craignoit que ie n'y pourrois pas arri-
uer à bonne heure. Et à meſme heure
m'arriua vn huiffier de la Cour de Par-
lement de Bourdeaux , par lequel la
Cour me mandoit les aller ſecourir , &
qu'ils tenoient la ville pour perduë , ſi
promptement ie ne m'allois mettre
dedans. Ie fus fort eſtonné d'où pou-
uoient venir ces entreprinſes : & fus

contrainet de mander à messieurs de Terride & de Gondrin à Castillon , assembler lesdites compagnies de gens de pied & de cauallerie , qui venoient avec nous , & qu'ils m'attendissent là : car i'esperois bien tost y auoir remedié. Et pris seulement quinze ou vingt gentils-hommes , & m'en allay en grand diligence , faisant venir nos armes , & grands cheuaux apres. Et comme ie fus entre Marmande & la Reolle , ie trouuay M. de Lignerolles , qui venoit d'Espagne , & Monsieur de Lansac le ieune , lesquels me prièrent de m'acheminer en toute diligence , & qu'ils se doubtoient , que le lendemain , qui estoit vn mercredi , la ville seroit prinse , laquelle ils auoient laissée en telle diuision , que les vns ne se fioient des autres. Ledit sieur de Lansac auoit receu deux lettres , par lesquelles on pouuoit connoistre qu'il y auoit quelque entreprinse dans la ville. Je n'eus pas loisir à grand peine de les embrasser , & m'en allay coucher à Langon : & le lendemain à midy ie fus à Bourdeaux. Et premierement dépeschay l'huissier en poste pour donner aduis à la Cour de Parlement , que i'arriuois : afin que si

*Diuisions
dans
Bour-
deaux.*

Pentreprinse estoit veritable ; que cela fist tenir les gens en ceruelle : & fus contrainct d'y demeurer six iours. l'entray en la Cour le lendemain , & leurs fis vne remontrance le mieux que ie peux pour les asseurer , & pour les mettre hors de tout doubte. Cette compagnie monstra auoir beaucoup de contentement de moy , & me remercia. Puis apres dîner ie m'en alay à la maison de ville ; où i'en fis aux Iurats , & à tous ceux de la Iurade vne autre. Puis leur ordonnay de faire mettre le lendemain en armes tous ceux de la ville. Ce qui fut fait , & trouuay qu'il y auoit deux mil & quatre ou cinq cens hommes bien armez. Trouuay aussi qu'il y auoit les deux compagnies de monsieur de Tilladet , qui pour lors estoit encores gouuerneur , & trois autres. Le lendemain rentray encores en la Cour & leur remonstray les forces que j'auois trouuées , & le peu d'occasion qu'ils auoient d'auoir eu peur , & la bonne volonté que j'auois trouuée , tant au peuple , qu'aux soldats , leur faisant ma remontrance , & les exhortant de faire leur deuoir à la deffence de la ville : & comme ie leur auois fait le-

uer la main de viure & mourir ensemble pour la deffence d'icelle : & que s'ils connoissoient qu'aucun voulust faire le contraire , que tous lui courroient sus. Tous generalmente m'auoient fait le serment. Ce qui resiouïst fort toute la Cour : & leur remonstray qu'eux-mesmes deuoient prendre les armes , si l'occasion se presentoit. Et qu'il leur souuint que les plus vaillans capitaines , qu'auoient les Romains , c'estoient gens de lettres , & que s'ils n'auoient appris les lettres , on les tenoit pour indignes de grandes charges : & que les lettres ne les deuoient empescher de prendre les armes , & combattre , mais plutôt leur donner hardiesse , se souuenant des anciens Romains : & qu'ils estoient hommes comme eux , lesquels n'auoient que deux bras & vn cœur , comme eux. Messieurs , leur dis-je , ie voy bien à vos visages , que vous n'estes pas hommes pour vous laisser battre. Ceux qui ont la barbe & la teste blanche seront pour le conseil : mais vn bon nombre , que ie voy ici , sont propres à porter la picque. Combien pensez vous que cela encouragera le peuple , quand il verra ceux qui

*Propos
du sieur
de Mont-
luc à la
Cour de
Parle-
ment de
Bour-
deaux.*

384 *Comm. de M. B. de Montluc*,
ont puissance sur leur bien & sur leur
vie , prendre les armes pour leur def-
fence ? Nul n'osera gronder : vos en-
nemis seront en peur , quand ils oy-
ront que la Cour de Parlement s'arme.
Ils verront que c'est à bon escient. Et
puis tant de ieunesse , que i'ay veu
dans vostre salle , entrant ceans plus
propre à porter vn corcelet qu'une
robe longue fera le mesme. Pour cet
effect ie les suppliay de fermer le Pa-
lais pour huiet iours afin que dans ce
terme de huiet iours chacun d'eux eust
reconnu les armes , dequoy ils vou-
droient au besoin combattre , & qu'ils
se departissent de deux en deux pour
se tenir aux portes avec les armes :
qu'en ce faisant toute la ville y pren-
droit exemple : Et d'autre part que
s'il y auoit aucune trahison dans la-
ditte ville , ce bon ordre seroit cause
de l'assoupir , & osteroit à l'ennemy
de dehors l'esperance , qu'il pourroit
auoir de prendre la ville : Et que puis
que tant de bien sortoit de cette po-
lice , & de l'aduis que ie leur donnois ,
qui estoit la conseruation de leur ville,
vies & biens , qu'ils n'y deuoient rien
espagner. Enfin ie leurs dis , Messieurs,
ie vous offre ma vie & de tous mes
compagnons.

compagnons. Monsieur le President Rofsignac, qui presidoit (car Monsieur de Lagebaston s'estoit retiré, pour n'estre son seruice agreable au Roi,) respondit pour toute la Cour, me remerciant bien fort de la remonstrance que ie leur auois faicte : de laquelle à iamais ils n'en demeureroyent redeuables, & qu'il n'y auroit vn seul d'entr'eux vieux ou ieunes, qui ne prit les armes pour le seruice du Roi, & deffence de la ville. le croy que le Roi doit fort à cette compagnie là, & à celle de Toulouse : car si l'vne ou l'autre eust manqué, la Guyenne eust eu beaucoup à souffrir. Car la perte d'vne de ces deux villes emporte & traine vne grande queuë, voire la ruïne de la Guyenne. En quatre iours i'eus osté tout le soupçon & crainte, qui estoit dans la ville.

*Lonange
des Par-
lemens de
Toulouſe
& de
Bour-
deaux.*

Messieurs les gouuerneurs, que c'est vne belle chose, que de ſçauoir connoistre la complexion de la nation, que vous commandez. le veux dire vne chose pour cette nation, que si le gouuerneur a gaigné quelque reputation parmy elle, & qu'il leur ſçache faire des remonstrances, là où ils puissent prendre quelque fondement, que non

*Remons-
trance à
messieurs
les gou-
uerneurs.*

seulement il fera combattre la noblesse, les soldats, les gens de Justice, mais les moines, les prestres, les laboureurs, & les femmes avec. Car cette nation n'a point besoin de hardiesse : mais a besoin d'un bon chef, qui la sçache bien ordonner & commander. Et croyez, que puis que les anciens s'aidoient tant de remonstrances, qu'ils faisoient aux combats, & qu'ils auoient connoissance du grand bien, que cela apportoit, nous ne les deuons mépriser. Ils n'ont pas oublié de les escrire dans leurs liures. Par ainsi il nous faut asseurer, qu'en vsant ainsi, & suiuant leur exemple, cela nous portera autant de profit, qu'il a fait à eux. Et croy que c'est vne tres-belle partie à vn capitaine, que de bien dire. Je n'ay pas esté nourry pour cet effect, mais encore ay ie eu ce bon-heur de pouuoir exprimer en terme de soldat ce que i'auois à dire avec assez de vehemence, qui sentoit le pais, d'où ie suis sorti. Je vous conseille, Seigneurs, qui auez le moyen, & qui voulez auancer vos enfans par les armes, de leur donner plûtoist les lettres. Bien souuent s'ils sont appelez aux charges, ils en ont besoin : &

leur seruent beaucoup : & croy qu'un homme , qui a leu & retenu , est plus capable d'exécuter de belles entreprises , qu'un autre. Si i'en eusse eu , i'en eusse fait mon profit. Encore auois-je assez de naturel pour persuader le soldat de venir au combat.

Or le quinzième iour ie m'en retour-nay. Et pource que monsieur de Meruille grand Seneschal de Guyenne auoit esté malade , & n'auoit peu aller en l'armée , & amener sa compagnie , nous vinsmes ensemble iusques vers Sainte Foy , où ie receus des lettres de monsieur de Montpensier , par lesquelles il me mandoit , que ie me tinssé vers la Dordogne , & que sur tout i'eusse le cœur à Bourdeaux & à Libourne , car il ne pouuoit iuger encores si l'ennemy reculeroit en Guyenne , ou s'il tireroit en auant. Qui fut cause que ie m'arrestay autour de Sainte Foy , & monsieur de Terride à Castillonés , attendant ce que les ennemis voudroient faire , & aussi le commandement dudit sieur de Montpensier . estant certain qu'en deux ou trois iournées nous nous ioindrions à lui. Et bien-tost apres entendismes qu'il s'en estoit allé

388 *Comm. de M. B. de Montluc,*

*Retraite
de M. de
Blontep-
hier.*

en grand haste vers Poictiers au de-
uant de Monsieur , frere du Roy , &
que les ennemis s'en alloient au long
de la riuere de Loire tirant vers la
Charité , au deuant du Duc des deux
Ponts. Et comme ie vis qu'il ne seroit
possible d'atteindre l'armée , pour sou-
lager ce país du long de la Dordogne ,
ie laissay seulement deux enseignes de
pied à Castillonnés , & trois à Sainte
Foy : & enuoiaiy dans Libourne le
sieur de Saintorens avec sa compa-
gnie de gens-d'armes : & le sieur de
Leberon demeura à S. Foy , ayant
trois compagnies , avec charge , que
si les ennemis s'approchoient de la
Guyenne , qu'il s'iroit ietter dans Li-
bourne avec lesdites trois compagnies.
Le Cheualier mon fils tenoit le reste
vers le país de Quercy & Agenois : &
nous autres nous retirasmes chacun en
son quartier. Voila tout ce qui fut fait
depuis le commencement de ces trou-
bles , iusques alors , en ces quartiers
de Guyenne.

*Vicom-
tes,*

Depuis que Monsieur frere du Roy
fut arriué en son armée , elle tempo-
risa vers Poictou , & au long de la ri-
uiere de Loire. Cependant rien ne se
remuoit de pardeça : car les Vicomtes

se tenoient vers Castres , Puis-Lau-rens , Millau , S. Antonin , & Montauban , faisant quelques courses , pour dérober quelque chose. De moy ie ne voulois pas dresser vne armée pour le peu de dommage qu'ils pouuoient faire , ne tendant à autre chose , qu'à épargner argent , pour le tout enuoyer à Monsieur : & ne voulois entrer en aucune despence. Les capitaines des gens-d'armes , & de gens de pied , qui estoient en l'armée de mondit Seigneur venoient ou enuoyoit querir des gens , autres se venoient rafraichir pour incontinent apres s'en retourner. Et au bout de quelque temps ie receus lettres de Monsieur , par lesquelles il me mandoit , que i'allasse en Rouërgue combattre les Vicomtes , s'il m'estoit possible. Et alors i'enuoia y querir mon nepueu de Leberon à Sainte Foy avec ses trois compagnies. Et encores que ie conneusse bien que ie n'y ferois rien , si me mis-ie en chemin. Ce qui m'en faisoit ainsi douter , estoit pour ce que incontinent que lesdits Vicomtes entendoient , que ie me mettrois en campagne , ils se retireroient dans les villes & tanieres qu'ils te-

noient; le droict de la guerre, en laquelle il se faisoient sages tous les iours, le vouloit. La moindre place, qui m'eust fait teste, me pouvoit arrester: & d'esperance de les trouuer en la campagne, ie n'en auois pas: & connoissois bien que ie ne ferois autre chose que manger le public, si ie demourois si longuement ès environs des villes: & que puis que ie n'y pouuois mener d'artillerie, à cause, qu'il n'y auoit point d'argent pour les frais d'icelle, aussi ie n'en faisois pas du tout grand amas, pource que ie voulois que tout allast au camp de Monsieur, car c'estoit là qu'il falloit que le ieux se iouast, & qu'aussi c'estoit raison, que la grande dépence s'y fist, car tout le reste de la guerre n'estoit que petites escarmouches au prix de ce qui se faisoit là, & de ce qu'il falloit qu'à l'aduenir s'y fist. Comme ie preparois mon voyage, arriva Monsieur de Pilles, & avec lui les sieurs de Bonneual, de Monens, & forces autres gentils-hommes, qui estoient partis de leur camp, pour venir assembler des gens, où bien sur l'entreprinse, qu'ils auoient sur Libourne, laquelle il faillit de prendre. Et apres

ledit de Pilles se mist dans Sainte Foy, & là fit ses assemblées: pource que i'en auois retiré mon nepueu de Leberon avec les trois compagnies, pour les mener avec lui en Rouërgue. Et comme ie fus à Cahours, ie fis mettre mon nepueu de Leberon deuant avec cinq enseignes, & vne partie de la compagnie de monsieur de Gramont, qu'vn nommé le capitaine Mausan Mareschal des logis de ladite compagnie commandoit. Et le fis partir en grand haste pour surprendre quelques ennemis, qui estoient aux enuiron de Villefranche de Rouërgue. Ils partirent d'vne lieuë pres Cahours: & firent huiët grandes lieuës arriuant vne heure de nuiët. Ils pensoient le matin, vne heure deuant iour les aller surprendre: mais ils ne furent iamais dans la ville, que les ennemis ne fussent aduertis & retirez en leurs forteresses. Ils ne le faut pas trouuer estrange: car ie mesmerueille que Monsieur mesmes, ni homme, qui aye commandé armée pour le Roy, aye rien fait qui vaille, à cause de l'ordonnance & edict, que sa Majesté auoit fait, que homme n'eust rien à

*Edict du
Roi en fa-
ueur des*

*Hugue-
nots paci-
fiques.*

demander aux Huguenots , pourveu qu'ils ne portassent les armes , & qu'ils demeurassent en leurs maisons paisiblement. De là est venuë la ruine du Roi , de ses armées , & de tous ses affaires , & du peuple aussi : car ceux-là fournissoient argent : & moiennoient que les femmes , qui auoient leurs maris au camp de monsieur le Prince de Condé , par leur moyen & intelligence fissent tenir argent à leur maris ou enfans , seruans d'espions aux ennemis : de sorte qu'il ne falloit point , qu'ils despendissent rien , ni qu'ils se donnassent peine d'entendre ce que nous faisons. Eux-mesmes les aduertissoient pour surprendre quelques prisonniers , lesquels leurs gens pouuoient venir prendre , & partageoient le butin. Je maintiendrois tousiours deuant le Roi , que cet edict là seul est cause que sa maiesté n'a demeuré victorieuse , & que cette nouvelle Religion n'a esté du tout destruite. Il eust mieux valu cent fois que tous eussent esté aupres de M. le Prince qu'en leurs maisons : car estant aupres dudit sieur Prince , ils n'eussent peu faire grand chose qu'eust esté aduantageuse pour eux : car c'estoient

gens de peu d'effets gens , de ville : au contraire eussent affamé bientoſt ſon camp. Et alors nous euſſions fait la guerre ſans eſtre eſpiez , ny ſans qu'ils euſſent eſté aduertis de ce que nous voulions faire , & n'eusſent peu recouurer argent , ne aucune choſe , qui leur euſt eſté neceſſaire. Meſmes nous nous fuſſions aidez de leurs moyens. Et par ainſi bien-toſt fuſſent morts de faim , ou ſe fuſſent retirez avec le pardon que le Roi leur donnoit. Je ſçay bien qu'en ce païs de la Guienne n'en fut pas demeuré vn , qui ne fuſt mort , ou il euſt fait la proteſtation de quitter cette Religion là , comme ils firent aux premiers troubles. Car ie ſçauois bien le chemin par où ie les deuois mener. Et puis que ie l'auois ſceu bien faire au premiers troubles , avec vne braſſe de corde , ie l'eusſe bien fait aux autres. Mais à cauſe de ce bon edict , l'on ne leur oſoit rien dire , & falloir que l'on les enduraſt parmi nous. Il ne faut donc pas trouuer eſtrange , s'ils ont fait tant de belles choſes , veu qu'à toutes heures ils eſtoient aduertis de tout ce que nous faiſions ou voulions faire. On ſçait bien qu'une armée ne peut rien faire

*Fautes du
Roi au
dire du
sieur de
Montluc.*

qui vaille , si elle n'a de bons espions. Car il faut que sur le rapport d'iceux , le camp se gouerne. Nous n'en auions pas parmi eux , car il n'y auoit homme Catholique, si hardi fust-il, qui y osast aller sur peine de la mort. Par ainsi nous ne pouuions sçauoir rien de leurs affaires : & ils sçauoient tous les nostres. O pauvre Roi que vous auez esté bien pipé en vos edits , & y estes tous les iours. Je ne veux pas nier , qu'en aucuns endroits vous n'ayez esté mal serui de vos soldats, & capitaines : mais qui regardera de bien pres , on trouuera que les edits & ordonnance que l'on vous a fait signer sont plus cause de vostre malheur & du nostre , que non la faute du combat des soldats , ny de vos gouerneurs. Croyez Sire , croyez qu'avec cette douceur vous ne viendrez iamais à bout de ces gens-là. Le plus homme de bien d'eux , vous voudroit auoir baissé mort. Et puis vous nous defendez de leur faire mal. Il vaut donc mieux estre de leur party , que du vostre : car demeurant en leur maison , quelque uent qui coure ils seront en seureté. Tel , Sire , est pres de vous, qui vous fait faire les Edits , lequel est

gagné pour eux. La rigueur les fait trembler. Lors que sans formes de procez ie les faisois brancher sur les chemins, il n'y auoit personne qui ne tremblast. Penſez donc Sire, de quelle importance ſont ces beaux edits : & encores on vous a fait ſigner vne ordonnance d'enuoyer des Commiſſaires par toute la France, pour faire rendre aux Huguenots, ce que nous leur auions prins, & non pas à nous ce qu'ils nous ont volé. Qui eſt vne loy faite par ignorance, & ſans conſiderer le mal qui en arriue, ou bien par malice couuerte pour vous faire hayr de nous autres, qui eſtes noſtre Roi, & qui vous auons ſouſtenu : afin que ſi la guerre ſe dreſſe vne autrefois, vous ne puiſſiez trouuer Catholique qui vous ſouſtienne. Mais ſ'il vous ſouuenoit, & à la Royne, de ce que i'en propoſay deuant vos maieſtez à Toulouse, preſent voſtre conſeil, vous n'euffiez iamais accordé d'enuoyer commiſſaires, pour faire rendre aux Huguenots qu'au prealable n'en euſſiez enuoyé d'autres, pour nous faire auſſi rendre iuſtice, des pilleries & volleries, qu'ils ont fait ſur les Catholiques. Ils ont vne excuſe grande. Les

commisfaires difent , que nous ne nous plaignons point , comme font les Huguenots. Comment nous plaindriens nous : car en premier lieu , ils difent que ceux qui portoient les armes nous ont pillé à nous , & que nous les auons pillé à eux , qui ne bougeoient de leurs maifons. Il ne fe trouuera vn feul Huguenot , qui s'en foit allé porter les armes , qui n'aye caché fes meubles dans la maifon de ceux qui demeuroient. Et d'autre part , par la paix , que le Roi a faite , il leur eft pardonné tout ce qu'ils ont fait , non feulement contre lui , mais contre nous mefmes , qui auons porté les armes pour fa maiefté. Et puis que le Roi les a tant voulu fauorifer , que de leur pardonner tout , n'eft-il raifonnable qu'elle foit égale pour nous. Et toutes fois elle eft tout aucontraire. Ce qu'ils ont fait contre nous , eft approuué : & ce que nous auons fait , blafmé , & trouué mauuais , voire mis en iuftice. Donc confeiller au Roi faire vne loy pour les uns , & non pour les autres , ie dis & diray toute ma vie , que c'eft la plus iniufte loy , qui fut iamais confeillée à Prince du monde.

A Touloufe tout cecy fut difputé ,

& furent revoquez les commissaires
 & commissions, ordonnances & edits:
 & pardonna sa maiesté à tous général-
 lement , & connoissant bien que ces
 commissaires n'ameneroient qu'une
 ruine des vns & des autres , pour y
 entretenir vne haine perpétuelle qui
 seroit cause de nous ennuahir , & nous
 deffier tousiours des vns des autres , &
 delà procederoit nouvelle guerre. Le
 Roy s'en est bien trouué , car la paix a
 duré cinq ans. Je ne sçay à qui me
 prendre de ceux qui sont cause qu'elle
 s'est recommencée : car ie ne sçay pas
 qui il est. Je sçay bien que ie n'en suis
 pas cause. A qui demandera-t-on ius-
 tice des maisons de M. de Sarlabous ,
 de M. de Saintorens , des capitaines
 Parron , Campagnes , Lartigue , &
 vne infinité d'autres ? Tout a esté brus-
 lé : & leurs femmes , estans eux au
 seruice du Roy , se sont retirées par les
 maisons de leurs parens. Encores au-
 jourd'huy elles ne leurs maris ne sça-
 uent où mettre leurs testes sous cou-
 uerture qui soit à eux , & quand on
 en demande raison , ils disent que ce
 sont des belistres qui n'ont rien. Ils
 disent vray : car les riches n'ont bou-
 gez de leurs maisons , & les ont gar-

*Plaintes
 des Ca-
 tholi-
 ques.*

dées. Et neanmoins il faut faire iustice contre les nostres & non contre les leurs , veu que des belistres qui n'ont rien , ont fait cela. Mais si le Roy eust approuué ce que nous auons fait , vne autresfois ceux qui demeureroient de leur religion , garderoient que les leurs ne pourroient rien faire aux nostres , mais ie retourne à mes moutons.

Je depeschay vn autre courrier vers monsieur de Leberon à la compagnie de monsieur de Gramont , qu'ils tournassent en arriere en aussi grande diligence comme ils estoient allez , à tout le moins s'ils se vouloient trouuer au combat. Ce courrier trouua qu'vne heure deuant le iour ils estoient partis pensant encores trouuer les ennemis : & comme ils ne les trouuerent , pour les raisons que i'ay cy-dessus dites , ils bruslerent les batteaux sur quoy ils passoient la riuiere , portant grand dommage au país. Ayant receu mes lettres ils tournerent tout court : & firent encores plus grande diligence qu'à aller : car ils arriuerent deuant S. Foy aussi tost que nous. Et si les compagnies de monsieur de Saignac eussent fait la moitié de la diligence que ceux-là firent , nous eussions attrappé le ca-

pitaine Pilles : & ne s'en fust eschappé vn seul. M. de Chemeraut vid toutes les depesches que ie fis. Je fus avec les cinq compagnies qui estoient demeurées avec le Cheualier mon fils & ma compagnie , & quelque quarante ou cinquante gentils - hommes , qui suiuiot ma cornette en deux iours à Monflanquin : & là i'eus responce de messieurs de Terride & de Bellegarde escrites à Moissac , là ils m'aduertissoient de la difficulté qu'ils auoient trouué à passer les riuieres , & les mauuais chemins que les gens de pied trouuoient : & qu'ils ne pouuoient abandonner les gens de pied. Et d'autre part que ie ne me deuois engager en vn combat , que nous n'eussions les forces de gens de pied & de cheual ensemble , mais qu'ils feroient la plus grande diligence qu'il leur seroit possible : & tout incontinent que ie fus arriué à Monflanquin , qui pouoit estre deux heures apres midy , ie fis trois depesches , l'une à monsieur de Lauzun , le priant de me mander nuit & iour , où se trouueroit monsieur de Pilles , & ses forces : car ie le voulois aller attaquer. J'en escrui vne autre à monsieur de Saintorens qui se ren-

dist à moy au soleil leuant en vn village nommé Monbahus qui est à monsieur de Lauzun : & de mesmes ie depeschay le sieur de Las aduocat du Roy à Agen , pour faire haster messieurs de Bellegarde & de Terride , lesquels se trouuoient encore trois lieuës en arriere , & ne sceurent faire partir leurs gens de pied , qui ne fut le point du iour. Et comme ils furent à Villeneuve , qui estoit plus d'une heure apres midy , il ne fut possible les faire passer outre , à cause des grandes bouës qu'il y auoit , y ayant quelque raison , toutesfois ie ne prenois rien en payement , car il me sembloit que tout le monde deuoit cheminer , comme ma volonté. Apres toutes ces depeschés , ce matin ayant fait repaistre nos chevaux , & les cinq enseignes , ie m'acheminay droit au village où i'auois assigné monsieur de Saintorens , & trouuay en quatre ou cinq maisons logez monsieur de Fontenilles & le capitaine Montluc mon fils , & leur dis qu'ils fissent bien repaistre leurs chevaux , car la nuit ils auoient fait vne grande traitte , pour m'atteindre : & que ie m'en allois repaistre au village sus-nommé. J'y pensois trouuer monsieur

sieur de Saintorens , & qu'apres il^s me suiuiſſent : & commanday à monſieur de Madaillan , qui eſtoit mon lieutenant , qu'il fiſt deſcendre ma compagnie , & qu'ils repeuſſent les vns parmy les autres : & apres qu'ils me vinſſent trouuer au village où ie m'acheminay. Et comme ie fus là , ie ne trouuay aucunes nouuelles de M. de Saintorens ni de M. de Lauzun , car les meſſagers que ie leur auois enuoyé , leſquels les Conſuls de Monflanquin m'auoient baillé pour les plus aſſeurez hommes qu'ils euſſent , n'allerent point porter les lettres la nuit , comme ils auoient promis : de ſorte qu'il fut plus de midy , auant que leſdits ſieurs de Saintorens & de Lauzun euſſent nos lettres , comme ils me dirent depuis. Et comme nous fuſmes deſcendus , penſant repaiſtre nous eufmes vne allarme qui venoit devers Miremont , & remontafmes à cheual , en allant vn grand quart de lieuë ſur le chemin de Miremont , d'où venoit l'allarme : & me trouuay auſſi fait vne grande folleie de m'eſtre tant aduancé , car ie n'auois que quarante-cinq gentils - hommes avec moy , & les gens de pied qui n'eſtoient encores

*Le ieune
Montluc
depuis
sieur de
Montef-
guien.*

arriuez. Là ie ne peus apprendre où estoit monsieur de Pillès, ny ses forces: bien me disoient les bonnes gens qu'il estoit de là le Lot vers saint Venla & Aymet, & vers Marmande & Tonens. On me disoit qu'ils estoient tous gens de cheual. Et comme i'eus demeuré sur le chemin enuiron deux heures, m'arriuerent messieurs de Fontenilles, de Madaillan, & le ieune Montluc mon fils: & là ie leur dis que monsieur de Madaillan se mist deuant avec ma compagnie, & que monsieur de Fontenilles, & le capitaine Montluc le soustiendroient, & que ie les soustiendrois à eux avec la noblesse, & qu'ils marchassent ainsi iusques à vne demy lieu pres Miremont où ils prissent langue, sçauoir où estoient les ennemis. Et que s'il y en auoit à Miremont, qu'ils m'aduertissent à cinq cens pas les vns des autres: car incontinent ie m'acheminerois au trot pour estre pres d'eux. Ce qu'ils firent. Ie faisois marcher nos gens de pied sans sonner tabourin pour n'estre découuerts, lesquels arriuerent à Monbahus. Et comme le Cheualier ne m'y trouua, il marcha apres moy, & monsieur de Madaillan estant à demy lieu de Miremont,

prit langue, & luy fut dit que les ennemis estoient tous delà le Drot, & qu'il n'y auoit personne à Miremont: & en donna aduis à monsieur de Fontenilles, luy mandant qu'il m'en aduertist pour voir ce que ie voulois qu'il fist. Monsieur de Fontenilles me dépeschay vn archer: & comme ie vis qu'il n'y auoit personne deçà le Drot, ie leur manday que monsieur de Madaillan s'aduançast encores iusques à Miremont pour estre plus certain du lieu, où les ennemis estoient: afin que le lendemain matin estant vnis ensemble messieurs de Terride, de Bellegarde, & moy les peussions aller attaquer, & que cependant ie me reculois à Monbahun où nous auions laissé nostre bagage pour repaistre. Ce que ie fis, apres auoir mis le Cheualier & ses compagnies en cinq ou six maisons qu'il y auoit aupres delà, où ie me retiray, & en donnay aduis à monsieur de Fontenilles, afin que si quelque cargue leur venoit, qu'ils sceussent là où estoient nos gens de pied. Et comme ie fus descendu auant que d'entrer dans le logis, ie dépeschay vers M. de Terride & de Bellegarde, les priant d'estre à la minuit avec la caualerie à

404 *Comm. de M. B. de Montlus,*
Monbahus, & que monsieur de Pilles
n'auoit que gens de cheual, parmy
lesquels il n'y en auoit pas trois cens
de bons, le reste iusques à quinze ou
seize cens estoient montez sur mes-
chantes roffes qui ne valoient rien. Le
messager y arriua ne pouuant estre plus
d'une heure & demie de nuit: car il
n'y auoit que deux lieues de Mon-
bahus à Villeneuve. Ils me rendirent
responce & m'asseuroient qu'ils se-
roient au point du iour avec moy.
Mais il faut retourner à messieurs de
Fontenilles, de Madaillan, & le ca-
pitaine Montluc: & faut que i'escrue
icy premierement l'entreprinse de M.
de Pilles. Incontinent que ie fus arri-
ué à Monflanquin, qui pouuoit estre
deux heures apres midy, les Hugue-
nots de Monflanquin aduertirent M.
de Pilles qui auoit tourné visage de
Cahours en hors: & que i'estois delibe-
ré de m'approcher le lendemain pres
de luy, attendant messieurs de Terride
& de Bellegarde: lesquels ne pou-
uoient encor se ioinde avec moy de
deux iours: & que ie n'auois pas plus
de cinquante ou soixante bons che-
uaux avec moy. Ledit de Pilles depes-
cha toute cette nuit à six cornettes,

*Diligence
du sieur
de Mont.
luy pour
combattre
Pilles.*

qu'il auoit vers Marmande & Tonens : ~~am~~ qu'ils se rendissent le lendemain , qui estoit le mesme iour que i'arriuai à saint Pastour à vn lieu d'où il ne me souuient : & qu'il vouloit partir avec toutes ses forces , auant que ie fusse rallié avec Mrs de Terride & Bellegarde. Ceux qui l'aduertirent , pensoient que ie demeurerois le lendemain à Monflanquin , ou à tout le moins si i'en parlois , que ie ne ferois pas plus d'une lieue ou deux au plus. Il auoit baillé le rendez-vous à se trouver tous assez pres delà : & partirent incontinent les six cornettes les vnes apres les autres , pource qu'ils estoient separez : & entr'eux six s'estoient baillé le rendez-vous à Miremont , pour repaistre seulement iusques à la minuit , & puis aller trouuer monsieur de Pilles à l'autre rendez-vous.

Cependant monsieur de Madaillan s'achemina droit à Miremont : & comme il fut à la veüe de l'entrée du village , là où il n'y a point de murailles ; il apperceut forces casques blanches qui alloient & venoient au long de la grande rue. Et soudain despescha à monsieur de Fontenilles & à mon fils le capitaine Montluc , qu'ils

406 *Comm. de M. B. de Montluc,*
s'aduançassent, car il estoit engagé de
combat : & qu'ils m'aduertissent. Il
y a vne bonne lieue de Miremont à
Monbahus. Ledit sieur de Fontenilles
m'aduertist en extrême diligence. Il
y auoit deux cornettes qui estoient
venues les premieres, lesquelles de-
fia estoient descendues, & leurs che-
uaux dans les estables, & les autres
deux qui estoient encores à cheual,
ne faisoient qu'arriuer, & cherchoient
de s'accommoder pour repaistre. M.
de Madaillan qui se void descouuert,
charge ces deux cornettes qui estoient
à cheual, & les ramene hors du vil-
lage en route & fuite vers le Sauetat.
Les autres deux qui estoient desia lo-
gez, courroient à leurs cheuaux & à
mesme temps qu'ils montoient, mon-
sieur de Fontenilles, & le capitaine
Montluc arriuent, & chargent ceux-
cy : lesquels prirent la fuite vers Ay-
met. En moins de demy quart d'heu-
re arriuerent les autres deux cornettes.
Et comme ils virent leurs gens defaits.
ils tournerent visage vers Ponens, de
là où ils venoient, & par malheurs si
monsieur de Madaillan ne meust man-
dé qu'il ne trouuoit point de nouvelles
des ennemis, ie marchois tousiours au

*Deux
cornettes
de Pilles
defaites.*

mesme ordre , que nous auions commencé : & ne m'en fusse pas retourné repaistre en arriere. L'arriuay en mesme temps que les autres deux cornettes dernieres arriuerent , où i'esperois bien que i'en eusse eu aussi bon marché comme auoient eu les autres. Et comme ie fus à l'endroit des gens de pied , voicy vn archer qui me vint dire comme ils auoient combattu , & qu'ils auoient chassé les ennemis enuiron demy lieue : & quelques prisonniers qu'ils auoient pris , les asseurerent que Pilles & toutes les troupes estoient à S. Benfa & Aymet , là où il n'y a qu'une lieue & demie , & qu'ils se retiroient deuers moy , pour n'estre assez forts pour soustenir les forces de l'ennemy , si elles venoient pour attaquer leurs compagnons. Voilà à la verité comme toutes choses se passerent en ce combat : & m'apporterent deux cornettes : toutes fois en fuyant ils auoient arraché le taffetas.

Que si nous pouuions ainsi tenir des espions parmi eux , comme ils font parmy nous , de ceux auxquels le Roy a donné permission de demeurer en leurs maisons , nos affaires s'en porteroient mieux. L'eusse esté aduertiy des

408 *Comm. de M. B. de Montluc,*

nostres , comme ils font des leurs , de la retraicte que fist monsieur de Pilles ie l'eusse defait fort facilement : car monsieur de Saintorens se fust rallié avec moy , qui estoit en compagnie me cherchant du costé mesme que les ennemis s'enfuyoient. Et comme il vid approcher la nuit il se retira à Monsegur pour attendre nouvelles de moy.

*Retraicte
du sieur
de Pilles.*

Et en les chassant la nuit i'auois moyen d'enuoyer vn homme ou deux vers luy pour l'aduertir du tout. Nous demeurasmes à l'herte , craignant que ledit de Pilles vint prendre la reuanche : mais ce fut bien au contraire : car il s'en alla toute la nuit tant qu'il peut droit à S. Foy : & y fut , comme l'on nous dit , au poinct du iour , combien qu'il y a le plus mauuais chemin qu'on scauroit trouuer : car ce pays est gras à merueille , & la nuit estoit si obscure , qu'on n'eust sceu se connoistre à vn pas l'un de l'autre. Et voilà comme bien souuent les affaires de la guerre vont diuersement par faute d'estre bien aduertis , car la responce de monsieur de Saintorens ne m'arrīua iusques au lendemain , ni celle de monsieur de Lauzun. Et ceux-là qu'ils m'auoient depesché pour m'aduertir , penserent

penferent donner à trauers des ennemis , & eurent fi grande peur , qu'ils fe cachèrent tant que la nuit dura. Le matin au soleil leuant , messieurs de Terride & de Bellegarde arriuerent : & comme ils entendirent le combat ils se penferent defesperer : & maudiffoient les gens de pied , & quand iamais ils estoient partis des enuiron de Toulouse. Car facilement ils pouuoient arriuer auffitost à Monbahuſ , que moy ſans les gens de pied : & que pour les attendre & ne faire point d'erreur à nous trouuer au combat , que nous ne fuſſions tous enſemble , cela leur auoit gardé de ne laiſſer point en arriere les gens de pied : & ouys là *Dire du ſieur de Bellegarde.* dire vn mot notable à monsieur de Bellegarde qu'il croyoit à cette heure. Qu'il n'estoit pas touſiours bon d'aller trop ſagement à la guerre. Il diſoit vray , car qui veut touſiours ſe tenir dans les regles ordinaires de la guerre il perd ſouuent plus qu'il ne gaigne.

Nous marchafmes droit à Miremont : & par les chemins nous trouuaſmes l'yn des gens de monsieur de Madaillan , qui nous venoit porter nouuelles du deſordre des gens de M. de Pilles : & que la fuite de leurs gens

estoit arriuée à eux : que mesmes monsieur de Pillès & les gens auoient pris leur chemin droit à Sainte Foy, & que douze soldats que monsieur de Madaillan tenoit à sa maison pres la Sauuetat, en auoient tué vingt deux à la porte de ladite maison estant montez sur des meschantes rosses, & que les gens de la Sauuetat estoient sortis sur eux, & en auoient tué soixante ou quatre-vingts, & gaigné leurs chevaux. Et si monsieur de Saintorens eust demeuré seulement vn quart d'heure en vn lieu, iusques là où il estoit venu, la pluspart luy passoient deuant : ce qu'il ne sceut iusques au lendemain, non plus que moy, & prit sa part du déplaisir, aussi bien que nous autres. Mais l'on ne peut pas deuiner les choses : Voilà pourquoy l'italien dit, *Fa me indeuino, ti darò danna.*

Nous fusmes contrains de loger à la Sauuetat, à S. Vença & Aymet, de là où ils estoient partis, pource qu'il n'y auoit aucun logis, depuis la Sauuetat iusques à S. Foy : & laissâmes à Miremont monsieur de Sauignac avec ses dix enseignes pource qu'il n'y auoit point de logis plus

uant. Car la cauallerie tenoit tout :
 & audit Miremont trouuerent plus de
 vingt hommes cachez dans les mai-
 sons , lesquels ils tuerent : & gaigne-
 rent quinze ou seize cheuaux , car per-
 sonne de nous n'estoit descendu de
 cheual ains passames outre. Le lende-
 main de bon matin nous marchasmes
 droit à S. Foy. l'oserois dire que ie
 n'ay veu long temps y a vne telle ca-
 uallerie , que celle que nous trouuâ-
 mes là pour le nombre des compa-
 gnies que nous auions : Et comme
 nous fumes à la vëuë de S. Foy , mes-
 sieurs de Fontenilles , de Madaillan ,
 & le capitaine Montluc se mirent de-
 uant , & le Cheualier avec ses six com-
 pagnies droit à la ville. Monsieur de
 Terride avec sa compagnie & celle de
 monsieur de Negrepelisse les souste-
 noient. M. de Bellegarde & M. de
 Saintorens & moy soustenions mon-
 sieur de Terride. Et là nous arriua la
 compagnie de monsieur de Gramont
 & monsieur de Leberon avec les cinq
 enseignes. Je crois que le meilleur
 courtant de toutes nos troupes n'eust
 sceu faire plus grande diligence qu'ils
 firent , car ils ne demeurèrent que
 deux iours à venir depuis Villefranche

412 *Comm. de M. B. de Montluc* ,
 de Rouergue iufques deuant faincte Foy.
 Monsieur de Lauzun & le Vicomte
 fon fils s'eftoient rendus à nous le ma-
 tin avec quelques gentils-hommes, car
 ie penſe que leurs compagnies eſtoient
 au camp : & nous aſſurerent pere &
 fils que monsieur de Pilles auoit
 dix-huit cent cheuaux , là où il y en
 auoit trois ou quatre cens bien
 montez & bien en ordre : le reſte eſ-
 toient arquebuſiers à cheual mal mon-
 tez. Le Cheualier descendit de che-
 ual , & print cent arquebuſiers : & ſe
 miſt droit deuant la ville : le reſte le
 ſuiuoit : & meſſieurs de Fontenilles ,
 de Madaillan , & le capitaine Mont-
 luc apres. Et comme il fut auprès de
 la ville , ſortirent quinze ou vingt ar-
 quebuſiers qui commencerent d'at-
 taquer l'eſcarmouche. Le Cheualier
 pouſſa outre : & ceux-ci ſe renferme-
 rent dans la ville. Monsieur de Pilles
 auoit paſſé ſes gens toute la nuit la
 Dordoigne avec grand deſordre : &
 luy eſtoit paſſé au ſoleil leuant : &
 auoient laiffé ces quinze ou vingt ar-
 quebuſiers dans la ville pour nous
 amuſer , & vn grand bateau & un
 autre petit pour paſſer la riuiere : car
 auſſi il n'y en auoit que ceux là. Et

*Forces du
 ſieur de
 Pilles*

*Retrait
 de Pilles.*

comme ils furent tentrez , ils coururent aux batteaux : & passerent à point nommé. Ils desbarquoient à l'heure que le Cheualier arriua sur le bord de la riuere , estant passé tout au long de la ville sans trouuer personne , que des femmes. Et voila comme à la verité le tout se passa. l'ay esté contraint d'escire cette faction par le menu & au long , qui ennuyera peut-estre le lecteur, pour ce qu'on m'a dit , qu'aucuns auoient fait rapport au Roi , à la Royne , & à Monsieur, qu'il n'auoit tenu qu'à moy , que ie n'auois combattu Pilles , & qui lira cette faction , il trouuera la verité , comme tout s'est passé, au tesmoignage de tous les capitaines , qui y estoient , dont il n'y en a que deux de morts, qui sont messieurs de Terride & de Bellegarde : & par là on verra s'il a tenu à moy , & n'en veux donner tort à personne , sinon aux mauuais chemins , que les compagnies de Monsieur de Saignac trouuoient : car quant ausdits sieur de Terride & de Bellegarde , ils se gouvernerent plus par la raison de la guerre , que non par faute de bonne volonté de se trouuer au combat. Monsieur de Chemerault , qui m'auoit

*Pourque
le sieur de
Montluc
escriit par
ticulierement
au long ce
que dessus.*

- porté les lettres de Monsieur, participa à toutes mes dépêches, car il vouloit estre de la partie : & me pria lui faire prester armes & cheuaux : ce que ie fis : & ne m'abandonna de quinze iours. Il m'asseure qu'il portera tousiours tesmoignage, que ce que i'escriis de cette faction est veritable, & qu'il estoit aussi aise de s'y trouver, qu'un homme de la troupe : & en pensoit porter à monsieur de meilleures nouvelles, qu'il ne fist. Ceux qui scauent que c'est de la guerre, ont souuent experimenté, combien il est difficile de combattre un homme qui n'en veut point manger, mesmement quand c'est un soldat, ou un capitaine ruzé, comme estoit le sieur de Pilles. *Pilles capitaine ausé.* Il croy que c'estoit l'un des meilleurs, que les Huguenots eussent. Il scauoit bien, qu'avec nous il ne gagneroit que des coups. Voila pourquoy il ne sejournoit gueres en ce pais.

Monsieur de Terri de enuoyé en Bearn. Deux iours apres nous fusmes dans Sainte Foy. Monsieur de Terri receut le pouuoir, que le Roi lui enuoioit pour aller en Bearn : & se départit de moy. Il estoit fort aise de cette charge, & moy aussi pour l'amour de lui. Je pensois que tout al-

last mieux. Monsieur de Bellegarde me laissa aussi , & amena avec lui sa compagnie & les dix enseignes de monsieur de Saignac. Monsieur de Terride en amena la sienne & celle de monsieur de Negrepelisse. Nous demeurâmes monsieur de Saintorens & moy. Le Cheualier mon fils s'en alla avec ses dix enseignes droit en Limosin , pour se joindre au camp de monsieur. Cinq iours apres , monsieur gaigna la bataille à Iarnac , où M. le Prince de Condé fut tué. Plusieurs pensent que sa mort a allongé nos guerres : mais ie croy , que s'il eust vescu , nous eussions veu nos affaires en pire estat. Car vn Prince du sang , comme celui-là , ayant desia ce grand parti des Huguenots eust eu beaucoup plus de creance , que M. l'Admiral n'eust. Ce pauvre Prince aymoît sa patrie : & auoit pitié du peuple. Je l'ay anciennement fort pratiqué , ce qui pensa estre cause de ma ruine. Je le conneus tousiours fort debonnaire. La ialousie de la grandeur d'autrui l'a perdu , & en a bien perdu d'autres. Cependant il est mort au combat soutenant vne mauuaise querelle , deuant Dieu & les hommes. C'estoit dom-

*Bataille
de Iar-
nac.*

416 *Comm. de M. B. de Montluc*,
mage : car s'il eust esté employé ail-
leurs , il pouuoit seruir à la France.
La malheureuse paix qu'on fit faire au
Roi Henry a causé tous les mal-heurs ,
que nous auons veus. Car auoir tant
de Princes du sang Royal , & autres
Princes estrangers , & les tenir sans
auoir quelque guerre estrangere , c'est
vn mauuais conseil. Il faut penser , ou
de battre les autres , ou s'entrebattre
soy-mesmes. Si on pouuoit tousiours
viure en paix , cela seroit bon , & que
chacun fist son labourage comme fai-
soient les Romains en paix. Mais cela
ne se peut faire. Ainsi , Sire , ie dis &
soustiens que c'est vn mauuais conseil ,
de penser faire la paix ; si par mesme
moyen vous ne songez à commencer
vne guerre estrangere. Il ne faut pas
renoueller les guerres de la terre
Sainte : car nous ne sommes pas si
deuotieux , que les bonnes gens du
temps passé : il vaudroit mieux s'exer-
cer , comme fait le Roi d'Espagne aux
nouueaux mondes : & separer ainsi
ces Princes enuoyant les plus ieunes à
l'eschole de Malte , car si ceux là ne
brouillent , rien ne bougera. Que si
vous voulez guerroyer vos voisins , re-
nouuellez la querelle du Duché de

*Aduis du
sieur de
Montluc
au Roy.*

Milan , qui vous appartient de droite ligne. Car il ne se trouuera point par escritures , que ceux de la race du Roi d'Espagne ayent appartenu à ceux de Milan : & si faites bien vous par les femmes. Le Roi d'Espagne ne le tient qu'à titre de force. Vous trouuerez aussi qu'un Duc d'Anjou estant extrait de la maison de France , & de la propre lignée d'où vous estes , estoit Roi de Naples , lequel le Roi d'Espagne tient aussi. Le Roi vostre ayeul n'a iamais voulu quitter ce droit : & se saisit des terres de M. de Sauoye , encore qu'il fust son oncle , pour auoir passage assuré pour entrer dans la Duché de Milan. Le Roi vostre pere ne prit en protection le Duc de Parme , & les Siennois , que pour auoir le chemin pour reconquerir Naples. Vous estes extraict de ces grands Princes magnanimes : vous auez leurs droits : si Dieu vous donne la paix , vous lui pouuez enuoyer la tempeste : vous en auez meilleur marché que vous ne pensez : car le Roi d'Espagne est plus adonné aux negociations , qu'aux armes. Il ne ressemble pas son pere , dans cinq ou six ans il sera vieux , & vous en la fleur de vostre

418 *Comm. de M. B. de Montluc,*
âge. Il laissera des enfans petits. Et
puis que le pere n'a esté valeureux en
sa ieunesse, il ne faut pas esperer qu'il
le soit en sa vieillesse. Que si vous vous
sçauzeyder des Princes d'Italie, vous
les trouuerez à vostre deuotion, mes-
mes le Duc de Florence, pour les rai-
sons que ie pourrois bien dire, l'ayant
esprouué pendant que i'estois lieute-
nant de Roi en la Toscane. Ledit sieur
Duc n'en dira pas le contraire : il est
plus François qu'Espagnol. L'Angle-
terre ne vous empeschera pas : car il
n'y a qu'une femme, en Escosse vn
enfant. Bref rien ne vous deueroit faire
peur : mais ie laisse ce propos à vne
autre fois. La mort dudit seigneur
Prince est cause que i'y suis entré : car
ie suis François : & regrette la mort
de ces braues Princes tuez de nos pro-
pres mains, qui nous pourroient ser-
uir ailleurs.

*Comman-
dant
de dé-
manteler
Breges.*

Or pour retourner à mon discours,
ie demeuray audit lieu de Sainte Foy
cinq ou six semaines, ayant encore
six enseignes de gens de pied, que
mon nepueu de Leberon comman-
doit. l'en enuoia y les quatre à Brege-
rac, & mondit nepueu aussi : afin de
démanteler la ville, comme le Roi &

monsieur m'auoient mandé : mais ce-
 la fut mal executé. Quelques iours
 apres Monsieur s'approcha : & vint à
 Montmoreau, où ie lui allay baiser les
 mains, suiuy d'une bonne troupe de
 noblesse. Mondit seigneur me fit vne
 fort grande chere, me commandant
 de ne bouger d'aupres de lui, Dieu
 sçait si i'en fus aise. L'enuoiaiy chez
 moy chercher mes charettes, tantes &
 argent, comme firent aussi tous les
 gentils-hommes, qui estoient avec
 moy, faisans estat, que nous ne bou-
 gerions plus de l'armée : car aussi en
 touté la Guyenne rien n'osoit gron-
 der : & n'y auoit place qui tint pour
 les Huguenots, que Montauban.
 Monsieur partit de Monmoreau, &
 s'en alla à Villebois.

A peine y eust-il seiourné cinq ou
 six iours, lesquels nous employasmes
 à discourir des moyens de faire la
 guerre, que voicy arriuer vn gentil-
 homme que monsieur de Monferran
 gouuerneur de Bourdeaux auoit dé-
 pesché en poste vers mondit Seigneur,
 lui donnant aduis qu'une grande par-
 tie du camp de monsieur l'Admiral
 estoit arriuée en Medoc à pied & à
 cheual, & que deux compaignies de

M. 2
 Monmo-
 reau.

Faux
 aduis à
 Monsieur.

gens de pied , qu'il y tenoit , auoient esté contrainctes d'abandonner le passage , & se sauuer la nuit. Monsieur ne se hasty pas trop de le croire , car nous discourusmes sur le passage. Le lui representay la grande largeur , que la riuere a en cet endroit , qu'il falloit toute vne marée, pour la passer , & vn monde de vaisseaux. Car vne armée meine vn grand attirail : d'ailleurs , qu'il n'y auoit point d'apparence , que monsieur l'Admiral , qui estoit guerrier , s'allast enfourner parmy les landes , en vn pais sterile , & au delà des riuieres qu'il n'eust iamais repassé. La nuit ensuiuant arriva un autre courier , qui portoit pareil aduertissement de la Cour de Parlement , & dudit sieur de Monferran , encore plus eschauffé que le premier , & faisoit le nombre plus grand : il est vray , qu'il escriuoit à mondit Seigneur , qu'il montoit à cheual pour aller lui-mesme reconnoistre. A ce que i'ay entendu , il y alla , mais il n'auoit point de gens de cheual avec lui , sinon quelques arquebuziers à cheual. Et comme il fut à demy lieuë pres du passage , ceux qu'il auoit enuoyé deuant reconnoistre , rapporterent , que desia estoit passé

vn grand nombre de gens de cheual, & que les gens de pied commençoient à passer. Et estant si mal accompagné le dit sieur de Monferran fust contrainct se retirer. D'autre part le peuple s'enfuyoit tout deuers Bourdeaux. Ledit sieur de Monferran dépescha encores vn autre courrier deuers Monsieur lui donnant les choses pour certaines. Qui fut cause que Monsieur m'en renuoya à mon grand mal-heur : car depuis ie n'eus que fascherie & ennuy : & si ie n'eusse bougé d'aupres de Monsieur, tout ce qui m'est adueni, ne me fust arriué, car ou bien ie serois mort en lui faisant quelque bon seruice, ou bien ie ne serois pas blessé, comme ie suis, pour n'en guerir iamais, & viure en extrême langueur. Tout ce mal-heur m'aduient, pour le deffaut de vingt-cinq bons cheuaux. Que si M. de Monferran les eust eus avec lui, lui-mesme les eust reconnu, n'ayant pas faute de hardiesse : & eust trouué que ce n'estoit que soixante ou quatre vingts Bearnois & quelques autres des terres de la Roynie de Nauarre, qui alloient en Bearn, pour aller ayder à deffendre le païs, dont la moitié furent deffaits par les chemins

vers le Mont de Marfan. Monsieur se resouuiendra, s'il lui plaist, qu'estant à son cheuet de lit ie lui dis, que sur ma vie & mon honneur il estoit impossible, que cet aduertissement fust du tout veritable : car ie sçauois le pais : & que ce ne pouuoit estre que quelque petite trouppes de gens pour Bearn ou Chalosse. Car vne grande trouppes ne sçauroit passer, ni ne s'oseroit hazarder : car il faut qu'ils pas-

*Responce
de M. au
sieur de
Montluc.*

sent à la file. Mondit Sieur me dit lors ces mesmes mots, le voy bien, mon bon homme, que l'enuie que vous auez d'estre pres de moy, vous fait dire cela, croyez que quelque part où vous serez ie vous aimeray. Peut estre le droit de la guerre me tirera en Guyenne. Je voudrois faire mon apprentissage en vne si bonne escole que la vostre. Je pris congé de son Excellence. Voila comment il importe fort de reconnoistre l'ennemy, auant que prendre l'alarme.

*Remon-
strance
aux ca-
pitaines.*

Capitaines mes amis, il faut plustost vous hazarder d'estre prins, & sçauoir le vray, que non pas vous fonder sur le rapport des vilains. Ils ont la peur si auant dans le ventre, qu'il leur semble que tous les buissons sont des

escadrons , & l'asseurent : & cependant fiez vous là. C'est comme quand ils voyent cent escus , il leur semble qu'il y en a mille. Enuoyez tousiours quelques foldats sans peur , & que plustost ils se hazardent : & si vous voulez faire mieux , allez y vous mesmes. Ainsi ay-ie tousiours fait , & m'en suis bien trouué. Or comme ie fus à Sainte Foy , ie fus aduerry de la verité , & en donnay aduis à mondit Sieur bien marry contre ledit sieur de Montferran. Et pource que rien ne se presentoit pour lors , ie me tenois tousiours à Sainte Foy , pour estre pres de mondit Sieur : afin que quand il me manderoit , i'y fusse en deux ou trois iournées. A ce que i'ay sceu depuis , vn des principaux qui estoit pres de son Excellence , lui dit qu'il auoit bien fait de se depestrer de moy : que i'estois fascheux , & que ie voulois tousiours commander en quelque part que ie fusse. Monsieur mesme m'en fit le conte au siege de la Rochelle , ie n'ay iamais esté si opiniastre , que ie ne me sois payé de raison : & faut dire pour la verité que ie me suis tousiours mieux trouué de mon conseil , que de d'autres. Il est raisonnable que

ces messieurs qui n'ont bonne mine ; qu'à courir la bague , apprennent de ceux , qui ont estudié sous les plus grands docteurs de l'Europe : mais c'est leur coustume. Ils ne veulent que personne les controlle , & veulent tout gouverner.

Or ne faisant rien à sainte Foy ie vins iusques à Agen , où monsieur de Montferran me manda que le sieur de la Roche Chalais & le capitaine Chantréyrac estoient dans la Roche avec cent ou six vingts soldats Huguenots , qui courroient tout le pays , faisant mille maux : de sorte qu'il ne pouvoit venir personne de Xainctonge à Bourdeaux : & que si ie voulois aller à la Roche nous serions assez de gens pour faire l'entreprinse , & que monsieur de la Vauguyon estoit aux enuirs de Monpont & Mussidan , avec le regiment de M. de Sarlabous , & trois compagnies de gens d'armes : que si ie lui mandois qu'il seroit volontiers de la partie , & tout incontinent ie m'acheminay à Bourdeaux & secrettement i'aduertis monsieur de la Vauguyon par vn gentil-homme. Tout incontinent il me répondit qu'il seroit volontiers de la partie , & que ie lui mandasse

mandasse le iour qu'il voudroit que ie
 marchasse , & le rendez-vous. le l'en-
 uoia y prier de se rendre a Libourne
 trois iours apres qu'estoit vn samedy
 matin, & que monsieur de montferran
 & moy nous y rendrions pour
 arrester ce que nous auions affaire : ce
 qu'il fit, & moy aussi. Ledit sieur de
 Montferran demeura pour aider à
 l'artillerie , car il la falloit amener par
 eau iusques à Coutras. Nous estions
 en dispute, car monsieur de la Nouë
 estoit aupres de saint Aluere , appar-
 tenant à monsieur de larnac , & estoit
 entre les deux riuieres , avec douze
 enseignes de gens de pied , & quatre
 ou cinq cens chevaux , & estant soldat
 & vaillant homme , comme il est sage,
 s'il y a capitaine en France , ne laisse-
 roit iamais perdre la Roche sans la se-
 courir , & qu'il n'auoit à passer que
 la riuere de saint Aluere , laquelle en
 plusieurs lieux se passoit à gué par les
 gens de cheual , & que les gens de
 pied auroient passé en quatre heures :
 & quant à la riuere qui passe deffous
 la Roche , ils tenoient le pont de Par-
 cou , la ville & tout , où ils auoient
 garnison : & qu'il nous falloit resoudre
 de l'un & de l'autre , ou n'y aller

*Louange
 du sieur
 de la
 Nouë.*

point. A la fin nous conclumes d'attaquer la Roche, & combattre monsieur de la Nouë, s'il venoit pour la secourir : & iurasmes tous ceux qui estions au conseil de ne découurir nostre déliberation. Monsieur de Montferran s'attendit avec Fredeuille le commissaire pour faire embarquer deux canons : & moy ie partis le samedi de grand matin & me rendis à Libourne, où ie trouuay monsieur de la Vauguyon, arriué desia le vendredy. Et comme nous estions à ces entrefaictes à Bourdeaux, sur l'entreprinse de la Roche, i'en faisois vne autre d'aussi grande importance, que celle de la Roche, qu'estoit qu'un capitaine Huguenot s'estoit saisi du chasteau de Leuignac, qui est à monsieur le Marquis de Trans : & y auoit soixante ou quatre vingts soldats dedans : & auoit fermé les ruës du bourg qui est grand, avec remparts : & la nuict se retiroient tous dans le chasteau : & c'estoit le lieu, où Pilles estoit allé surprendre la Mothe Mongauzy le vieux : & là le tua, & deffit presque toute sa compagnie. Monsieur de Madaillan estoit allé avec moy à Bourdeaux, & ma compagnie estoit à

Cleyrac & Thonens: & se trouua à la delibération , que nous fîmes de l'exécution de la Roche : & l'en fis retourner à toute diligence , & escrivis à monsieur de Leberon de se joindre ensemble avec quatre compagnies de gens de pied , & qu'ils fissent vne grande traite , & qu'en vne nuict qu'ils les enfermassent dedans, à quelque prix que ce fust , qu'ils prissent le chasteau & les taillassent en pieces : & que de là ils se rendissent en vne nuict deuant le chasteau de Bridoyre , qui est à monsieur de la Mothe Gondrin , où il y auoit quatre vingts ou cent autres Huguenots conduits par vn nommé Labaune , c'estoit le lieu , ou *Geoffre.* Geoffre , cet insigne voleur , qui a faict tant de maux , se retiroit. Aux choses que ce vilain a faictes , il a monstre qu'il auoit du cœur & du courage : & qu'il estoit homme d'exécution. le leur manday qu'ils les enfermassent & assiegeassent le chasteau de si pres, qu'il n'en eschappast rien , car des que i'aurois faict à la Roche , ie tournerois tout court avec le canon à eux. Et si M. de la Nouë nous venoit combattre , qu'il falloit qu'ils abandonnassent tout , & qu'ils vinsent

428 *Comm. de M. B. de Montluc,*
iour & nuict , pour se trouuer au
combat.

Voilà la charge de messieurs de E-
beron & de Madaillan , lesquels enle-
uerent le chasteau. Il est assez fort pour
batterie de main , & n'en pouuoit ve-
nir à bout : car les ennemis se deffen-
doient fort , & connoissoient bien que
l'on leur feroit vne mauuaise guerre ,
à cause des grandes cruautez & mel-
chancetez qu'ils auoient faict au tour
Prise de de Leuignac. Monsieur de Lauzun
Leui- leur presta vne couleurine : & firent
gnac. vn trou par lequel pouuoit passer deux
hommes. Et les vns avec les eschelles
par le costé de la basse court , & les
autres par le trou donnoient , & les
emporterent. Il ne se sauua que trois
prisonniers , & tout le reste fut mis en
pieces : & la nuict apres s'en allerent
ceux qui s'estoient saisis du chasteau de
Taillecabat , qui est à monsieur de
Merville , grand Seneschal de Guienne
ayant entendu comme l'on auoit traité
ceux de Leuignac : & nos gens mar-
cherent deuant le chasteau de Bridoy-
re , & trouuerent qu'ils estoient sur
leur partement de se sauuer : & les as-
siegerent : & par malheur à cause de
la haste l'on n'auoit peu faire marcher

viures pour les soldats. La nuit les gens de pied se commencerent à escarter pour aller chercher des viures , & les gens de cheual se retirerent en quelque village pour repaistre iusques à la minuiet. Et ainsi n'y estant demeuré guere de gens , ceux de dedans ayant espié leur commodité , la nuit ils sortirent en furie , & se sauuerent. Nos gens monterent à cheual pour les suivre : mais incontinent qu'ils furent dehors , ils se separerent , comme perdriaux , chacun se retirant à sa maison & par les sentiers. La nuit estoit obscure , qui fauorisoit leur fuite , & ainsi de cette troupe n'en fust tué que trois ou quatre. Dieu sçait quand ie le sceus , si i'en fus en colere , & si ie leur escriuis qu'ils monstroient bien qu'ils n'auoient pas retenu ce que ie leur auois appris.

Or quand à nostre entreprinse de la Roche Chalais , le dimanche au soir *Entre-
prinse de
la Roche
Chalais.* M. de Montferran se rendit avec l'artillerie à Coutras , comme aussi ie fis , M. de la Vauguyon deuoit prendre son chemin droit à Parcou , là où est le pont , & regarder s'il pourroit prendre la ville à son arriuee , & se faire maître du pont : & mettre les gens de

cheual de l'autre costé , qui iroient courir vers S. Aluere , pour entendre nouvelles de monsieur de la Noue , & pour sçauoir s'il feroit semblant de venir à nous. Or de la Roche iusques audit Parcou , n'y a que deux lieues. Nous faisons estat d'estre en deux heures ensemble : car il y a beau chemin. Et comme nous nous departismes le famedy mesme , monsieur de la Vauguyon s'en va pour faire aduancer ses gens , cheminant iour & nuict , & moy ie fus le dimanche de grand matin à Coutras , où trouuay monsieur de Gironde Gouverneur de Fronzac , qui estoit de nostre entreprise & du conseil que i'auois tenu à Bourdeaux. Ayant tenu prest tout le charroy qu'il nous falloit , & monsieur de Montferran estant arriué le dimanche au soir , ie ne le laissé séjourner que trois heures : & l'enuoiaý toute la nuit pour estre deuant le iour à la Roche , pour les enfermer dedans , ce qu'il fist : & monsieur de Gironde & moy nous attendismes à faire atteler l'artillerie , & apres l'auoir faite acheminer , i'y laissay ledit sieur de Gironde avec Fredeuille & quelque cent pionniers que ledit sieur de Gironde

m'auoit appresté. Cependant ie partis enuiron la minuiet , & fus au point du iour à vn quart de lieu de la Roche où ie trouuay monsieur de la Vauguyon , qui y estoit arriué à la minuiet , & auoit enuoyé quinze ou seize chevaux des siens deuant le chasteau. Lesquels incontinent furent de retour où nous estions : & nous dirent qu'ils auoient trouué les gens de cheual des ennemis dehors & qu'ils les auoient chargez , Chanteyrac ne se voulut point enfermer dans le chasteau , ains alla au long de la muraille de la basse-court , & gaigna le passage du moulin , & se mist dans vn basteau , & à la faueur de dix ou douze soldats qui tenoient bon dans le moulin , il passa la riuiera faisant marcher les chevaux , les tenant par la bride. Monsieur de la Roche ne prit pas ce chemin : ains s'en retourna dans le chasteau avec six ou sept chevaux. Et comme il vid que ces coureurs de monsieur de la Vauguyon s'enfuyoient , & que Chanteyrac l'auoit abandonné , il pensa sortir dehors pour se sauuer : & desia estoient la plupart dans la basse-court : mais monsieur de Monferran arriua , & le chargea , le contraignant de se retirer.

432 *Comm. de M. B. de Montluc,*
dans le chasteau. Il gaigna la basse-
court, & y mist force gens dedans :
puis alla combattre les moulins, qui
se deffendoient fort : mais à la fin ils
les prirent & mirent en pieces ceux de
dedans. Il me donna aduis de tout.
Monsieur de la Vauguyon & moy
déjeunerions, & incontinent ledit sieur
de la Vauguyon s'en alla au deuant de
ses gens, pour aller droit à la ville, &
arrestames qu'il m'enuoyeroit trois
compagnies du regiment de monsieur
de Sarlabous, pour m'aider à donner
l'assaut. Et ainsi s'en alla à son entre-
prinse de Parcou : & moy ie m'ache-
minay deuant la Roche, estant desia
aduerty que l'artillerie estoit à demy
lieuë pres de nous, qui ne peut arri-
uer à la Roche, qu'il ne fut midy à
cause du mauvais chemin qu'il y
auoit. Monsieur de la Vauguyon en-
tra dans la ville : car les ennemis s'es-
toient retirez aux moulins, qui sont
sur le pont. Ses gens les forcèrent &
gagnerent le pont, & par ainsi tout
fut gagné : & la nuict ie fis mes ap-
proches : & mis mon artillerie en
batterie. Le sieur de la Roche à la
pointe du iour voulut parlermenter
avec monsieur de Monferran : &
pource

pource qu'il est son parent & ieune gentil-homme, ne le voulut laisser retirer dedans : ains le retint. Et comme les autres virent l'artillerie preste à tirer, ils commencerent à crier qu'ils se vouloient rendre. Voyant qu'on ne les vouloit point escouter, ^{Le chasteau se rend.} ils dirent, qu'ils se rendroient à nostre discretion. Le gouuerneur de Fronzac & les Huguenots mesmes qui estoient de Coutras & qui estoient venus avec nous, crioient qu'on ne les prit point à mercy, car c'estoient libertins & gens sans religion, & sur tout vn nommé Brusquin qui auoit tué plus de quatre-vingt hommes, la plupart laboureurs & gens des champs. Il fut question de sortir : ledit sieur de la Roche me demanda vn sien laquay, son valet de chambre, & son cuisinier, ce qui luy fut accordé, & les tirasmes hors de la troupe. Monsieur de Monferan se mist dans le chasteau avec dix ou douze hommes : afin qu'il ne fust pillé. Je recommanday ces gens-là aux soldats. Ils furent traittez selon la vie qu'ils auoient menée : car il n'en eschappa vn seul, que ceux que j'ay nommé. Ce Brusquin mesme ^{Grande cruauté} que les Huguenots crioient tant, qu'il

*d'un fol-
dat Hu
guenot.*

fut tué, s'empoigna à ma iambe, car i'estois à-cheual, ayant cinq ou six sur luy. l'eus assez à faire à m'en démesceller : & bien peu s'en fallut que ie ne fusse blessé. Et luy fut trouué vn rolle dans ses chausses de cent dix-sept hommes qu'il auoit tué, y ayant en escrit vn tel Prestre, vn tel laboureur, vn tel Moyne, tel marchand : & les conignoit tous de quel art ils estoient. Comme cela fut leu, les soldats retournerent à luy, & luy donnerent deux cens coups d'espée, encore qu'il fut desia mort. Monsieur de la Vauguyon arriua sur l'exécution. Vn s'enfuyant le choqua luy & son cheual si roide, que presque le destourna hors du chemin : mais il estoit snuy de si pres, qu'il n'alla pas guere loin. L'on me dit que ces gens estoient reuenus deuers S. Aulaye, & qu'ils auoient parlé avec monsieur de larnac, qui leur auoit dit, que monsieur de la Nouë se retireroit vers la Roche Chalais : qui fut cause que nous arrestames, qu'il se retireroit de là, où il estoit party : & que monsieur de Monferran & moy nous en irions amener l'artillerie droict à Bridoyre. l'arrestay avec eux, qu'encores que mon-

sieur de la Roche m'appartint , & fust mon prisonnier pour estre chef de l'entreprise, ie voulois que tous trois partissions sa rançon , comme nous auons faict. Et fut mis à la fin à six mille escus , dequoy chacun de nous trois en a tiré deux mille.

Estant arriué à Libourne ie fis passer l'artillerie contre mont la riuere , qui alloit iour & nuict : car nous auions force gens pour tirer la corde du bateau. Et comme l'artillerie fut aupres de Chastillon , qui est à M. le Marquis de Villars , arriuâ vn homme , que monsieur de Madaillan m'en-uoioit, pour m'aduertir, que les ennemis de Bridoyre s'estoient sauuez. Dequoy ie fus aussi marry , que de nouvelle qu'on eust sceu apporter : car ma deliberation estoit de ne leur faire pas mieux qu'aux autres : & fist-on tourner l'artillerie contre bas la riuere tirant droit à Bourdeaux : & là laissâmes le capitaine Mabrun avec trois compagnies pour l'en ramener à Bourdeaux. Et monsieur de Monferran & moy nous nous en allâmes deuant audit Bourdeaux. Le iour apres estre arriué i'allay au Palais , pour prendre congé de la Cour , pource que ie m'en

436 *Comm. de M. B. de Montluc,*

voulois retourner en ces quartiers, pour estre plus pres de Monsieur, s'il me commandoit. M. le President des Roffignac me fit les remerciemens de la part de toute la Cour, parce que nostre petite guerre auoit asseuré les chemins deuers Xainctonge : de sorte que tout le monde pourroit aller & venir de Bourdeaux en France seurement. D'autre part ie les auois mis en seureté du costé de la Dordogne, ayant le chasteau de Bridoyre, & du costé de la Garonne ayant prins Leuignac, Taillecabat, & Pardailiac, parce que de ces costez ne pouuoient venir vivres, ne hommes à Bourdeaux sinon du costé de Gasconne. Voilà le succes des entreprinſes que nous fismes en cinq ou six iours, qui ne couſterent pas un teston au Roy, & à messieurs de la Cour encore moins. Que si messieurs de la ville de Bourdeaux m'eussent tenu ce qu'ils m'auoient promis, i'eusse gagé ma teste que i'eusse fait donner à Blaye du cul à terre. Et n'y voulois que huit iours, pourueu que M. le Baron de la Garde me fust demeuré, pour assaillir par mer. Et me voulus obliger à leur rendre les trente mille francs que ie leur deman-

*Offres du
seur de
Montluc
pour as-
saillir
Blaye.*

dois , pour payer les gens de pied , les frais de l'artillerie , & les pionniers , si ie ne l'emportoïs. Et comme ie vis qu'ils ne vouloient entrer là , ie leur presentay douze mille francs en prest , pour un an , sans en vouloir aucun interest. Monsieur de Valence mon frere leur en prestoit deux mille , bref la Cour de Parlement estoit fort échauffée en cette entreprinse. Mais depuis qu'il se parloit qu'il falloit que tous y aidassent il ne s'en parloit plus. Ces gens de robe longue sont de fascheuse desferre , & nous battent tousiours de leurs priuileges. Ie veux maintenir au tesmoignage des plus grands & gens de bien de Bourdeaux , qu'ils furent cause que cette entreprinse ne s'excuta pas. Car comme les gens de la ville virent qu'ils ne vouloient fournir deniers , ils ne vouloient aussi faire , disans que la Cour de Parlement tenoit autant ou plus de richesses , que de la moitié de la ville. Et par deux fois me firent aller là , m'assurant que des qu'ils me verroient , que tout seroit prest. Et quand i'y estois , ie les trouuois si longs de me tenir ce qu'ils me promettoient , qu'il m'en

falloit retourner. Et croy qu'ils eussent voulu que i'eusse fait l'exécution à mes despends, & que le profit & vtilité leur en fut reuenu : & neantmoins aux offres que ie leur faisois, chacun peut bien connoistre que ie m'y voulois tenir du mien propre. Ie faisois toute la despense pour tous les gentils hommes, qui me faisoient cet honneur de me suiure, sans que ie voulusse que la ville m'en deffrayat d'un poulet. Et voilà l'occasion à la verité, pourquoy l'entreprinse de Blaye ne se fist. Ie m'assure qu'il n'y auoit rien en Guyenne qui me peust empêcher d'en venir à bout. Lors que Des-Roys la trahit, ie l'auois reconnuë. Ce n'est pas vne si mauuaise beste qu'on la faict. Dauantage en ce temps les Huguenots ne leuoient gueres la teste, & la Guyenne estoit assez paisible. Tous ceux qui estoient capables de porter les armes, s'en allerent au gros

pres de M. l'Admiral, qui apres la mort de M. le Prince se fit déclarer chef, ne luy seruant M. le Prince de Navarre que d'ombre seulement. C'est pourtant cela qui a tant soutenu ledit sieur Admiral & son party, car un Prince

*Monsieur
l'Admi-
ral chef
des Hu-
guenots.*

du sang peut beaucoup , encore qu'il fut bien ieune , & le fils de feu monsieur le Prince de Condé aussi. Ce fut vne bonne fortune pour luy : sans ~~cuy~~ il ne l'eust pas fait si longue.

Fin du troisiéme Volume.

